

Bibliothèque numérique

medic @

Du Four de la Crespelière.

**Commentaire en vers françois, sur
l'Ecole de Salerne, contenant les
moyens de se passer de medecin, de
vivre long-temps en santé...par
Monsieur D.F.C....**

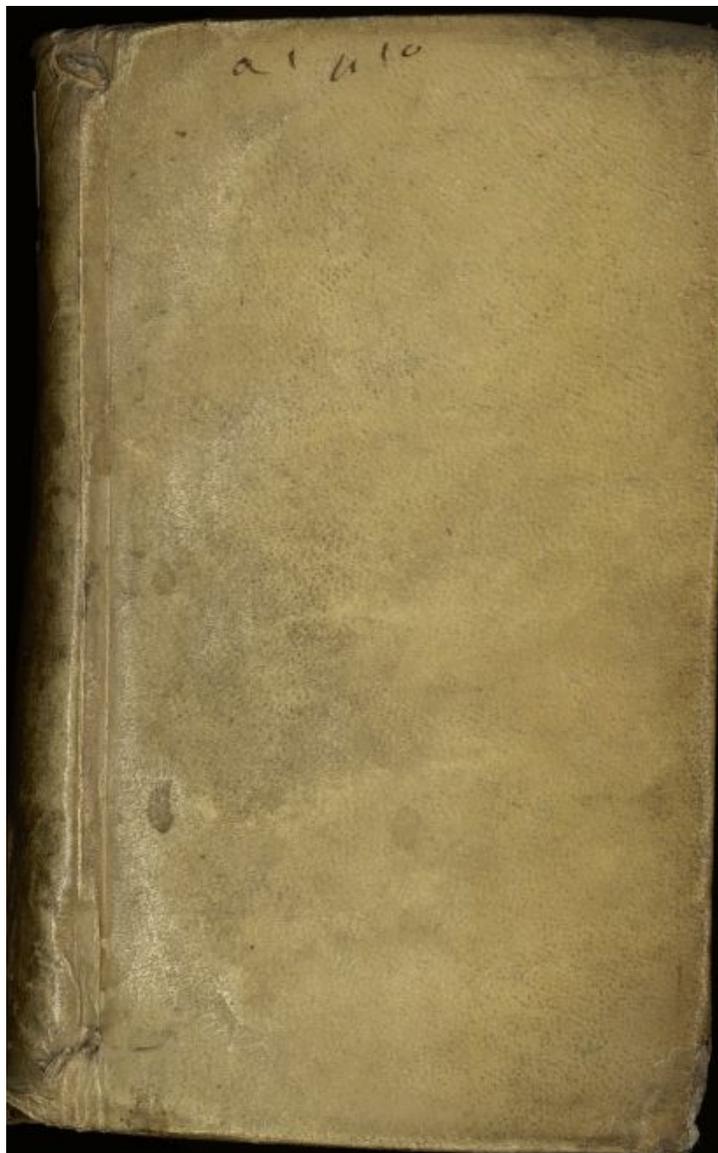
A Paris, chez Gervais Clouzier, 1671.

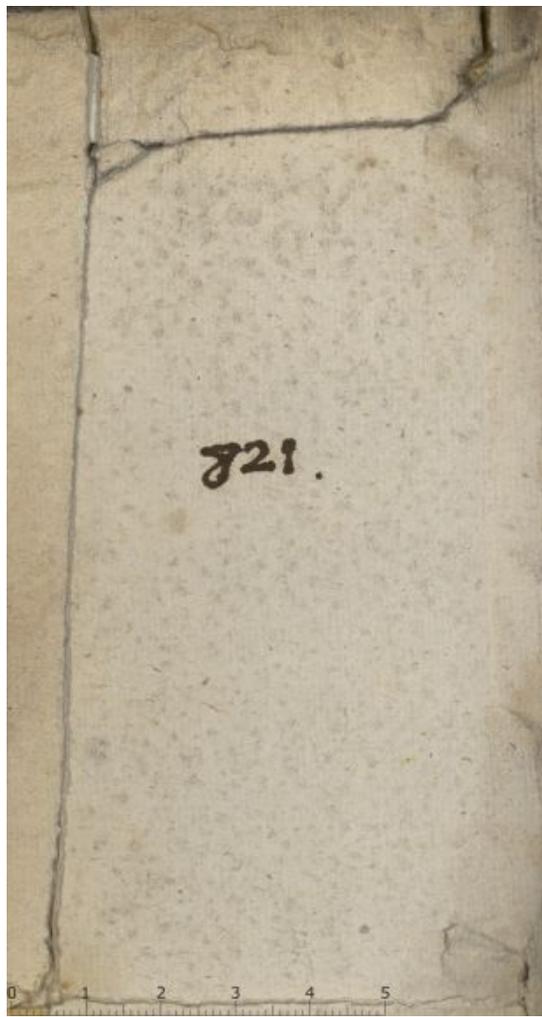
Cote : 39230

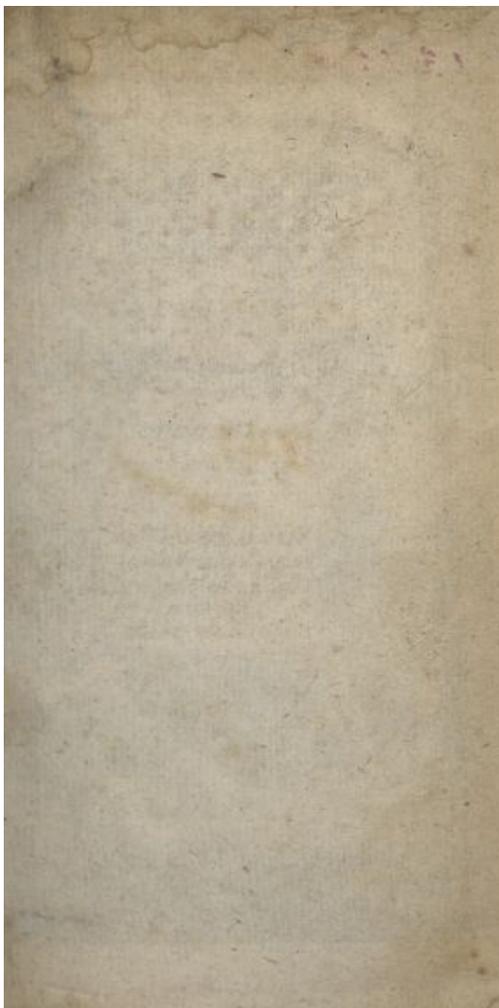


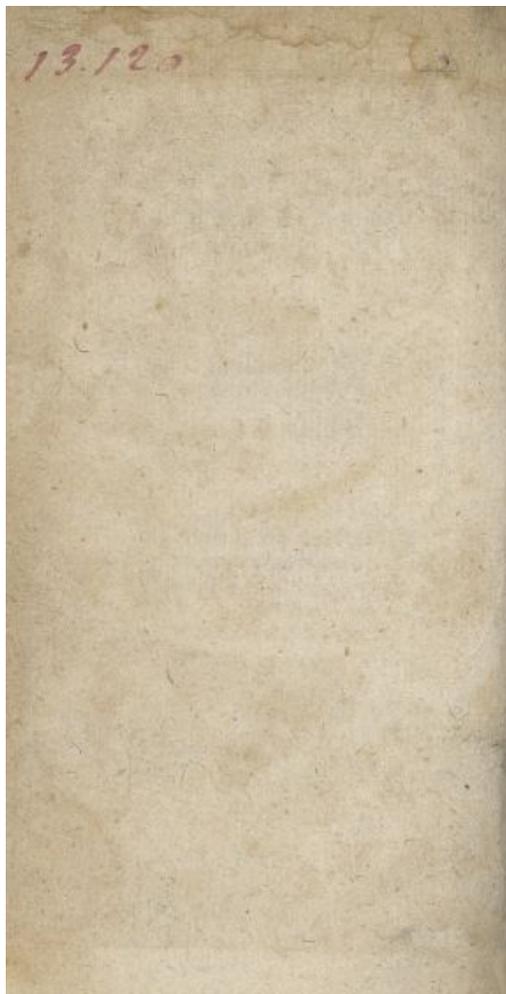
Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé
(Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?39230>













39230
COMMENTAIRE
En Vers François,
SUR L'ECOLE
DE SALERNE,
CONTENANT

Les moyens de se passer de Medecin, & de vivre long - temps en santé, avec une infinité de Remedes contre toutes sortes de Maladies, & un Traité des Humeurs, & de la Saignée, où sont adjoustez,

La Sanguification,
Circulation,
Et Transfusion du Sang,
La Poudre & l'On-
guent de Sympa-
thie,
Le Thé,
Le Caphé,
Le Chocolate,

Et le grand secret de
la Pierre Philoso-
phale, ou la venta-
ble maniere de fai-
re de l'Or, aussi en
Vers François,
Et l'Ouromantie,
Scatomantie,
Et Hydromantie en
Prose.

Par Monsieur D. F. C. Docteur en la Faculté
de Medecine.

Hoc opus opratur, quod flos Medicinæ vocatur
Val Dufour de la Prespelière

A PARIS,

Chez GERVAIS CLOVZIER, au Palais, sur les
Degrez de la Sainte Chappelle, à la seconde
Boutique, à l'Enseigne du Voyageur.

M. D. C. LXXI.

Avec Privilege du Roy.

Honore le Medecin, parce qu'il est
necessaire, car c'est Dieu qui l'a
establi, *Ecclesiastic. Chap. 38.* &
S. Augustin au Traitté 12. sur S.
Jean, dit que le Medecin tafche de
guerir le malade autant qu'il luy est
possible, & que celuy-là se tuë
luy-mesme, qui ne fait pas de point
en point les ordonnances du Me-
decin.

*Le petit Livre de l'Ecole de Salerne est
extrêmement utile à ceux qui le lisent,
mais il l'est encore davantage à
ceux qui observent les preceptes
qu'il enseigne.*

Anto. Musa Brassavol.



P R E F A C E.

E n'est pas merveille si nos Docteurs de Salerne ont mis en Vers Leonins les fleurs du bel Art dont ils faisoient profession, puisque sans parler d'Orphée, de Musée, d'Homere, de Diagoras, & d'Arat, qui ont meslé plusieurs pieces galantes de Medecine parmi leurs Poësies, l'on a veu quantité de Poëtes comme Nicander, Ruphe Ephesien, Sidites entre les Grecs, & entre les Latins *Æmilius Macer*, *Quint Serene Samonic*, *Ramnius Fannius* & autres qui ont orné leurs Poëmes de divers traittez de Medecine: C'est aussi en partie ce qui m'a
ã

PREFACE.

fait naître le desir de commenter l'Ecole de Salerne en vers François, comme le plus utile, le plus curieux & le plus beau Traitté de ce grand Art qui fait mon unique employ. Il est vray que j'aurois pû la mettre mot à mot en vers, ainsi que j'ay fait en quelques Chapitres: mais elle semble si pleine d'ambiguité & de contradictions pour estre obscure en beaucoup d'endroits, que dans la pensée que j'ay eüe qu'elle est très-necessaire à la conservation de la santé, j'ay crû ne faire pas un petit plaisir au public, & sur tout aux Dames, en la faisant parler plus amplement le langage du Parnasse pour la rendre plus intelligible, & porter plus volontiers ce beau sexe à sa lecture. J'aurois pû aussi la commenter en Prose, mais elle n'eust esté leüe que de quelques particuliers, & je croy qu'estant com-

PREFACE.

mentée en vers elle est propre à tout le monde, & que mesme il y a peu de curieux qui ne desirent la lire pour leur utilité & divertissement. L'avouë néanmoins que les Vers en quelques endroits sont rampans, qu'ils sont mal-polis, que les repetitions y sont frequentes, que la richesse des rimes, la belle expression, le beau tour & la galanterie ne s'y rencontrent pas toujourns, à cause de la diversité des matieres qui ont peu de disposition à estre mises en Vers: mais je m'assùre en recompense que les raisons Physiques que j'ay apportées sur chaque sujet sont claires & nettes, & que l'expression en est aisée & intelligible: C'est à quoy je me suis étudié pour le contentement du public, & sur tout de la plus belle & plus charmante moitié du monde, qui y trouvera les moyens de se maintenir longuement en santé, & de

PREFACE.

la recouvrer quand elle l'aura perduë, par des remedes qui sont propres pour les maladies qui la regardent, & pour la conservation & reparation de son beau teint: C'est ce qui me fait croire que les Dames souffriront plus aisément les imperfections de cét ouvrage, dont j'aurois pû le purger, si mon impatience & mes affaires qui m'appellent ailleurs ne m'avoient obligé de l'abandonner tel qu'il est au Libraire: Toutesfois dans le dessein que j'avois de le polir davantage, je n'ay pas laissé de mettre les Chapitres dans un ordre plus naturel que celuy qui se trouve dans les autres Commentaires: j'ay suivi les six choses nonnaturelles, l'air, le boire & le manger, le sommeil & les veilles, le mouvement & le repos, les passions de l'esprit, & les excretions & retentions. Si pourtant le Lecteur

PREFACE.

n'en est pas entierement satisfait, il luy est aisé de juger que c'est la matiere qui m'a manqué, n'y ayant pas assez de Vers latins dans l'Ecole de Salerne qui répondent à ces six choses nonnaturelles : Cependant il doit estre persuadé que dans ce Commentaire il y a plus de cinquante & cinq Chapitres que dans le livre de feu Monsieur Moreau Medecin de la Faculté de Paris, & plus de vingt & deux davantage que dans le livre d'Arnauld de Ville-Neuve, sans comprendre les additions & curiositez que j'y ay inferées ; De sorte que tous les Vers latins de l'Ecole de Salerne, qui jusques icy ont esté mis en lumiere, sont compris & commentez dans un seul livre, ce que personne que moy n'a fait jusqu'icy : Au reste l'on connoitra aisément que dans mon Commentaire il n'y a que le

PREFACE.

premier Chapitre qui s'adresse au Roy d'Angleterre , quoy que tout l'ouvrage luy soit dédié, & que j'ay accommodé la suite du livre à toute sorte de personnes , comme un ouvrage public.

Or afin d'avoir une connoissance plus particuliere de nostre Ecole ; je diray que la ville de Salerne s'est accruë insensiblement plus par la commodité, que par la fecondité du lieu , car le voisinage du Fleuve & de la Mer, & la bonté de l'air y attirerent des habitans. Toutefois son terroir abonde tellement en fruits & en gros vin , qu'il y a peu de Villes dans l'Italie plus délicieuse que Salerne, dit un fameux Historiographe de Naple. Elle commença à fleurir en l'an de Grace 974. que le Pape Boniface VII. la declara la Ville Capitale de toute la Province.

PREFACE.

Mais bien qu'en ce temps-là les
Estudes de Medecine y fussent
florissantes , elle n'estoit point
encore erigée en Academie. Ro-
ger , premier Roy de Sicile , &
Prince de Salerne , ordonna que
personne n'exerceroit la Mede-
cine sans avoir l'approbation des
Iuges & des Magistrats de cette
Ville , à peine d'estre dépoüillé
de tous ses biens. Cette Ordon-
nance fut confirmée environ l'an
1150. par Frederic premier Æno-
barbe Empereur Romain , qui
après la conqueste du Royaume
de Naple commanda que per-
sonne n'eust à pratiquer ce grand
Art s'il n'avoit ses Licences des
Docteurs de Salerne , à peine
d'un an de prison , & de la con-
fiscation de ses biens. Ce fut par
ces honneurs privilegiez que l'E-
cole de Salerne s'erigea en Aca-
demie de Medecine & de Droit ,
comme remarque Mildendorpius,

PREFACE.

qui dit qu'elle fut celebre en
ſçavans Medecins & Jurifconſul-
tes : mais ce qui peut-eſtre la
mit quelque temps en mauvaiſe
odeur, furent trois Medecins, qui
au rapport de Jules Caſar Capa-
cius, montant de Salerne en Mer
allèrent aux bains de Trecolon-
ne, où avec des ferremens ils
effacerent les vertus des eaux qui
eſtoient gravées en ce lieu, &
revenant ils furent miraculeuſe-
ment ſubmergez. Mais encore
que cette action ſemble en quel-
que maniere diminüer ſa renom-
mée, neanmoins tant de grands
Ecrivains Eccleſiaſtiques, Jurif-
conſultes, Medecins, & Histo-
riens qu'elle a portez, ont effacé
cette tache par le brillant éclat
de leur ſcience & de leurs ver-
tus. Cependant ce qui à mon
avis l'a renduë tres-recommanda-
ble & tres-glorieufe aux ſiecles
futurs, ç'a eſté cét Ouvrage du
regime

PREFACE.

regime de santé, tant à cause de la grandeur & du merite du Prince Robert Duc de Normandie, & Roy d'Angleterre à qui il fut dédié, que pour l'utilité du Livre, & la façon d'écrire inusitée, utile & facetieuse qui s'y rencontre. Son Auteur fut Jean de Milan Medecin & Poëte, qui avec l'approbation de toute l'Ecole de Salerne reduisit la fleur de la Medecine en douze cent trente-neuf vers, dont Arnould de Ville-Neuve en a commenté la troisième partie, sans qu'il ait parlé du nom de l'Autheur de l'ouvrage.

Mais pour sçavoir l'origine de l'amitié & du commerce des Anglois & des Salernitains: l'Histoire nous apprend que quarante Chevaliers de Normandie revenans du Pelerinage de la Terre-Sainte, & passant par Salerne, lors que Guimare Prince de cette Ville estoit assiegé par les Sarra-

P R E F A C E.

zins, ils repousserent si vigoureu-
sement ces Barbares qu'ils les mi-
rent en fuite, & les chasserent
jusqu'en Sicile; ce qui fit que les
Bourgeois de Salerne traiterent
ces genereux Chevaliers avec tou-
te sorte de courtoisie & de bien-
veillance, & que Guimare avec
honneurs & presens les invita à
demeurer dans la Ville: Ce que
n'ayant pû obtenir, il envoya des
Ambassadeurs en Normandie pour
les remercier avec offres & pre-
sens, qui attirerent trois cent Nor-
mands à Salerne, entre lesquels
furent quantité de Princes & de
personnes des plus illustres famil-
les de la Province, à qui les affai-
res reüssirent si bien dans la Pouil-
le & dans la Calabre contre les
Mauritains, qu'en l'année mil
trente & deux ils bâtirent une
ville qu'ils appellerent du nom de
Salerne, & en l'an 1074. ils con-
questerent le Royaume de Naple,

PREFACE.

& establirent le Royaume de Sicile , à peu près au temps que Guillaume le Bastard Duc de Normandie conquesta l'Angleterre , dont il fut couronné Roy. Ce Prince après son decés laissa trois enfans , Guillaume le Roux , Robert & Henry. Guillaume succeda à son pere au Royaume d'Angleterre : Robert eut pour son partage la Duché de Normandie , & suivant Godefroy de Bouillon à la conqueste de la Terre-Sainte , il passa tout l'Hyver de l'année 1096. avec ses Cousins Princes de la Pouille & de la Calabre , jusqu'au Printemps qu'il s'embarqua pour aller dans la Palestine , où après la prise de Ierusalem il en refusa la Couronne ; car ayant appris la mort de Guillaume le Roux son frere , dont il estoit le successeur legitime au Royaume d'Angleterre , il retourna de la Palestine dans la

PREFACE.

Pouille chez les Princes ses Parens, & consulta l'Ecole de Salerne sur la guerison d'une playe envenimée qu'il avoit receüe au bras droit au siege de Ierusalem, & qui estoit dégenerée en fistule si maligne, que les Medecins la jugerent incurable à moins que quelqu'un ne la suçast avec la bouche pour en attirer le venin; ce que ce Prince pieux ne voulant permettre de crainte d'exposer une personne en peril de mort, sa femme qui l'aimoit tendrement luy suçoit cette fistule pendant qu'il dormoit, & le guerit ainsi, sans encourir aucun peril de sa vie: C'est ce qui donna occasion aux Docteurs de Salerne d'inferer un Chapitre de la fistule dans leur Ouvrage, & de le dédier à ce Prince qu'ils appelloient Roy d'Angleterre, parce qu'il estoit heritier legitime de ce Royaume, quoy qu'il ne l'ait

PREFACE.

jamais possédé, parce que Henry son frere puisné estant en Angleterre au temps que Guillaume le Roux mourut, se servit de l'occasion, s'empara du Royaume & vainquit son frere Robert, qui venoit en Angleterre avec une puissante armée pour en prendre possession. Voila à mon avis ce qui obligea Iean de Milan en l'an de Grace mil cent, à composer ce livre en vers Leonins, à qui Arnould de Ville-Neuve donna le titre de la Medecine de Salerne, ou le moyen de se conserver en santé; les vieilles Editions l'appellent le Regime de santé de Salerne: & les manuscrits, La fleur de la Medecine; où l'on trouve à la fin de l'ouvrage ce vers latin,

*Hoc opus optatur, quod flos Medecine
vocatur.*

Pour ce qui est du nombre des
c̄ ij

PREFACE.

Chapitres & des vers il est incertain, car l'on trouve un cahier où il y a mille deux cens trente-neuf vers, le commun en contient seulement trois cens soixante & douze, un autre cent quatre-vingts-trois, un autre mille quatre-vingt-seize, & un autre enfin six cent soixante & quatre, qui sont proprement vers Leonins de diverses especes: Car il y en a quelques-uns dont le milieu répond à la fin, & d'autres dont la fin rime à la fin de l'autre vers, comme on voit par cet exemple,

*Lenit & humectat, solvit sine febre
butyrum,*

*Incidit, lavat ac penetrat, mundat
quoque serum.*

Quant à l'antiquité & la dénomination des vers Leonins, les Auteurs n'en ont point parlé. Cependant le docte Moreau dans

PREFACE.

ses Prolegomènes de l'Ecole de Salerne dit qu'il y a un Manuscrit dans la Bibliothèque de saint Benoist de Cambrige, qui enseigne la methode de faire des Vers Leonins, dont se sont servis les Poëtes des deniers temps. Pour leur dénomination, quelques-uns veulent qu'elle soit prise du Lion, soit à cause qu'il est le plus fort & le plus genereux entre les Animaux, & qu'ainsi ces Vers sont les plus heroïques & les plus ampoullez du bel Art de la Poësie; ou bien à cause qu'ils ont une queuë, comme cét animal, mais encore bien, dit Iules Scaliger, que le Lion ait une queuë, elle n'est pas semblable à son ventre, ce qui neanmoins arrive dans ces Vers. D'autres croient qu'ils ont tiré leur nom de Leonius, ou Leoninus, Chanoine de Paris de l'Ordre de saint Benoist & Religieux du Monastere de

ẽ iiij

PREFACE.

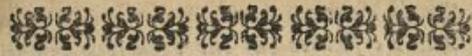
saint Victor , qui excelloit en ce genre d'écrire , & non pour en avoir esté l'Autheur , puisque leur origine est incertaine : Car on ne trouve point que les vieux Poëtes Grecs, ny Latins se soient servis exprés de Vers rimez, quoy qu'il y ait un vieux Manuscrit en rime Grecque dans la Bibliothèque du College d'Emanuël de Cambrige qui traite de l'Ame & du Corps ; c'est pourquoy si Homere & Virgile, & les autres Poëtes ont meslé de semblables Vers dans leurs ouvrages, c'est plustost une figure de Rhetorique, que l'on appelle *ὀμοεισμησις*, qui se fait de mots d'une mesme terminaison, que non pas des rimes & des consonances affectées: ainsi les Orateurs ont premierement mis cette figure en usage, qu'ensuite les vieux Poëtes ont imitée ; Et enfin les Modernes voyant que cette figure leur reüf-

PREFACE.

fissoit parfaitement bien, ils en ont inventé les Vers Leonins, dont ils ont composé des Ouvrages entiers : entre autres Theodol Prestre Italien, qui vivoit sous Zenon Empereur en l'an 480. composa en Vers Leonins un livre d'Eglogues, & un du mépris du Monde : Wilram Abbé de saint Benoist l'an 1070. fit en mesmes Vers l'Explication Myltique sur le Cantique des Cantiques. Leonius Chanoine de saint Benoist excella dans ce genre d'écrire; Gualterus Disse, Carme de Bourdeaux en composa un livre du Schisme l'an 1390. Alexandre de Ville Dieu natif de Dole, qui vivoit en 1240. fit un livre en Vers Leonins pour enseigner aux enfans les principes de la langue Latine, dont les Grammairiens se sont servis jusques à tant que Donat & Despautere ayent paru. Otho

PREFACE.

de Cremone composa cent cinquante Vers de cette façon, touchant le choix des meilleures Plantes, dont l'on se sert en Medecine ; entre lesquels doit estre mis Jean de Milan, Auteur de l'Ecole de Salerne, & autres dont feu Monsieur Moreau parle dans ses Prolegomènes, où l'on peut avoir recours, si l'on veut sçavoir la fabrique des Vers Leonins, & leurs diverses especes, dont je ne parle point icy, afin de ne point ennuyer le Lecteur, & de ne point sortir de mon sujet.



T A B L E
DES CHAPITRES
& Sections.

C H A P. I.

<i>D</i> es Preceptes generaux de la sante.	Page 1
Institution de l'Ouvrage.	là-mesme.
Du soin.	2
De la colere.	
De la moderation dans le vin.	là-mesme.
Du soupper.	3
De la promenade.	là-mesme.
Du sommeil.	4
De la retention de l'urine.	là-mesme.
De la retention des gros excremens.	là-mesme.
Conclusion.	5

C H A P. II.

Des moyens de se passer de Medecin.	
là-mesme.	
De la gayeté.	6
Du repos.	7

T A B L E

De la diete moderée. 9
Des Personnes qui ont vécu long-temps.
 12.

C H A P. I I I.

Du choix de l'air. 14
De la clarté de l'air. là-mesme.
De la pureté de l'air. 16
De l'infection de l'air. 17
De la correction de l'air. 18

C H A P. I V.

*Du mal qui arrive de trop boire
 d'eau.* 20
Advertissement aux Dames. 22
De l'eau beüe devant déjeuner. 23
*Il ne faut point boire d'eau après le bain,
 ny après l'action conjugale.* là-mesme.
De l'eau qu'on boit la nuit. 24
Du choix de l'eau. 25
Le vin vaut mieux que l'eau. 26

C H A P. V.

*De l'utilité que l'on reçoit de laver sou-
 vent les mains.* 27
Du lavement des mains après le repas.
 28.

DES CHAPITRES.

CHAP. VI.

<i>Des marques du bon vin.</i>	29
<i>De l'odeur du vin.</i>	là-mesme.
<i>De la saveur.</i>	30
<i>De l'éclat du vin.</i>	31
<i>De la couleur.</i>	là-mesme.
<i>Du vin fort.</i>	32
<i>De la beauté du vin.</i>	là-mesme.
<i>De la vapeur du vin.</i>	33
<i>De la froideur & chaleur du vin.</i>	là-mesme.
<i>De la fraîcheur du vin.</i>	là-mesme.

CHAP. VII.

<i>Des vins doux & blancs.</i>	34
<i>Du vin bourru.</i>	là-mesme.
<i>Des effets du vin doux.</i>	35
<i>Du vin blanc.</i>	36

CHAP. VIII.

<i>Du vin claret & de ses vertus.</i>	37
---	----

CHAP. IX.

<i>Des effets & signes du bon vin.</i>	38
<i>Du vin noir.</i>	39

TABLE

<i>Du vin clair.</i>	40
<i>Du vin vieux.</i>	là-mefme.
<i>Du vin subtil.</i>	41
<i>Du vin meur.</i>	41
<i>Du vin petillant, & trempé d'eau.</i>	là-mefme.
<i>De la moderation dans le vin, & le lieu le plus propre où il doit croistre.</i>	43
<i>Qui font ceux qui doivent boire du vin, & ceux qui n'en doivent pas boire.</i>	là-mefme.

CHAP. X.

<i>Du Moust.</i>	45
<i>Il fait piffèr.</i>	là-mefme.
<i>Il donne le cours de ventre & la colique.</i>	46

CHAP. XI.

<i>Des maux que fait le vin nouveau.</i>	47
<i>Il fait des obstructions.</i>	48
<i>Il engendre la pierre.</i>	49.

CHAP. XII.

<i>De la soupe au vin.</i>	50
----------------------------	----

CHAP. XIII.

<i>Remede pour ceux qui ont trop beu de vin.</i>	52
--	----

DES CHAPITRES.

CHAP. XIV.

<i>Des choses qui corrigent le breuvage.</i>	54
<i>De la Saugé.</i>	55
<i>De la Ruë.</i>	
<i>De la Rose & de son origine. là-mesme.</i>	
<i>De l'origine de la Rose.</i>	57

CHAP. XV.

<i>Quelle doit estre la Biere.</i>	58
<i>De sa beauté.</i>	59
<i>De sa composition.</i>	60
<i>De sa cotion.</i>	
<i>Des effets de la nouvelle Biere. là-mesme.</i>	
<i>Des effets de la vieille Biere, & des maux que cause l'excés qu'on en fait.</i>	61

CHAP. XVI.

<i>De la Biere & du Vinaigre.</i>	62
<i>Des méchants effets de la Biere. là- mesme.</i>	
<i>Des bons effets de la Biere.</i>	63
<i>De la Biere houblonnée.</i>	64
<i>De la qualité de la Biere.</i>	65
<i>Du Vinaigre & de ses qualitez.</i>	66

T A B L E.

C H A P. XVII.

<i>Des alimens qui sont de bonne & legere nourriture.</i>	69
<i>Des Oeufs.</i>	là-mefme.
<i>Le moyen de conferyer les Oeufs en tout temps.</i>	71
<i>Du vin.</i>	là-mefme.
<i>Des Bouillons.</i>	72

C H A P. XVIII.

<i>Des viandes qui nourrissent & engrais- sent beaucoup.</i>	74
<i>Du bon Pain.</i>	là-mefme.
<i>Du Lait.</i>	75
<i>Du Fromage nouveau.</i>	76
<i>Des testicules des Animaux.</i>	77
<i>De la chair de Cochon.</i>	78
<i>Du cerveau des Animaux.</i>	79
<i>De la Moëlle.</i>	80
<i>Du vin doux.</i>	81
<i>De la bonne viande.</i>	
<i>Des Oeufs frais.</i>	là-mefme.
<i>De la Figue.</i>	82
<i>Du Raisin nouveau.</i>	là-mefme.

C H A P. XIX.

<i>Des viandes mélancoliques.</i>	85
<i>Des Pesches.</i>	là-mefme.

DES CHAPITRES.

<i>Des Pommés.</i>	87
<i>Des Poires.</i>	
<i>Du Lait.</i>	là-mesme.
<i>Du Fromagé.</i>	88
<i>De la chair salée.</i>	89
<i>De la chair de Cerf.</i>	là-mesme.
<i>De la chair de Lièvre.</i>	90
<i>De la chair de Chèvre.</i>	là-mesme
<i>De la chair de Bœuf.</i>	91

C H A P. XX.

<i>De la prudence qu'il faut avoir devant le repas, & de l'ordre qu'il faut obser- ver en mangeant les viandes.</i>	92
<i>Des signes de la digestion.</i>	95
<i>De l'ordre de la nourriture.</i>	96

C H A P. XXI.

<i>Quelle faim & quelle soif nous doivent exciter à boire & à manger.</i>	97
---	----

C H A P. XXII.

<i>De la quantité des alimens.</i>	100
------------------------------------	-----

C H A P. XXIII.

<i>De l'ordre particulier des alimens.</i>	102
<i>De la boisson en mangeant des Oeufs.</i>	
là-mesme.	
<i>De la noix après le Poisson.</i>	103

T A B L E

<i>Du Fromage après la viande.</i>	104
<i>De l'usage de la Noix.</i>	là-mefme.
<i>Autre explication.</i>	105

C H A P. XXIV.

<i>Comme il faut regler ses repas suivant les quatre saisons de l'Année.</i>	105
<i>Du Printemps & des maladies qui arrivent en cette saison.</i>	là-mefme.
<i>De l'Esté.</i>	108
<i>Les maladies d'Esté.</i>	109
<i>De l'Automne.</i>	110
<i>De l'Hyver.</i>	là-mefme.

C H A P. XXV.

<i>Du mélange & de l'ordre du boire & du manger, & de l'usage des Oeufs.</i>	113
<i>De la Boisson entre les repas.</i>	114
<i>Des Oeufs.</i>	115

C H A P. XXVI.

<i>Des qualitez du bon Pain.</i>	116
<i>Du Pain chaud.</i>	là-mefme.
<i>Du choix du Pain.</i>	117
<i>Du Pain œillé.</i>	là-mefme.
<i>De la cuisson du Pain.</i>	118
<i>Du Pain salé.</i>	là-mefme.
<i>Quel Blé est le meilleur, où il croist aux environs de Paris, & du choix des</i>	

DES CHAPITRES.

<i>Meules de Moulin.</i>	119
<i>Des Moulins.</i>	120
<i>De la Crouſte du pain.</i>	121
<i>De la diverſe ſorte de Pain.</i>	122

Addition à l'Ecole de Salerne.

<i>De l'origine du Pain, de ſes Inventeurs deyant & après le Deluge, & autres curioſitez ſur ce ſujet.</i>	123
<i>De l'excès du Pain.</i>	129

CHAP. XXVII.

<i>De la preparation des viandes, & de la diverſe maniere de les appreſter.</i>	131
<i>De la viande boiſſie.</i>	là-mefme.
<i>De la viande fricaſſée.</i>	132
<i>De la viande ſuffoquée.</i>	133
<i>De la viande roſtie.</i>	là-mefme.
<i>De la viande acre.</i>	134
<i>De la viande cruë.</i>	là-mefme.
<i>De la viande ſalée.</i>	135

CHAP. XXVIII.

<i>De la chair de Porc & de Mouton.</i>	là-mefme.
<i>Du petit Cochon.</i>	136
<i>Des Sangliers.</i>	
<i>Des jeunes Pourceaux.</i>	là-mefme.
<i>De la diverſité des Cochons.</i>	137

TABLE

<i>Des Pourceaux de divers Pais.</i>	là-mefme.
<i>De la chair de Mouton.</i>	138
<i>De la diverfité des Moutons.</i>	là-mefme.
<i>Des qualitez des Moutons & de leur chair.</i>	139
<i>Des Moutons chafrez, & des Brebis, des Agneaux & des Beliers.</i>	là-mefme.
<i>De la chair de Cochon mangée avec oignon en beuvant du vin.</i>	140

CHAP. XXIX.

<i>Des inteftins des Cochons, & des autres Animaux.</i>	141
---	-----

CHAP. XXX:

<i>De la chair de Veau.</i>	144
<i>De la chair de Taureau, de Geniffe, & de Bœuf.</i>	145

CHAP. XXXI.

<i>Des parties des Animaux à quatre pieds.</i>	146
<i>De la Teſte en general.</i>	là-mefme.
<i>De la Langue.</i>	147
<i>Des Yeux.</i>	là-mefme.
<i>Des Oreilles.</i>	148
<i>De la Jonë.</i>	
<i>De la Cervelle.</i>	là mefme.
<i>Du Palais & du Muſeau.</i>	149

DES CHAPITRES.

<i>Du Cœur.</i>	là-mefme.
<i>Du Poulmon.</i>	150
<i>Du Foye.</i>	là-mefme.
<i>De la Ratte.</i>	151
<i>Des Reins.</i>	
<i>Des Testicules.</i>	là-mefme.
<i>De la Matrice.</i>	152
<i>Des Intefins.</i>	là-mefme.
<i>Du Mefentere.</i>	153
<i>De la Mammelle.</i>	là-mefme.

CHAP. XXXII.

<i>Des Oyseaux qui font bons à manger.</i>	154
<i>De la Poule & des Poulets.</i>	là-mefme.
<i>De la chair de Poule & de son boüillon.</i>	155
<i>Du Sel de Poule.</i>	156
<i>Des Testicules de Cocq.</i>	157
<i>Du boüillon de chair de Cocq.</i>	là-mefme.
<i>Du Chappon.</i>	158
<i>De la Tourterelle.</i>	là-mefme.
<i>Du Sel de Tourterelle.</i>	159
<i>De l'Efourneau.</i>	là-mefme.
<i>Du Sel d'Efourneau.</i>	160
<i>Du Pigeon.</i>	là-mefme.
<i>Des Pigeonneaux.</i>	161
<i>Du choix des Pigeons.</i>	162
<i>De la Caille & des Cailleteaux.</i>	
<i>Du Sel de la Caille.</i>	là-mefme.

TABLE

<i>Du Pheasant.</i>	163
<i>Du Merle.</i>	là-mefme.
<i>Du Raffe.</i>	164
<i>Des Perdrix.</i>	là-mefme.
<i>Du fiel de Perdrix.</i>	165
<i>De la moëlle, & de la chair de Perdrix.</i>	
<i>Du Sel de Perdrix.</i>	166
<i>Du Frifon.</i>	là-mefme.
<i>De l'Outarde, Poule d'eau, Beccaffines, Francolins, & Gelinotes des Bois.</i>	167
<i>Du Vanneau.</i>	là-mefme.
<i>De la Sarcelle.</i>	168
<i>Du choix des Oyseaux.</i>	là-mefme.

CHAP. XXXIII.

<i>Du Canard.</i>	169
-------------------	-----

CHAP. XXXIV.

<i>De l'Oyson.</i>	172
<i>Remede contre la Goutte.</i>	174

Addition à l'Ecole de Salerne.

<i>Du choix des Animaux, de leurs parties, de leurs âges & des saisons que l'on doit en user.</i>	175
<i>De l'Aloüette.</i>	
<i>Du Canard.</i>	là-mefme.
<i>Du Canard privé.</i>	176
<i>De l'Oye & de l'Oyson.</i>	
<i>De la Sarcelle & du Chapon.</i>	là-mefme.

DES CHAPITRES.

De la Caille.	177
Du Pigeon.	
De la Poulle d'eau.	là-mefme.
De la Poulle & des Poulets, en quel temps ils font bons.	là-mefme.
De la Gelinotte des bois, quand on en doit ufer.	178
Du Poulet d'Inde.	
Du Plongeon & du Merle.	là-mefme.
Du Bizet & du Pigeon ramier.	179
Des petits Moineaux.	
Des Perdrix, & des Perdreaux.	
Du Phaisan, du Pan, & du Cormoran.	
là-mefme.	
De la Becaffe.	180
Du Pleuyier.	
De la Grive.	
De la Tourterelle.	
Du Mouion.	là-mefme.
De l'Agneau & quel morceau est le meil- leur.	181
Du Veau quand on le doit manger, & de fes parties les plus delicates.	
Du Bœuf, de fon âge & les parties plus excellentes.	
Du Lièvre.	là-mefme.
Des Lapins,	182
Du Chèvre.	
Des Pourceaux.	là-mefme.

TABLE

CHAP. XXXV.

<i>Des entrailles des Animaux,</i>	183
<i>Du cœur & du Foye.</i>	
<i>Des Reins.</i>	là-mefme.
<i>Du Ventricule.</i>	184
<i>Des Boudins.</i>	là-mefme.
<i>De la Langue.</i>	185
<i>Du Poulmon & de la Ratte.</i>	là-mefme.
<i>De la Cervelle.</i>	186

CHAP. XXXVI.

<i>Des parties des Oyseaux.</i>	188
<i>De la Creste.</i>	là-mefme.
<i>De la Teste.</i>	189
<i>Des Yeux & du Cerveau.</i>	là-mefme.
<i>Du Col.</i>	190
<i>De l'Aifle.</i>	
<i>Du Croupion.</i>	
<i>De la Langue,</i>	là-mefme.
<i>Du Cœur.</i>	191
<i>Du Poulmon.</i>	192
<i>Du Gifer.</i>	là-mefme.
<i>Du Foye d'Oyson, de Canard, & de Poulle.</i>	193
<i>De la Ratte & des Reins.</i>	194
<i>Des Testicules.</i>	195
<i>De la Peau.</i>	
<i>De la Graiffè.</i>	là-mefme.

CHAP.

DES CHAPITRES.

CHAP. XXXVII.

<i>Des Poissons en general.</i>	196
<i>Du Poisson mol.</i>	là-mefme.
<i>Du Poisson dur.</i>	197

CHAP. XXXVIII.

<i>Des Poissons en particulier.</i>	198
<i>Du Brochet.</i>	là-mefme.
<i>Du Sel de Brochet.</i>	199
<i>De la Perche.</i>	200
<i>De la Sole.</i>	201
<i>Du Merlu & de la Moluë, en Latin,</i> <i>Albica.</i>	là-mefme.
<i>De la Tanche.</i>	202
<i>Du Rouget, en Latin, Gornus.</i>	203
<i>De la Plie & du Carlet.</i>	
<i>Du Sel de la Plie.</i>	là-mefme.
<i>De la Carpe.</i>	204
<i>Du Sel de la Carpe.</i>	205
<i>Du Goujon, du Veron, & de la</i> <i>Loche.</i>	là-mefme.
<i>De la Truite.</i>	206
<i>Du Sel de la Truite.</i>	207

CHAP. XXXIX.

<i>De l'Anguille, & du Fromage.</i>	là-mefme.
---	-----------

T A B L E

Addition à l'Ecole de Salerne.

<i>Des Parties des Poissons les plus delicatés, & les plus nourriffantes.</i>	210
<i>De la Teste.</i>	là-mefme.
<i>De la Langue.</i>	211
<i>Des Yeux.</i>	
<i>Du Gozier.</i>	
<i>Du Foye.</i>	
<i>Des Coftez.</i>	là-mefme.
<i>Des Emrailles.</i>	212
<i>Du Ventre & des Intefins.</i>	
<i>Du Flanc.</i>	
<i>De la Quœü.</i>	
<i>Des Oeuſs des Poiffons.</i>	là-mefme.

C H A P. X L.

<i>Des Saveurs, & de leurs qualitez.</i>	213
<i>De l'objet du Gouſt.</i>	là-mefme.
<i>Du nombre des Saveurs.</i>	214
<i>De la Saveur acre.</i>	215
<i>De la Saveur amere.</i>	216
<i>De la Saveur falée.</i>	là-mefme.
<i>De la Saveur aſpre.</i>	217
<i>De la Saveur acide.</i>	là-mefme.
<i>De la Saveur auſtere.</i>	218
<i>De la Saveur unctueuſe.</i>	là-mefme.
<i>De la Douceur.</i>	219
<i>De la Saveur inſipide.</i>	là-mefme.

DES CHAPITRES.

CHAP. XLI.

<i>De la composition des Saucés.</i>	220
<i>De la Saucé avec la Saugé.</i>	là-mesme.
<i>De la Saucé au Sel.</i>	221
<i>Du Vin, du Verjus, & du Vinaigre.</i>	là-mesme.
<i>De la Saucé au Poivre.</i>	222
<i>De la Saucé avec l'Ail, ou l'Oignon,</i>	là-mesme.
<i>ou le Persil.</i>	

CHAP. XLII.

<i>Du Sel, & de ses vertus.</i>	224
-------------------------------------	-----

CHAP. XLIII.

<i>Du Soupper.</i>	228
<i>Qui sont ceux qui peuvent manger davantage au soir, & ceux qui doivent peu Soupper.</i>	230

CHAP. XLIV.

<i>Le moyen d'estre gay après Soupper.</i>	233
<i>Du Vin pris devant le repas, & de la mode d'Angleterre.</i>	235

CHAP. XLV.

<i>De la Diette.</i>	237
----------------------	-----

T A B L E

<i>Qu'est-ce que la Diette, & comment on la doit observer</i>	238
<i>Du changement de la Diette.</i>	241
<i>La division de la Diette.</i>	245
<i>Subdivision.</i>	là-mesme.

C H A P. XLVI.

<i>De la maniere d'ordonner la Diette.</i>	246
<i>De la Substance de la nourriture.</i>	247
<i>De la qualité de l'Aliment.</i>	250
<i>A quelle heure on doit manger.</i>	251
<i>Quand & comment il faut nourrir un Fiévreux.</i>	252
<i>De la quantité des aliments, & qui sont les personnes qui mangent davantage.</i>	253
<i>En quel temps l'on doit manger davantage.</i>	254
<i>En quel temps l'on doit manger plus ou moins souvent.</i>	là-mesme.
<i>Des lieux où l'on doit prendre ses repas.</i>	255

C H A P. XLVII.

<i>Du choix des Oeufs.</i>	256
<i>Des Oeufs du renouveau.</i>	257
<i>Des Oeufs longs & petits.</i>	
<i>Des Oeufs blancs.</i>	là-mesme.
<i>Des Oeufs tremblans.</i>	258
<i>Des Oeufs durs.</i>	

DES CHAPITRES.

<i>Des Oeufs fricasséz.</i>	là-mesme.
<i>Du blanc, & du jaune d'Oeufs.</i>	259

CHAP. LXVIII.

<i>Du Lait propre aux maladies du Poulmon.</i>	260
<i>Du Lait de Chèvre.</i>	262
<i>Du Lait de Chameau.</i>	263
<i>Du Lait d'Anesse.</i>	là-mesme.
<i>Du Lait de Femme.</i>	264
<i>Comme les bestiques doivent user du Lait d'Anesse.</i>	là-mesme.
<i>Comme on choisit le Lait d'Anesse.</i>	265
<i>Du Lait de Beurre.</i>	là-mesme.
<i>Du Lait de Vache.</i>	266
<i>Vertus du Lait de Vache.</i>	266
<i>Du Lait de Brebis.</i>	267
<i>Du bien & du mal que fait le Lait.</i>	là-mesme.

CHAP. XLIX.

<i>Du Beurre, & du petit Lait.</i>	268
<i>Du petit Lait.</i>	271

CHAP. L.

<i>De la nature du Fromage, & du mal qui arrive d'en user souvent.</i>	272
<i>Du vieux Fromage.</i>	273
<i>Du Fromage avec le Pain.</i>	274

TABLE

CHAP. LI.

<i>Des utilitez du Fromage.</i>	275
<i>Prosopopée du Fromage.</i>	là-mefme.
<i>Du fromage mangé avant le repas.</i>	277

CHAP. LII.

<i>Des Noix, des Poires, & des Pommes.</i>	278
<i>Du bien & du mal que font les Noix.</i>	là-mefme.
<i>Des Poires sans Vin, & de leurs vertus.</i>	279
<i>De la Pomme, & de fes qualitez.</i>	281

CHAP. LIII.

<i>Des Cerifes.</i>	282
<i>De la Gomme du Cerifier, & du Noyau de la Cerife.</i>	283

CHAP. LIV.

<i>Des Prunes, & de leurs vertus.</i>	285
---	-----

CHAP. LV.

<i>Des Meures.</i>	287
--------------------	-----

CHAP. LVI.

<i>Des Pescbes, & des Raisins.</i>	289
<i>Des Raisins secs.</i>	290
<i>Du bien & du mal que font les Raisins secs.</i>	là-mefme.

DES CHAPITRES.

CHAP. LVII.

Des Figues. 292

CHAP. LVIII.

Du mal que causent les Figues. 294

CHAP. LIX.

Des Nesses, & de leurs qualitez. 296

*De la Nese dure & molle, & de ses
Noyaux.* 297

CHAP. LX.

Des Pois. 299

Du bouillon des Pois. 300

CHAP. LXI.

Des Febyes. 301

CHAP. LXII.

Des Panets. 303

CHAP. LXIII.

Des Navets. 306

Du Navet mal cuit. 307

*Advertissement aux Filles & aux
Femmes.* 308

CHAP. LXIV.

Des Herbes en general. 309

TABLE

CHAP. LXV.

Du Sennevé. 313

CHAP. LXVI.

Du Fenouil, & de la Graine d'Anis.

315.
De la Semence de Fenouil. là-mesme.
Du Fenouil. 316
De la Semence d'Anis. 318
De l'Anis nouveau. 319

CHAP. LXVII.

De l'Aneth, & du Coriandre. 321
Du Coriandre. 323

CHAP. LXVIII.

Des Violettes. 324
Recepte pour empescher de s'enyvrer. 325
Recepte pour se desenyvrer. là-mesme.
Remede contre le mal Caduc. 326

CHAP. LXIX.

Des Fleurs du Sureau. 327

CHAP. LXX.

Du Saffran. 329

DES CHAPITRES.

CHAP. LXXI.

De la Bugloze. 331

CHAP. LXXII.

De la Bourroche. 333

CHAP. LXXIII.

Des Choux. 335

CHAP. LXXIV.

De la Bete. 339

CHAP. LXXV.

Des Epinards. 341

CHAP. LXXVI.

Des Oignons. 343

Recepte pour faire croistre les Cheveux.
345.

CHAP. LXXVII.

Des Porreaux. 346

Recepte pour arrester le Sang. 349

TABLE

CHAP. LXXVIII.

Du Sefeli de Montagne. 350

CHAP. LXXIX.

Du Cerfeüil. 351

Recepte contre le Cancer. là-mefme.

Du Miel. 352

Du Cancer, & de fa reffemblance. 353

Remede pour le mal de costé, la colique,
& les obstructions. 354

Les autres vertus du Cerfeüil. 355

CHAP. LXXX.

Des Mauves. 356

CHAP. LXXXI.

De la Mente. 360

Combien il y a de fortes de Vers, & des
remedes pour s'en preserver. 361

CHAP. LXXXII.

De la Sauge. 363

Du Castor, & de ses Vertus. 367

De la Lavande. 370

De la Primevere. 371

Du Cresson. là-mefme.

Du Tanacet. 372

DES CHAPITRES.

L'ethymologie de la Saug. 373

CHAP. LXXXIII.

De la Ruë. 377

CHAP. LXXXIV.

De l'Ortie. 377

CHAP. LXXXV.

De l'Hyssope. 381

CHAP. LXXXVI.

De l'Aulnée. 384

CHAP. LXXXVII.

Du Pouliot. 386

Remede contre la goutte froide. 387

CHAP. LXXXVIII.

De la Scabieuse. 389

De l'Eau de Scabieuse. 390

CHAP. LXXXIX.

De l'Auronne. 391

CHAP. XC.

Du Cresson. 393

Recepte pour empescher la cheute des Cheveux. là-mesme.

Des autres vertus du Cresson. 394

TABLE

CHAP. XCI.

De l'Eclairé. 396

CHAP. XCII.

Du Saule. 399

CHAP. XCIII.

Preservatif contre les vomissements & nausées que l'on endure sur la Mer. 401

De l'Absinthe. là-mesme.

De la cause du vomissement que l'on souffre sur la Mer. 403

Continuation du Chapitre de l'Absinthe. 404

CHAP. XCIV.

Du Poivre & du Gingembre. 405

Du Poivre noir. 406

Du Poivre blanc. 407

Du Poivre long. 408

Remede contre les Fièvres qui viennent d'une cause froide. là-mesme.

Continuation du Chapitre du Gingembre. 409

Addition à l'Ecole de Salerne.

De la Muscade, de la Cannelle, & du Clou de Girofle. 411

Les vertus de la Cannelle. 412

DES CHAPITRES.

<i>Du Clou de Girofle.</i>	413
<i>Du choix du Clou de Girofle, & de sa conservation.</i>	416

CHAP. XCV.

<i>Du sommeil de midy.</i>	433
<i>Il donne la Fièvre.</i>	là-mesme.
<i>De l'engourdissement.</i>	434
<i>De la douleur de Teste.</i>	435
<i>Du Catharre.</i>	436
<i>Du Sommeil de la Nuit.</i>	437

CHAP. XCVI.

<i>De la retention des vents dans le corps.</i>	440.
<i>Du spasme, ou convulsion.</i>	441
<i>De l'Hydropisie.</i>	442
<i>De la Colique.</i>	444
<i>Du vertige, ou tournoyement de teste.</i>	445
<i>Advertissement aux honteux & aux Dames.</i>	là-mesme.

CHAP. XCVII.

<i>Des remedes contre les venins.</i>	447
<i>Des Aulx.</i>	là-mesme.
<i>De la Rue.</i>	449
<i>De la Poire.</i>	451
<i>Du Refort.</i>	452
<i>De la Theriaque.</i>	453
<i>Du Mebridate.</i>	455
<i>De la Noix.</i>	là-mesme.

T A B L E

C H A P. X C V I I I.

<i>Les moyens de fortifier le Cerveau.</i>	456
<i>De la netteté des mains & des Yeux.</i>	
là-mefme.	
<i>De la promenade du matin.</i>	458
<i>De l'extenſion des membres.</i>	là-mefme.
<i>De la propreté de la teſte.</i>	459
<i>De la netteté des dents.</i>	là-mefme.
<i>Du bain & de la chaleur.</i>	460
<i>De l'exercice après le repas.</i>	461
<i>Du Froid.</i>	là-mefme.

C H A P. X C I X.

<i>De la douleur de Teſte.</i>	462
<i>Recepte pour la douleur de Teſte.</i>	463

C H A P. C.

<i>Des cauſes de la ſurdité.</i>	464
<i>De l'exercice après le repas.</i>	465
<i>Ce qu'il faut faire après le repas.</i>	466
<i>De l'excès du Vin, & de ſes méchants effets.</i>	467

C H A P. C I.

<i>Du tinte ment de l'oreille.</i>	468
<i>De la faim.</i>	469
<i>Du vomiffement.</i>	là-mefme.
<i>Des coups.</i>	470
<i>De la cheute.</i>	
<i>De l'Yvrognerie.</i>	
<i>De la froidetur.</i>	là-mefme.

DES CHAPITRES.

CHAP. CII.

<i>Des choses qui blessent les yeux.</i>	472
<i>Du bain.</i>	là-mesme.
<i>Du vin.</i>	473
<i>De l'acte venerien.</i>	là-mesme.
<i>Des Vents.</i>	474
<i>Du Poivre.</i>	là-mesme.
<i>De l'Ail.</i>	475
<i>De la Fumée.</i>	
<i>Du Porreau.</i>	
<i>De l'Oignon.</i>	là-mesme.
<i>De la Febye.</i>	476
<i>De la Lentille.</i>	
<i>Des larmes.</i>	là-mesme.
<i>Du Sennevé.</i>	477
<i>Du Soleil.</i>	
<i>Du Coit.</i>	là-mesme.
<i>Du Feu.</i>	478
<i>Du Travail.</i>	là-mesme.
<i>Des coups.</i>	479
<i>Des saulces.</i>	
<i>De la poussiere.</i>	
<i>Des veilles.</i>	là-mesme.
<i>Du sommeil.</i>	480
<i>De l'inanizion & répletion.</i>	là-mesme.

CHAP. CIII.

<i>Des choses qui fortifient la veüe.</i>	481
<i>De l'eau pure & claire.</i>	là-mesme.

TABLE

<i>Le Miroir.</i>	482
<i>La verdure.</i>	483
<i>Les montagnes.</i>	là-mefme.
<i>Les fontaines.</i>	484

CHAP. CIV.

<i>Des eaux diftilées qui font utiles aux yeux.</i>	486
<i>De l'eau de Fenouil.</i>	là-mefme.
<i>De la Verveine.</i>	487
<i>De l'eau Rose.</i>	488
<i>De l'Eau d'Eclair.</i>	
<i>Des eaux de Ruë, d'Euphrate & de Bethoïne.</i>	là-mefme.

CHAP. CV.

<i>Recepte contre la douleur des dents.</i>	489
<i>De la Inſquiamé.</i>	490
<i>De la ſemence de Porreau.</i>	
<i>De l'Encens.</i>	là-mefme.

CHAP. CVI.

<i>De l'Enrouement.</i>	491
<i>De la vieille Noix.</i>	là-mefme.
<i>De l'huile d'Olive.</i>	492
<i>De la Froidure & de la Chaleur.</i>	là-mefme.
<i>De l'Anguille.</i>	493
<i>De l'excès du Boire.</i>	là-mefme.
<i>Du fruit cru.</i>	494

DES CHAPITRES:

CHAP. CVII.

<i>Des remedes contre le Rhume, & de ses noms divers.</i>	495
<i>La Faim.</i>	là-mefme.
<i>Les Veilles.</i>	496
<i>De la viande chaude.</i>	là-mefme.
<i>Le Travail.</i>	497
<i>L'Air.</i>	
<i>Boire peu.</i>	
<i>Respirer peu.</i>	là-mefme.
<i>Les Vents.</i>	498
<i>Des divers noms du Rhume, & des maux qui s'en ensuivent.</i>	là-mefme.

CHAP. CVIII.

<i>De la guerison des Fistules.</i>	500
<i>De l'Arsenic.</i>	là-mefme.
<i>Du Soulfre.</i>	502
<i>De la Chaux.</i>	
<i>Du Savon.</i>	là-mefme.
<i>Qu'est-ce que Fistule, & de son origine?</i>	503

CHAP. CIX.

<i>Du Spode.</i>	504
------------------	-----

CHAP. CX.

<i>Du nombre des os, des dents & des veines du corps humain.</i>	507
--	-----

TABLE

<i>Division du Scelette.</i>	là-mefme.
<i>Du Tronc.</i>	509
<i>Des extrémitez.</i>	là-mefme.
<i>Des dents, leur nombre, leur division & leur ufage.</i>	511
<i>Du nombre des veines & de leur ori- gine.</i>	513

CHAP. CXI.

<i>Du nombre des humeurs.</i>	514
<i>Qu'est-ce qu'humeur.</i>	
<i>Division des humeurs.</i>	
<i>Du Sang.</i>	là-mefme.
<i>De la Pituite.</i>	515
<i>De la melancholie.</i>	516
<i>De la Bile.</i>	là-mefme.

CHAP. CXII.

<i>Des Sanguins.</i>	517
----------------------	-----

CHAP. CXIII.

<i>Des Bilieux.</i>	521
---------------------	-----

CHAP. CXIV.

<i>Des Pituiteux.</i>	527
-----------------------	-----

CHAP. CXV.

<i>Des Melancoliques.</i>	530
---------------------------	-----

CHAP. CXVI.

<i>Des couleurs des Temperamens.</i>	535
--------------------------------------	-----

CHAP. CXVII.

<i>Des signes de la grande abondance de Sang.</i>	537
---	-----

DES CHAPITRES.

CHAP. CXVIII.

Des signes de la Bile dominante. 540

CHAP. CXIX.

Des signes de la Pituite dominante. 544

CHAP. CXX.

Des signes de la Melancolie dominante. 547

CHAP. CXXI.

De l'âge où l'on doit saigner, & des utilitez de la saignée. 549

Du vin & de la viande après la saignée. 552

Des bons effets de la saignée. là-mesme.

CHAP. CXXII.

Des jours dangereux pour la saignée aux mois où il la faut davantage pratiquer. 556

CHAP. CXXIII.

Des causes qui empêchent la saignée. 560

CHAP. CXXIV.

Ce qu'il faut observer en l'operation de la saignée. 565

CHAP. CXXV.

Des utilitez de la saignée. 569

CHAP. CXXVI.

De la grandeur de l'ouverture de la veine. 572

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. CXXVII.

Comme il se faut gouverner après la saignée. 574

CHAP. CXXVIII.

Ce qu'il faut éviter après la saignée. 577

CHAP. CXXIX.

Observations sur la saignée, selon les maladies, l'âge & les saisons. 580

CHAP. CXXX.

Quelles parties il faut décharger pendant chaque saison de l'année. 583

CHAP. CXXXI.

De l'ouverture de la Salvatelle. 586

CHAP. CXXXII.

Des quatre saisons de l'année. 588

Du vomissement. 589

En quel temps il faut vomir. 592

*Quelle saison est plus propre à la saignée,
& à faire l'amour.* là même.

Du régime de l'Esté. 593

Du bain durant l'Esté. 594

Fin de cette Table.

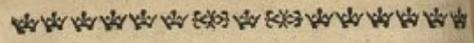
o

DE LA SANGVIFICATION,
Et de la diverse opinion des Medecins
sur ce sujet. 599
Preuves de l'opinion de Galien. 604
Preuves de l'opinion des Modernes. 607
Des veines lactées, du receptacle du chile,
Et du canal thoracique. 609
De la circulation, ou mouvement du
Sang. 616
De la transfusion du Sang. 625
De la poudre de Sympathie, Et de l'on-
guent sympathetique de Paracelse. 633
Preuves de la poudre de Sympathie. 635
L'onguent sympathetique de Paracel-
se. 640
De l'usage du Thé. 642
Du Caphé Et du Chocolate. 646
Du Chocolate. 647
Premiere recepte du Chocolate. 648
Seconde composition du Chocolate. 649

Le grand secret de la Pierre Philosophale,
ou la veritable maniere de faire de
l'Or. 653

o*

LE SERMENT D'HIPPOCRATE
en Vers François. 659


T A B L E
D E S C H A P I T R E S
D E
L' O U R O M A N T I E ,
S C A T O M A N T I E ,
E T H Y D R O M A N T I E .

C H A P. I.

Qu'est-ce que signifie l'Urine ? 665

C H A P. II.

Des differences & des causes des Urines. 670

C H A P. III.

Les signes des maladies qui sont tirez des Urines. 686

C H A P. IV.

La Scatomanie , ou le devinement des maladies par les gros excremens. 697

C H A P. V.

L'Hydromantie , ou le jugement des maladies par les sueurs. 708

Fin de cette Table.

EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy;
donné à saint Germain en Laye
le 20. Février 1668. signé par le Roy
en son Conseil DE SEIGNEROLLE:
Il est permis à Monsieur DU FOUR
DE LA CRESPELIERE, Docteur
en la Faculté de Medecine, de faire im-
primer par tel Imprimeur ou Libraire,
qu'il voudra, pendant l'espace de cinq
ans, une Traduction de Vers Latins,
tirez de divers Auteurs, où est com-
pris le Commentaire de l'Ecole de Sa-
lerne en Vers François, dont il est
l'Auteur, & deffenses sont faites à tous
Imprimeurs - Libraires, ou autres de
quelque qualité & condition qu'ils soient
de le contrefaire, vendre, ny debiter sans
le consentement dudit Sieur Du Four,
ou de ceux qui auront droit de luy, sur
les peines contenuës plus au long audit
Privilege.

*Registré sur le Livre de la Commu-
nauté des Imprimeurs & Marchands
Libraires de Paris, suivant l'Arrest de
Parlement le 26. May 1668.*

Et ledit Sieur Du Four a cédé son
droit du present Privilege pour son
Commentaire de l'Ecole de Salerne en
Vers François à GILLES ALLIOT
Marchand Libraire, pour en jouir sui-
vant l'accord fait entr'eux.

Et ledit ALLIOT a associé avec luy
GERVAIS CLOUZIER, Marchand
Libraire à Paris.

*Acchévé d'imprimer pour la premiere fois,
le 20. Juin 1671.*

Les Exemplaires ont esté fournies.

*La Science du Medecin l'élevera au
sommet de la Gloire, & le rendra
recommandable aux Pui-
sances Souveraines.*

Ecclesiast. Chap. 38.

COMMEN-

I



COMMENTAIRE
En vers François
SUR LE REGIME DE SANTE
DE L'ECOLE
DE SALERNE.

Des Preceptes generaux de la santé.

CHAPITRE I.

Anglorum Regi scribit Schola tota Salerni.
Si vis incolumem, si vis te reddere sanum,
Curas tolle graves, Irasce crede prophanum,
Parce mero, cœnato parum, non sit tibi vanum,
Surgere post epulas, somnum fuge meridianum.
Ne mictum retine, ne conprime fortiter anum,
Hæc benè si serves, tu longo tempore vives.

Institution de l'Ouvrage.

O D E.

 'Ecole des Salernitains,
Au Grand Robert, Roy d'Ang
leterre,
Ecrit ces regimes certains
Pour vivre long-temps sur la terre :

A

2 *Des preceptes generaux de la santé.*

Grand Monarque si ton dessein
Est de vivre, & de regner sain,
Dessous le Dais & le Diadème,
Sois attentif à nos propos,
Et les exécute de même,
Et tu vivras dans le repos.

Du soin.

Chasse loin de toy les ennuis
Qui te plongent dans la tristesse,
Et te font les iours & les nuits
Souffrir une rude détresse :
Ces passions rongent le cœur,
Epuisent toute la vigueur,
Glacent le sang dedans les veines,
Et lors que l'on n'y pense pas
Elles nous causent tant de peines,
Qu'elles conduisent au trépas.

De la colere.

En tous lieux, en toute saison,
Eloigne de toy la colere,
Et fais si bien que la raison
Jamais dans toy ne la tolere :
Elle fait amaigrir le corps,
Le détruit dedans & dehors,
Emeut & le sang & la bile :
Et par mille branles divers
Fait que l'esprit le plus tranquile,
Epreuve un funeste revers.

De la moderation dans le vin.

Parmy ton vin mêle de l'eau,

Ce conseil est tres-necessaire,
 Le vin offence le cerveau,
 Et des nerfs il est l'adversaire :
 Il pervertit le mouvement,
 Nos sens & nôtre iugement,
 Et nuit aux poulmons comme au foye :
 Mais s'il est moderément pris
 Il donne à nos cœurs de la joye,
 Et nous réveille les esprits.

Du soupper.

Le soir souppe legerement,
 Afin que les vapeurs des viandes
 Ne te gesnent aucunement,
 Encore qu'elles soient friandes :
 Le cerveau plein d'humidité
 Dans son ample capacité
 Attire ces vapeurs nuisibles,
 Qui luy causent des maux pressans,
 Et qui par des songes terribles
 Offencent l'esprit & les sens.

De la promenade.

Matin & soir ne manque pas,
 Lors que tu te leves de table
 De marcher après le repas,
 Car ce conseil est profitable :
 Par le secours du mouvement,
 La viande descend promptement,
 Et s'unit mieux au ventricule :
 Et dans l'estomac jeune, ou vieux,
 Où la viande ainsi s'accumule,

A ij

4 *Des preceptes generaux de la santé.*
La digestion se fait mieux.

Du sommeil.

Ne t'endors iamais à midy,
Et garde bien cette methode,
Ce sommeil rend l'homme estourdy,
Et bien souvent il l'incommode :
Il en repose moins la nuit,
De plus à l'estomac il nuit,
Trouble la coction premiere,
Et les pores estant ouverts,
Les esprits suivant la lumiere
S'exhalent souvent au travers.

De la retention de l'urine.

Alors que tu voudras piffer
Ne souffre point de violence,
L'urine acre te peut blesser,
Aussi bien que son abondance :
Celuy qui la retient long-temps,
Resent par fois qu'à ses dépens
La vessie en est affoiblie,
Et ne peut qu'avec grands efforts,
Pour avoir esté trop remplie
Letter après son eau dehors.

De la retention des gros excréments.

Ne te retiens point fortement
Quand il faut aller à la selle,
Cela blesse le fondement,
Et la faculté naturelle :
Les excréments dans les boyaux,
Durciffans comme des noyaux,

ii A

Gefnent l'homme autant qu'une beste,
 Et par leurs malignes vapeurs,
 Qui s'élevent iufqu'à la teste
 Ils luy caufent mille douleurs.

Conclusion.

Dessus ce fujet important
 Nous n'en dirons pas davantage,
 Grand Prince, c'en est tout autant
 Qu'il est befoin pour ton usage :
 Sans donc faire un plus long devis
 Reçoy de nous ces beaux avis
 Que nôtre Ecole te presente,
 Si tu les fais diligemment,
 Sois certain dès l'heure presente
 Que tu vivras fort longuement.

Des moyens de se passer de Medecin.

CHAP. II.

Si tibi deficiant Medici, Medici tibi fiant,
 Hæc tria, mens hilaris, requies moderata, diæta.

*Si les bons Medecins te manquent au befoin,
 Pour iouir longuement d'une fanté parfaite,
 Reçoy pour Medecins ce qui fuit avec foin,
 Le repos moderé, l'esprit gay, la diete.*

LA veritable Medecine
 La plus certaine & la plus fine,
 Est que quand un homme est bien sain
 Il n'ufe point de Medecin,

6 *Des moyens de se passer de Medecin.*

Si ce n'est qu'il desire suivre
Un parfait regime de vivre
Pour bien conserver sa santé,
Car en ce temps en verité
Un Medecin est necessaire,
Autrement on n'en a que faire :
Puisque quand on se porte bien
Pour lors on n'a besoin de rien,
Sinon que de bonne monnoye
Pour vivre toujours avec joye,
Jouïr, rire, & passer le temps
Avec les plus honnestes gens :
Mais si par hazard en campagne
Soit en France, ou Grande Bretagne,
Un Medecin estoit trop loin,
Sers toy de ces trois avec soin,
Ils sont meilleurs que l'on ne pense,
Et ne font aucune dépense.

De la gayeté.

Le premier est la gaye humeur
Qui doit regner dedans ton cœur,
C'est une incomparable hostesse
Qui malgré la noire tristesse,
Rend un homme en tout temps plus sain
Que ne fait pas un Medecin.
L'experience journaliere
Nous en donne une preuve entiere;
Car ailleurs aussi bien qu'icy
L'on void que les gens sans soucy,
Et qui meinent joyeuse vie,

Sans haine & sans aucune envie,
 Conseruent mieux leur en-bon-point,
 Que tous les autres ne font point,
 Qui sont tristes, chagrins & mornes,
 Ainsi que des bestes à cornes,
 Et vieillissent en un moment,
 Dautant que leur temperament
 Estant plein de mélancolie,
 La nature en est affoiblie,
 Et la douceur du sang pour lors
 Ne regit pas si bien leurs corps,
 Qu'elle fait lors que prédomine
 Dans eux cette masse sanguine.

Du repos.

Le repos de corps & d'esprit
 Dans la personne à qui tout rit,
 Est un Medecin admirable,
 Qui pour elle est si favorable
 Que pour répondre à son dessein
 Il luy rend le corps tousiours sain,
 Mais c'est pourveu que dans ce Monde
 Elle ait large écuelle & profonde,
 Et dequoy pour mettre dedans,
 Pour chasser la faim de ses dents,
 Car auoir l'un & non pas l'autre,
 C'est un Moyne sans patenotre,
 Et c'est une grande pitié
 De n'auoir du pain qu'à moitié,
 L'on ne peut reposer, ny rire
 Lors que l'on n'a point dequoy frire,

8 Des moyens de se passer de Medecin.

Manche de drap à se moucher,
Et liçt de plume à se coucher,
Mais quand on a ce qu'on demande,
Bon vin, bon pain & bonne viande,
Grand appetit, & bonnes dents,
Beaucoup de bien & peu d'Enfants,
Or, argent, belle & bonne fame,
Et de quoy bien servir la dame,
Qu'on est sans procès, ny tracas,
Qu'on fait de biens un grand amas.
Ah ! mon Dieu la joyeuse vie,
Et qu'on doit bien porter envie,
A qui gouste un pareil repos,
Que ce gaillard fera vieux os,
Et que sa fanté sera bonne.
Je croy qu'ainfi Dieu me pardonne,
Jupiter content & joyeux,
Vit avec Junon dans les Cieux,
Et que c'est encore avec elle
Et toute sa Troupe immortelle,
Qu'il gouste en repos la fanté
Aussi bien que la volupté,
Car ce grand Dieu, ne luy déplaife,
Alors que sa Junon il baife,
Ce n'est jamais trop, ny trop peu,
Mais il suit tousiours le milieu,
C'est-là qu'il se plaift & repose.
Ainsi qui fait la mesme chose,
Qu'il n'aille trop haut, ny trop bas,
Qu'il fasse tout avec compas,

Qu'il se regle & qu'il se modere,
Et que si bien il se tempere,
Que quand sa fame luy fait jeu
Il observe bien le milieu,
Je sçay bien que la bonne dame
En sera ravie en son âme,
Et mesme pour l'honneur de Dieu
Qu'elle luy fera plus beau jeu,
Cependant il n'est jeu qui tienne,
Il faut un peu qu'il s'en abstienne,
Car le repos pour la santé
Est un Medecin si vanté,
Qu'il est bon pour le corps & l'âme,
De l'homme ainsi que de la fame.

De la diete modérée.

Mais le plus puissant Medecin,
Excellent pour la mesme fin,
C'est ce qu'on appelle diete,
Quand quelque mal nous inquiete,
Pour lors on la doit observer,
Soit au coucher, soit au lever;
Car si nôtre pere Hippocrate
D'un faux oracle ne nous flatte,
On sçait que la sobriété
Est la mere de la santé.
Or la diete veritable
Consiste quand on est à table
A n'y demeurer pas long-temps,
Si l'on veut prolonger ses ans,
Et de ne tenir point à gloire

10 *Des moyens de se passer de Medecin.*

De trop manger, ny de trop boire :

Qu'on ne se plaise aussi iamais

D'avoir au repas plusieurs mets :

La diversité de la viande

La meilleure & la plus friande

Destruit bien souvent de nos corps

Les incomparables accords ;

Car pour le dire avec franchise

La débauche & la friandise

En mettent souvent au tombeau

Plus que l'épée & le coûteau.

Si tu veux aussi que la vie

Ne te soit pas si-tost ravie

Ne mange point avidement,

Et n'use que modérement

Des six choses non naturelles,

Qui selon l'Ecole sont telles

Qu'elles font bien à l'animal

Qui s'en sert sans en user mal,

Et qu'elles nuisent au contraire

A celuy qui pour l'ordinaire

Sans pourtant apprehender rien

En tout temps n'en use pas bien :

C'est un secret de Medecine

Qui comprend bien de la doctrine,

Qui fut cause, nous dit Galien,

Que Telephé Grammaticien,

Vescut avec peu de foiblesse

Iusques à l'extrême vieillesse ;

Et qu'Antioque Medecin

Passa quatre-vingts ans : enfin
Galien nous dit en quelque page
Qu'il atteignit luy-mesme l'âge
Des sept-vingt ans, quoy que vrayment
Il parust foible extrêmement.

Un certain nommé Xenophile,
De qui la vie estoit tranquille,
Vescut cent cinq ans fort content
Pour en avoir fait tout autant,
Sans avoir eu de maladie
Qu'une seule pendant sa vie :
Et Pline assûre que Caton,
Qui fut si sage, ce dit-on,
Et dans une si haute estime
Observa si bien ce regime,
Qu'il vescut aussi quelque temps
Au delà de quatre-vingts ans,
Sain & gaillard de corps & d'âme,
Aussi bien que sa bonne fame
Qui vescut aussi sainement
Quatre-vingts ans pareillement.
Louiis Cornaro de Venise,
Homme sobre & sans friandise,
Ne mourut-il pas à cent ans
Avec bons yeux & bonnes dents,
Pour avoir bien fait la diete
D'une maniere joliete ?
Et cét Anglois de nôtre temps,
Agé plus de cent cinquante ans,
S'il eust toûjours pendant sa vie

A vj

Observé la parcimonie,
N'eust point avancé son trépas,
Puis qu'après un ample repas,
Que luy fit faire son Monarque,
Il fut emporté par la Parque,
Qui malgré tout humain secours,
Termina la fin de ses jours.

*Des Personnes qui ont vécu
long-temps.*

Mais pour bien prouver cette chose,
Ly ces autres que ie t'expose,
Ne sçait-on pas que Iean des Temps
A vécu passé trois cens ans?
Et que saint Severe Sulpice,
Homme sans fard & sans malice,
Et d'eminente sainteté,
Vivant dans la sobriété,
Ne vit finir ses destinées
Qu'après trois cens soixante années,
L'on peut mettre en ce rang icy
Le Bien-heureux Servat aussi,
Puisqu'il mourut à pareil âge :
Mais un qui vécut davantage,
Et qui mourut dessus le tard,
Fut un certain nommé Richard,
Qui dessous le grand Charlemagne,
Fit autrefois quelque campagne ,
Car cét homme avoit bonnes dents
A l'âge de quatre cens ans.
L'on dit aussi qu'une Sybille

A vécu des ans iusqu'à mille,
Et qu'une autre en vécut sept cens :
Enfin ien'y mets, ny ne prens ;
Mais ie sçay bien que la diete
Est une admirable recepte
Pour vivre en santé longuement,
Et qu'elle a servy puissamment
A ces vieux Peres que Moyse
Dédans la Bible preconise,
Pour avoir vécu iusqu'au temps
De six, de sept, & huit cens ans.
Car il est certain que la vie
Parmy nous ne s'est racourcie,
Que depuis le commencement
Que nous vivons dereglément :
L'on void aussi qu'au nouveau Monde,
La vie en maux est peu feconde,
Que les Sauvages aux Forests,
Qui se contentent d'un seul mets,
Vivent plus long-temps que nous autres,
Et que mesme imitant les nostres,
Qui font gloire d'estre gourmands,
Ces Peuples vivent moins de temps,
Qui que tu sois, qui lis ce Livre,
Si tu veux donc longuement vivre,
Sois joyeux en homme dispos,
Observe diete & repos,
Car c'est ainsi comme ie pense,
Qu'on vit sainement sans dépense,
Medecine, ny Medecin,

14 *Du choix de l'air,*
Qui ne fait que parler Latin,
Cependant qu'en sa compagnie
Le François est à l'agonie.

Du choix de l'air.

CHAP. III.

Lucidus , ac mundus fit ritè habitabilis aër,
Infectus neque fit, nec olens fœtore cloacæ.

De la clarté de l'air.

SI tu veux choisir ta demeure,
Où tu puisses vivre à toute heure
Gaillardement , joyeux & sain,
Prens un air pur, clair & serain
Pour y pratiquer cette histoire,
Veiller, dormir, manger & boire :
Car c'est histoire selon moy
Que de vivre dans un lieu coy,
Remply d'une lumiere claire,
Où tout ait le don de nous plaire,
Et là sans crainte & sans danger
Veiller , dormir, boire & manger.
L'air est chose non naturelle,
Et condition sans laquelle
On ne peut vivre en seureté
Dans une parfaite santé,
Ny guerir d'une maladie,
Qui bien souvent nous expedie
Faute de respirer un air,

Qui soit serain, & pur & clair,
Car l'air obscur, épais & trouble
Bien souvent nôtre mal redouble,
Et se glissant iusques au cœur
Confond dans le corps chaque humeur,
Fait les esprits melancoliques,
Troubles, épais & phlegmatiques,
Qui rendent d'un homme puissant
Le corps debile & languissant,
Et qui font que son ame triste
Suit aussi son corps à la piste :
Mais rien en tout temps, en tous lieux
Ne rend un homme plus joyeux,
Plus sain, plus plein de gentillesse,
Et moins sujet à la paresse
Que de vivre dans un terrain,
Où l'air soit bon, clair & serain,
Puis que l'on sçait que la lumiere,
Quand le Soleil fait sa carriere
Sert dans ce monde inferieur
De vehicule à la chaleur,
Qui pour servir aux creatures
Purge l'air de toutes ordures,
Le seiche, le rend épuré,
Et le fait paraistre azuré,
Même si doux & si paisible
Qu'il n'est aucunement nuisible :
C'est pourquoy les nuits sont toujours
Moins saines que ne sont les jours,
Principalement dans l'Europe,

Où le grand froid nous envelope,
 Et nous gese de routes parts
 Par vents humides & broüillards,
 D'où viennent cruditez & rhûmes,
 Fièvres putrides, aposthumes:
 Mais aux pais où la chaleur
 Est dans son extrême vigueur,
 Je croy les nuits plus salutaires
 Pour travailler à ses affaires,
 Et rendre gaillards & contens
 Ses miserables habitans:
 Tels sont l'Egypte & la Lybie,
 L'Ethiopie & la Nubie,
 Où l'on s'enferme tout le jour
 Dans les logis comme en un four,
 Pour se parer du chaud terrible,
 Qui dans ce pais est nuisible,
 Beaucoup plus qu'il n'est pas ailleurs:
 Car les excessives chaleurs
 Dans les corps augmentent la bile,
 Et rendent le monde debile.

De la pureté de l'air.

Pour ne point encor faire mal
 Au moindre petit animal,
 Il faut que l'air où l'on habite
 Soit tout à fait pur, & qu'ensuite
 Les vents du Levant & du Nort
 Des deux côtez l'agitent fort,
 Que ce soit dans une campagne,
 Qui n'ait point au tour de Montagne

Qui puisse rendre l'air obscur,
Et qui l'empesche d'estre pur.

De l'infektion de l'air,

Que ce mesme air que l'on respire,
Si l'on ne veut souffrir martyre,
Soit encor exempt de vapeurs,
Qui jettent mauvaises odeurs,
Et des exhalaisons grossieres,
Qu'on s'éloigne des cimetières,
Des cloaques & des retraits,
Des lieux bourbeux & des marests,
Des estangs, où l'eau croupissante
Est d'une vertu si puissante
Par l'odeur du chanvre & du lin,
Qu'elle est un dangereux venin :
Car un mauvais air qu'on respire,
Et que de ces lieux on attire,
Ne cause jamais que du mal
A petit & grand animal,
Soit à son cœur, soit à sa teste,
Lieux où cet air impur s'arreste,
Et tellement en sont épris
Qu'il en infecte les esprits,
D'où s'ensuit une maladie,
Qui souvent luy ravit la vie :
Un pareil air ne vaut donc rien
Qu'à faire mal & non du bien ;
Mais par hazard s'il t'y faut vivre,
Voicy l'advis que tu dois suivre.

Corrige autant que tu peux l'air,
Pour le rendre pur & plus clair,
Par des drogues aromatiques,
Et des remedes specifiques,
Et ferme la fenestre aux vents,
Qui sont malins & decevants,
Qui te pourroient rendre stupide
Par leur souffle chaud & humide :
Tels sont les vents qu'on nomme austraux;
Mais ouvre aux Septentrionaux
Portes & fenestres arriere,
Respire un air de la maniere
Pour rafraischir cœur & poulmons :
Vents d'Orient sont encor bons,
Ainsi que le feu dans ta chambre,
Au mois de Janvier & Decembre,
Principalement dans les temps
Que soufflent les plus méchants vents.
Si l'air est de temperature
Qui soit nuisible à ta nature,
C'est à dire trop chaud , ou trop froid,
En quelque saison que ce soit
Corrige-le par son contraire
Comme une chose necessaire :
En Hyver use de chaleur,
Boye de bon vin sans avoir peur,
Et fais une chere angelique
Pour à l'air froid faire la nique :
Durant l'Esté cherche le frais

Aux prez , aux jardins , aux forests,
Bois eau , baigne toy , tiens ta chambre
Fraische comme au mois de Decembre,
Et t'humecte souvent le bec
Avec eau si le temps est sec ;
Au contraire s'il est humide
Use du sec & du solide.

Choisis encor une maison
Qui soit propre en toute saison,
Pour respirer un air commode,
Afin de mieux vivre à ta mode,
Maison faite avec tous les soins,
Qui soit percée aux quatre coins,
Bien bastie & haute élevée,
Mais non pas dans une cavée,
Où l'air en aucune saison
Ne scauroit iamais estre bon.

Que si dans les champs , ou la ville
Tu n'as point de maison utile,
Gouvernes toy comme les gueux
Pour ne point faire l'orgueilleux,
L'Hyver choisis les bergeries,
Et l'Esté prens les galleries
D'un temple , ou bien d'une maison,
Afin d'y passer la saison :
Voilà la maniere de vivre
De Metroclés qu'il te faut suivre,
Premier Belistre de son temps,
Qui dans la ville & dans les champs,
Contre-carroit par ce commerce

20 Du mal qui arrive de trop boire d'eau.
Le bonheur du grand Roy de Perse.

Du mal qui arrive de trop boire d'eau.

CHAP. IV.

Potus aquæ sūptus comedenti incōmoda præstat,
Hinc friget stomachus, crudus & indecibus.

*L'eau qu'on boit au repas apporte un grand
dommage:
Car elle refroidit l'estomac tellement,
Que celui qui se sert d'un semblable breuvage,
Ne cuit la viande après que difficilement.*

L'Eau pure qu'on boit au repas
Est nuisible à gens délicats,
Qui ne peuvent faire un bon chile,
Pour avoir l'estomac debile,
Et remply de peu de chaleur,
Car l'eau par sa grande froideur
Luy fait encor plus de dommage,
Le rend froid & cru davantage,
Augmente son humidité,
Et debilité sa santé,
Elle corrompt aussi la viande:
C'est pourquoy Galien nous commande
De ne boire pas largement,
Après avoir pris l'aliment:
C'est aussi l'advis d'Avicenne,
Quine veut pas qu'on entreprenne

De trop boire après le repas,
Puis que l'eau qu'on prend en ce cas,
Fait dans le corps flotter la viande
Qui ne se cuit ny ne s'amende,
Au contraire elle r'accrudit,
Ainsi cét Autheur l'interdit,
Et nous assûre qu'à la table
L'eau ne peut estre souhaitable,
Qu'à faire avaller promptement
Un morceau qui va lentement,
Afin donc que bien on l'entende
L'eau ne vaut rien avec la viande,
Elle affoiblit trop sa chaleur
Par son excessive froideur,
Et fait qu'elle demeure crüe
Que l'appetit se diminuë,
Et que fille, femme, & garçon
Font souvent des pets à Masson;
Car sa nature pituiteuse
Cause la colique venteuse,
Qu'elle engendre dans les boyaux
Des raisonnables animaux,
Qui ne boivent que de l'eau pure,
Quoy que contraire à leur nature.
Je parle icy des pituiteux,
Dont l'estomac est froidureux,
A qui le vin est plus utile:
Mais pour les gens chargez de bile,
Dont les corps sont souvent en feu,
Doivent boire du vin tres-peu,

22. *Du mal qui arrive de trop boire d'eau.*
Et beaucoup d'eau rafraichissante,
C'est une recepte puissante,
Pour temperer la grande ardeur
Qui se rencontre en cette humeur,
Et modérer l'acrimonie,
Qui les reduit à l'agonie :
Les hommes qui sont gros & gras
Peuvent en boire à leur repas,
Si pourtant ils me veulent croire,
Car le vin est meilleur à boire,
Nourrissant & plus cordial,
Mais l'eau ne leur fait point de mal,
Pour la quantité de leur graisse,
A qui la froideur acquiesce,
Ne pouvant passer au travers,
Pour nuire aux membranes & nerfs,
Qui sont d'une froide nature,
Et de sèche temperature.

Advertissement aux Dames.

Ainsi, Mesdames de Paris,
Laissez le vin à vos marys ;
Ils en deviendront plus alaigres,
Et gardez-vous bien s'ils sont maigres,
De souffrir qu'ils boivent de l'eau,
Qui leur seroit un rude fleau,
Pour offencer nerfs & membranes.
Puis estant froids comme des asnes,
Ils feroient en toute saison
Plus mal la paix de la maison :

Mais vous à droit, ou bien à gauche,
Avec eau faites la débauche,
Vos corps qui sont gros & grassets
En recevront de bons effets,
Et cette agreable recepte
Vous rafraischira la caillette.

De l'eau beuë devant déjeuner.

Cependant l'eau beuë au matin
A pour nous un effet malin,
Elle affoiblit nôtre poitrine,
Que bien souvent elle ruine,
Et par son extrême froideur
Debilité aussi sa chaleur,
Quand un homme soit vieux, soit jeune
Boit auparavant qu'il déjeune,
S'il n'a fait la débauche au soir,
En ce cas il à le pouvoir
De boire au matin de l'eau fraische,
Le ne voy rien qui l'en empesche,
En ce temps l'eau luy fait du bien,
Et le soulage plus que rien;
Qu'il en boive donc sans scrupule,
Pour rafraischir son ventricule,
Abbaïsser les vapeurs du vin,
Qui l'incommodent le matin,
Et chasser par en bas le reste,
Qui dans son corps est indigeste.

*Il ne faut point boire d'eau après le bain,
ny après l'action conjugale.*

Mais dessus tout que le mary,

24 *Dumal qui arrive de trop boire d'eau.*

Le gallant, & le favory,
Après avec femme ou coquette
Avoir fait la cricon criquette,
Ou bien après s'estre baigné,
A moins que d'estre bien soigné
S'abstienne de boire l'eau pure,
Elle est contraire à sa nature,
Car les pores estant ouverts,
L'eau passé aisement au travers,
Et par une froideur rebelle
Nuit à la chaleur naturelle.

De l'eau qu'on boit la nuit.

L'eau quel'on boit encor la nuit
Empesche l'estomac qui cuit,
Et que la bile dans la tripe
Ne se resolve & se dissipe,
D'où vient qu'un pauvre malotra
A plus soif après qu'il a bù ;
En ce temps donc qu'on ait memoire,
Que l'on doit s'abstenir de boire,
Sinon quand la soif presse fort,
En ce cas qui ne boit, a tort,
Et ie luy veux toujours enjoindre
De deux maux de choisir le moindre,
Mais ie le conjure autrement
De s'en abstenir joliment :
Le sommeil sans nul prejudice
Luy rendra bien ce bon office,
En cuisant bile & phlegme épais,
Et les faisant descendre après,

Dont

Dont la panse estant temperée
Elle sera defalterée :
Enfin l'eau ne vaut rien aux fains,
S'ils en boivent trop, ie les plains,
Elle refroidit leur poitrine,
Leur cause une guerre intestine,
Dont souvent chacun d'eux pâtit,
Nuit aux nerfs, oste l'appetit,
Quoy que pourtant elle l'excite ;
Sans qu'en rien elle debilitte
L'homme d'un bon temperament,
Qui n'en boit que moderément
Dans les repas, ou la diette,
Comme l'estomac le souhaite ;
Mais pour soulager le cerveau
Qu'on boive le vin trempé d'eau,
Il finit les inquietudes,
Les bâillemens, les lassitudes,
Et mesme arreste le frisson,
S'il est pris de cette façon,
C'est le sentiment d'Hippocrate,

Du choix de l'eau.

Cependant quoy que l'eau nous matte,
Qui la voudra boire a plaisir,
Voicy comme il la doit choisir ;
Qu'il prenne l'eau la plus legere,
La plus subtile & la plus claire,
Qui n'ait point mauyaise couleur,
Méchant goust, ny puante odeur,
Qui s'échauffe & se refroidisse,

B

26 *Du mal qui arrive de trop boire d'eau.*

Facilement sans artifice,
Qui ne luy cause point de maux
Dans l'estomac, ny les boyaux ;
L'eau qu'on estime la plus saine
Est de riviere & de fontaine,
Droit exposée à l'Orient,
Eau bonne au malade & friant,
Lors que la terre est sablonneuse,
Nette & pure & point limoneuse,
Que l'on doit preferer exprés
Aux eaux des puits & des marests,
Croupissantes & trop impures
Pour rafraischir les creatures.

Le vin vaut mieux que l'eau.

Mais quelque bonne que soit l'eau,
Pour moy ie soustiens bien & beau
Que pour faire un parfait mélange
De tout ce qu'au repas l'on mange,
Le cuire & porter par le corps,
Où sont mille petits ressorts,
Le vin a bien plus de puissance,
Pour estre bon par excellence,
Que n'eust iamais la meilleure eau,
Qui ne peut charmer un museau.
Si ce n'est celuy d'une beste,
Ou bien de quelque forte teste.

*De l'utilité que l'on reçoit de laver souvent les
mains.*

CHAP. V.

Si fore vis sanus , ablue sæpè manus ,
Lorior post mensam tibi confert munera bina ,
Mundificat palmas & lumina reddit acuta.

*Si tu veux estre sain lave tes mains souvent ,
Mefme après le repas, deux biens il t'en arrive :
Car l'eau te fait les mains plus nettes que devant ,
Et puis te rend des yeux la lumiere plus vive.*

CEux qui desirent vivre sains
Doivent souvent laver leurs mains ,
Ce precepte est bon & honneste ,
A qui ne veut point vivre en beste ;
Les excremens de nôtre peau
Sont purgez en la lavant d'eau ,
Qui rend nôtre corps transpirable ,
Et par une suite admirable
Sa froideur glissant de nouveau
Par les nerfs jusques au cerveau,
N'a rien pour lors qui ne nous plaife ,
Et fasse dormir à nôtre aise.
Les Medecins en sont d'accord ,
Et l'on sçait qu'ils enchargent fort ,
Aussi bien à Paris qu'à Rome ,
De laver les pieds d'un pauvre homme ,

B ij

28 De l'utilité que l'on reçoit de laver, &c.

De qui l'esprit seroit troublé
Pour de veilles estre accablé.

Dulavement des mains après le repas.

En outre au sortir de la table,
Laver les mains est profitable
Au sobre aussi bien qu'au gourmand,
Qui mange trop avidement
Car en ce temps l'eau fraîche & pure
Purge les mains de toute ordure,
Et concentre en nous la chaleur
Par sa naturelle froideur,
Qui donne force à la nature
Pour mieux cuire la nourriture.
Je tiens aussi qu'il est certain,
Quand l'on a mangé viande & pain,
Si l'on s'endort & qu'on sommeille
Que cette fraîcheur nous réveille,
Et durant l'ardeur du Soleil
Chasse loin de nous le sommeil,
Qu'on sçait estre à l'homme contraire,
Et fort sujet à luy mal-faire,
A moins qu'il ne soit des-jà vieux,
Comme Galien en quelques lieux
Nous l'enseigne en citant Homere,
Qui dit de Nestor ce bon Pere
Qu'aussi-tost qu'il avoit mangé
Au sommeil il estoit rangé,
Ven que cette chose estoit bonne
Pour cette caduque personne ;
En outre les mains moites d'eau

En réjouissant le cerveau,
 Font que la veüe en est plus vive,
 Mesme par hazard s'il arrive
 Que pour lors on frotte ses yeux,
 L'on trouve qu'ils s'en portent mieux,
 Et qu'autour la crasse amassée
 Par ce moyen en est chassée.

Des marques du bon vin.

CHAP. VI.

Vina probantur odore, sapore, nitore, colore:
 Si bona vina cupis quinque hæc laudantur in illis.
 Fortia, formosa, & fragrantia, frigida, frigida.

LE vin, cette boisson divine,
 Qui réjouit nostre poitrine,
 Foye, estomach, cœur & cerveau,
 Qui nous fait un rouge museau,
 Qui des sujets fait des Monarques,
 Est toujours connu par ces marques,
 La saveur & l'aimable odeur,
 Et la couleur & la splendeur.

De l'odeur du vin.

Son odeur doit estre agreable,
 Elle aide à faire un sang loüable,
 Donne au corps un bon aliment,
 Le fait agir plus rondement,
 Réjouit & le cœur & l'âme:

o *Des marques du bon vin.*
D'un pauvre Diable qui se pâme,
Remet les esprits languissants,
Et les rend forts & plus puissants;
Mais elle enteste en recompense
Vn homme qui par nonchalance,
Tous les iours dans le cabaret
Boit trop de blanc & de clairer.
Le vin dont l'odeur est mauuaise
Met un beuveur mal à son aise,
Qui n'en doit boire aucunement,
De peur d'accroistre son tourment.

De la faveur.

La faveur doit estre charmante,
Au goust agreable & plaisante
Pour mieux vuidier le gobelet,
Plein du blanc, du rouge & paillet,
Sans qu'il y reste pas la goutte
Quand on devroit avoir la goutte,
Car ce jus est si bon au goust
Que l'on méprise mal & coust,
Pourveu que l'on boive il n'importe,
Deust-on demeurer à la porte,
Et coucher dans le cabaret
L'on boit iusques au dernier trait.
Or la faveur pour estre bonne,
Et ne point nuire à la personne,
Doit faire foy de sa bonté,
Sans vicieuse qualité,
N'estre austere, ny verdelette,
Fade, aspre, doucereuse, aigrette.

Les vins doux font un sang mauvais,
 Produisent de méchants effets,
 Tiennent le ventre trop humide,
 Et rendent le gosier aride,
 Empeschent la concoction,
 Et font au corps obstruction:
 Les aspres retiennent l'urine,
 Et restraignent ventre & poitrine,
 Et le phlegme dans le poulmon,
 Plus épais que n'est du limon:
 Les vins austeres sont stiptiques,
 Cependant ils sont diuretiques,
 Car ils font tellement pisser,
 Qu'un homme ne s'en peut passer.

De l'éclat du vin.

La splendeur doit estre éclatante,
 Et claire & nette & transparente,
 Signe que les esprits sont purs,
 Subtils & nullement obscurs.

De la couleur.

La couleur du vin qu'on achepce,
 Soit blanche, rouge, ou bien paillette,
 Montre s'il est fort & puissant,
 S'il est bon & bien nourrissant:
 Le blanc rend un corps plus alaigre,
 Et ne vaut rien à l'homme maigre,
 Mais il est utile à gens gras
 S'ils en usent à leurs repas;
 Le vin clair et tout au contraire
 A l'homme gras ne peut bien faire,

B iij

Mais à l'éthique est excellent
 Pour le rendre plus corpulent,
 Plus gras & de meilleure mine,
 S'il ne souffre point la famine.

Du vin fort.

Le vin puissant & genereux
 Produit des effets merveilleux,
 Fait des esprits en abondance,
 Bons & subtils par excellence,
 Donne vn solide iugement,
 D'où suit un bon raisonnement,
 Nuit aux gens qui font pleins de bile,
 Profite au corps plus imbecille,
 Rend un sujet un Potentat,
 D'un homme sage en fait un fat,
 Casse la teste & la cervelle,
 Jusqu'aux os brusle la moëlle,
 Seiche l'humide radical,
 Et tuë à la fin l'Animal,
 Fut-il puissant comme un Saint George,
 S'il en arrose trop sa gorge,
 C'est ainsi que traite Bacchus
 Ceux qui boivent trop de son jus.

De la beauté du vin.

Les vins qui sont beaux dans le verre
 Font envie à toute la terre,
 Jusqu'aux enfans de Mahomet,
 Qui ne fut qu'un sot en effet
 De deffendre le vin aux hommes,
 Qui vaut mieux que le jus des pommes,

Car la couleur & la beauté
 Font que le vin est souhaitté,
 Et qu'on égoutte le Calice
 Avec beaucoup plus de délice.

De la vapeur du vin.

La vapeur qu'exhale le vin
 A ie ne sçay quoy de divin,
 Pour réjouyr le corps & l'ame
 D'homme, garçon, de fille & fême,
 Et pour redonner la vigueur
 A celuy qui tombe en langueur.

De la froideur & chaleur du vin.

Tout le monde a la connoissance
 Que le vin est chaud par puissance,
 Quoy que froid actuellement
 Il penetre subtilement,
 Offense les yeux, & sans doute
 Quand on en boit trop fait la goutte,
 Et mesme gele aussi les dents,
 Des jeûnes, vieux, petits & grands,
 Qui pour rafraichir leur carcasse
 Boivent trop souvent à la glace.

De la fraicheur du vin.

Ce jus ne peut estre mauvais
 Lors qu'on le boit leger & frais,
 Et que dans le verre il petille,
 Et joint à sa couleur qui brille,
 En le versant il fait un son,
 Qui met en humeur un garçon,
 Qu'il fait une écume subtile,

A se dissiper tres facile,
 Et qu'au travers d'un verre net,
 Plein d'un excellent vin clairer,
 L'on void sans aucunes macules,
 Voler de petits corpuscules,
 D'une incomparable couleur
 Dans le vin qu'on croit le meilleur;
 De mesme ceux qu'on void paraitre
 Alors que par une fenestre,
 Le beau Soleil que nous voyons
 Darde en quelque lieu ses rayons.
 Ah! qu'un tel vin charme un yvrogne,
 Et qu'il arrose bien sa trogne,
 Quand il en trouve au cabaret:
 Sur mon Dieu ie le dis tout net,
 Si j'aimois ce jus davantage,
 Et que ie fusse un peu moins sage,
 Pour m'en donner par le museau
 I'engagerois iusqu'à ma peau.

Des vins doux & blancs.

CHAP. VII.

Corpora plus augent tibi dulcia, candida vina.

Du vin boirru.

LE vin d'Arbois, & Barfuraube
 Est excellent où Dieu me daube,

C'est ce qu'on nomme vin bourru,
 Qui fait un corps gros & ventru,
 Vin doux qu'aime si fort la fâme,
 Que i'ose iurer sur mon âme
 Que telle en boit plus en Hyver,
 Qu'un Pourceau ne fait de lait clair:
 Or cét aliment souhaitable
 Nous est tellement profitable,
 Et fait croître la chair si fort
 Qu'il n'est rien d'un si bon rapport
 A celui dont le corps alaigné
 Est un peu trop chargé de maigre:
 Mais serviteur aux hommes gras,
 Qu'ils n'en usent point aux repas,
 S'ils ne veulent voir leurs personnes
 S'enfler après comme des tonnés,
 Ainsi que le gourmand Albin,
 Heracleot & Maximin,
 Dont le premier insatiable
 Mangeoit pour un repas à table
 Quatre cent huïstres, dix melons,
 Mais des plus gros & des plus longs,
 Et cinq cent figues & cent pesches,
 Des meilleures & des plus fraîches.

Des effets du vin doux.

Les choses douces cependant
 Caufent ce mauvais accident,
 Que de boucher & ratte & foye,
 Si de bonne heure on n'y pourvoye,
 Car aimant tous deux la douceur,

B vj

Ils attirent avec vigueur
 La nourriture encore crüe,
 De cette saveur toute imbuë,
 Et pleine d'excremens mauvais,
 D'où vient l'obstruction après :
 La douceur cause aussi la bile,
 Et d'un homme fort & debile,
 Elle oste si bien l'appetit
 Que bien souvent il en pâtit,
 Et luy seiche mesme la bouche
 Comme de l'eau de pieds de mouche.

Du vin blanc.

Le vin blanc fait tout autrement,
 Il defaltère puissamment,
 Humecte, rafraîchit, dilatte,
 Debouche poulmon, foye & ratte,
 Fait un appetit de manger
 Quand on n'y voudroit pas songer,
 Et s'il est de saveur plaisante,
 Donne au corps force suffisante,
 Et profite à chaque repas,
 Non à l'homme sec, mais au gras,
 Qu'il rend aligre & defengraisse,
 S'il y met trop souvent la presse :
 Car tous les vins blancs entre nous
 Nourrissent bien moins que les doux.

Du vin claret & de ses vertus.

CHAP. VIII.

Si vinum rubrum nimium quandoque bibatur,
Venter stipatur, vox limpida turbificatur.

Qui rend à Bacchus trop d'hommage
Le vin claret luy fait dommage,
Car il rend le ventre tendu,
Et resserre si bien le cu
Qu'un constipé sans cesse crie,
Et grince les dents de furie
De ne pouvoir sur un retrait
Se décharger de son pacquet:
Ainsi restraignant la bedaine
Un tel vin cause de la peine
Plus que les vins paillets & blancs,
Qui n'arrestent pas tant de temps
Dans le corps que ledit vin rouge,
Qui delà ne part, ny ne bouge,
Se cuit assez mal-aisément,
Et passe après fort lentement.
Ce vin bien plus que de coutume,
Gaste la voix, cause le Rhume,
Dont on est si bien secoüé,
Qu'on en devient tout enroué:
La vapeur s'éleve à la teste,
Où sans que long-temps elle arreste

38 *Des effets & signes du bon vin.*

Après estre changée en eau,
Elle distile du cerveau
Sur le poulmon à l'ordinaire,
Et dessus la trachée artère,
Qui sont les instrumens vocaux,
Qui devenant humectez d'eaux,
La voix en est de claire & nette
Enrouée & tres imparfaite :
Mais en recompense ce vin
Est un remede tout divin
Pour flux de sang & diarrhée,
Dont une personne est navrée,
Et pour arrester promptement
Mal de cœur & vomissement
D'un homme qui semble à ses lippes,
Estre prest à vomir ses trippes.

Des effets & signes du bon vin.

CHAP. IX.

Gignit & humores melius vinum meliores,
Si fuerit nigrum, corpus reddet tibi pigrum,
Vinum sit clarum, verus, subtile, maturum,
Ac bene lymphatū, saliens, moderamine sumptum.

Puisque l'effet sur toute chose
Suit la nature de la cause,
Le vin subtil & genereux,
Le vieil & le plus savoureux,

Dont la couleur est agreable,
 Et l'odeur est incomparable
 Par dessus toutes les liqueurs
 Produit les meilleures humeurs :
 Car estomac & cœur & foye,
 A qui la Nature l'envoye,
 Le preparent tous à leur rang,
 Puis le changent en un bon sang,
 Où les quatre humeurs contenuës,
 Sont plus subtiles & tenuës
 Et propres pour nourrir un corps,
 Et bien maintenir ses accords :
 Si le Gentilhomme, ou Rustique,
 Ou bien le Courtant de boutique,
 Qui trinque d'un semblable vin,
 Est d'un naturel qui soit sain,
 Mesme estant valetudinaire,
 Il peut encôre luy bien faire,
 Pourveu qu'il ne soit bilieux :
 Car les vins, ny nouveaux, ny vieux,
 Fussent-ils les meilleurs du monde,
 Ou ie veux bien que l'on me tonde,
 Ne feront iamais que du mal
 A ce miserable Animal,
 Mesme c'est une chose claire
 Qu'ils le rendront atrabilaire.

Du vin noir.

Le vin noir, & trouble, & grossier,
 Qu'on fait passer par le gosier,
 Comme une chose delicatte

40 *Des effets & signes du bon vin.*
Oppile Reins, & foye & ratte,
Charge l'estomach puiffamment,
Donne au corps un gros aliment,
Le rend fujet à la paresse,
Excite dans luy la tristesse
Par des esprits & noirs & gros,
Qui troublent sans fin son repos,
Esprits enfants de ce breuvage
Qu'il produit dans un homme sage;
D'estude d'esprit & doüillet,
Plustost que dans un Paltoquet,
Dont le naturel gros & rude,
Mieux que dans un homme d'estude,
Dissipe la noirastre humeur,
Dont ce vin accable son cœur.

Du vin clair.

Mais pour éviter la paresse,
Le noir chagrin & la tristesse
Boy du vin qui soit clair & pur,
Et si net qu'il n'ait rien d'obscur,
Pour mieux éclaircir ta cervelle,
Te la rendre spirituelle,
Et te fournir de bons esprits,
Beaux, brillans, & qui soient sans prix,
Qui te donnent un corps alaigre,
Et dispos ainsi qu'un Chat maigre.

Du vin vieux,

Pour te rendre encor plus gaillard,
Si tu sens déja ton vieillard,
Prends du vin vieux pour ton breuvage,

Ou bien qui soit d'un moyen âge :
 Un tel vin pour estre moyen
 Est de six ans, nous dit Galien,
 Et de sept selon Dioscoride ;
 Mais cecy n'a rien de solide,
 Bon pour les climats de ces gens,
 Où le vin se garde long-temps,
 Lieux où cette boisson excelle,
 Mais aux nôtres point de nouvelle ;
 Quoy qu'il s'en trouve cependant,
 Mais bien souvent par accident,
 De neuf & dix ans en Bourgoigne,
 Et de trente ans dans la Gascoigne :
 Le vin de Falerne, dit-on,
 A quinze ans est dans sa boisson ;
 On tient que le Duc de Ferrare,
 Mais c'est une chose bien rare,
 En a conservé jusqu'au temps
 De cent & de cent cinquante ans,
 Qui n'estoit que d'un moyen âge,
 Même un tres-excellent breuvage.

Du vin subtil.

Si le vin n'est subtil aussi,
 Il n'aura point son rang icy,
 Encor qu'il soit clair, c'est folie
 De le boire iusqu'à la lie,
 Pour faire des esprits subtils,
 Il n'en produira que de vils,
 Que d'épais & que de noirâtres,
 Qui feront des acariâtres,

Et qui passeront devant tous
 Pour des gens qui sont archifous ,
 Mais s'il est subtil au contraire
 Il en fera plus salutaire..

Du vin meur.

Le vin tiré du raisin meur,
 Est le meilleur & le plus seur ,
 Car le vert fait un vin austere ,
 Qui restraint & nous peut mal faire ,
 Empeschant qu'un garçon par bas
 Ne pisse & ne fasse son cas.

Du vin petillant , & trempé d'eau.

Les vins petillans dans le verre ,
 Comme les bons vins de Tonnerre ,
 De Chably , d'Aix , Beaune & Reims,
 Dont peuvent boire les gens sains
 Dans tous les cantons de la France,
 Sont remplis de telle excellence ,
 Et dans le corps font des esprits
 Si vigoureux qu'ils sont sans prix,
 Mais il faut que ces vins l'on trempé
 Ou bien ils esteindront la lampe,
 L'entens l'humide radical ,
 Et feront mourir l'Animal,
 De mesmé que fait la chaux vive
 Qu'on met aux vignes qu'on cultive :
 Mais estant beus avec de l'eau ,
 Ils offensent moins le cerveau ,
 Ce que ne font pas au contraire
 Les gros vins beus avec eau claire ,

Qui les rend pour lors plus fumeux
Et dans le corps plus dangereux,
Dont la pauvre teste offensée
En est souvent bien oppressée.

*De la moderation dans le vin & le lieu le
plus propre où il doit croistre.*

Le bon vin moderément pris
Excite & fait les bons esprits,
Mais beu par excez au contraire
Il est si sujet à mal faire,
Qu'il pervertit le mouvement,
Sens & memoire & jugement,
Et des pieds iusques à la teste
Rend l'homme semblable à la beste.
Pour donc vivre sain & dispos
Et dans un paisible repos,
Sur tout, cher amy, ie t'exhorte
A boire d'une bonne sorte,
C'est à dire moderément,
Et non pas iamais autrement
Du vin crû sur une colline,
Qui droit vers le midy decline,
Mais que ce vin soit genereux,
Vieux, clair, subtil & non fumeux,
Et bien trempé d'eau fraische & claire,
Autant qu'il sera necessaire.

*Qui sont ceux qui doivent boire du vin,
& ceux qui n'en doivent pas boire.*

Le vin ne vaut rien aux enfans,
Il leur nuit dans leurs jeunes ans,

44 *Des effets & signes du bon vin.*
Leur cause une douleur de teste ,
Qui difficilement s'arreste ,
Et change par de grands efforts
Le temperament de leurs corps :
Si jeunes gens me veulent croire ,
Ils n'en doivent point aussi boire ,
S'ils ne le meslent avec eau ,
Afin d'épargner leur cerveau ,
Car le vin porte leur nature
A la colere , à la luxure ,
Et tous les iours les rend brutaux ,
Comme de grossiers animaux ;
Mais que les vieux sur toute chose
En prennent une iuste dose ,
Ils en peuvent boire à souhait
Tant que la santé leur permet ,
Pour leur épanouir la ratte
Qu'ils ont foiblette & delicatte ,
Leur désopiler foye & reins
Qui les font hargneux & mal sains ;
Remettre leur temperature ,
Eschauffer un peu leur nature ,
Et leur provoquer le sommeil
Par ce breuvage nonpareil ,
Qui les délivre de tristesse ,
Et leur donne de l'allegresse :
Car comme on sçait de toutes parts ,
Le vin est le lait des vieillards ,
Le fleau de l'ennuy qui les ronge ,
L'ennemy juré du mensonge ,

Le pere de la verité,
Et le grand amy de santé.

Du Moust.

C H A P. X.

Provocat urinam mustum, cito solvit & inflat.

*Le moust cause des vents, enfle ventre & poitrine,
Et fait sortir plus tost l'excrement & l'urine.*

Il fait pisser.

LE moust, ou bien le vin nouveau,
Devant qu'il soit dans le tonneau,
Dit l'Ecolle Salernitine,
Pris & beu provoque l'urine
Ou par son nitre mordicant,
Qui nous excite & va picquant,
Et mesme contraint la vessie,
Sans remede de Pharmacie
A jeter l'urine dehors:
Qui blesse incessamment son corps;
Ou bien par sa substance aqueuse,
Ensemblement crüe & nit: euse,
Qui penetre facilement,
Sans trouver nul empeschement,
C'est une chose indubitable;
Et ie tiens qu'il est veritable

Que tout le moust acré & picquant
 Est plein d'un nitre mordicant,
 Qui peut servir de medecine,
 Pour bien faire couler l'urine,
 Et ne sert de rien en ce point
 Quand le nitre n'y regne point,
 Mais qu'il bouche tout au contraire
 Foye & reins, ratte & mesentere,
 Par où rien ne pouvant passer,
 Après on ne sçauroit pissier :

Il donne le cours de ventre & la colique.
 En outre il tient le ventre lâche
 En dépit qu'un homme s'en fâche,
 Et purge si fort l'intestin,
 Qu'il n'y reste rien à la fin;
 Par le nitre qui tousiours picque
 Il engendre aussi la colique
 Par sa forte ebullition,
 Et difficile coction,
 D'où viennent vents en abondance,
 Qui remplissant trop une panse,
 Alors que l'on n'y pense pas,
 Font venter par haut & par bas,
 Et canonner garçon & fille
 Plus fortement que la Bastille.



Des maux que fait le vin nouveau.

CHAP. XI.

Impedit urinam multum, solvit cito ventrem,
Hepatis emphraxim tlenis generat lapidemque.

L'On trouve deux sortes de moust
 Que l'on peut distinguer au goust,
 L'un est acré assez de soy-mesme,
 Bien que sa douceur soit extrême,
 L'autre est doux & non mordicant,
 Ou s'il l'est, il est peu picquant:
 Le premier fait couler l'urine,
 Selon toute la Medecine,
 Par le nitre qu'il a dans soy:
 Mais le second comme ie croy,
 Contenant beaucoup moins de nitre
 Que le moust de l'autre Chapitre,
 Et mesme estant plus feculent
 Au corps d'un pituiteux est lent,
 Il luy fait faire grise mine,
 Empesche de couler l'urine,
 Soit que ses extremens épais
 Quidans son corps me sont suspects,
 Bouchent reins & les uretheres,
 Ou soit pour croistre ses miseres
 Que tels extremens dangereux,
 Qui sont encore un peu nitreux,

Luy fassent detester sa vie,
 Picquotant sa pauvre vessie,
 Qui jette sans ordre pour lors
 Goutte à goutte son eau dehors,
 C'est ce que strangurie on nomme;
 Mais encor que le moust à l'homme
 Bouche les conduits urinaux,
 Pourtant il ouvre les boyaux,
 Qui pour avoir un trou plus large
 Plus vistement il les décharge,
 Et fait malgré que l'on en ait
 Que l'on foire comme un canet,
 Par une qualité nitreuse
 Qui rend la panse malheureuse,
 Ou par la quantité des vents
 Qu'engendrent pareils excrements,
 Qui pour soulager la caillette
 Font qu'on détache l'aiguillette,
 Et que le malade & le sain
 Sont plus souvent sur le bassin.

Il fait des obstructions.

Le vin nouveau bouche le foye,
 Met un homme à la mort en proye,
 S'il n'y prend garde, car ma foy
 Il n'épargneroit pas un Roy,
 Non plus qu'un enfant à l'Ecolle,
 Il n'importe point à ce drôle,
 Il incommode qui le prend,
 Soit jeune, vieux, petit, ou grand,
 S'il n'est aussi fort qu'un Achile

Pour

Pour le convertir en bon Chile ;
Car le foye amy de douceur
Attire à luy cette liqueur ,
Toute cruë & toute indigeste ,
Pire pour luy que n'est la Peste ,
Dont il fait un sang trop épais ,
Qui bouche ses conduits après.

Le jus de poire & de la pomme
Fait le mesme mal à tout homme ,
Et peut-estre plus dangereux
Pour estre plus excrementeux ;
D'où suit après l'hydropisie ,
Et le schirre & la cachexie.

Mais si le foye estant bouché
Devient tellement empesché,
La ratte offensée à vray dire
Par le vin doux est encor pire :
Car il la bouche fortement ,
Et la fait enfler puissamment ,
Et devenir schirreuse & dure
Sans rien esperer de la cure.

Il engendre la pierre.

Le vin doux produit le calcul
Dans les reins & non dans le cul ;
Par une visqueuse matiere ,
Qui de soy mesme est trop grossiere ;
Et que la chaleur épaisit ,
Et dedans les reins enduret.
C'est l'universelle doctrine
Approuvée en la Medecine.

C

De la soupe au vin.

CHAP. XII.

Bis duo vippa facit, mundat dentes, dat acutum.
 Visû, quod minus est implet, minuit quod abûdat.

INcomparables biberons,
 Ventres rebondis gros & ronds,
 Larges museaux & rouges trognes,
 Grands nez bourgeonnez, bons yvrognes,
 Qui n'avez guere de chagrin,
 Vous qui haïssez tant le vin,
 Que vous en faites des rosties,
 Sans estre de sucre assorties,
 Car le vin avec la douceur
 Vous fait que ie croy mal au cœur,
 Fust-ce avec le vin de Falerne,
 Oyez l'Ecolle de Salerne
 Touchant les qualitez du pain,
 Quel'on trempe dedans le vin:
 En premier lieu mieux que lexive
 Il déroüille dent & gencive,
 Nettoye estomach & palais,
 Il empesche d'estre punais,
 A ceux dont l'haleine mauvaïse
 N'ont rien à la bouche qui plaise.
 De plus mangé de temps en temps
 Il affermit aussi les dents,

Il en oste l'intemperie,
Et mesme empesche la carie,
Lors que rosty devant le feu,
L'on en prend quelque temps un peu:
Il éclaircit aussi la veüe,
Car les humeurs il attenuë
Et subtilise les esprits,
En ce sens là doit estre pris,
Afin que point ie ne vous flatte
Cët Aphorisme d'Hippocrate
Qui nous assure que le vin
Est un remede souverain
Contre la douleur violente
Du mal des yeux qui nous tourmente,
Soit en reparant les esprits,
Ou si ie ne me suis mépris
Les subtilisant davantage,
Quand on mange d'un tel potage:
Ou bien soit que cët aliment,
Bouchant l'estomach fermement,
Et le restraignant il arreste
Les vapeurs qui vont à la teste,
Cependant qu'il cuit au repas
Les humeurs & les chasse en bas:
En outre il nourrit la nature,
La rend plus parfaite & plus pure,
Il aide à la digestion
Fermant par son alstriction
Nôtre ventricule où la viande
Se resserre mieux & s'amende,

C ij

52. *De la soupe au vin.*
Et s'attache aisément exprés ;
Pour en estre mieux cuitte après ,
Ce pain trempé dont on fait chere ,
Cuit aussi , consume & digere
Les humeurs qui nuisent au corps ,
Puis aide à les pousser dehors ;
C'est une verité constante
Dont l'effet répond à l'attente ,
Si premierement ledit pain
Est rosty puis mis dans le vin :
Or l'on doit user pour bien faire
De cét aliment salutaire
Au matin , ou loin du repas ,
C'est tout un , il n'importe pas :
Pourtant on dit que nos vieux peres
Estoient en cecy plus severes ,
Car ils mangeoient la soupe au vin ;
Non pas au soir , mais au matin .

Remede pour ceux qui ont trop ben de vin.

CHAPITRE XIII.

Si nocturna tibi noceat potatio vini ,
Matutinâ horâ rebibas & erit Medicina.

Ieunesse trop forte à passer ,
Veut battre l'un , l'autre pousser ,
Faire rage , hanter taverne ,
Et marcher la nuit sans lanterne ,

Après avoir trop beu de vin :
Mais si tu deviens si mutin
De vouloir un iour après boire
De semblables faits faire gloire,
Et que nuictamment dans ton liest
La peine suive le delict,
Par vomissements & nausées,
Que cét excés t'aura causées,
Le lendemain pour ta santé
Bois en petite quantité
Du vin pur & bon, & qui cuise,
Le reste de ta gourmandise,
Ou bien mange un morceau de pain,
Qui soit trempé dans de bon vin,
Afin d'abbaisser les fumées
Qui dans ton corps sont renfermeés,
Et les pousser sans faire mal
Tout droit au conduit urinal:
Que si par hazard quelque reste
D'une viande encor indigeste
Estoit demeurée en ton corps,
Vomy pour la chasser dehors,
Ce qui te sera très facile,
Si tu bois eau tiede avec huile
Pour vomir plus commodement,
Ou bien prens un bon lavement
Pour attirer par le derriere
Quelque chose de la matiere,
Qui te gefne & te fait souffrir
Le plus souvent jusqu'au mourir,

54. Remede pour ceux qui ont trop ben de vin.
C'est un bon conseil que ie donne
A la delicate personne,
Qui ne scauroit facilement
Supporter le vomissement,
Pour avoir petite poitrine
Des poulmons l'entiere ruine:
Tu peux aussi prendre un boiillon
Avec beurre, verjus, oignon,
Pour remettre estomach & teste,
Où les vapeurs font leur tempeste:
Car l'oignon estant stomachal
Te peut garantir de ce mal;
Beurre & verjus sont bons encore.
Qu'ensemblement l'on incorpore,
Le premier esteint la chaleur,
A l'estomach donne vigueur,
Et le second dans la poitrine,
Par une puissance anodyne
L'adoucit suivant son desir
Et ne luy fait que du plaisir,

Des choses qui corrigent le breuvage.

CHAP. XIV.

Salvia cum Ruta faciunt tibi pocula tuta,
Adde Rose florem, minuuntque potentet amorem.

TOy dont le gousset plein d'écus
T'a fait tant faire de cocus,

Et qui voudrois comme un bon frere
 A Paris tous les jours en faire,
 Il faut, de crainte qu'un syrop
 Un iour ne t'assoupisse trop,
 Ou pour mieux dire ne te tuë,
 Mettre en ton verre Saugé & Ruë,

De la Saugé.

La Saugé est sans comparaiſon
 Pour eſtre contraire au poiſon,
 Car quoy qu'il falle & qu'il reſiſte,
 Elle ſçait le prendre à la piſte,
 Et nous preſerver du tombeau,
 Fortifiant cœur & cerveau
 Par ſon odeur puiſſante & forte,
 Et le corps de la meſme ſorte,
 Que malgré toute trahiſon
 Elle délivre de poiſon.

De la Ruë.

La Ruë eſt de cette maniere
 A nôtre cerveau familiere,
 Et bonne contre le venin:
 Car c'eſt un remede benin
 Sans qu'on le broye, ou qu'on le pile
 Avec la ſaugé tres utile,
 Pour corriger l'excellent vin
 Où ſeroit un poiſon malin.

De la Roſe & de ſon origine.

Mais afin d'augmenter la doſe,
 Qu'on y mette la fleur de roſe,
 De qui l'incomparable odeur

56 *Des choses qui corrigent le breuvage.*
Réjouit la teste & le cœur ;
Car cette fleur de la nature
Est contraire à la pourriture,
Dont elle preserve les corps
Des hommes vivants & des morts ;
Elle est bonne pour la jeunesse,
Où Venus regne avec adresse,
Et luy peut servir nuit & iour
D'un remede contre l'amour.
La Rose est de foy froide & seiche,
N'a rien dans son corps qui n'alleiche :
C'est l'agreable odeur des dieux,
Où tout est doux & pretieux,
L'honneur des costes Provincoises,
L'ornement de leurs Villageoises,
Le soin & l'amour du Printemps,
Le souhait des hommes contents,
Le bel ouvrage des Poëtes,
Le desir des puissants Athletes,
La Reyne de toutes les fleurs,
Qui charme tout par ses odeurs,
La medecine d'un malade
Presse d'amoureuse accolade,
Et l'Antidote du venin
Avec la Saugë & Ruë & vin ;
Rien n'est si charmant que sa feuille,
Elle est aimable à qui la cueille,
Quoy qu'elle luy picque les doigts
De ses épines quelques fois ;
Elle est à Bacchus agreable,

Elle est souhaitée à la table,
En conserve il n'est rien si bon,
Mais sans rose que feroit-on,
L'Aurore dont par tout l'on cause
A t'elle pas des mains de rose?
Les Nymphes des bois & des eaux,
Charmantes par leurs bras si beaux,
Ont-elles pas un teint de rose?
Et Venus que ie vous propose
Porte t'elle pas la couleur
De cette incomparable fleur?
Mais que dire plus de la Rose?
Est-il une meilleure chose?
Un remede plus excellent,
Plus bemin & moins violent
Pour guerir maux d'yeux & de teste
Qu'elle desseiche & qu'elle arreste,
Et resserrer le Cardinal,
Qui fait aux Dames trop de mal.

De l'origine de la Rose.

Mais ie veux vous dire la cause,
Et l'origine de la Rose:
Quand Venus sortit de la Mer,
Et Minerve de Iupiter,
L'illustre plante de la Rose
Durant ce beau temps fut éclosé,
Et fut par art miraculeux
Produite du sein bien-heureux
De la terre la plus feconde,
Et pour l'honorer dans ce monde

C v

8 *Des chafes qui corrigent le breuvage.*
Tous les Dieux ravis de la voir,
Par un effort de leur pouvoir,
La mirent dedans leur breuvage,
Et tirerent pour nôtre ufage
De les épines le doux jus
Que l'on attribué à Bacchus,
D'où vient la vertu, ce me semble,
Qu'ont la Rose & le vin ensemble,
De nous préserver du yenin
Qu'un homme cruel & malin,
Digne du foudre & du tonnerre
Met en cachette dans un verre.

Quelle doit être la Biere.

CHAP. XV.

Non acidum fapiat Cerevifia, fit benè clara,
Et granis fit coctâ bonis, fatis ac veterata;
De qua potetur ftomachus, non indè gravatur.

LA Biere aigre, ou d'un gouft acide,
Est figne qu'un tonneau fe vuide,
Et que la boiffon fe corrompt,
D'où l'on tire un jugement prompt,
Qu'elle ne vaut plus rien à boire,
Car on doit facilement croire
Que tout breuvage corrompu
Offence celuy qui l'a beû,
Puisque d'une chofe pourrie,

Nôtre nature est mal nourrie,
 Et que mesme l'acidité
 Est nuisible à nôtre santé,
 Galien dit dans son Commentaire
 Qu'aux nerfs du corps elle est contraire,
 Qu'elle les blesse & fait un mal,
 Qui leur est tout à fait fatal,
 Par son extrême acrimonie
 Qui les picque avec tyrannie,
 Et les penetre à tout moment,
 Et leur cause un cruel tourment:
 De plus l'aigreur de sa nature
 Est conjointe avec la froidure,
 Et les nerfs estant froids ainsi,
 Souvent ils sont blessez aussi,
 D'où tres évidemment j'inferé
 Qu'au ventricule elle est contraire,
 De qui le corps est membraneux,
 Ou pour ainsi dire nerveux.

De sa beauté.

La Biere pour estre parfaite
 Doit toujours estre claire & nette,
 Elle en coule plus aisément,
 Si mon Commentaire ne ment,
 Car ie sçay que la Biere épaisse
 Sejourne au corps & qu'elle engraisse,
 Mais que tres souvent elle nuit
 A toute sorte de conduit,
 Ainsi le graveleux bien sage
 N'en doit jamais faire d'usage,

C. vj

Puisqu'elle fait obstruction,
 Oste la respiration,
 Et que par une longue suite
 Elle engendre vents & pituite,
 Et fait souvent enfler le corps
 Avec de violents efforts.

De sa composition.

Il faut en outre que la Biere
 Soit faite de bonne maniere,
 Avec grains de bled bien choisis,
 Fermes, pesants, & non moisiss,
 Soit froment, orge, ou bien avoine,
 Pour mieux te nourrir chair & coine,
 Car les grains qui sont les meilleurs,
 Font au corps les bonnes humeurs.

De sa cœction.

Prends encore une Biere cuite,
 D'autant que plus elle profite,
 Et qu'elle se cuit beaucoup mieux
 Dans un estomach jeune ou vieux,
 Mais la Biere crüe au contraire
 Ne peut jamais que te mal faire,
 Engendrer des vents dans ton corps,
 Qui te feront enfler, & lors
 Te causera des maux de teste,
 Dont tu seras malade en beste,
 Avec de fâcheuses douleurs
 Dans le ventre & par tout ailleurs.

Des effets de la nouvelle Biere.

Ne bois point de Biere nouvelle,

Car elle engendre la gravelle,
Fait un sang tout à fait impur,
Grossier, mélancholique, obscur,
Bouche la ratte & reins & foye,
Et cause aussi par cette voye
La difficulté d'uriner.

*Des effets de la vieille Biere, & des maux
que cause l'excez qu'on en fait.*

Ainsi pour ne point raffiner,
Si tu veux en cecy me croire,
Il te convient en tout temps boire,
En Esté principalement,
Vieille Biere & non autrement,
Et tu verras enfler ta coïne
Aussi grosse & grasse qu'un Moine.
Pourtant n'en prens point par excés,
De peur d'estre malade après,
Et que la nature chargée
Ne s'en trouvast endommagée,
Puisque ce breuvage fatal
Al'estomach cause du mal,
Qu'il fait plus de peine & d'outrage;
Et qu'il enyvère davantage
Que la douce liqueur du vin,
Qu'on boit du soir iusqu'au matin;
Car ie t'asseure que la Biere,
Dont la vapeur est tres grossiere,
Gesne la teste fort long-temps,
Rend les yvrognes mécontents
Et qu'elle peut encor leur nuire

62 *Qu'elle doit estre la Biere.*
Pour estre malaisée à cuire;
Cependant ie sçay bien qu'aux siens
La Biere fait tousiours deux biens,
Elle chasse du ventricule
L'humeur qui dedans s'accumule,
Rafraichit dehors & dedans,
Estanche la soif en tout temps,
Et mesme elle en oste la cause,
Qui vient du vin, ou d'autre chose.

De la Biere & du Vinaigre,

CHAP. XVI.

Craffos humores nutrit Cerevisia, vires
Præstat & augmentat carnem, generatq; cruorem,
Provocat urinam, ventrem quoq; mollit & inflat,
Infrigidat modicum, sed plus desiccet Acetum,
Infrigidat, macerat, melanch, dat, sperma minorat,
Siccus infestat nervos, & pingua siccat.

Des méchants effets de la Biere.

LA Biere a cela de mauvais
Qu'elle produit un suc épais,
Et qu'elle donne outre mesure
Une grossiere nourriture,
Qui ne passe pas aisément,
Et l'on ne sçauroit seurement,
Crainte d'en recevoir d'outrage
Se servir d'un pareil breuvage,

Qui dans nous fait obstruction,
 Augmente la complexion
 Mélancholique & pituiteuse,
 Dans un corps assez dangereuse,
 Sur tout aux hommes delicats,
 Qui n'en usent guere au repas :
 De plus qui ne sçait que la Biere
 Est d'une substance grossiere,
 Mais que pourtant ou plus, ou moins,
 Selon la matiere & les foins
 Quel'on apporte pour la faire,
 Elle devient épaisse, ou claire,
 Si bien que par son épaisseur
 Elle épaisit après l'humeur,
 Et par sa substance tenuë
 La subtilise & diminüë.

Des bons effets de la Biere.

C'est une excellente liqueur,
 Pour entretenir la vigueur
 Dans l'homme qui pour l'ordinaire,
 A tous ses repas en fait chere,
 Dont son corps & ses petits os
 Deviennent plus grands & plus gros,
 Mais peu dispos en recompense :
 La Biere fait croître la panse,
 Augmente la graisse en tout temps
 Des riches & des pauvres gens,
 Et par sa grosse nourriture
 Rend la chair compacte & plus dure :
 Nôtre Ecolle la met au rang

De ce qui fait beaucoup de sang,
 Dans ceux qui se donnent carrière,
 Quand ils mettent leurs corps en Biere,
 Cependant ce sang est épais,
 Quelquesfois noiraistre & mauvais,
 Quand elle est vieille ou trop récente.
 Enfin la Biere est mal faisante,
 Et dangereuse au corps humain,
 Estant faite d'un mauvais grain,
 Ou bien quand elle n'est pas cuitte;
 D'où ie dis qu'il n'est pas licite
 D'en user de cette façon,
 De crainte que cette boisson,
 En laschant fortement la panse
 Ne fasse aller trop à l'aifance,
 Mais quand elle est bien faite aussi
 On s'en doit servir sans soucy,
 Car elle nourrit plus un homme
 Qu'une poire, ny qu'une pomme.

De la Biere-houblonnée.

La Biere faite de houblon
 A quelque chose d'assez bon,
 N'est pas si sujette à mal faire,
 Est plus subtile, nette & claire,
 Et plus propre à faire pisser,
 Estant moins de temps à passer,
 Meilleure & bien moins offensivé,
 Et d'une force aperitive,
 Mais tres mauvaise à pissenlit.
 De plus le ventre elle amolit,

Lâche & fait venter le derriere,
Comme une excellente ouvriere ;
Par sa force, ou par accident,
Malgré l'homme le plus prudent,
Quand sa miserable bedaine
Ne la scauroit cuire qu'à peine,
Car pour moy ie tombe d'accord
Qu'elle la refroidit d'abord :
Enfin une telle denrée
Excite vents & diarrhée,
De difficile guerison,
Quand on la prend outre raison,
Ou qu'elle est mal faite, ou peu cuittée ;
Nouvelle, ou vieille, ou bien qu'ensuite
Elle devient aigre au tonneau.

De la qualité de la Biere.

La Biere est moins froide que l'eau,
Et d'une saveur alléchante,
Elle est assez rafraîchissante,
Si l'on y met peu de houblon,
Et ie puis dire que selon
Qu'on y melle l'orge ou l'avoine,
Elle nous échauffe la coine,
Ou bien qu'elle nous refroidit,
Car un Medecin l'interdit
Quand il connoît une personne
De nature froide, & l'ordonne
A ceux qui sont plus qu'il ne faut
D'un temperament sec & chaud :
Pourtant quand on la fait sans fraude

66 *De la Biere & du Vinaigre.*
Toute Biere est plus, ou moins chaude,
Et d'un temperament divers,
Comme assùrent les plus experts;
La Biere d'orge, ou bien d'avoine,
Echauffe moins le peritoine,
Mais elle échauffe fortement
Quand elle est faite de froment,
Car quoy qu'il soit de sa nature
D'une froide temperature,
Et que les autres grains sordits
Soient d'eux memes plus refroidis;
Cependant la plus excellente,
Qui se cuit, pourrit & fermente,
Retiens dedans soy quelque peu
La qualité chaude du feu.

Or la Biere fort houblonnée,
Quoy que peu d'orge assaisonnée,
Peut rafraîchir par accident
L'homme prompt & le plus ardent,
Chassant hors l'humeur bilieuse,
Cause de sa peine ennuyeuse.

Du Vinaigre & de ses qualitez.

Le vinaigre que nous faisons
En toutes sortes de saisons,
Desséché plus fort que la Biere,
De substance humide & grossiere,
Il penetre dans nôtre chair,
Et pour le dire encor plus clair,
Il débouche, il ouvre, il incise,
Il attenuë & subtilise,

Et fait exhaler au dehors
Ce qu'il trouve d'humide au corps ;
Pourtant il est froid de nature ,
Comme aisément on conjecture ,
Et quoy qu'on dise que le chaut
Dedans le vinaigre prevaut ,
Toutesfois on n'en trouve guere ,
Qui ne maintiennent le contraire ,
Car c'est le commun sentiment
Des gens de meilleur jugement :
Cette liqueur blesse la veüe ,
Quand son usage on continuë
Offence poitrine & poulmon ,
Elle a même encor le renom ,
Comme un déplaisant rabat-joye ,
D'esteindre la chaleur du foye ,
Par sa seicheresse & froideur ,
Qui luy dérobe sa vigueur ,
Ou la rend si fort affoiblie
Qu'enfin naist la mélancholie ,
Ou bien un suc de la façon
Froid à peu près comme un glaçon ,
Dont au corps aisément se forme
Une mélancholie énorme.
Nos Medecins tiennent de plus
Qu'il nuit aux Soldats de Venus ,
Desslechant avec violence ,
Et diminuant leur semence ,
Et consequemment les esprits ,
D'où vient que les pauvres marys

Après une telle deffaitte
S'abstiennent du jeu d'amourette.

Le vinaigre est nuisible aux nerfs,
Il leur cause des maux divers
Par son acrimonie extrême,
Il les seiche & les picque, & mesme
Il excite des tremblemens
Avec de rigoureux tourmens,
Ce qui fait qu'un pauvre malade
Endure plus qu'à l'estrapade.

Il amaigrit les corps grassets,
Quand ils sont gros & trop replets,
Et desseiche l'humeur huileuse,
Ou pour mieux parler l'unctueuse
Que la masse du sang contient,
Et dont la graisse s'entretient:
Ainsi sur tout mélancholiques,
Goutteux, gens froids, pauvres éthiques,
N'usez point de cette liqueur,
Pour ne vivre point en langueur,
Si vous voulez que votre panse
Ait dans ses maux quelque allégeance;
Et vous aussi pauvres marys,
Au jeu d'Amour mal aguerris,
De qui les femmes mécontentes,
Souffrant plus que des penitentes
N'ont rien que de l'horreur pour vous,
Afin d'appaiser leur courroux,
Ne vous servez point de vinaigre,
Et chacun estant plus alaigre

Les pourra vigoureusement
Chatoüiller plus gaillardement.

*Des alimens qui sont de bonne & legere
nourriture.*

C H A P. XVII.

Ova recentia, vina rubentia, pinguis jura;
Cum similia pura naturæ sunt valitura.

Des Oeufs.

LEs Oeufs frais blancs, & grâds & lōgs
Par dessus les autres sont bons,
Et d'excellente nourriture
Pour entretenir la nature
De gens un peu plus delicats
Que porteurs de Chaise à piés plats;
Dont le ventre affamé digere
La viande grosse & la legere.
L'on dit qu'Oeufs de Poulle & Phaisan
Vallent mieux que les œufs de Pan,
D'Autruche, Canne, Gruc & d'Oye;
Qui ne sont pas si bons au foye,
Dont il ne fait qu'un sang épais,
Comme celuy des paltoquets;
Les Oeufs qui sont cuits dans la braise
Sont de nourriture mauvaise,
Pour avoir moins d'humidité,

70 Des alimēts qui sont de bonne & legere &c.

En quoy consiste leur bonté ;
Mais cuits en eau, quand on les croque,
Frais & mollets dedans la coque,
Avec leur blanc, pareil au lait,
Ils ont un merveilleux effet,
Pour nourrir bonnes gens débiles,
Dont les estomachs imbecilles
Sans estre gésnez nullement,
Cuiront bien un tel aliment
Ils addouciſſent mieux qu'eau d'orge
Les aspretez & maux de gorge,
Et sont un fort bon recipé
Pour lâcher l'homme constipé.

Oeufs cuits dans l'eau mis à l'ozeille
Sont d'une bonté sans pareille,
En amelette ils sont moins bons
Pour malades foibles & blonds,
Mangez durs avec du vinaigre
C'est un répas pour un iour maigre,
Que Riolan n'approuve point
Pour le moule d'aucun pourpoint,
Quoy que pour la disenterie
On s'en serve avec industrie :
Dans l'Oeuf est le jaune & le blanc,
Le jaune engendre de bon sang,
L'on en tire une huille anodyne
Fort approuvée en Medecine,
Le blanc produit un suc mauvais,
Excrementeux & fort épais,
De la nature de la terre,

D'où se forme aisément la pierre,
 On tient que les Oeufs qui sont longs
 Sont plus excellents que les ronds,
 Pour échauffer moins la caillette.

D'un Oeuf long naist une poullette,
 Et du plus court & rondeler,
 Comme plus chaud vient un poulet.

Le moyen de conserver les Oeufs en tout temps.

On garde les Oeufs dans la paille
 En Hyver pour faire ripaille,
 Et durant l'Esté dans le son,
 L'un & l'autre secret est bon :
 D'autres contre la pourriture
 Les mettent dans de la saumure
 Trempér trois heures seulement,
 Puis les conservent sainement
 Dans le son, ou bien dans la paille,
 Pour faire en temps & lieu gogaille.

Du vin.

Les Medecins tiennent le vin
 Pour un aliment tout divin,
 Et de nourriture facile,
 Pour une personne imbecille ;
 Car aisément il la remet
 Si c'est un vin rouge & paillet ;
 Le blanc est d'une autre nature,
 Il nourrit moins la creature,
 Il n'est pas aussi tant actif,
 Mais il est plus apertif,
 Et sans causer aucunes peines

72 *Des alimēs qui sont de bonne & legere &c.*
Coule beaucoup mieux dans les veines :
Le noir nourrit plus fortement ,
Il descend dans nous lentement ,
Et bouche la ratte & le foye ,
Afin que chacun y prevoye ,
Et qu'il ne s'emporte pas trop
A boire d'un pareil syrop ;
Les vins doux font la mēme chose ,
Et de bien des maux sont la cause.
Les austeres sont astringents
Dedans le corps de toutes gens ,
Comme sont les vins de Bourgoigne ;
Contraires à ceux de Gascoigne :
Le vin d'Orleans est fort bon ,
Mais il est trop chaud au poulmon ;
Il nuit aux gens remplis de bile ,
Il sert à l'estomach debile ,
Plein d'un excrement pituiteux ,
Qu'il rend plus fort & vigoureux ,
Et cause douleur à la teste ,
Quand on en fait trop grande feste ;
Le vin d'Aix & de Paris
Dessus tous remporte le prix ,
Parce qu'il est d'une substance
De mediocre consistance ,
Qu'il digere mieux l'aliment ,
Et le distribuë aisément.

Des Bouillons.

Les Bouillons faits de bonne viande,
Qui soit tendre, g asse & friande ,
Comme

Comme de volaille & de veau,
Avec le mouton & l'agneau,
Sont tenus bons par excellence
Pour nourrir en tout temps la panse,
Ils sont aisez à digerer,
On les doit à tout preferer,
Comme les amis de nature
D'excellente temperature,
Et propre pour faire à souhait
Dans nôtre corps un sang parfait,
Dont enfin un homme s'engraisse,
Si souvent il y met la presse,
En y mêlant des jaunes d'œufs,
Aulieu d'un seul quelquefois deux,
Avec du pain blanc de Gonnese,
Et quelqu'autre delicatesse,
Comme un peu de blanc de Chappon,
Avecque du jus de Mouton,
Viande qui n'a rien de rebelle,
Pour les enfans à la mammelle,
Et propres pour les vieilles gens,
Qui n'ont point, ou tres peu de dents.



*Des viandes qui nourrissent & engraisent
beaucoup.*

CHAP. XVIII.

Nutrit & impinguat triticum , lac, caseus infans,
Testiculi , porcina caro , cerebella , medulla.
Dulcia vina , cibus gustu iucundior ova ,
Sorbilia & ficus matura , uvæque recentes.

Du bon Pain.

SI tu veux que ton peritoine
Soit aussi gras qu'un gaillard Moyne,
Dont la chair grosse & grasse luit,
Fais de point en point ce qui fuit,
Que tu peux aisément entendre,
Tu mangeras de bon pain tendre,
Levé, cuit & délicieux,
Qui ne soit trop chaud, ny trop vieux,
Fait d'une farine subtile,
La meilleure & la plus utile,
De qui les Boulangers font choix
Pour les Seigneurs & gros Bourgeois,
Un pain travaillé de la sorte
Jamais aucun danger n'apporte,
Quand on s'en sert modérément;
Mais il faut choisir un froment,
Qui soit d'une couleur jaunâtre:
En outre fois opiniâtre

A le prendre pesant & gros,
 Pour engraisser tes petits os
 De plus d'une odeur agreable,
 Et d'une saveur desirable,
 L'on peut en tous lieux de ce grain
 Faire quatre sortes de pain,
 Le premier de pure farine,
 Tres excellent à la poitrine,
 Qu'on cuit aussi facilement,
 Qu'on le mange agreablement;
 L'autre est de farine passée,
 Et plus exactement lassée;
 Le suivant fait de tout le son,
 Et toute la fleur est moins bon,
 Le dernier pour nôtre nature
 Est de petite nourriture
 A bien du son & peu de fleur;
 Le premier pain est le meilleur
 D'une saveur tres-agreable,
 Il fait dans nous un sang loüable,
 Et tient le corps frais gros & gras,
 Quand on en use à son repas.

Du Lait.

Le lait est une nourriture
 Familier à nôtre nature,
 Excellente à tous les humains,
 Mais dangereuse à gens mal sains,
 Fièvres, mal de teste & de bile,
 Qu'à guerir il rend difficile:
 Il est nuisible aussi de plus

Aux hypochondres trop tendus,
 Au sang qui par excès distille
 Dont l'animal devient debile,
 Mais en recompense le lait
 Fait ailleurs plus d'un bon effet,
 Il sert de remede & de viande,
 Lors que la fièvre n'est pas grande,
 Aux corps consommés, ou maigris,
 Aux poulmons, ou secs, ou pourris,
 Aux fièvres de longue durée
 Par qui nature est alterée,
 Il profite encor aux enfans
 Jusques à ce qu'ils soient plus grands,
 Car le lait qui n'est autre chose
 Qu'un sang blanchy par quelque cause
 Reprend dans le corps promptement
 Sa premiere forme aisément,
 Engraisse & nourrit nôtre coine,
 Mieux que ne fait le pain d'avoine,
 Quand on le boit soir & matin
 Suivant l'advis du Medecin.

Du Fromage nouveau.

On dit encore davantage
 Qu'en mangeant de nouveau fromage
 Il engraisse fort & nourrit,
 Au moins Jean de Milan l'écrir,
 Dioscoride Livre deuxieme
 Chapitre soixante & unieme,
 Dit que le fromage sans sel
 Qu'on mange nouveau n'est rien tel;

Qu'à l'estomach il est utile,
 De distribution facile,
 Qu'il rend le ventre plus mollet,
 Et fait le corps plus rondelet ;
 Avicenne Canon deuxième,
 Chapitre cent vingt & sixième,
 Est aussi de ce sentiment,
 Qu'on en peut manger sainement ;
 Car sa nourriture est louable,
 Son goût est assez agreable,
 Il rend le corps humide & frais,
 Mais le vieux est un méchant mets :
 Le fromage d'un moyen âge
 Nous porte bien moins de dommage,
 C'est le vivre des pauvres gens,
 Et de beaucoup de païsans.

Des testicules des Animaux.

Testicules, ou genitoires
 Ne font point de mal aux mâchoires,
 Sur tout ils sont d'un fort bon suc
 Pour engraisser le plus caduc
 S'ils sont d'une jeune volaille,
 Les autres ne sont rien qui vaille ;
 Les témoins d'un petit coquet
 Produisent un meilleur effet,
 Et nourrissent bien davantage,
 Pourveu qu'il ait son pucelage,
 Et que ledit jeune poulet
 Ait long-temps beu du petit lait :
 Car leur substance alimentaire,

78 *Des viandes qui nourrissent &c.*
N'est presque point excrementeuse ,
Et sans contrainte, ny tourment
L'estomac la cuit aisément ;
C'est la Sentence Galenique ,
Qui doit passer pour authentique.
Les témoins des petits pourceaux ,
Et d'autres jeunes animaux ,
Qui n'ont jamais fait de semence
Sont aussi bons par excellence ,
Mais quand la semence dedans
S'est déjà fermentée un temps ,
L'on n'en doit point faire d'usage ,
Même ainsi qu'un Medecin sage
Le desdévient comme un venin
Au masculin & féminin.

De la chair de Cochon.

La chair de porc est nourrissante
D'une saveur assez plaisante ,
Et propre à nourrir fortes gens ,
Qui sont en la fleur de leurs ans ,
Sa nourriture est assez saine ,
Elle a le goût de chair humaine ,
Et même saveur que ie croy ,
Si le grand Galien nous fait foy ,
Ce qui fait qu'elle est plus louable ,
Et d'une saveur agreable ;
La chair d'un jeune se cuit mieux
Que ne fait pas celle d'un vieux ,
Viande de qui fait pauvre chere
Un estomach qui mal digere.

Du cerveau des Animaux.

La cervelle des Animaux,
Mais par dessus tout des Oyseaux
Donne à l'humaine creature
Une passable nourriture,
Après cela vient le cerveau
Du Mouton du Lievre, & du Veau;
Qui fait du bien à la personne,
Alors que bien on l'assaisonne
Avec sel, origan, aneth,
Pour luy servir de saupiquet,
Car la cervelle est pituiteuse
Bonne à la panse bilieuse,
Mais quand un homme est vraymêt froid,
Qu'il n'en use point s'il me croit,
Puisque c'est chose veritable
Que tout s'accroist par son semblable:
La prenant après l'aliment
Elle excite au vomissement;
Cervelle de Lièvre mangée
Sans estre avec rien mêlée,
Ou bien en faisant oignement
Guerit la crainte & tremblement:
Celle de porc estant rostie
D'aneth & porreaux assortie,
Profite à l'homme attenué,
Qui de gros sang est dénué,
Elle rend sa substance épaisse,
Et mediocrement engraisse:
La cervelle de Chévroton

D iij

80 *Des viandes qui nourrissent &c.*
Est bonne contre le venin,
Et les morsures dangereuses
Des bestes les plus veneneuses ;
Cerveau de Poule & de poulet
Produit encor pareil effet,
Mesme on assure qu'il arreste
Le sang qui coule de la teste :
Il augmente aussi le cerveau
D'un pauvre homme aussi sot qu'un veau,
Et d'un esprit plein de manie
Il en fait un heureux genie.

De la Moëlle.

La moëlle qu'on trouve aux os
De toutes sortes d'Animaux
Est une nourriture aimable,
Elle est douce, elle est agreable,
Quand on la prend discrettement,
Elle fait vomir autrement ;
Moëlle de Bœuf en cuisine
Est bonne à graisser la babine,
C'est pourquoy les gens delicats
En font de plantureux repas,
Et sur toutes en font estime,
Comme estant la plus legitime :
Moëilles de Mouton, de Veau
Refont bien aussi le museau,
Car elles engraisent la mine,
Et servent bien en Medecine,
La meilleure est celle de Cerf
Pour douleur de membre & de nerf,

Moëlle de Taureau , de Chèvre
 Addoucit le mal le plus mièvre ,
 Et fait un plaisir sans égal
 A toute sorte d'Animal
 Qui s'en sert aux maux qu'il endure.

Du vin doux.

Le vin doux sert de nourriture ,
 Mais dans le corps il coule peu ,
 Demeure long-temps en un lieu ,
 Et par la porte de derriere
 Fait venter de belle maniere ,
 Non plus, ne moins que fait le moust.

De la bonne viande.

La viande la meilleure au goust
 Est encore fort nourrissante ,
 Et lors qu'un homme s'en contente ,
 Qu'il en mange à tous ses repas ,
 Quand un tel mets ne luy nuit pas ,
 Car avec un plaisir extrême
 Nôtre estomach cuit ce qu'il aime ,
 L'embrasse & le serre de prés ,
 Dont il fait un bon chile après.
 C'est ce qu'Hippocrate nous montre
 Dans une pareille rencontre ,
 Qui dit que la viande & liqueur ,
 Quoy que mauvais, mais bon au cœur
 Sont meilleurs qu'une viande exquise ,
 Que le ventricule méprise.

Des Oeufs frais.

Les Oeufs mollets , cuits & bien frais

Ne peuvent faire un sang mauvais ,
 C'est un mets bon & profitable
 Avec de bon vin sur la table
 Pour un déjeuner de matin ,
 A qui veut farcir son boudin.

De la Figue.

La Figue parfaitement meure
 Peut faire une grosse charnure ,
 Et servir de médicament
 Aussi bien comme d'aliment :
 Elle est douce , elle est delicate
 Et purge reins & foye & ratte ,
 Remplit si bien le corps de vent
 Qu'elle fait canonner souvent.
 Ce fruit profite aux hydropiques ,
 Soulage les epileptiques ,
 Passe aisément par tout le corps ,
 N'y fait point de méchants efforts ,
 Est excellent à la poitrine ,
 Ouvre le chemin à l'urine ,
 Est un remede tres benin
 Pour se garantir du venin ,
 Est utile à la courte haleine,
 Guerit la toux qui nous fait peine ;
 Meurit duretez & tumeurs
 Pleines d'un grand amas d'humeurs,
 Et tient tousiours le ventre libre ,
 Et dans un parfait équilibre.

Du Raisin nouveau.

Le Raisin meur, doux & nouveau,

Engraisse la chair & la peau,
Quand on en use & qu'on en mange
Durant la saison de vendange :
Car ce fruit est fort excellent,
Et rend un homme corpulent,
N'eust-il devant que la carcasse ;
Mais il fait une chair molasse
Par sa trop grande humidité,
Et sans aucune fermeté,
Il engraisse moins que la Figue,
Et donne aussi moins de fatigue
Coulant facilement dans nous,
En débouchant pores & trous :
Tel fruit avec sa tendre écorce
Passe au corps avec plus de force.
Le blanc a bien plus de pouvoir
De lâcher que n'a pas le noir,
D'enfler & troubler davantage
Et d'apporter plus de dommage :
Tout Raisin pour un œil mignon
Echauffe caillette & roignon,
Et donne un appetit notable
De manger quand on est à table,
Mais il faut le soir & matin
Jetter l'écorce & le pépin,
Tous deux sont malaisés à cuire,
Et peuvent moins servir que nuire ;
Il coule mieux sans faire mal,
Et mesme est plus medicinal :
Le Raisin austere & l'acide

D. vj

Fait le ventre ferme & solide,
Corrobore estomach & flanc,
Arreste crachement de sang,
Modere la chaleur subtile
Qu'on sçait provenir de la bile.
Ie croy bon le Raisin muscat
Pour un homme un peu delicat,
Principalement s'il le mange
Quelque temps après la vendange,
Car il nourrit passablement,
Ne coule pas si promptement,
Et de plus il est moins humide,
Et fait une chair plus solide:
Les Raisins secs sont excellents,
Soient ou muscats, ou noirs, ou blancs,
Ils sont de saveur agreable,
Et n'ont rien qui soit dommageable,
Mais ils sont plus durs que les frais:
Ils produisent de bons effets,
Sans violenter la nature,
Nourrissent bien la creature,
Luy font un estomach meilleur,
Donnent au sang belle couleur,
Et servent fort en Medecine
Pour l'estomach & la poitrine.

Des viandes mélancholiques.

CHAP. XIX.

Persica , poma , pyra , lac , caseus & caro salsa,
Et cervina Caro , & Leporina , Caprina , Bovina ,
Atra hac bile nocent , suntque infirmis nocitura.

*Les Péches & le Lait, Pommes, poires, Fromage,
Cerf, Lievre, Chevre & Bœuf, la chair pleine de sel,
Cause par l'être bile un notable dommage,
Et souvent à nos corps donnent le coup mortal.*

Qui veut vivre en bon compagnon
Et gay comme un petit mignon
Sans avoir la ratte remplie
D'une noire mélancholie ,
S'il n'est affamé comme un Loup
Qu'il ne mange jamais beaucoup
D'aucune viande dont le chile
Se convertisse en âtre bile ,
Comme nos doctes Medecins
Le montrent en trois vers Latins.

Des Pesches.

Pour commencer, parlons des Pesches,
Que l'on doit toujours manger fraisches,
Ce fruit est moins pernicieux
Pour les jeunes que pour les vieux ,
De froide & debile fressure :
Ainsi la Pesche verte , ou meure ,

86 *Des viandes mélancholiques.*
Pour estre pleine d'un suc froid
Fait du mal à plus d'un endroit,
Et dans un corps corrompt la viande
La meilleure & la plus friande,
A moins qu'il ne soit bien remply
D'un excellent vin de Chably,
Qui par sa chaleur temperée,
Rend la Pêche plus moderée,
Et moins nuisible à la santé,
Thresor en tous lieux souhaitté,
Et dautant qu'elle humecte & lâche,
Il faut en tout temps que l'on tâche
A la prendre avant le repas;
On dit qu'elle ne nourrit pas;
Je n'en diray rien, mais ie pense
Qu'elle auroit tres peu de substance
Pour ceux qui la voudroient manger,
S'ils n'avoient rien de quoy gruger.
Ses feuilles comme ie presume,
Pour estre pleines d'amertume,
Chassent les vers petits & gros,
Qui du corps troublent le repos.
Avec vin l'on tient que sa gomme
Brise la pierre au corps de l'homme
Soit dans la vessie, ou les reins
Qui deviennent après plus sains,
Et fait que l'homme & la femelle;
Vont en tout temps moins à la selle.

Des Pommes.

La pomme est bonne aux bilieux,
 Mais tres mauvaise aux pituiteux,
 Et gens qui sont mélancholiques,
 Et travaillez des deux coliques
 Faites de pituite, ou de vents :
 Car selon tous les plus sçavants
 Elle en augmente la matiere,
 Et rend l'une & l'autre plus fiere :
 De plus qui mange ce fruit vert
 Il luy nuit plus qu'il ne luy sert,
 Il produit des humeurs visqueuses
 Dans les personnes pituiteuses,
 Et corrompt ordinairement
 Le foye & le sang aisément.

Des Poirs.

Les Poirs de mesme maniere
 Laisent dans nous une matiere,
 Par leur extrême crudité,
 Qui fait de l'incommodité :
 Les douces sont émollientes,
 Et les austeres astringentes,
 Elles resserrent toute humeur.

Du Lait.

Le Lait, cette blanche liqueur,
 Est le doux amy de nature,
 Il est bon pour la nourriture
 Des tabides & pituiteux,
 Pourveu qu'ils ne soient pas fiévreux,
 Ou n'ayent pas mal à la teste,

88 *Des viandes mélancholiques.*
Car en ce temps homme, ny beste
N'en doivent prendre aucunement
Pour boisson, ny pour aliment,
Puisque du Laiet provient un chile
Dont se forme un sang plein de bile;
De plus par son impureté
Il accroist l'immondicité,
Du mesentere & de la ratte;
Sur le Laiet lisez Hippocrate:
Pourtant ie veux vous dire encor
Que le Laiet vaut son pesant d'or,
Et que sa partie aérée
Humecte, addoucit & recrée,
Lâche le ventre doucement,
Et le purge benignement:
Il contient dans luy trois parties,
Qui toutes trois bien assorties
Ne font point de mal à nos corps,
Quand on en use bien, car lors
Il nourrit plus que l'on ne pense,
Sans gêner nullement la panse.

Du Fromage.

Si tu peux en tout temps fais veu
D'user du Fromage tres peu,
Car sa substance estant grossiere
Est une pauvre nourriciere,
Mesme l'estomach la cuit mal,
Et l'on tient ce mets si fatal,
Qu'on dit qu'il engendre la lie
De la noire mélancholie,

Toutesfois c'est un aliment
 Quel'on croit bon passablement,]
 A la personne vrayment saine
 Pourveu quel'on prenne la peine
 De le choisir comme on le doit,
 C'est à dire, qu'il faut qu'il soit,
 De substance bonne & loüable,
 Entre le dur & le friable,
 Qu'il ait un goust délicieux,
 Peufalé, ny nouveau, ny vieux.

De la chair salée.

La chair trop salée est mauuaise,
 Encore qu'au goust elle plaïse,
 Si bien qu'on la doit mettre au rang
 De tout ce qui corrompt le sang,
 De ce qu'il échauffe & l'altere,
 Et qui le rend atrabilaire,
 Dont un pauvre corps à la fin
 Devient plus malade que sain.

De la chair de Cerf.

La chair de Cerf en fait de même
 Par sa mélancolie extrême,
 Car cét Animal au Printemps
 Devore, dit-on, les serpens,
 Qui rendent sa chair veneneuse
 Encor qu'elle soit savoureuse:
 Au resté Pline a remarqué
 Qu'il n'est point de fièvre attaqué,
 Et proteste que sa chair aide,
 Et qu'elle est vn tres bon remede,

90 *Des viânes mélancholiques.*
Contre la force de ce mal.

De la chair de Lièvre.

Le Lièvre est vn autre animal,
Qui se plaist dans la solitude,
Son sang est noir, sa chair est rude,
Dont un corps devient tout changé
Si souvent il en a mangé;
Moyse ce saint personnage
Iadis en deffendit l'usage,
De peur que parmy les Hebreux
Elle n'augmentast les Lepreux:
Cervelle de Lièvre rostie
Est une excellente partie
Pour faire tost percer les dents,
Qui viennent aux petits enfans;
En leur en frottant la gencive:
Sa chair rend la couleur plus vive,
Si dans ses vers Martial fait foy,
Mais ie voudrois sçavoir pourquoy,
Car i'ay de la peine à le croire,
Elle est trop grossiere & trop noire,
Passe plustost pour le Lapin,
Cét animal est plus sanguin,
Mais c'est assez parlé du Lièvre,
Discourons un peu de la Chèvre.

De la chair de Chèvre.

La Chèvre est un pauvre animal,
Qui n'y pense ny bien, ny mal,
Elle est douce, elle est sociable,
Son odeur est desagreable,

Elle est sujette au mal caduc ,
Sa chair engendre un mauvais suc :
On dit qu'elle n'est point sans fièvre ,
De plus la cervelle de Chèvre
Après que l'on en a mangé
Rend un homme comme entagé ,
Qui tousiours bat & tousiours crie ,
Comme une personne en furie.
Les enfans nourris de son lait
Ont un esprit assés folet ,
Tenant des mœurs de la nourrice ,
De qui l'ordinaire caprice
Est de toûjours caprioler ,
Et de faire des sauts en l'air ;
Quelqu'un assure que son foye
A nos yeux donne de la joye .
Le mangeant quand il est rosty ,
Peut estre n'a t-il pas menty ,
Car sa fumée en fait de même ,
Elle donne une force extrême ,
Et fait un tres merueilleux fruit ,
A qui ne peut voir que de nuit.

De la chair de Bœuf.

La viande de Bœuf nous peut nuire,
Est assés difficile à cuire ,
Quand elle est d'un Bœuf déjà vieux ,
Celle du jeune se cuit mieux ,
Estant maigre elle est la matiere
D'une nourriture grossiere :
Ce gros animal est farcy

92 *Des viandes mélancholiques.*
D'écrouïelles & gouttes aussi,
Car sa chair devient si remplie
De phlegme & de mélancholie,
Qu'il amasse de temps en temps
Grande quantité d'excrements,
D'où ie dis en terme authentique
Qu'elle nuit au mélancholique.

Enfin pour vivre sans soucy,
Et non point en homme transi,
Esloigne loin de ta mâchoire
Tout ce qui fait la bile noire
Et tu vivras en Damoiseau
Aussi gay qu'un petit oyseau.

*De la prudence qu'il faut avoir devant le re-
pas, & de l'ordre qu'il faut observer
en mangeant les viandes.*

CHAP. XX.

Tu numquã comedas stomachũ nisi noveris antè
Purgatũ vacuumque cibo quem sumperis ante,
Ex desiderio id poteris cognoscere certo;
Hæc sunt signa tibi subtilis in ore diæta.

Qui veut avoir la panse saine,
Et ne ressentir point de peine
Par le boire, ny le manger,
Il ne doit nullement songer
Soit qu'on déjeûne, disne, ou souppe

A manger ny viande, ny souppe,
Ny pain, ny fruit, ny d'autre mets
Qu'il ne soit certain à peu près
Que dans luy pituite, ny bile
Rendent son estomach debile,
Dont estant quelque fois imbû
Il en peut estre corrompu,
La coction debilitée,
Et l'humeur peccante augmentée;
Le vomissement en ce cas
Est utile avant le repas,
Quand aisément on le supporte,
Et que l'estomach on conforte
Aussi-tost que l'on a vomy,
Pour le rendre plus affermy:
L'on peut aussi par le derriere
Faire descendre la matiere
Par des lavemens attractifs,
Emolliens & purgatifs,
Quand un ventre dur & rebelle
Ne peut faire une bonne selle;
Pareille évacuation
Aide bien à la coction,
Et mesme sert à la nature
Plus que ne fait la nourriture;
Car selon qu'Hippocrate écrit,
Plus un corps impur on nourrit,
Plus on luy fait mal & le blesse,
Et l'accable t'on de foiblesse,

94 *De la prudence qu'il faut avoir &c.*
Or l'on sent bien par les vapeurs,
Quand la panse est pleine d'humeurs,
Par les rots & mauvaise haleine,
Par la douleur & par la peine
Que l'on ressent à l'estomach,
Quoy qu'on use de cotignac,
Par l'amertume, ou goust acide,
Qui fait voir où l'humeur reside,
Par l'imtempérie & douleur,
Que souffre la teste & le cœur,
Et par quantité d'autres signes
Que causent ces humeurs malignes,
L'on ne doit point aussi manger
De crainte de se trop charger,
A moins que l'on ait connoissance
Qu'il ne reste rien dans la panse,
Et que le precedent repas
Soit cuit & descendu plus bas :
Car qui mange & croit sans scrupule
Qu'il soit encor au ventricule,
Quand le pylore s'ouvrira
Tout pesse mesle descendra,
Le cuit & le crû tout ensemble,
Ou bien quelque peu ce me semble
Du chile cuit avec le crû,
Sortira comme contigu,
D'où suit après pour l'ordinaire
Obstruction dans un viscere,
Outre que le foye à son rang
Ne peut faire qu'un mauvais sang.

Des signes de la digestion.

Or la marque tres assûrée
Que la viande est bien digerée
Est lorsque ny rot, ny vapeur
N'a du repas nulle saveur,
Que l'urine bien preparée
Dans le verre est bien colorée,
Qu'elle est de bonne qualité,
Qu'on n'y voit point de crudité,
Que d'un appetit admirable
L'on mange quand on est à table;
Et non d'un appetit canin,
Lors qu'on vomit pain, viande & vin,
Qu'on a fait petite dépense
Afin de se remplir la panse,
Et qu'on a mangé sobrement
De toute sorte d'aliment,
Que l'on a pris de l'exercice,
Ou que l'on a quelqu'autre indice;
Que ledit repas pretendu
Est entierement descendu,
Soit qu'on ait une preuve claire,
Que facilement on digere,
Ou pour n'avoir long-temps mangé
Qu'on n'ait point l'estomach chargé,
Il faut tous les iours sans demeure
Prendre son repas à mesme heure,
Où l'on perd petit à petit
Sans qu'on y songe l'appetit,

Si l'on ne mange pas la viande
 Que pour lors l'estomach demande ;
 Car il se remplit promptement
 De quelque grossier excrement,
 Sçavoir de pituite, ou de bile,
 Dont après il devient debile,
 Mais sur tout qu'on ne manque pas,
 Quand on veut prendre son repas
 De danser une serenade,
 Ou d'aller à la promenade,
 Ou travailler, ou fretiller,
 Au paravant de croustillier,
 Et que le temps le plus notable
 Ne soit que d'estre une heure à table,
 Ny qu'on ne fasse pas festin
 Depuis le soir iusqu'au matin,
 A moins de vouloir sans ressource
 Alterer son corps & sa bourse.

De l'ordre de la nourriture.

¶ Quant à l'ordre del'aliment
 Il faut prendre premierement
 La nourriture plus legere,
 Qui facilement se digere,
 Et ne demeure pas long-temps
 Dans l'estomach des foibles gens,
 En outre l'aliment fluide
 Doit marcher devant le solide,
 Et l'humide devant le sec
 Pour se mieux desseicher le bec ;

Il est bon pourtant, ce me semble
 De mesler viande & vin ensemble,
 Et tousiours successivement
 Boire & manger tranquillement:
 Ce dernier advis que ie donne
 Est utile à toute personne,
 Qui le veut suivre le suivra,
 C'en est assez, & cætera.

*Quelle faim & quelle soif nous doivent ex-
 citer à boire & à manger.*

CHAP. XXI.

Non bibes, non sitiens, non comedas saturatus:
 Est sitis atque fames moderata bonū medicamen,
 Si super' excedant, important sapè gravamen.

QVand ton estomach le demande
 Donne luy vin, & pain & viande,
 Mais lors qu'il n'a ny soif, ny faim,
 Ne luy donne ny vin, ny pain:
 Car quand un homme veut bien faire,
 Il n'est pas tousiours necessaire
 D'obeir à son appetit,
 Souvent la nature en pâtit,
 Si quelquefois par la naissance,
 Ou par certaine circonstance,
 Il arrive qu'un animal
 Appete bien & cuise mal.

E

98 *Quelle faim & quelle soif nous doivent &c.*
Mais bien que nôtre Ecolle die
Qu'on ne doit boire sans envie,
Cependant il ne s'enfuit pas
Qu'on ne boive point au repas,
Et l'on ne doit pas aussi croire
Qu'il faille s'abstenir de boire,
Au contraire il est du devoir
De boire le matin & soir,
Et l'on s'y doit exciter même
Crainte de seicheresse extrême :
Car c'est un desir naturel,
Et necessaire à tout mortel
De souhaiter un coup à boire,
Quand l'on est dans le reſectoire,
Pour mieux dilayer l'aliment,
Et le porter plus promptement,
Et bien qu'il soit quelque pecore,
Dit un Autheur qui rien n'ignore,
Qui n'use d'aucune boisson,
Et qu'on ait veu fille & garçon,
Qui tous deux s'abstenoient de boire :
Toutefois selon mon Histoire,
Et comme dit Anacreon,
Grand Poëte & bon biberon,
Tout au monde à boire s'obstine,
L'arbre boit l'eau par sa racine,
La terre la boit en tout temps,
L'Ocean boit l'air & les vents,
Le Soleil boit la Mer encore
Mieux que ne fait une pecore,

Et mesme la Lune le boit,
 Quand sa lumiere elle reçoit,
 D'où ie dis avec ce Poëte,
 Sans passer pour un grand Prophete,
 Que puisque tout boit haut & bas
 Nous devons boire à nos repas,
 Alors que la soif nous oppresse,
 Et cesser alors qu'elle cesse.

Cependant la soif & la faim,
 Peuvent rendre un homme plus sain,
 Qui modérément les endure,
 Autrement c'est une torture :
 Mais un boudin vuide à demy
 Fait souvent bien pour un amy,
 Qu'il invite de bonne grâce
 À churluper à pleine tasse,
 Pourveu que le gaillard après
 Fasse diete tout exprés,
 Pour cuire par cette industrie
 Le reste de sa goinfrerie.

La soif, si l'on croit mon conseil,
 Alors qu'arrive le sommeil
 N'a rien qui ne soit tres solide,
 Pour un homme froid & humide.
 Mais endurer trop soif & faim
 Je ne trouve pas cela sain,
 De là naist une fièvre aiguë,
 La force aussi se diminuë,
 Et le corps sec & sans couleur
 Perd sa naturelle chaleur,

100 *Quelle faim & quelle soif nous &c.*
Qui contraint sans ceremonie
De faire un tour en l'autre vie :
Ainsi quand l'on a soif & faim ,
Sans épargner rien pour le gain ,
Qu'en ces choses l'on se modere,
Et qui veut en cecy bien faire
Qu'il ne mange trop , ny trop peu ,
Mais qu'il se maintienne au milieu :
Voilà le secret del'Histoire,
Adieu ie vay manger & boire.

De la quantité des alimens.

CHAP. XXII.

Pone gulæ metas , ut sit tibi longior ætas ;
Ut Medicus fatur , parcus de morte levatur.

Pour vivre long-temps en santé ,
Pratique la sobriété ,
Et malgré toute friandise
Ne suis iamais la gourmandise ,
L'intemperance rend mal sain ,
Est nourrice du Medecin ,
La mere de la maladie
Qu'à grande peine on congedie ,
Et comme dit certain Docteur ,
Bon Medecin & grand Artheur ,
L'excès en met plus dans la bierre
Que la plus tranchante rapicre :

Car trop de viande dans le corps ;
Ne se cuit jamais bien pour lors
Dans l'estomach , ny dans les veines ;
D'où sensuit un nombre de peines
Par excrements & cruditez ;
Pour donc n'estre point maltraitez ;
Bonnes gens sans ceremonie ,
Usez de la parcimonie ,
Et vous vivrez iusqu'au trépas ;
Sains & gaillards malgré les rats ;
Qu'un chacun mange aussi la viande ;
Comme son estomach demande ,
Qui soit de facile cuisson ,
Et qu'il use d'une boffon ,
Qui soit conforme à sa nature
Pleine ny de chaud,ny froidure ;
Qu'il n'en prenne trop , ny trop peu ,
Et se montre sobre en tout lieu ;
Une personne temperée
En appetit est moderée ,
Et cuit aussi temperamment
Ce qu'elle prend moderément :
L'homme chaud cuit plus qu'il n'appete ,
Le froid au contraire souhaite
Plus que son estomach ne cuit ,
Ainsi qu'il fasse ce qui suit ,
Encor que son ventre soit vuide
Qu'il ne se montre point avide ,
Mais qu'il mange moderément
De toutes viandes lentement ,

102 De la quantité des alimens.

Et qu'à tout repas, à toute heure
Sur son appetit il demeure :
Voilà le conseil de Galien,
Qui dans son Livre dit fort bien
Que qui garde la temperance
N'est point sujet à la souffrance.
Dont l'Ecole a dit verité,
Que pour maintenir sa santé,
Et mener une longue vie
L'on garde la parcimonie,
Et qu'on modere son repas
De peur d'avancer son trépas.

De l'ordre particulier des alimens.

CHAP. XXIII.

Singula post ova, Pocula sume noa,
Post pisces nux fit, post carnes calcus adfit,
Vnica nux predest, nocet altera, tertia mors est.

De la boisson en mangeant des Oeufs.

Pour faire un excellent mélange
Il faut à chaque Oeuf que l'on mange
Que l'on boive un coup, mesme deux,
Cet aliment en descend mieux,
Et plus aisément se digere,
Quoy que ce soit viande legere,

Et quand il est bien digéré,
Après il est mieux attiré
Et succé plustost par le foye,
Qui le change en sang, puis l'envoye
Pour la nourriture du corps
Iusques dans les moindres ressorts.

De la Noix après le Poisson.

Mais soit que tu sois vieux, ou jeune
Pendant iours maigres & de jeûne,
Après le Poisson prens la Noix,
Et la mange, si tu me crois,
Soit vieille, moyenne, ou nouvelle,
Il ne m'importe point laquelle,
L'une & l'autre après le Poisson,
Sert pour mieux faire la cuisson,
Dessécher l'humeur pituiteuse,
Et donner force vigoureuse
A l'estomach qui ne peut pas
Venir à bout de ce repas;
Car quelque poisson que l'on aime,
Il est tousiours froid de luy mesme,
Il est humide, il est visqueux,
Et pourroit nuire au pituiteux;
S'il n'usoit de Noix, ou d'Amandes
Pour cuire de pareilles viandes,
Et destourner l'effet malin,
Que peut produire le venin,
Qui dans le Poisson se rencontre,
Car ce fruit est bon à l'encontre,

E iij

Ainsi que j'ay dit autrefois,
 Lors que j'ay parlé de la Noix;
 Ce remede est fort authentique,
 Al'homme d'humeur phlegmatique
 Après qu'il est en goguelu
 Plein de Moluë & de Merlu,
 C'est pourquoy l'usage en Carême
 En est bon à celuy qui l'aime,
 Toutesfois soit qu'il l'aime, ou non;
 Qu'il le pratique tout de bon,
 De crainte qu'il ne s'accumule
 Trop de phlegme en son ventricule,
 Et faute de manger des Noix,
 Qu'il ne s'en trouve mal un mois.

Du Fromage après la viande.

Qui veut au repas estre sage
 Après chair qu'il mange Fromage,
 Qui ne soit ny nouveau, ny vieux,
 Car la viande se cuit bien mieux,
 Outre que châce particule
 Descend plus viste au ventricule,
 Que le fromage après restraint;
 Ainsi l'estomach est contraint
 De cuire la chair la plus dure,
 Qui doit servir de nourriture,
 Secret bon pour un animal
 Dont la panse digere mal.

De l'usage de la Noix.

Quand on prend son repas à table
 Une Noix seule est profitable,

Pour mieux digerer l'aliment,
 Et distribuer aisément,
 Mais la seconde pourroit nuire!
 Car estant difficile à cuire
 Un homme en tout temps, en tout lieu,
 Ne doit en manger que tres peu,
 De crainte que la pauvre beste
 N'en ait une douleur de teste:
 La troisieme gêne si fort,
 Qu'elle pourroit donner la mort;
 Voilà le mal qu'elle peut faire
 A la personne temeraire,
 Dont l'estomach bon, ou mauvais
 Sans craindre rien en fait excés.

Autre explication

Mais pour expliquer d'autre sorte,
 Le sens que nôtre texte porte,
 Disant qu'utile est une Noix,
 Suivant la plus commune voix,
 Comme un Auteur se persuade,
 L'Ecole entend la Noix muscade,
 Chaude & seiche au second degré,
 Et tres excellente à mon gré,
 Mediocrement astringente,
 Qui rend une haleine plaisante,
 Et fait les deux yeux plus aigus
 Que ceux mesme du sieur Argus;
 Noix qu'on met encor en usage
 Pour oster taches du visage,

Chasser les vents par bas & haut,
Et faire pisser comme il faut.

La seconde Noix est nuisible,
Et peut causer un mal sensible
A qui la mange par excès :
S'il n'y donne bon ordre après,
Telle peut estre l'avelaine,
Que souvent on digere à peine,
La Noix commune mesmement
Se cuit fort difficilement,
Et cause aussi douleur de teste,
Qui dedans fortement s'arreste,
Quand un gourmand à son repas
En mange plus qu'il ne doit pas.

La troisième qu'on croit mortelle
Est l'Anacarde, ou la Metelle,
Qui font plus de maux que de biens :
Celle-cy fait mourir les Chiens,
Incontinent qu'ils l'ont mangée,
Sans estre avec rien mélangée,
Elle est excessive en froideur,
Et celle-là par sa chaleur
Cause aux jeunes gens mille peines,
Leur brusle le sang dans les veines,
Et peut leur servir de poison
En toute sorte de saison.

*Comme il faut regler ses repas suivant les
quatre saisons de l'Année.*

CHAP. XXIV.

Temporibus veris modicum prandere juberis,
Sed calor æstatis dapibus nocet immoderatis,
Autumni fructus caveas, ne sint tibi luctus,
De mensa sume quantum vis tempore brumæ.

*Du Printemps & des maladies qui arrivent
en cette saison.*

AU Printemps il faut peu disner,
Si l'on ne se veut point gesner,
J'entends que peu de nourriture
Est convenable à la nature
Sur la fin principalement,
Et non pas au commencement
Que la chaleur accoutumée
Dedans nos corps est renfermée,
Par la grande froideur de l'air
Aussi bien que durant l'Hyver
Or afin de le bien comprendre,
Ce regime se doit entendre
D'un corps rempli d'un phlegme crû,
Qui le rendra tout malotru
Pour s'estre amassé dans la panse
Durant l'Hyver en abondance,
Si la diete à ses repas
Au Printemps il n'observe pas;

108 *Comme il faut regler ses repas &c.*
Afin que la chaleur plus forte
Cuise cette humeur & l'emporte,
Et la chasse à la fin dehors
Au lieu de s'employer pour lors
A cuire cette nourriture,
Qui surchargerait la nature,
Et pourroit augmenter l'humeur
Que durant ce temps la chaleur
Fait fondre dans le corps de l'homme,
Dont ainsi qu'une beste à somme
Sujette à porter cent travaux
Il porte une charge de maux,
Comme haut mal, & dame goutte,
Où l'on croit que ne voyons goutte,
Catharre, coqueluche, toux,
Dartres, pustules, lepre & cloux,
Bosses, bile noire, & furie
Au temps que la féve est fleurie,
Comme Hippocrate homme d'esprit
Dans ses aphorismes l'écrit,
C'est pourquoy Monsieur le Careme,
Fait à plusieurs un bien extrême,
Qui n'a point de comparaison,
Quand il vient en cette saison,
Car durant ce temps la diette
Est une excellente recette.

De l'Esté.

Elle est aussi bonne en Esté
Pour bien conserver la santé,

l'ose le jurer, & ie gage
 Que plusieurs en sçavent l'usage :
 Car les pores estant ouverts
 Les esprits s'en vont au travers,
 Pour ce sujet nature crie
 Qu'elle veut estre peu nourrie,
 De crainte que nôtre chaleur
 Qui pour lors est toute en langueur
 De nos corps ne soit debusquée,
 Ou par aliments suffoquée,
 Pour cét effet en temps & lieu
 Il faut manger souvent & peu,
 Et s'humecter aussi la panse
 Avec eau fraîche en abondance,
 Meulée avec d'excellent vin
 Pour temperer ce jus divin,
 De peur que sa chaleur n'enflamme
 Le corps de l'homme & de la femme.

Les maladies d'Esté.

Maux de bouche vomissements,
 Par derriere flux d'excrements,
 Douleurs de gorge & des oreilles,
 Avec cruautéz nompareilles,
 Fièvres chaudes, yeux chassieux,
 Et cent autres maux furieux
 Ont durant ce temps tant de vogue
 Qu'ils s'attaquent mesme au plus rogue.
 Ainsi pour garder la santé
 Durant la saison de l'Esté,

110 *Comme il faut regler ses repas &c.*
Il faut observer la diette,
Et pour suivre ce beau precepte
Humer dans la ville & les champs
De bons boüillons rafraîchissans.

De l'Autonne.

Ne mange point de fruits d'Autonne,
Qui peuvent nuire à ta personne,
Ils sont crus & ne valent rien,
Quand mesme on se porteroit bien,
Ils corrompent nôtre nature,
Ils engendrent la pourriture,
Et font un sang assés mauvais,
Quand on en use par excés;
Que si ton corps est cacochime
Observe encor mieux ce regime,
Mesme les Figues & Raisins,
Qui sont les fruits les plus divins,
Te peuvent causer de la peine,
Et rendre ta panse mal saine.
Bois en ce temps pour ta santé
Un peu plus de vin qu'en Esté,
Mais songe que l'on se gouverne
Selon sa bourse à la Taverne,
Et malgré le grand Dieu Bacchus
Messe de l'eau parmy son jus.

De l'Hyver.

Durant l'Hyver fais grande chere,
Sans avoir soin d'aucune affaire,
Sinon de manger sobrement
Pain, viande & fruits gaillardement,

Le ventre au feu , le dos à table ,
Et boire bon vin delectable
A la santé de tes amis ,
Car en ce temps il est permis
Au riche , au gueux , à la canaille
De faire souvent la ripaille ,
Et de bien échauffer son corps
Par le dedans & le dehors ,
A moins que la fièvre gourmande
Te vint condamner à l'amande :
Le n'ay rien à dire en ce cas ,
Sinon qu'il faut à tes repas
Faire diette à l'ordinaire ,
Comme une chose nécessaire ,
Mais autrement boy de bon vin ,
Et fourre tout dans ton boudin ,
En ce temps la chaleur entrée
Et dedans nos corps concentrée ,
Digereroit le fer entier
Comme l'Autruche fait l'acier.
Cette doctrine est assurée
Et par Hippocrate averée ,
Qui dit que l'Hyver , au Printemps
Vêtres sont chauds , qu'on dort long temps ,
Et que plus la chaleur est grande ,
Plus d'aliment elle demande ,
D'où vient que jeunes & vieux fous
Sont affamez comme des Loups :
Ainsi le pain , la bonne viande ,
Et toute autre chose friande ,

112 *Comme il faut regler ses repas &c.*

Comme sont les fruits qui sont meurs,
Et qui sont cuits s'ils sont trop durs,
Tous les iours de chèque semaine
Peuvent entrer dans ta bedaine,
Si tu n'as le corps pituiteux,
Et farcy de phlegmes visqueux,
Car une telle nourriture
Pourroit offencer la nature
Par l'abondance d'excrements,
Qui retenus durant ce temps
Seroient aussi de la partie,
Et rendroient ta chair amortie,
Les pores n'estant point ouverts
Afin de passer au travers.
Pour cét effet que ta personne
Mange une viande qui soit bonne,
Telle est le Mouton & le Veau,
Le Chappon & le Chevreau,
Chairs qui ne sont point pituiteuses,
Et presque point excrementueuses;
Mais gens dont l'estomach est bon
Peuvent manger Bœuf & Cochon,
Et chair d'une pareille sorte
Qu'aisément leur panse supporte,
C'est ce que nôtre Ecole apprend
Au Docteur le plus Reverend.

*Du mélange & de l'ordre du boire & du
manger, & de l'usage des Oeufs.*

CHAPITRE XXV.

*Inter prandēdum sit sæpè parūmq̃ bibendum:
Vt minus agrotēs non inter fercula potes,
Si sumas ovum, molle sit atq̃ novum.*

Pour faire un mélange agreable,
Quand tu seras assis à table,
En mangeant bois souvent & peu,
Et garde cecy comme un vœu,
C'est un advis que ie te donne
Qui peut servir à ta personne
Pour rendre mollet l'aliment,
Le porter au corps aisément,
Et pour aider à la nature
A cuire mieux la nourriture:
Mais sur tout tu ne dois jamais
Boire sinon à petits traits,
Si ton estomach ne demande
Plustost du vin que de la viande:
Car quand un homme a soif, pour lors
Il se doit humecter le corps,
Soit d'eau, de vin, ou de ptisane,
De peur d'estre plus sec qu'un Afne,
Et qu'ainsi la chaleur un jour
Ne luy jouïast un mauvais tour,

14 *Dumélange & de l'ordre'du boire &c.*
Ainsi quand ta soif fera grande ,
Tu peux en mangeant pain & viande
Gouster le bon vin à longs traits ,
Qui soit excellent & bien frais ,
Et qui soit trempé pour bien faire ,
Afin que mieux il defaltere ,
Et qu'il t'excite sans danger
A plus joyeusement manger ,
Pour tenir ton écuelle nette
Ainsi que je te le souhaite ;
Mais aussi pendant ton repas ,
Si la soif ne t'opresse pas
En mangeant si tu me veux croire ,
Tu dois successivement boire
A petits coups sans craindre rien ,
Et ce faisant tu feras bien ,
De peur de rendre trop humide
Ton ventricule plein , ou vuide ,
Qui rempli de telle liqueur
N'auroit pas assés de chaleur ,
Et seroit enfin si debile
Qu'il ne pourroit faire un bon chile ,
Ny retenir rien dans son corps
Estant trop humecté pour lors.

De la Boisson entre les repas.

Pour avoir peu de maladie
Et vivre sain durant ta vie,
Fais ce qui fuit , n'y manque pas ,
Ne boit point entre tes repas ,

Sinon quand la soif t'inquiete,
Ou quand la coction est faite,
Car boire froid en ce temps nuit
A nôtre aliment qui se cuit,
Et s'il est cuit, un tel breuvage
Porte à l'estomach du dommage,
Il en devient trop humecté,
Il flotte en sa capacité,
Et par là souvent les nausées
Peuvent encor estre causées,
Outre que l'on n'ignore pas
Que le boire entre les repas
Peut exciter l'hydropisie,
Quand un homme à sa fantaisie
Rafraîchit un peu trop son corps
Par dedans, plustost que dehors,
Sçavoir ratte, estomach & foye,
Puis adieu le ris & la joye,
Puisque de là précisément
Provient le bon temperament.

Des Oeufs.

Que si tonappetit te porte
A manger un Oeuf fais en sorte
Qu'il soit frais, & qu'il soit mollet,
Il en aura meilleur effet:
Car son suc amy de nature
Fera meilleure nourriture,
Sera plus humide & moins chaud,
Et temperé comme il le faut,
Ce qui fera que ta caillette
Carressera mieux la fillette.

Des qualitez du bon pain.

CHAP. XXVI.

Panis non calidus, nec fit nimis inveteratus,
 Sed fermentatusque, oculatus, fit benè coctus,
 Et falsus modicè, ex granis validis electus,
 Non comedas crustâ, cholera quia gignit adustâ,
 Et panis falsus, fermentatus, benè coctus,
 Purus fit sanus, non talis fit tibi vanus.

*Près du Pain qui ne soit ny trop vieux, ny trop chaud,
 Mais levé, peu salé, cuit, cillé comme il faut,
 Composé de bons grains, & fait d'un Maître habile,
 Ne mange point de crouste, elle engendre la bile:
 Ainsi le Pain salé, levé, cuit, pur & frais,
 Soit tenu pour le bon & non pour le mauvais.*

Du Pain chaud.

Pour ne point commettre un deffaut,
 Ne mange point ton pain tout chaud,
 Il ne vaut rien pour les bons freres,
 Il enfle & bouche les visceres,
 Il fait soif, descend lentement,
 Il remplit le corps promptement,
 Et son humidité visqueuse
 A l'estomach est onereuse,
 Quoy que pourtant il est tres seur
 Qu'il le cuise mieux que le dur:
 Le pain chaud a l'odeur si bonne
 Qu'elle réjouit la personne,

Qui par des foiblesses de cœur
Tombe quelquefois en langueur,
Et qu'elle luy sôûtient la vie,
Qui luy seroit plustost ravie,
Democrite par ce secours
Se la prolongea de trois iours,
Quoy qu'il fust cassé de vieillesse,
Et dans une extrême foiblesse:
Tu ne dois pas manger aussi
Un pain qui soit dur & moisi;
Il rend l'homme mélancholique,
Et le seiche comme un ethique.

Du choix du Pain.

Mais prens un pain ny frais, ny vieux,
Cuit de trois iours, ou bien de deux,
Et fait d'une paste levée,
Qui soit de tout point achevée,
Afin que le pain plus leger,
Soit d'un meilleur goust à manger;
Qu'il paroisse de bonne mine,
Et profite à nôtre poitrine,
Car un Pain de cette façon
Est propre à nourrir un garçon;
Et cuit sans levain au contraire,
Ce n'est point un mets salutaire.

Du Pain œillé.

Un Pain donc ainsi travaillé
Deviendra bon & bien œillé,

C'est à dire poreux & rare,
 Que pour un friand on prepare,
 Dont il peut user en santé
 Sans aucune incommodité
 Tel est le bon Pain de Gonnelle
 Qu'il mange avec delicatesse,
 Et le favoureux Pain mollet
 Pour son estomach tendrelet,
 Que facilement il digere
 Comme vne viande tres legere.

De la cuisson du Pain.

Il faut encor pour estre bon
 Qu'il soit fait d'un Maistre garçon,
 Qui le petrisse & l'accommode,
 Et qui le cuise avec methode,
 Dans un four ny trop, ny peu chaud,
 Afin qu'il soit cuit comme il faut,
 Sans crudité, ny sans brulure,
 Sans blancheur, ny sans noircessure,
 S'il est peu cuit, il est pesant,
 A nôtre estomach malfaisant,
 Qui ne peut l'achever de cuire,
 Mais s'il l'est trop, il nous peut nuire,
 Car il devient si sec pour lors
 Qu'il nous desseiche trop le corps,
 Et le rend à la fin debile
 Par mélancholie, & par bile.

Du Pain salé.

Fais encore saler ton pain,
 Le sel qui le rendra plus sain

Ostera le goust insipide,
 Qui dedans la Paste preside,
 Le rendra beaucoup plus leger,
 Et d'un meilleur goust à manger,
 Quoy que pourtant pour l'ordinaire
 Le sel ne soit pas necessaire
 Pour assaisonner le bon pain,
 S'il n'y manque point de levain.

*Quel Blé est le meilleur, où il croist aux
 environs de Paris, & du choix des
 Meules de Monlin.*

Pour faire un Pain plus agreable,
 Prens du grain qui soit convenable,
 Espais, pesant, jaune en couleur,
 Excellent de goust & d'odeur,
 Qui difficilement se brise,
 En farine & son reduise,
 Doux, poly, clair, & de trois mois,
 Meur, & net, & sur tout fais choix
 D'un Froment crû dans grasse terre,
 Comme Beaulce, Brie & Nanterre,
 Le terroir de France compris,
 D'où viennent bon Bleds à Paris,
 Qu'on meut sous une Meule dure,
 Pour faire une bonne Mouture,
 Car la Meule tendre à tous coups
 Dans la fleur laisse des cailloux:
 Les Meules d'autour de Tholose,
 Ainsi que Guillandin expose,

110 *Des qualitez du bon Pain.*
Se font d'un caillou sablonneux ,
Plein d'un Animal veneneux ,
Qui n'est qu'une rouge Grenouille ,
Plus petite qu'une Citroüille ,
Qu'on doit tirer auparavant :
Car cet Animal se crevant
Empoisonneroit la Farine ,
Qui vaudroit pire que famine :
La Meule de blanche couleur
A quelque chose de meilleur ,
Que non pas une Meule noire
Que porte un autre territoire ,
Bonne à mouldre le menu grain ,
Dont l'onpeut faire de bon Pain
Cependant que la Meule blanche
Meut le grain plus gros en revanche.

Des Moulins.

Mais dans Ville, Bourg, ou Hameau
Meut tes bleds aux Moulins à l'eau ,
Car la Farine en est meilleure ,
Et bien moins à moudre demeure
Que dedans un Moulin à Vent ,
Qui ne meut point également ,
Mais fait la Farine grossiere ,
Et moins bonne & moins familiere ;
Que non pas un Moulin à l'eau ,
Qui sur la Seine est en Batteau ,
Où la Farine mieux mouluë
Devient plus mince & plus tenuë,

Puis

Puis après le tour est passé
Dans un crible menu percé,
Dont on fait une bonne pâte,
Non point apprestée à la haste,
Mais à loisir & suivant l'Art
Cuitte dans un four chaud à part.

De la Crouste de pain.

Outre cecy l'Ecolle adjoûte,
Que tu ne manges point de Croûte,
Si tu ne veux estre mal sain,
Ou bien si tu n'as le dessein
Suivant l'Art de la Medecine
De te desseicher la poitrine,
Qu'humectent quantité d'humeurs,
Qui causent de grandes langueurs:
En ce cas si tu me veux croire
Sans craindre bile jaune & noire,
Prends la croûte, mais autrement
Tu n'en dois user nullement,
Sur tout si ton corps est debile,
Et déjà trop chargé de bile,
Car d'un tel pain sec & brulé
Dans l'homme qui s'en est saoulé,
Ce ne doit pas estre merveille,
S'il en vient une humeur pareille,
Qui soit brûlée, & que le corps
En reçoive de grands efforts:
Mais sur tout mange de la mie
Qui de la nature est l'amie,

F

Et qu'elle peut facilement
 Changer en un bon aliment,
 Sans recevoir aucune injure
 D'une semblable nourriture.

De la diverse sorte de Pain.

Pour donc vivre gaillard & sain
 Mange à ton repas de bon pain,
 Levé, salé, de bonne mine,
 Bien cuit, fait de blanche Farine,
 Car si le Pain est autrement,
 Ce n'est pas un bon aliment.

Ainsi laisse les Tartelettes,
 Les Gasteaux & les Tourtelettes,
 Gauffres & Biscuits & Bignets,
 Et ces autres sortes de mets,
 Bons pour gens qui sont las de vivre:
 Mais si tu me desires suivre
 De peur d'alterer ta santé
 Ne vis point en enfant gâté,
 Quitte ces machines de gueule,
 Et n'en use pas d'une seule,
 Mange de bon Pain de froment
 Pour vivre tousiours sainement,
 Et pour mieux engraisser ta coine,
 Laisse le Pain d'Orge & d'Avoine
 Et de Segle à ces bonnes gens
 Qui travaillent tousiours aux champs,
 Quoy que le Pain d'Orge nettoye
 L'on n'en mange point avec joye,

Il est pesant & nourrit peu,
 Mais pour bien tenir le milieu :
 Mêle le Froment avec l'Orge,
 Et le fais passer par ta gorge ;
 Le Segle ne se cuit pas bien,
 Gêne l'estomach plus que rien,
 Pourtant Segle & Froment ensemble
 Lâchent le ventre ce me semble.
 Le Pain fait d'Avoine, ou de son
 Est fort mauvais pour un garçon,
 Et n'est bon que pour Chiens de chasse,
 Ou pour des Gueux portans besace,
 Si le son contient avec soy
 Peu de Farine, & c'est pourquoy
 Le Pain fait de pure Farine,
 Est le meilleur à la poitrine :
 Pour le Pain qu'on appelle à tout
 Un gaillard en vient bien à bout,
 Dont l'estomach robuste & jeune
 Aime mieux deux Festes qu'un jeune.

ADDITION A L'ECOLLE DE
Salerne : De l'origine du Pain, de ses In-
venteurs devant & après le Deluge, &
autres curiositez sur ce sujet.

Avant le crime originel,
 Dont Adam se fit criminel,

124 *Addition à l'Ecolle de Salerne,*
Il mangeoit figue, Prune, Poire,
Cerise rouge & meure noire,
Peschés, Framboises, Abricots,
Enfin des fruits beaux, bons & gros,
Que sans aucune Agriculture
Luy produisoit dame Nature:
Mais si tost qu'il fut criminel
Le pauvre homme se vit mortel,
Banny du Jardin des délices,
Fut en butte aux rudes supplices,
Contraint à travailler sans fin
Pour avoir un morceau de pain,
Et d'exercer l'Agriculture
Pour en tirer sa nourriture,
D'où ie dis qu'en ce temps Adam
Ne se repaissoit point de glan,
Mais d'un Pain de blanche Farine,
Qui n'avoit point mauvaise mine,
Que par le travail de ses bras
Il preparoit pour ses repas:
Ainsi Dieu pour punir son vice
Luy fit naistre pour son supplice,
Et pour rassasier sa faim,
Le moyen de faire le Pain,
Qui depuis ce temps, comme on juge,
Continua iusqu'au Déluge;
Mais depuis le Déluge aussi
Le monde eût bien plus de soucy,
Car la terre estant repeulée,
Et de maigreur trop accablée,

Ne produisoit en divers lieux
Aux gens les plus laborieux
Aucun Bled propre à faire miche ;
Ainsi la terre estoit si chiche
Qu'elle obligeoit les Habitans
A vivre seulement de Glans,
Tels ont esté ceux d'Arcadie :
Mais ie ne croy pas quoy qu'on dié
Que Glans à tout le genre humain
Ayent un temps servy de pain,
Puisque l'on usoit d'autres viandes :
Les Medes mangeoient des Amandes ;
Les Getuliens des Animaux,
Les Indiens des fruits des Roseaux,
Les Tyrinthiens usoient de Poires,
Et d'autres selon nos Histoires
Ne mangeoient rien que des Poissons ;
Qu'ils prenoient à leurs Hameçons,
Dont il se frottoient la Babine,
Comme disent Solin & Pline,
Herodote, Strabon, Ælian,
Mela, Philostrate, Arrian :
Neâtmoins quoy que les premiers hōmes,
Plus ignorants que nous ne sommes,
Fussent assez necessiteux,
Cependant Messieurs les Hebreux
Mangeoient du pain pendant leur vie,
Puisqu'ils quitterent leur Patrie
Sterile en Bleds, Fruits & douceurs,
Pour en aller chercher ailleurs ;

126 *Addition à l'Ecole de Salerne,*
Mais comme de façon diverse
Par tout s'establit le commerce,
De mesme l'usage du pain
Fut plus commun au genre humain,
Et comme en temps de Paix & Guerre
Un seul homme dessus la terre
N'en pouvoit estre l'Inventeur,
Il eût aussi plus d'un Auteur,
Ceres cette Deesse antique
En instruisit le peuple Attique,
L'enseigna chés les Siciliens,
Ainsi que chés les Italiens :
Habide Røy fit en Espagne
Cultiver Jardin & Campagne,
Et Triptolème aux Eleusins,
Et Saturne chés les Latins,
Où la terre estoit toute en friche
Y firent faire Pain & miché :
Enfin chaque Peuple divers
Eût son Auteur dans l'Univers,
Qui prit la peine de l'instruire
De faire le pain & le cuire :
Mais les premiers de tous d'entr'eux
Ont esté Messieurs les Hebreux,
Qui de Noé sceurent la mode
De faire un pain bon & commode,
Noé l'apprit des Peres vieux,
Gens qui furent laborieux,
Et vivoient devant le Déluge,
Et ceux cy comme ie prejugé

L'apprirent d'Adam & Cain ,
Pere pécheur & fils malin ,
Qui furent les premiers du monde ,
D'où vient cette viande feconde ,
Que leur enseigna le bon Dieu
Pour les maintenir en tout lieu ,
Viande propre à nôtre nature
Plus qu'aucune autre nourriture ,
Pour venir comme disent tous
De mesme origine que nous :
Car le Froment dessus la terre ,
Et que dans les greniers on serre
Est le Roy seul des Vegetaux ,
Comme l'homme est des Animaux ;
Mesme on sçait par experience
Qu'il vient en plus grande abondance ,
Où l'homme fait souvent son cas
Qu'en d'autres lieux il ne fait pas ,
Et que dedans un Cimetiere ,
Où corps humains sont en poussiere
Le Blé vient tres abondamment ,
Signe que c'est un aliment ,
Qui sans faire douleur , ny peine
Est bon à la nature humaine ,
Qui ne se repaist point de vent ,
Ny d'air , ny d'un simple aliment ,
Comme la Taulpe fait de terre ,
Qui la nourrit & qui l'enferre ,
Le Harang de l'eau de la Mer ,
Le Cameleon d'un pur air ,

F iij

Et du feu vit la Salamandre ,
Chose que ie ne puis comprendre ,
Puisqu'il n'est aucun Element
Qui nourrisse parfaitement ,
A moins que dans luy ne reside
Quelque peu de gras & d'humide :
Car si l'Elephant & le Loup
Mangent de la terre beaucoup ,
Ce n'est point pour leur nourriture ,
Si telle, ou semblable pasture
Ne contient pour faire repas
Quelque peu d'humide & de gras :
Mais si le Loup mange la terre ,
C'est afin que mieux il atterre ,
Et qu'il abbate le Cheval ,
Ou bien le plus lourd animal :
Si l'Elephant en use encore ,
Et que les pierres il dévore ,
Il faut croire certainement
Que ce n'est point par aliment ,
Mais pour luy décharger le ventre ,
Et purger l'humeur dans son centre ,
Dont il est tout à fait impur ,
Et qui le rend mesme si dur ,
Qu'à peine il fiente & qu'il urine
Dont cet Animal se chagrine :
Ainsi puisqu'on void clairement
Qu'il n'est point de pur Element ,
Qui dans le monde rassasie ,
Et qui nous maintienne la vie

A moins que Dieu pour cette fin
Ne fasse un miracle divin,
Ce ne doit pas estre merveille
Si sa Providence qui veille,
Sur Animaux grands & petits
S'accomode à nos appetits,
Et d'une bonté sans seconde
Dés le commencement du monde,
Elle a fait naistre un petit grain
Utile pour faire du Pain ;
Grain qu'en François Froment on nomme,
Portant la figure de l'homme,
Comme la Feugere en son Tronc,
Quand il est un peu gros & long,
Porte les Armes de l'Empire
Mieux faites qu'on ne scauroit dire,
Ce qui clairement paroistra
A celuy qui le coupera :
Ainsi le Froment que Nature
Produit pour nôtre nourriture
Nous représente sur son corps
La forme de l'homme au dehors,
Signe que ce fruit rassasie,
Et sert pour soustenir la vie.

De l'excès du Pain.

Mais encore que de ce grain
L'on compose un excellent Pain ;
Cependant il faut estre sobre
De crainte de mal & d'opprobre,

F. v.

130 *Addition à l'Ecolle de Salerne,*
Car l'excès du Pain ne vaut rien ;
Cause du mal & non du bien ,
Sur tout s'il est de bonne mine ,
Et fait d'une blanche farine
Il engendre dans nous des vers ,
Qui sont dangereux & pervers ,
Et sans levain mesme ie jure
Qu'il porte l'homme à la luxure ,
Ou dautant qu'un tel aliment
Dans nôtre corps produit du vent ,
Ou fait un suc mélancholique ,
Qui rend l'homme plus impudique ,
Car gens de ce temperament
Sont tous paillardz extrêmement ;
Mesme le bon Pain de Gonneffe ,
Et d'autre de pareille espece
Qu'on mange sans sel à Paris
Fait jetter souvent les hauts cris ,
Car il produit si bien la Pierre
Qu'il en abbat beaucoup par terre ,
Comme on l'a souvent observé ;
Galien parlant du Pain lavé
Dit que les viandes nourrissantes ,
D'un bon suc , quoy qu'appetissantes ;
Quand on en mange tous les iours
Peuvent jouier de mauvais tours
En bouchant les reins & le foye ,
Et comme méchant rabat-joye
Engendrer le calcul aussi
Par l'humeur , ou suc épaissi ,

Qui coulant mal par tels passages
 S'endurcit dans fous, & dans sages.
 Or selon les doctes esprits
 L'on sçait que le pain de Paris
 Est d'une si bonne substance,
 Qu'il nourrit puissamment la panse,
 Et qu'il luy donne un aliment,
 Qui coûte un peu trop lentement,
 Sur tout lors que beaucoup on mange,
 D'où ie ne trouve pas estrange,
 Alors que ie vois un Badaut
 Plus gros & replet qu'il ne faut,
 Qu'on ne guerit point, quoy qu'on die,
 Sinon par la phlebotomie,
 Qu'on pratique comme un secret,
 Pour guerir un homme replet.

*De la preparation des viandes, & de la
diverse maniere de les apprester.*

CHAP. XXVII.

Lixa fovent; sed frixa nocent, assata coërcent,
 Acris purgant, cruda sed inflant, salsaque siccant.

De la viande bouillie.

LA viande bouillie est tres bonne
 Pour entretenir la personne,

F v j

Dont le corps plein d'aridité
 A besoin de l'humidité,
 Ainsi l'homme sec & colere
 Dans son usage persevere,
 Car un tel mets assurément
 Luy sert d'un humide aliment,
 Il est de coction facile
 A son estomach est utile,
 Est convenable à sa chaleur,
 Passé sans faire de douleur,
 Coule aisément dedans le ventre,
 Comme s'il estoit dans son centre,
 Laisse dans luy peu d'excrément,
 Et maintient le corps doucement.

De la viande fricassée.

Je croy la viande fricassée
 Assés bonne pour la passée,
 Mais l'usage n'en est point sain
 Suivant l'advis du Medecin,
 Quoy que le goust soit agreable
 Pour contenter un homme à table,
 Ce qu'elle a d'humide en son corps
 Ne s'exhale point au dehors,
 Quand un Cuisinier la fricasse,
 Mais plus encor elle en amasse
 Boüillant dans la grasse liqueur,
 Dont elle attire la saveur,
 Doù ie conclus & ie proteste
 Qu'elle devient plus indigeste;

Et par son peu d'astriktion
Qu'elle cause l'obstruction,
Même alors qu'elle est avalée,
Elle agouste de viande brûlée,
Dessèche le sang puissamment,
Où le rostit incessamment,
Et restraint l'homme qui l'a mangé
S'il ne s'en passe, ou ne la change,

De la viande suffoquée.

Toute la viande d'apresent
Qu'on fait suffoquer en cuisant,
N'a jamais de mauvaise suite
Pour estre également bien cuite,
Et dans l'homme le plus caduc
Elle n'engendre qu'un bon suc;
Qui ne moleste point sa vie
Mais la viande la mieux rostie,
Que l'on ferre dans quelque lieu,
Ou que l'on laisse auprès du feu,
Et dont on retient les fumées,
Ou bien les vapeurs enfermées
Par l'enveloppe qu'on y met
Ne cause qu'un mauvais effet,
Au plus vigoureux personnage,
Qui souvent la met en usage.

De la viande rostie.

Le Rosty semble sec dehors,
Mais il est humide en son corps,
Pourtant ce n'est pas chose estrange
Qu'il seiche celuy qui le mange,

Car bien souvent en le prenant
Il luy resserre le ponant.

De la viande acre.

Alors qu'une viande est garnie
D'une picquante acrimonie,
Elle purge le corps si bien
Qu'il n'y reste après comme rien :
C'est en cela qu'elle est puissante
Mais elle est tres peu nourrissante,
Ou pour mieux dire point du tout
Cependant quand quelqu'une boult,
Elle est sans force purgative,
Ainsi que dans l'ail il arrive,
Une autre viande bien souvent,
Comme dit un Auteur sçavant,
Purge tousiours quoy que bouillie,
Soit nouvelle, ou bien envieillie,
Et ne donne point d'aliment
A nôtre corps aucunement.

De la viande crüe.

La viande crüe est si mauvaise
Qu'elle n'a rien de bon qui plaise,
Soit qu'elle ait tres peu de chaleur
Dans un estomach le meilleur,
Ou ne puisse estre digerée
Dans la personne temperée,
Elle engendre des vents mutins
Qui grondant dans les intestins
Font souvent parler le derriere
D'une dondon de Chambriere.

De la viande salée.

Les alimens remplis de sel,
 Soit que ce soit leur naturel ;
 Ou bien à force de trop cuire
 Le plus souvent nous peuvent nuire,
 Car ils nous desseichent si fort
 Qu'ils nous causent beaucoup de tort,
 Quoy que ces mets de leur nature
 Résistent à la pourriture.
 Mais c'est assés sur ce sujet,
 Il faut faire un autre projet.

De la chair de Porc & de Mouton.

CHAP. XXVIII.

Est Porcina caro sine vino peior Ovina,
 Si vinum tribuis, tunc est cibus & Medicina,
 Carnes Porcinæ cum cepis sunt Medicinæ.

LA chair de Cochon sans le vin
 N'est point un aliment benin,
 Elle est mauvaise nourriciere
 Et ie la trouve si grossiere,
 Que j'estime qu'elle vaut pis
 Que ne fait la chair de Brebis,
 Mais avec le vin elle est bonne,
 Et tres utile à la personne :
 Cette boisson par sa vertu
 Cuit ce qu'elle a de froid & cru,

126 *De la chair de Porc & de Mouton.*
Et par sa force naturelle
Chasse ce qu'elle a de rebelle.

Du petit Cochon.

La viande du Cochon de lait
Est excellente comme on sçait,
Mais comme elle est tres peu solide,
Et qu'elle est glaireuse & humide
On la farcit à cette fin
Avec Hyssope, Sauge & Thim,
Pour qu'elle ait plus de seicheresse.

Des Sangliers.

Les Sangliers sont de mesme especé
Mais ayant moins d'humidité,
Leur chair a bien plus de bonté,
Pour vivre en Animaux Sauvages
Dans les Forests & les Bocages.

Des jeunes Pourceaux.

Les Pourceaux d'un an, ou de deux
Sont tellement alimenteux,
Que Galien dit dans sa Methode
Qu'il n'est rien qui soit si commode
Que la chair de Porc au repas
Pour faire un homme gros & gras,
S'il a la force de la cuire,
Sans qu'elle ait pouvoir de luy nuire,
Non plus auparavant qu'après:
Leur viande approche de plus près
De la faveur de chair humaine,
Si foy nous fait le grand Galene,

Ou bien pour mieux dire Galien,
 Pour moy ie n'en assure rien,
 Sinon qu'ils sont durant leur vie
 Incommodés de Ladrerie,
 Et que Juifs, ny Mahometans
 N'en mangent iamais en tout temps,
 Je n'en veux pas dire autre chose,
 Devine qui voudra la cause.

De la diversité des Cochons.

Les Cochons non châtrés & vieux
 N'ont rien qui soit délicieux,
 Au contraire leur nourriture
 Est tres perverse à la Nature,
 Soit qu'ils soient rostis, ou bouillis,
 C'est un fort mauvais patrouillis:
 Ceux qui paissent sur les Montagnes
 Sont meilleurs que dans les Campagnes;
 Et l'on ne doit prendre leur chair
 Rien que pour la bonté de l'air,
 Mais pour le Lard & pour la graisse
 L'on doit plustost mettre la presse
 A faire la recherche exprés
 De ceux qui vivent aux Marests,
 De qui la viande succulente
 Fait toujours la soupe excellente.

Des Pourceaux de divers Pais.

Les Porcs de l'Isle Saint Thomas
 Vallent mieux qu'Oyseaux delicats
 Pour manger avec la Salade,
 Mesme on tient que chaque malade

Fait chere entiere à ses repas
 De ces Animaux gros & gras ,
 Qu'en temps de perte , ou bien de lucre
 On nourrit des Canes de sucre ;
 Dans la Chine les Porcs sont bons,
 Ils valent mieux que les Moutons
 De la plus fertile Campagne,
 Qui se rencontrent dans l'Espagne,
 Mais grace à Dieu j'ay le pouvoir
 De le croire sans l'aller voir,
 Car la chose est assez plausible,
 Et ne paroist pas impossible.

De la chair de Mouton.

Cependant la chair de Mouton
 Vaut mieux que viande de Cochon
 Quoy qu'on en die & qu'on en gronde,
 C'est le dire de tout le monde :
 Pour moy j'ayme bien un escot
 Où se trouve épaule & gigot,
 Et quoy qu'un Iambon de Mayence
 Soit bon dans un plat de Fayence,
 Pourtant un membre de Mouton
 N'est pas mauvais quand il est bon,
 Et sans que ma Muse te flatte
 C'est une une piece delicatte
 Qu'en mangeant souvent bien & beau
 N'engraisse pas mal un museau.

De la diversité des Moutons.

Des Moutons les uns portent cornes,
 Par fois blanches, & par fois mornes,

D'autres en ont deux , d'autres plus ,
 Les autres ne sont point cornus ,
 Tels sont les Moutons d'Angleterre ,
 Quand ils paissent en bonne terre :
 L'on tient ceux du Perou si beaux ,
 Qu'ils sont aussi grands que des Veaux ,
 Et portent quand ils sont en âge
 Comme des Chevaux de bagage.

*Des qualitez des Moutons & de leur
 chair.*

Les Moutons sont fort temperez ,
 Ils sont doux , ils sont moderez ,
 Leur chair est assés savoureuse ,
 Et presque point excrementeuse ,
 Elle nourrit abondamment ,
 Et ne cause point de tourment ,
 Ils se plaisent sur les Montagnes
 Beaucoup plus que dans les Campagnes.

*Des Moutons chastrez , & des Brebis , des
 Agneaux & des Beliers.*

Moutons chastrez d'un an , ou deux
 Ont un suc assez savoureux ,
 Et servent à la creature
 D'une excellente nourriture :
 Après eux suivent les Agneaux ,
 Qui sont d'agreables morceaux
 Pour flatter les bouches friandes ,
 Qui n'aiment que les bonnes viandes.

La chair de Brebis vient après,
 Mais c'est un assez méchant mets,
 Pour un homme dont la Babine
 Se plaist à la bonne Cuisine,
 Sans laquelle en toute saison
 Le drolle est plus sot qu'un Oyson.
 La chair des Beliers est la pire,
 Et ne peut servir à vray dire,
 Pour sentir trop fort le Bouquin,
 Qu'à nourrir un pauvre coquin.

*De la chair de Cochon mangée avec oignon
 en beuvant du vin.*

La viande des Porcs est exquise
 Et quand avec vin elle est prise
 Elle nous sert abondamment
 De Medecine & d'aliment,
 Aux iours maigres & non de jeûnes,
 Pourveu que ce soient Pourceaux jeunes,
 Qu'ils soient grassets & bien rostis,
 Apprestez & bien assortis,
 Mais pour faire la saulce entiere
 Et dissiper l'humeur grossiere,
 Que l'on y mette un peu d'oignon,
 Un tel mets deviendra si bon,
 Qu'il servira de Medecine
 Pour le ventre & pour la poitrine,
 Et de plus il se cuira mieux
 Sans laisser rien de vicieux,
 Car c'est un fort méchant regalle
 Que la chair de Cochon qu'on falle

Pour la manger durant tout l'an,
 Et quiconque en use à son dam,
 S'il n'a la force comme il pense
 De la digerer dans sa panse.

*Des intestins des Cochons & des autres
 Animaux.*

CHAP. XXIX.

Ilia Porcorum bona sunt, mala sed reliquorum.

LEs trippes de Cochon sont bonnes,
 Disent quantité de personnes,
 Et Galien nous dit avec eux
 Qu'il n'est rien de si savoureux,
 Quand bonnes gens un peu prodigues,
 Nourrissent Pourceaux avec figues,
 Ce qu'on peut avec liberté
 Faire sans prodigalité
 Aux lieux où figues sont communes,
 Comme en ce País sont les Prunes;
 Car figue seiche est un fruit bon
 Pour bien engraisser un Cochon,
 Nous dit le bon homme Aristote;
 Dans un lieu que point ie ne cotte.
 Ainsi boudins de Cochon gras,
 Sont si loüables au Repas
 Que pour la bonté de leur graisse,
 C'est un mets de Prince & Princesse;

14. Des intestins des Cochons & des &c.

Quand le Pourceau durant tout l'an
Ne seroit nourry que de Glan ,
Ou si vous voulez que d'Avoine ,
Qui refont bien son peritoine ,
Et rendent plus gros les boyaux
Que ceux des autres Animaux ,
Qui ne sont pas si bons pour vivre ,
Et pour parler clair comme un Livre
L'on sçait que plus les Intestins
De sang & de graisse sont pleins ,
Plus ils passent pour viande exquise
D'une agreable friandise.

Or les intestins des Pourceaux
Plus que des autres Animaux ,
Sont remplis de sang & de graisse :
Il faut donc qu'un chacun confesse
Qu'ils sont beaucoup plus savoureux
Que ceux des Moutons & des Bœufs ,
Et meilleurs pour la nourriture
De toute humaine creature :
Ainsi donc Messieurs les Capots ,
Soyés plus sages & moins fots ,
Mangez des Boudins & Saulcisses
Qui ne soient point trop plein d'épices ,
Car ils sont bons au Cabaret
Pour boire vin blanc & clairret ,
Ce n'est point une chose fausse ,
Mais voulez-vous une autre saulce ,
Ou pour mieux dire un autre mets ,
Le Gras-double n'est pas mauvais ;

C'est le fonds de leur ventricule,
Que l'on peut manger sans scrupule,
Aussi bien que celui des Bœufs,
Dont la chair est grasse entre deux,
Tendre, jeunette & bien friande,
Et pour tout dire bonne viande:
Mais ie croy les fraises de Veaux
Et des Chèvreux & des Agneaux,
Pour estre pleines de glandules
Meilleures que ces ventricules,
Car ils sont d'un goust savoureux,
Ils n'ont rien qui soit dangereux,
Et quoy qu'ils soient à la nature
D'une petite nourriture,
Pourtant ie connois un frisé
Qui ce mets n'a pas méprisé,
Même qui bien souvent encore
N'en mange pas mais le dévore,
Alors que d'excellent Piot
Il lampe à tire-la-rigot.



De la chair de Veau.

CHAP. XXX.

Sunt nutritivæ multum carnes vitulinæ.

L'Estime fort la chair de Veau
 Pour faire un sang bon & nouveau,
 C'est une viande nourrissante,
 Au goût gracieuse & plaisante,
 Et bonne pour les estomachs,
 Qui sont foibles & delicats :
 Car aisément on la digere,
 Comme une viande fort legere,
 Galien homme de grand credit,
 Nous l'assûre assés quand il dit,
 Que les chairs des Veaux sont tres saines,
 Qui n'ont que six, ou huit semaines,
 Qu'elles sont un bon aliment,
 Et qu'on les cuit facilement :
 Le grand Avicenne propose
 En quelque lieu la mesme chose,
 Disant que les chairs des Chévreaux ;
 Des Veaux & des petits Agneaux
 Sont d'une saveur agreable,
 Ne produisent qu'un sang louïable,
 Et rendent le corps gros & gras,
 Quand l'on en use à son repas :
 En effet ces chairs sont merveille,
 Et sont de bonté sans parcille,

Pour

Pour maintenir pendant long-temps
 Un homme dans les jeunes ans,
 Et pour chasser la maladie,
 Qui veut détruire nôtre vie,
 Car le Veau ne fait aucun tort,
 Amollit & rafraîchit fort,
 Et fait foier plus à son aise
 Un constipé, ne luy déplaist :
 Veaux âgez de neuf à dix mois,
 Sont des mangers dignes de Roys,
 Si l'on donne, dit mon Histoire,
 A ces bestes du lait à boire,
 Et des Oeufs frais pareillement
 Pour les nourrir plus tendrement.

*De la chair de Taureau, de Genisse, & de
 Bœuf,*

La chair de Taureau n'est pas bonne,
 Elle nuit à toute personne,
 Et son sang mesme est si malin,
 Qu'il fait mourir comme un venin ;
 Puisque Themistocle homme sage
 Mourut d'un semblable breuvage :
 La chair de genisse & de Bœufs
 Vaut mieux à manger que des Oeufs ;
 Sur tout la tranche & la poitrine,
 Sont excellentes en Cuisine,
 Et le Simier & l'aloyau
 Sont bons à farcir le boyau ;

G

146 *Des parties des Animaux &c.*
Enfin en tout temps l'on en mange,
L'Esté, l'Hyver & la Vandange;
Mais qu'on prenne Longe de Veau,
Et la Roüelle au renouveau.

Des parties des Animaux à quatre pieds.

CHAP. XXXI.

*Corda suillarum sunt auctio tristitiarum,
Splen quoque splenicis, est mansus sæpè salubris,
Disuadentur edi renes, nisi solius hædi.*

ENcor que nos Salernitains
Ne parlent que de ratte & reins,
Et de cœur de Bouc & de Truye,
Toutesfois il me prend envie
Pendant que ma Muse est en jeu
D'en dire davantage un peu:
Pour donc faire honneur à la beste
Je vais commencer par la teste,
Non d'un animal seulement,
Mais de plusieurs ensemblement.

De la Teste en general.

La Teste de Bœuf & de Chèvre,
D'Agneau, de Veau, Cochon & Lièvre,
Est d'un suc épais & visqueux,
Qui de luy-mesme est froidureux
Et pourtant nourrit bien un drille
Qui mange de cette beatille,

Car le foye aillés aifément
 En fait du fang abondamment :
 Or difons un mot des parties
 Dont ces teftes font afforties.

De la Langue.

La Langue eft un certain morceau ,
 Plus délicat & bon que beau ;
 Elle eft spongieufe & humide ,
 Gluante , épaille & non folide ,
 Et bonne à charmer nos mufeaux ,
 Quand elle eft d'aucuns Animaux ,
 Car de Langue de Bœuf falée
 La perfonne eft bien regalée ,
 Cependant la Langue de Veau
 Est encor un meilleur morceau ,
 Pour le gouft & la nourriture ,
 Elle eft plus friande & moins dure :
 Mais i'exalte d'un plus haut ton
 La douce Langue de Mouton ,
 Qu'on doit manger par excellence
 Eftant mefme en convalefcence.

Des Yeux.

Les Yeux de Veau par deffus tous
 Sont plus délicats & plus doux .
 Pour eftre mols & pleins de graiffe ,
 Auffi c'eft où l'on met la preffe ,
 Car dedans la teftte des Veaux
 Les Yeux font les meilleurs morceaux !

Pour nourrir de saines personnes,
Oreilles de Cochon sont bonnes,
Lors que c'est un jeune Pourceau:
L'on vante encor celles de Veau
Dont on peut manger à son aise
N'ayant rien du tout qui déplaïse,
Mais Oreilles d'un vieux Cochon
N'ont jamais rien de beau, ny bon,
Avec Beurre, Sel & Vinaigre,
Sur tout si l'Animal est maigre,
Ce mets fait plus de mal que bien,
Et vaut pis que Serpent & Chien.

De la Iouë.

La Iouë & délicate & tendre,
Que pour bien choisir il faut prendre
Doit estre de Cochon, ou Veau,
Ce n'est pas un mauvais morceau.

De la Cervele.

Mais pour venir à la Cervele,
Elle n'a rien de bon dans elle,
Si ce n'est qu'en toute saison
Elle sert contre le poison,
Par son humidité visqueuse,
Qui l'a rend si peu savoureuse
Que l'on peu tres utilement
S'en servir au vomissement,
Cervele de Veau, Porc & Lièvre;
Valent mieux que cerveau de Bievre.

Du Palais & du Museau.

Le Palais du Bœuf est tres bon,
 Mais quant au Museau de Cochon,
 Galien qui dit tousiours merveilles
 L'éleve au dessus des oreilles,
 Et l'abbaisse au dessous des pieds,
 Qui sont deux meilleures moitiés
 Que n'est un Museau dur à cuire,
 Qui par sa dureté peut nuire.

Du Cœur.

Le Cœur des Pourceaux en tout temps
 Rend les hommes plus mécontents,
 Il accroist dans eux la tristesse,
 Qui les tourmente, & qui les blesse,
 Et les fait s'ils sont ratteux
 Encor plus chagrins & hargneux;
 Il empesche que ne s'écarte
 D'un pauvre corps la fièvre quarte,
 Et rend le mal plus dangereux
 Du Scorbutique & du Lepreux:
 En effet le sçavant Plutarque
 Nous en donne une grande marque,
 Quand il assure que les Porcs
 Au ventre dedans & dehors,
 Ont presque tous pendant leur vie
 Quelques signes de Ladrerie,
 Au moins suis-je assuré d'un point
 Qu'à la langue ils n'en manquent point,
 Que leur cœur tres mal se digere,
 Que ce n'est point viande legere

150 *Des parties des Animaux &c.*
Et qu'il laisse un gros aliment,
Qui passe dans nous lentement.

Du Poulmon.

Le Poulmon chaud de sa nature
Est de seiche temperature,
S'il est dans l'Animal vivant,
Nous dit Platine Autheur sçavant,
Mais mort il est froid & humide,
Et d'un aliment peu solide,
Il est facile à digerer:
Les poulmons qu'on doit desirer,
Et qu'il faut plus mettre en usage
Sont d'Animaux d'un moyen âge,
Comme de Mouton & de Veau,
De jeune Porc & de Chèvreau.

Du Foye.

Le Foye est un certain viscere
Où l'on ne doit mettre l'enchere,
Il fait un suc un peu grossier
Quand il passe par le gosier,
Est assés difficile à cuire,
Et de quoy ie te veux instruire,
C'est qu'il fait un sang trop épais,
Qui coule lentement après,
Toutefois l'on peut avec joye
Manger au repas quelque Foye,
Sçavoir de Cochon & de Veau,
Et du Mouton & du Chèvreau,

Qui rend la veuë & claire & nette.

De la Ratte.

La Ratte est de faveur aigrette,
 Et se remplit à tout moment
 D'un suc grossier extrêmement,
 D'où ie l'estime peu de chose,
 Encor que nôtre Ecole en cause:
 La Ratte d'un jeune Pourceau,
 D'un Veau, d'un Mouton, d'un Chèvre
 Passe pour la plus excellente,
 Pour la plus saine & succulente,
 Et plus elle est rouge en couleur,
 Plus on la tient d'un suc meilleur:
 Ce viscere par ressemblance
 Donne aux maux de Ratte allegeance,
 Ainsi la Ratte d'un Asnon
 Pour cét effet est en renom,
 D'un petit Chèvre, d'une Chèvre,
 D'un Chien, d'un Renard, & d'un Lièvre.

Des Reins.

Les Reins sont ingrats au Palais,
 Ils sont d'un suc assés mauvais,
 Qu'on cuit mal quand on les avale,
 Mais qui veut en faire regale,
 Qu'il prenne les Reins d'un Chèvre,
 D'un jeune Mouton & d'un Veau.

Des Testicules.

Quant à Messieurs les Testicules,
 Ce sont certaines particules,

Que femmes ne haïssent pas
Après & devant le repas ;
Mais pour Testicules de bestes
Elles ne leur font point de festes ,
S'ils ne viennent de bons Agneaux ,
Ou bien de jeunes Animaux.

De la Matrice.

Je ne dis rien de la Matrice ,
Sinon qu'elle est nôtre nourrice
Et ie croy que de toute part
Il n'est ny jeune , ny vieillard ,
Qui n'aime bien pendant sa vie
Et sa Nourrice & sa Patrie :
Cependant pour jeune & caduc
La Matrice est d'un mauvais suc ,
Qui le plus souvent luy peut nuire ,
Cela suffira pour l'instruire.

Des Intestins.

Mais pour passer aux Intestins ,
Je dis qu'ils sont bons aux Festins :
Des petits on fait des Saulciffes
Avec chair & fines Epices ,
Et des gros sont faits Cervelats ,
Qui sont excellents aux répas :
Cependant qui voudra bien faire ,
Qu'il en fasse petite chere ,
Car ce sont mets en verité
Fort nuisibles à la santé.

Du Mesentere.

Le Mesentere, ou bien la Fraize
N'est pas une viande mauvaise,
L'on estime celle de Veau
En tous lieux comme un bon morceau,
Pour sa graisse & pour ses glandules,
Mais aussi hors ces particules,
Elle n'a rien de beau, ny bon
Pour le jeune homme & le barbon.

De la Mammelle.

La Tetine, ou bien la Mammelle
N'est pas une viande nouvelle,
Quiconque l'aime en peut manger,
Sans en recevoir du danger,
Quand elle est de Vache, ou de Truye:
Mais ma Muse à present s'ennuye,
Et me vient dire d'un haut ton
Qu'elle a bien un autre teton.



Des Oyseaux qui sont bons à manger.

CHAP. XXXII.

Sunt bona Gallina, Capo, Turtur, Scurna, Colúba,
 Quiscula cum Merula, Phasianus & Ortygometra,
 Frigellus, Perdix & Otis, Tremulusq; Amarellus.

*Ces Oyseaux sont tres bons, la tendre Tourterelle,
 La Poule & le Chapon, le Merle, & l'Estourneau,
 Le Pigeon, le Phaysan, l'Outarde & la Sarcelle,
 Le Frison, la Perdrix, la Caille & le Vanneau.*

De la Poule & des Poulets.

Pour faire un plantureux repas,
 Amy voicy des Oyseaux gras,
 Que nôtre Ecole nous envoie,
 Il faut les manger avec joye :
 Mais auparavant d'y toucher,
 Considerons quelle est leur chair.
 Qu'une Poulette a bonne mine,
 Qu'elle est excellente en Cuisine,
 Et cuitte avec Porreaux au pot,
 Qu'on en peut faire un bon écot,
 Quand elle est jeune & bien grassette,
 Et qu'elle a la plume noirette,
 Sur mon Dieu c'est le meilleur mets,
 Quel'on puisse manger iamais,

Pour bien entretenir la trogne
 Del'homme sobre & del'yvrogne:
 Mais il ne nous faut pas aussi
 Oublier les Poulets icy,
 C'est une viande incomparable,
 Pour se regaler à la table,
 Et pleine d'un excellent suc,
 Pour Roy, Prince, Seigneur & Duc:
 Car un Poulet à chair doüillette
 Vaut pour le moins une Poulette,
 Pour donner un bon aliment,
 Qui laisse au corps peu d'excrément,
 Et faire un sang qui soit loüable,
 Et nous puisse estre convenable.
 La Poulle pourt ant pleine d'Oeufs,
 Est un mets assés savoureux,
 Quoy qu'elle soit moins excellente,
 Et d'une saveur moins plaisante
 Que celle qui n'en a point fait.
 Mais ie veux t'apprendre un secret,
 Son estomach mis en poussiere
 A la vertu particuliere,
 Aussi bien que le Corignac
 De fortifier l'estomach,
 Quand avec le vin on l'avale,
 C'est une recepte Royale.

De la chair de Poulle & de son bouillon
 Sa chair vaut mieux que chair de Cocqs,
 Qui jamais ne sont gras, ny gros :
 G vj

156 *Des Oyseaux qui sont bons à manger.*

Arnauld tient qu'elle est merveilleuse
A gens dont la vie est oyseuse,
Et même excellente à manger
A ceux dont l'esprit est leger,
Elle fait la voix nette & claire,
Et meilleure qu'à l'ordinaire,
Donne une plus vive couleur,
Retire un homme de langueur,
Engendre dans luy la semence,
Et la cervelle en abondance,
Son bouillon doux & savoureux
Sert de Medecine aux Lepreux;
Pour esteindre leur bile noire,
Qui tousiours les excite à boire.

Du Sel de Poulle.

Le Sel de la Poulle est si bon
Qu'il aide à la conception,
Excite aux amoureuses flammes
Hommes, garçons, filles & femmes;
Dissipe les grosses humeurs
Qui dans le corps font des tumeurs,
Guerit morsure de vipere
Comme un puissant alexitere;
Et par un effet sans égal,
Il fait mourir cét animal,
Si foy nous fait un certain homme,
Que ie ne scay pas comme on nomme,
Sa dose est d'une drachme à deux,
Fais en l'épreuve si tu veux,

Mais prens en une iuste dose,
Pour voir & l'effet & la cause.

Des Testicules de Cocq.

Les Testicules d'un Coquet
Sont encore d'un bon effet,
S'il n'a point senty le délice
Qu'on gouste en l'amoureuse lice ;
Ils peuvent remettre en vigueur
Un malade tout en langueur,
Qui depuis long-temps est tabide,
Et dont le corps est tout aride :
Ils rendent aussi genereux
Un homme au combat amoureux,
Et font qu'il cultive sans peine
Le champ de la nature humaine,
Dont ventre dévient rondelet,
Ou petit pompon tendrelet,
Ou bien si vous voulez pomponne
En neuf mois de temps se façonne.

Du Bouïllon de chair de Cocq.

Le Bouïllon d'un Cocq vieux & roux,
Qui ne craint ny combats, ny coups,
Grand, genereux, dispos, alaigre,
Et qui de sa nature est maigre,
Est assés medicamenteux,
Pour des malades souffreteux,
De ratte, de reins & de foye,
Qui presqu'ont perdu toute joye,
Comme un bouïllon aperitif,
Qui de soy-mesme est purgatif.

Du Chapon.

Le Chapon est le Cocq Eunuque
 A qui l'on a couppé la nuque,
 Et qu'après pour manger sa chair
 L'on engraisse durant l'Hyver ;
 Un tel Oyseau mis à la broche,
 N'a guere de mets qui l'approche,
 Car c'est un manger excellent
 Pour le vieux & le vert galant,
 Il vaut encor mieux que la Poulle,
 Et n'en vois pas un qui s'en saoulle,
 L'entens qui se lasse jamais
 De manger d'un si friand mets,
 Qui le charme & qui le recrée,
 Ainsi qu'une viande sucrée,
 Que l'estomach cuit à plaisir,
 Et qui fait son plus doux desir.

De la Tourterelle.

La Tourterelle est une viande,
 Bonne & passablement friande,
 Dont l'on peut en tout temps manger ;
 Si l'on veut sans aucun danger,
 Celle qui vit dans les Campagnes
 Vaut mieux que celle des Montagnes,
 Elle est d'un sec temperament,
 Mais on la digere aisément,
 Et donne bonne nourriture,
 Encore qu'elle soit plus dure

Que le Pigeon, ny la Perdrix,
 Et qu'elle soit à plus vil prix :
 De plus elle est dessiccative,
 Et d'une puissance astringitive :
 Partant Monsieur le constipé
 N'use point de ce recipé,
 Mais quand tu vas trop à la selle
 Mange la chair de Tourterelle.

Du Sel de Tourterelle.

Son Sel guerit rougeur des yeux,
 Et ce remede pretieux
 Rend nôtre veüë aussi plus claire
 Mis avec miel & jus d'éclairé,
 Mais en eau de miel seulement
 Il l'a conserve longuement,
 Remet la luette tombée,
 Alors qu'elle en est imbibée,
 Car sans luy causer de douleur
 Il détache si bien l'humeur,
 Qui relâche cette partie,
 Qu'en fin il l'a rend garantie.

De l'Estourneau.

Le Samsonnet, ou l'Estourneau
 Passe aussi pour un bon Oyseau,
 Si ce n'est qu'il vit de ciguë
 Mais encor que ce poison tuë,
 Cependant quand il l'a mangé,
 Le venin devient tout changé,
 Et pour lors n'a plus la puissance
 De nous faire la moindre offence,

160 *Des Oyseaux qui sont bons à manger.*
En mangeant chair de Samsonnet,
Qui n'a point un mauvais effet,
Au moins pour moy qui point ne flatte
Ie la trouve fort delicate,
Et i'en ferois un bon repas,
S'il ne parloit, car en ce cas,
S'il disoit Madame Charlotte
Verse du vin, trouffe ta cotte,
Ie garderois pour compagnon
Mon gaillard Samsonnet mignon,
Quoy que sa chair soit agreable
Pour faire un bon repas à table,
Et chasser le calcul des reins,
Dont autrefois ie me suis pleins.

Du Sel d'Estourneau.

Son sel de bonté sans pareille
Avec eau de vie à merveille
Fait suër quand on est aulict,
Avec sa graisse il amollit
Les nerfs racourcis dans un membre,
Quand on le frotte dans la Chambre
Vis à vis d'un feu qui soit bon:
Il soulage aussi le barbon
Qu'afflige la goutte cruelle,
Iusques aux creux de la moëlle,
Et sert aux membres amaigris
Qu'en peu de temps il rend gueris.

Du Pigeon.

Le Pigeon, ou la Colombelle,
Dont i'aime bien la cuisse & l'aïlle,

N'a pas tant mauvaife façon,
Pour bien regaler un garçon,
Avec encor quelqu'autre chose,
Car ce seroit petite dose
De n'auoir qu'un Pigeon rosty,
Quand on a le ventre applaty;
Pour moy qui rien ne dissimule,
Un est peu pour mon ventricule,
Ie trouue qu'un vaut moins que deux;
Quoy que les Pigeons soient fiévreux,
Car ils causent fièvres diverses,
Comme les chaudes & les tierces:
Ils sont bons pour estre un peu chauds
A gens qui ne sont point ribauds,
Ils leurs échauffent la caillette,
Et leur font chercher la fillette,
Dont son ventre après bien & beau
Produit un joly fruit nouveau,
Qui ne provient point de l'eau Rose,
Mais de l'eau de quelqu'autre chose;
Ainsi Pigeons ne sont pas sains,
Quand on a des chaleurs de reins,
Et qu'on a maux d'yeux & de teste.

Des Pigeonneaux.

Les Pigeonneaux que l'on appreste,
Nourrissent pourtant un garçon
D'une belle & bonne façon,
Ils sont de coction facile,
Il les convertit en bon chile,

162 *Des Oyseaux qui sont bons à manger.*
Et sont meilleurs qu'en autre temps
Durant l'Automne & le Printemps.

Du choix des Pigeons.

Or les Pigeons qui sont rustiques,
Vallent mieux que les domestiques,
Dont l'on estime moins la chair,
Pour ne vivre point en bel air :
Mais les Pigeons & Tourterelles,
Soit les masles, ou les femelles,
Si tost qu'ils ont un an, ou deux,
Ils n'ont plus rien de bon dans eux,
Pour leur chaleur & seicheresse
Qui nous cause de la détresse.

De la Caille, & des Cailleteaux.

La Caille est d'un sue sans égal,
Mais elle est sujette au haut mal,
Et se repaist de plus encore
Assés souvent de l'hellebore,
D'où beaucoup ont opinion
Qu'elle fait la convulsion :
Pourtant sa chair n'est point mauvaise
Pour nourrir un homme à son aise,
Et croy qu'un plat de Cailleteaux
Vaut autant comme un de Perdreaux :
Car ils sont bons par excellence,
Et d'une agreable substance.

Du Sel de la Caille.

Son Sel avec esprit de vin
Pris quelque temps soir & matin,

Quand on en veut user, arreste
 Les grandes fluxions de teste :
 Car il consume & seiche l'eau
 Qui se trouve dans le cerveau,
 Et d'une personne oublieuse
 Rend la memoire plus heureuse.

Du Phaisan.

Le Phaisan est un bon Oyseau,
 Propre pour charmer un museau,
 Il est sur tout aymé des Dames,
 Qui pour bien esteindre leurs flâmes,
 Voudroient voir tous les iours de l'an
 Leurs marys changés en Faisan :
 L'on tient que c'est le Cocq sauvage,
 Et qu'il est d'un fort beau plumage,
 Au moins c'est le dire de tous,
 Et qu'il est bien sujet aux poux,
 Mais ie sçay que sa chair est chere,
 Et que pour faire bonne chere,
 S'il n'est saulce que de cherté,
 Le Phaisan doit estre achepté :
 C'est un manger digne d'un Prince,
 Pour avoir la chair tendre & mince,
 Et d'un goust exquis & friant,
 Si ce mets ne coustoit pas tant.

Du Merle.

Le Merle est bon pour la colique,
 Et pour le flux disenterique,
 Sa chair delicatte à manger
 Ne peut apporter du danger

164 *Des Oyseaux qui sont bons à manger.*
Qu'aux malades d'hemorroides,
Qui n'en doivent point estre avides,
De crainte d'accroistre leur mal
Par ce volatil animal,
De qui la viande est excellente,
Vn peu dure, mais succulente,
Et qui pourtant n'est rien au prix
De l'incomparable Perdrix.
Ces Oyseaux ont un beau ramage,
Jaune est leur bec, noir leur plumage,
Et les blancs, à ce que l'on dit,
Sont au Mont Cilene en credit.

Du Rasle.

Le Rasle est Pere, ou Roy des Cailles,
Comme disent quelques canailles,
Pour les conduire sur la Mer,
Quand elles s'en vont en Hyver,
Et les reconduire de mesme
Au Printemps avec soin extrême ;
Il est de pareille couleur,
Mais ce n'est pas un mets meilleur,
Il a les pieds d'une autre taille,
Et le bec plus long que la Caille,
Et chante aussi bien à peu près
Que les Grenouilles des Marests.

Des Perdrix.

Les Perdrix, soient rouges, ou grises,
Sont d'excellentes friandises,
Pour charmer un goust delicat,
Friand à peu près comme un Chat,

Qui dans les Champs court à la Chasse,
 Afin de farcir la carcasse,
 Leur viande en nous fait un bon suc.

Du fiel de Perdrix.

Leur fiel guerit du mal caduc,
 Et cataracte qui commence,
 L'on vante encor son excellence
 Pour rendre les yeux plus aigus,
 Et plus penetrans qu'yeux d'Argus,
 Et pour soulager la memoire,
 Si plus haut que n'est la machoire
 L'on veut s'en frotter chaque mois,
 L'un & l'autre temple deux fois.

De la moëlle, & de la chair de Perdrix.

Leur moëlle est aussi propicé
 A gens travaillez du jaunisse,
 Et leur chair qui nourrit nos corps,
 Et les rend la moitié plus forts,
 Est excellente aux phlegmatiques,
 Ayde aux personnes hydropiques,
 Excite Amans & Favoris
 A suivre l'amour de Cypris,
 Et produit dans nous cette graine
 D'où naist la creature humaine,
 Dont femme selon son desir
 A le profit & le plaisir,
 Et nous au dépens de nos veines,
 Nous en avons toutes les peines.

Du Sel de Perdrix.

Le Sel qu'on tire des Perdrix
 Contre la gravelle est sans prix,
 Il aide à digerer la viande
 Dans une personne gourmande,
 Qui mange plus qu'elle ne doit
 Corrobore l'estomach froid,
 Et par sa force singuliere
 Il incise l'humeur grossiere,
 Sa dose est de huit, ou dix grains
 Excellente aux douleurs de reins,
 La prenant dans de l'eau de vie
 Pour mieux nettoyer la vessie:
 Ce Sel est encor bon aux yeux
 Qu'il rend plus clairs & radieux,
 Dissous, selon la Medecine,
 Dans fiel de Perdrix, ou Geline.

Du Frison.

Le Frison est un autre Oyseau
 Fort approchant de l'Estourneau,
 Il est de bonne nourriture,
 Et sa viande n'est point trop dure
 Pour les malades & les sains:
 Il est si friand de raisins
 Qu'en nos cartiers il ne se range,
 Que vers la saison de vendange,
 Afin d'en manger à gogo,
 Et puis le galant fait dodo,

*De l'Outarde, Poule d'eau, Beccassines,
Francolins, & Gelinotes des Bois.*

L'Outarde est un Oyseau de proye,
Plus gros & plus pesant qu'une Oye,
Il ne se repaist point d'Oyseaux,
Mais bien de Lièvres & d'Agneaux,
Et quoy qu'il se plaise au carnage,
Il est timide de courage :
En effet cét Oyseau blessé
Meurt tost après estre offensé :
L'on trouve sa chair un peu dure,
Et de moyenne nourriture,
Aussi c'est un manger fort plat,
Et l'on feroit un meilleur plat
De Poulles d'eau, de Becassines,
De Francolins, de Francolines,
Et des Gelinottes des bois,
Qui sont morceaux dignes des Roys ;
Et croy si ma teste n'est folle
Que c'est ce qu'entend nôtre Ecolle :

Du Vanneau.

Le Vanneau dont l'on fait estat
N'est pas encor un mauvais plat,
Sa chair qui n'a point de rudesse,
Est d'extrême delicatesse,
Elle engendre peu d'excrément,
Et passe aussi legèrement :
Cét Oyseau porte sur sa teste
Une plume en forme de creste ;

168 *Des Oyseaux qui sont bons à manger.*

Il a le corps vert & luisant,
Et tout le reste assés plaisant,
Et sa nourriture ordinaire
N'est que de vers dont il fait chere.

De la Sarcelle.

La Sarcelle Oyseau sans soucy
A la chair excellente aussi,
C'est un petit Canard sauvage,
De qui divers est le plumage,
Sa teste est rouge & son bec noir,
Son corps est agreable à voir:
Mais à manger ie croy sa viande,
Plus agreable & plus friande.

Du choix des Oyseaux.

Or pour choisir les bons Oyseaux,
Tant sur terre que sur les eaux,
Il faut que le Medecin sage
Confidere le sexe & l'âge,
Le vivre & le temperament,
L'air & le lieu pareillement,
Il est certain qu'un malle excelle
Toujours par dessus la femelle,
Qu'un jeune Oyseau vaut plus qu'un vieux,
Le sanguin, que le bilieux,
Celuy des Champs qu'un domestique;
Voilà comme il faut qu'on s'applique,
A connoître un mets excellent,
Afin de traiter un galant,
Dont la delicatte caillette
Demande une viande doüillette.

D¹⁶

Du Canard.

CHAPEL. XXXIII.

O fluvialis anas ! quanta dulcedine manas,
 Si mihi cavissem, si ventri fræna dedissem,
 Fèvres quartanas non renovisset anas.

O Canard hôte de Rivière !
 Que d'une agreable maniere,
 Ta chair franche comme l'osier
 Coule aisément dans le gosier,
 Si ce n'est le mal qu'elle cause,
 Mais si j'eusse sceu cette chose,
 De peur d'en estre endommagé,
 Diable-emporte qui t'eust mangé :
 Quoy que mon ventre eust esté vuide,
 L'aurois sceu le tenir en bride,
 Car ie vivrois dans le repos,
 Sans ressentir iusques aux os
 Une forte fièvre quartaine,
 Qui me donne bien de la peine ;
 Que tu renouvelles dans moy :
 Mais ie te jure sur ma foy,
 I'en suis tellement en colere,
 Que c'est le ventre de ma mere,
 Ie n'y retourneray jamais,
 Ny pour si, pour car, ny pour mais :

H

Quel rude accès la malle peste ,
S'il me ravient ie te proteste ,
Ie te le dis franc & tout net ,
Foiïette moy comme un cascaret ,
Et veux consentir pour ma peine
De souffrir la fièvre quartaine ,
Voire mesme en dépit de moy ,
D'estre fait Canard comme toy :
Non, non ce n'est point raillerie ,
Ie ne te veux voir de ma vie ,
Mangeur de Lezards , de Crapaux ,
Unique cause de cent maux ,
Veritable aliment du Diable ,
Ne paroist iamais sur ma table ,
Ton corps que l'on garde long-temps
Engendre en Esté des Serpens ,
Ou bien des vers en abondance ,
Et mesme en temps de pestilence ,
L'usage du tout n'en vaut rien ,
Il est aussi dur qu'un vieux Chien ,
Il cause une fièvre maligne
Met l'homme en un danger infigne ,
Eschauffe & dessèche si fort
Qu'à la fin il donne la mort :
Pour tes Hallebrans patience ,
I'en veux manger sans repugnance ,
Et m'en regaler quelquefois ,
Quand ils n'ont que deux, ou trois mois,
Ils sont bons, ils sont sans malice ,
Et leur chair fait tout mon délice ,

Ils engraisent bien un museau,
Ils font le visage plus beau,
Car quelqu'un dessus tout les vante
Pour rendre une coine éclatante,
Et dissiper aussi les vents :
Enfin j'aime tes Hallebrans
Dont le corps n'a rien de rebelle,
Au contraire le ventre & l'aile
Ne produisent qu'un suc tres bon
Dans le plus debile barbon,
Et sans luy causer nulle entorse
Luy donnent mesme de la force,
Mais pour ta viande par Saint Luc,
Elle ne fait qu'un mauvais suc,
Quand elle passe par la gorge
D'un homme fort comme un Saint George,
Que si puissamment elle abbat,
Qu'elle le met en pauvre estat,
Car dans sa ratte, & dans son foye,
Ce suc noirastre qu'elle envoie
Luy fait par un triste revers
Endurer mille maux divers :
Voilà bel hoste de Riviere,
Ce que nous fait ta chair grossiere,
Dont ie promets à l'advenir
Entierement de m'abstenir.

De l'Oyson.

C H A P. XXXIV.

Auca fitit coum mensis, Campis Acheloum,
 Auca petit Bacchum mortua, viva Lacum,

L'Oyson est un bon animal
 De voix propre à faire un signal
 Il vit sans haine & sans envie,
 Il veut de l'eau pendant sa vie,
 Et mort il demande du vin,
 Par charité pour son voisin,
 Qui le dévore sur la table,
 Ainsi qu'un morceau delectable,
 Pour cuire ce qu'il a de dur,
 D'humide, d'épais & d'impur:
 Cependant si sa chair est dure,
 Elle est de bonne nourriture,
 Comme dit Celse en quelque endroit,
 Mais si Savanorole on croit,
 Elle est humide & chaleureuse,
 Et par conséquent est fiévreuse:
 Albert le Grand en quelque lieu,
 Je ne sçay pas si c'est par jeu,
 L'estime seiche, froide & dure,
 Atrabilaire de nature;
 Mais soit pour rire, ou tout de bon;
 Il parle mal de nôtre Oyson,

Sans offencer un si grand homme ,
 Puisque grand par tout on le nomme ,
 Car luy mesme il se contredit ,
 Et tous Medecins en credit ,
 Qui sont d'un sentiment contraire ;
 Tortel qui ne sçauroit se taire
 Assûre qu'en toute saison
 L'Oye est meilleure que l'Oyson ,
 C'est la veritable maxime ,
 Mais quant à moy j'ay plus d'estime
 Pour un Oyson qui n'a qu'un mois ,
 Il est plus tendre quatre fois ,
 Et croy qu'un Oyson d'une année
 Est excellent à la disnée ,
 Et qu'on en fait un bon repas ,
 S'il est pesant & gros & gras :
 Le col , les aïsses , & le foye
 Sont la plus excellente proye ,
 Ou plustost les meilleurs morceaux ,
 Qui se trouvent dans ces Oyseaux ,
 Et l'on peut faire un bon regale
 De la chair d'Oyson que l'on falle :
 Les Iuifs en mangent frequemment
 D'où l'on tire ce jugement ,
 Que la rougeur de leur visage
 Provient de ce commun usage ,
 Quoy qu'il en soit chés les Romains,
 L'on croyoit les Oyson si saincts ,
 Pour conserver le Capitole ,
 Qu'on n'osoit en faire rigole :

On estime leur jus divin
 Contre la force du venin,
 Pourtant selon quelque personne
 De l'Esté jusque dans l'Autonne,
 L'Oyson tombe d'un certain mal,
 Qui luy doit estre bien fatal
 Je dis aussi que les Oeufs d'Oye,
 Ne valent rien quoy qu'on en croye,
 Encor qu'un Autheur ait écrit
 Qu'il fassent venir de l'esprit,
 Mangés avec miel & du beurre,
 Mais ie croy que ce n'est qu'un leurre.

Remede contre la Goutte.

Mais Guainer d'un vers élégant,
 Décrit un admirable onguent;
 Qui sert à guerir de la Goutte,
 Ou bien pour l'appaiser sans doute;
 Qu'on fait avec l'Oye, ou l'Oyson,
 A cela l'un & l'autre est bon,
 Avec oingt de Cochon & cire,
 Suif de Mouton qu'il faut eslire,
 Encens, Féve, Sel, Miel, Froment,
 Qu'on met dans l'Oye adroitement,
 Puis gaillardement on l'embroche,
 Et près d'un feu clair on l'approche,
 Avec un vaisseau par raison
 Que l'on pose deffous l'Oyson,
 Où tombe l'onguent goutte à goutte:
 Qui sert à guerir de la goutte.

Ainsi que Messieurs les Goutteux
 Fassent de cét onguent pour eux,
 Pourveu qu'ils sçachent bien la dose,
 Dont ie ne dis rien & pour cause:
 Voilà la fin de mon rolet
 Adieu ie suis vostre valet.

*ADDITION A L'ECOLE DE
 Salerne: Du choix des Animaux, de leurs
 parties, de leurs âges & des Saisons que l'on
 doit en user.*

De l'Aloüette.

L'Aloüette est bonne en Novembre,
 Au mois d'Octobre & de Decembre,
 Merde & boudins de bout en bout,
 Le fiel osté l'on mange tout.

Du Canard.

Le blanc, le foye, & le derriere
 Du Canard Oyseau de riviere,
 S'il est âgé d'un an est bon,
 Pendant cette mesme saison:
 Mais l'aile du Canard sauvage
 D'un an, ou d'un peu davantage,
 Est un aliment familier,
 De Septembre iusqu'en Janvier.

H iij

Un jeune Canard domestique,
Qu'on nourrit en maison rustique,
De sept semaines à peu près
Dans sa chair n'a rien de mauvais ;
L'on mange en Esté le sauvage,
Qui n'a sinon que trois mois d'âge :
Mais pour bien faire si tu veux
Il ne faut choisir de ces deux
Que l'estomach & le derriere,
Pour en faire une chere entiere.

De l'Oye & de l'Oyson.

L'Oye est bonne qui n'a qu'un an,
Pour le riche & pour le manan :
En Hyver mange cœur & foye,
Et son croupion avec joye :
Ses petits l'Hyver & l'Esté,
Sont excellents pour la santé,
Lors qu'ils n'ot qu'un, ou deux mois d'âge.
Tu peux choisir l'Oyson sauvage,
Dont l'on estime assés la chair,
Que tu mangeras en Hyver.

De la Sarcelle & du Chappon.

En ce mesme temps la Sarcelle
N'a rien dans son corps de rebelle,
Dont tu prendras dorénavant
Tout le derriere & le devant.
Le Chappon qui n'a qu'une année
Vaut pour le moins une échinée,

Il est bon durant tout l'Hyver ,
Soit dessus terre, ou dessus Mer :
Prends en le croupion & l'aïsse ,
Mais le blanc vaut bien autant qu'elle.

De la Caille.

Pendant l'Hyver & le mois d'Aouſt ,
La Caille n'a point mauvais gouſt ,
Principalement son derriere ,
Est d'une douceur ſinguliere.

Du Pigeon.

Pour faire un repas qui ſoit bon ,
Il te faut choiſir le Pigeon ,
De trois , ou ſix , ou ſept ſemaines ,
Il fait un bon ſang dans les veines ;
Mais pour en mieux venir à bout ,
Mange ventre & cuiſſe ſur tout.

De la Poulle d'eau.

Poulle d'eau qu'en Hyver on mange
Te fera faire chere d'Ange ;
Cependant le morceau meilleur,
Est la chair voiſine du cœur.

*De la Poulle & des Poulets, en quel
temps ils ſont bons.*

Poulle d'un an , eſt excellente ,
Mais afin que point ie ne mente ,
On la doit manger en Janvier ,
Au mois de Mars & de Février :
Le croupion , le ventre & l'aïſſe
Ne contiennent rien de rebelle ,

H v

178 *Addition à l'Ecole de Salerne,*
C'est tout le meilleur de l'Oyseau
Pour charmer vieux & jouvenceau.

Poulets qui n'ont que six semaines
Sont excellents pour des Estrennes
L'aisle est charmante à nôtre gouft ;
Depuis Avril iufques en Aouft.

*De la Gelinotte des bois, quand on en
doit ufer.*

La Poulle qui vit au bocage,
Oula Gelinotte sauvage
Se doit manger depuis le temps
De Septembre jufqu'au Printemps,
Mais retiens qu'il faut prendre l'aisle,
Car il n'est rien de fi bon qu'elle.

Du Poulet d'Inde.

En Hyver il faut faire choix
D'un Poulet d'Inde de trois mois,
Dont la viande excellente & bonne
Raffaiera bien ta personne,
Son eftomach & ventre gras,
Sont fort nourriffans au repas,
Pendant la Saison estivale.

Du Plongeon & du Merle.

Pour faire encor un doux regale
En ce temps mange le Plongeon,
De qui le derriere est tres bon.
Au mois d'Octobre & de Septembre ;
Et de Janvier & de Decembre,
Voire mefme pendant l'Hyver,
Le Merle est d'une bonne chair.

Du Bizet, & du Pigeon ramier.

Du Bizet mange le derriere,
D'une saveur particuliere,
Et fais passer par ton gosier
En ce temps le Pigeon ramier,
Dont la partie anterieure
Passe pour estre la meilleure.

Des petits Moineaux.

Les moineaux en tout temps sont bons,
Pour nourrir filles & garçons,
Cependant l'on doit davantage
Durant l'Hyver en faire usage,
Car ces petits Oyseaux gaillards
L'Esté sont trop secs & paillards.

Des Perdrix, & des Perdreaux.

Soit que tu sois gourmand, ou sobre,
Prens la Perdrix au mois d'Octobre,
Elle est bonne iusqu'au Printemps,
Pour rendre delicats contents,
Son aisse avec le jus d'orange
N'a rien pour eux qui soit estrange,
Elle est d'un agreable goust:
Les Perdreaux durant le mois d'Aoust,
Et de Juillet & de Septembre
Sont bons iusqu'au plus petit membre,
Et l'on peut dire en bonne foy
Que c'est un mets digne d'un Roy.

Du Phaisan, du Pan, & du Cormorant.

Le Phaisan l'Hyver & l'Automne
A l'aisle & la cuisse assés bonne,

180 *Addition à l'Ecole de Salerne,*
Et de Phaisandeaux en Esté
Un Prince seroit bien traité,
Qui veut que dans une rencontre
Sa prodigalité se montre.
Mange tousiours la chair de Pan,
Et l'Hyver prens le Cormoran.

De la Becasse.

La merde, & la grasse carcasse
De la solitaire Becasse,
Depuis Septembre iusqu'à Mars,
Est bonne à vieux & jeunes gars.

Du Plouvier.

Le Plouvier de mesme maniere
Est excellent par le derriere,

De la Grive.

La Grive qu'on nomme aussi Tour,
Qui n'a qu'à peu près mois & iour
En l'Automne & l'Hyver est bonne.

De la Tourterelle.

La Tourterelle à la personne
Au temps de l'Automne & l'Esté.
Est utile pour la santé.

Du Mouton.

Depuis May jusques à Septembre,
Du Mouton mangeras le membre,
Qui pour estre plus savoureux
Ne doit avoir qu'un an, ou deux:
Ses pieds, ses costés, ses épaules
Vallent mieux que des coups de gaule,
Dont un coquin est maltraité.

De l'Agneau & quel morceau est le meilleur.

La chair d'Agneau qui n'a tété,
Que iusqu'à six, ou huit semaines,
Ne nous cause jamais de peines,
Et du devant on fait estat,
Pour estre le plus delicat.

*Du Veau quand on le doit manger, & de
ses parties les plus delicates.*

Ventre de Veau, foye & poitrine,
Teste & longe dans la Cuisine,
Avec la roüelle au Printemps
Rendent les dégouftés contents.

*Du Bœuf, de son âge & les parties
plus excellentes.*

La chair de Bœuf pour l'ordinaire,
N'est pas une mauvaise affaire,
Elle est bonne durant tout l'an,
Pour le Bourgeois & le manan:
Mais depuis le temps de vendange
Iusqu'au mois de Mars qu'on la mange,
Elle rend nos corps plus contents,
Lors que le Bœuf n'a que cinq ans:
Simier, poitrine, aloyau, tranche,
Sont presque aussi bons que l'éclanche;
Mais la chair d'un Bœuf desia vieux
N'a rien qui soit delicieux.

Du Lièvre.

En tout temps le rable de Lièvre
Est meilleur que la chair de Chèvre.

L'Hyver & l'Esté les Connils
Sont aussi doux qu'ils sont gentils,
Leurs cuisses, vertebres & costes
Réjoüissent fort bien leurs hostes.

Du Chévreau.

Le Chévreau d'un mois, ou de deux
Au Printemps est tres savoureux,
Ses costes, pieds, & ventre, & teste,
Sont tout le meilleur de la beste.

Des Pourceaux.

Le petit Cochon durant l'an
Est bon pour Noble & Païfan,
Ses pieds, sa peau, ses deux oreilles
Pour les delicats font merveilles.
Et le Cochon durant l'Hyver
N'a pas une mauvaise chair,
Oreilles, pieds, costes, échine
Sont meilleurs qu'on ne s'imagine:
Voilà le choix des Animaux,
Et des plus excellents Oyseaux
Que suivant les Saisons & l'âge
Tu dois choisir pour ton usage.



Des entrailles des Animaux.

CHAP. XXXV.

Egeritur tardè cor, concoquitur quoque durè,
 Sic quoq; ventriculus, tamen exteriora probantur:
 Reddit lingua bonum nutrimentum Medicinæ,
 Concoctu est facilis pulmo, cito labitur ipse,
 Est melius cerebrum Gallinæ quam reliquorum.

Du Cœur & du Foye.

LE Cœur est une viande dure,
 Et fiévreuse de sa nature,
 Dont il ne faut que peu manger,
 De crainte de s'en trop charger:
 Car on ne le cuit qu'avec peine,
 Et le plus souvent il nous gêne,
 Coulant selon nos Medecins
 Lentement dans les intestins,
 Pour le moins c'est le vray langage
 Que tient Galien dans son Ouvrage,
 Il croit aussi qu'au corps humain
 Le Foye est d'un suc tres mal sain,
 Qu'il est dur & que sa descente
 A ses dépens est assés lente.

Des Reins.

Les Reins suivant cette leçon,
 Sont de difficile cuisson,

184 *Des entrailles des Animaux.*
Et de nourriture mauvaife
Qui dans foy n'a rien qui nous plaife.

Du Ventricule.

Le ventricule mefmemment
Se cuit affés mal-aifément,
Car fa fubftance eftant nerveufe,
Et forte & cartilagineufe
Ne fçauroit eftre mise au rang
De ce qui produit le bon fang,
Mais fon fonds & fon orifice,
Afin de leur rendre justice,
Ne font pas mauvais au repas,
Pour eftre doiüillets & plus gras,
Et pour approcher de la viande,
Qui de fa nature eft friande.

Des Boudins.

Je ne dis rien des inteftins,
Dont on fait Saulciffe & Boudins,
Si ce n'eft qu'ils font durs encore
A l'eftomach qui les devore,
Que j'aime mieux ceux des Pourceaux
Par deffus les autres boyaux,
Qu'eftant gras ils peuvent moins nuire,
Pour eftre plus aifés à cuire,
Et meilleurs à faire Feftrin,
Pour un déjeuner de matin,
Afin de boire chopinette,
Et mieux danfer la boivinette.

De la Langue.

La Langue est certain instrument
De bon suc & bon aliment,
Comme Avicenne fait entendre,
Elle est douce, friande & tendre,
Se cuit aisément, & pour lors
Est excellente pour le corps,
Elle est aussi tres savoureuse,
Mais estant lâche & spongieuse,
L'on peut prononcer hautement
Qu'elle donne moins d'aliment,
Qu'une viande un peu plus solide,
Qui n'est pas aussi tant humide;
Voilà quel en est mon avis:
Mais poursuivons nôtre devis,
La plus excellente des langues,
Non pas pour faire des harangues;
(Car j'ay leu dans un Livre vieux
Que celle des femmes vaut mieux,)
Mais pour estre friande & bonne,
Et réjoüir une personne,
Et luy faire chere en tous lieux,
Celle du Pourceau vaut le mieux,
La langue de Bœuf bien seichée,
Sallée & cuite, & bien mâchée,
Fait merveilles dans un escot,
Pour vuidier la pinte & le pot,
Et donne un aliment passable.

Du Poulmon & de la Ratte.

Le Poulmon est assés loüable,

186 *Des entrailles des Animaux.*
Car il se cuit facilement,
Et descend aussi promptement,
Mais ie jure foy de Poëte,
En quelque saulce qu'on le mette,
Soit dans un petit, ou grand plat,
Que c'est toujours un mets fort plat,
Et que cette chair estant cuitte
N'engendre que de la pituite:
Ainsi la ratte tout de bon,
Vaut encor mieux que le poulmon,
A raison de sa pointe aigrette,
Dit Galien sçavant interprete,
Mais ie crois pour en parler bien
Qu'un tel aliment ne vaut rien.

De la Cervele.

On croit le cerveau des Gelines
Bon au flux de sang des narines,
Et qu'on ne s'en sert pas en vain,
Quand un Medecin est certain
Que le sang pour qui l'on l'appreste
Vient des membranes de la teste.
Orentre les autres cerveaux
De toutes sortes d'Animaux,
Pour estre beaucoup moins humide,
D'une substance plus solide,
Et pour avoir plus de chaleur
Le cerveau de Poulle est meilleur,
Quand avec le sel & l'épice
On le corrige de son vice,

Car il nourrit abondamment ;
 Et fait croistre pareillement
 Pour la bonté de la substance ;
 Et la cervelle & la semence :
 C'est pourquoy beaucoup ont écrit ;
 Qu'un tel mets fait venir l'esprit ,
 Et qu'il soulage la memoire ,
 Puisqu'on le dit ie le veux croire ;
 Pris avec du vin en tout temps
 Il est bon contre les Serpens ,
 Quand on en use avec adresse .
 L'on tient pour la delicatesse
 Qu'est fort excellent le cerveau
 De Becasse & de Pigeonneau ,
 Et qu'il vaut mieux en Medecine
 Que la cervelle de Geline :
 Le cerveau de Porc n'est pas bon
 Au prix de la chair d'un jambon ,
 Il est ennemy de nature
 Pour estre de substance impure .
 Cervele de Veau , de Lapin
 Et d'Agneau mangée au matin ;
 Avec du sel & de l'épice
 Ne portepoint de prejudice
 A l'estomach sain & réglé ,
 Qui de ce mets s'est regalé .

Des parties des Oyseaux.

CHAP. XXXVI.

Cestat laus hepatis, nisi Gallinæ vel anatis.

Pendant que ma Muse est en joye,
 Devant que de parler du foye,
 De la Geline & du Canard,
 Je veux sans attendre plus tard,
 Qu'elle se rende assujettie
 A traiter de chaque partie,
 Qui se trouve dans les Oyseaux,
 Meilleurs que des casse-museaux,
 Et pour discourir de la Teste
 Je vay commencer par la Creste.

De la Creste.

La Creste & sous creste de Cocq
 Sont un peu moins dures qu'un roc,
 Pour estre à l'air trop exposées.
 Dont elles sont bien moins prisées;
 Quoy que dans bisques & pastés,
 Dont tant de Messieurs sont traités
 L'on y mesle des testicules,
 Crestes & d'autres particules,
 Pour exciter ces bons Messieurs
 A courir autre part qu'ailleurs,
 Et jouïer avec fille & femme
 Gaillardement au trou Madame.

De la Teste.

La teste qui n'a que la peau
 Est peu de chose dans l'Oyseau :
 Cependant fendue & rostie
 Avec pain & sel assortie,
 On la peut manger à loisir,
 Sans utilité, ny plaisir.

Des Yeux & du Cerveau.

Je passe les Yeux sous silence,
 Car ils sont de peu d'excellence,
 Mais la cervelle d'un Oyseau,
 N'est pas un si mauvais morceau,
 Au moins est elle plus solide,
 Un peu plus chaude & moins humide
 Que le cerveau des Animaux,
 Qui nous peut causer quelques maux :
 Cervelle d'Oyseaux de Montagnes,
 Qui vivent peu dans les Campagnes,
 Vaut mieux que celle des Oyseaux,
 Qui se plaisent au bord des eaux,
 Ou qui vivent aux marécages,
 Ou bien aux Forests & Bocages ;
 Cervelle de Perdrix, de Pans,
 De Gelines & de Phaisans,
 Sont des morceaux plus souhaitables ;
 Qu'on peut manger dessus nos tables :
 Mais le cerveau de ces Oyseaux,
 Sçavoir Pigeons & Passereaux
 Echauffe si bien la caillette
 Qu'il fait souhaiter la fillette.

Or avec vinaigre & verjus
 Le sel & l'origan de plus,
 On assaisonne la cervelle
 Pour desseicher l'humeur rebelle,
 Qui nous porte au vomissement,

Du Col.

Le col se cuit mal-aisément,
 Et l'on croit qu'il nuit à la veüe,
 Que puissamment il diminuë.

De l'aïfle.

L'aïfle a du rapport à nos bras,
 Elle est assés bonne au repas,
 Et de nourriture excellente,
 Facile à cuire & succulente,
 Pour estre exercée en tout temps
 En plein air au milieu des Champs,
 Où se dissipe l'humeur cruë,
 Qui s'y rencontre superfluë,

Du Croupion.

Le croupion est délicat,
 Et croy qu'on en doit faire estat,
 S'il n'est point trop chargé de graisse,
 En ce cas j'y mets peu la presse,
 Si ie n'ay tant soit peu de sel,
 Comme un ragoust universel,
 Afin d'empescher la nausée,
 Qui par cette viande est causée.

De la Langue.

La Langue nourrit comme rien,
 Et ne nous fait pas un grand bien,

Quoy qu'autrefois Heliogabale
 En ait fait un ample regale,
 Sur tout des Pans & Rossignols,
 Qu'il dévorait iusques aux os ;
 La langue d'Oyson, ou de l'Oye,
 Nous porte à l'Amour avec joye,
 Et fait qu'on se delecte un peu
 A joier à ce petit jeu,
 Qu'on nomme le jeu d'Amourettes
 Avec les blondes & noirettes.

Du Cœur.

Le Cœur se digere assés mal,
 Ainsi si l'humain Animal
 N'en fait point, ou tres peu d'usage ;
 Je l'en estimeray plus sage ;
 Le cœur de Vautour sert beaucoup
 Lié dans une peau de Loup,
 Quand au tour du bras on le porte,
 Il est de puissance si forte,
 Qu'il met en fuitte aux environs
 Phantômes, Serpens & Larrons,
 Empesche qu'un poison n'agisse,
 Qu'il ne nous porte prejudice,
 Ecarte de nous quelquefois
 Le couroux le plus grands des Roys,
 Et fait qu'une beste farouche
 Ne nous approche, ny ne touche,
 S'il n'est pas vray j'ay pour menteurs
 Pline & Sexte & d'autres Autheurs ;

On dit que le cœur de la Huppe ,
 Si le meisme Autheur ne nous duppe ,
 Sans l'avoir experimenté
 Est bon aux douleurs de costé.
 Cœurs de Pigeons & Tourterelles
 Rendent les amants plus fideles ,
 Et font que tous deux s'aiment prou :
 L'on tient que le cœur d'un Hibou ,
 Mis sur le sein droit d'une femme ,
 Fait qu'en dormant la bonne Dame ,
 Declare hautement franc & net
 Tout ce qu'elle a de plus secret.
 Mais laissons toutes ces fadaïses
 A croire aux personnes niaïses.

Du Poulmon.

Le poulmon se cuit aisément ,
 Mais il fournit un aliment ,
 Humide & remply de froidure
 Dans une humaine creature.

Du Gizier.

De l'estomach , ou du gizier
 L'on ne se doit rassasier ,
 Pour estre dur au ventricule.
 L'on use de sa pellicule
 Mise en poudre avec de bon vin ,
 Comme un medicament divin ,
 Pour ceux dont l'estomac debile
 Peut à peine faire un bon chile ,
 Ce qui cependat n'y vaut rien ,
 Comme nous assure Galien.

Lc

Le Gizier d'Oye, & de Geline
 Engraissé pourtant bien la mine,
 Quand les Oyseaux sont un peu gras,
 Et qu'on les mange à son repas :
 Gizier d'Aloüette & Beccasse
 Se mange avecque la Carcasse,
 Sans oster merde, ny boudin,
 Qu'on trouve bons soir & matin.

*Du Foye d'Oyson, de Canard,
 & de Poulle.*

Que l'on ne vante point de Foye,
 Que de Canard, de Poulle & d'Oye,
 J'adjouste d'Oye avec raison,
 Qu'autrefois suivant la saison,
 On faisoit engraisser à Rome,
 Pour la nourriture de l'Homme,
 Afin que d'un pareil Oyseau,
 Ce viscere fust grand & beau :
 Galien en nous parlant de l'Oye,
 Nous dit pour qu'elle ayt un bon Foye,
 Qu'on peut mêler utilement
 Du lait avec son aliment,
 Son Foye en a meilleure mine,
 C'est aussi ce que nous dit Plin,
 La Figue le rend encor bon
 Alors qu'on en nourrit l'Oyson,
 Ainsi que d'une bonne grâce
 Dans ses vers nous l'apprend **Horace.**

I

Une grande Reyne autrefois
 Commanda pendant quelque mois,
 Pour se regaler de leurs Foyes
 D'engraïsser & nourrir trois Oyes,
 Avec de l'anis de Verdun,
 Ou de l'anis sucré commun.
 Quand on veut faire bonne chere,
 On accommode ce viscere
 Avec clou, beurre, œufs & verjus,
 Et quelqu'un adjouste de plus
 Que rosty par experience
 Il donne au corps force & puissance.

Or de la Poulle & du Canard,
 Pour nourrir jeune homme & vieillard,
 Le Foye est bon, dit nostre Ecole,
 Et je croy qu'elle n'est pas folle,
 Car ce viscere humide & chaud
 Est temperé comme il le faut,
 Pour rendre une panse grassette ;
 Qui mange cette chair doüillette ;
 D'où je dis qu'il faut avoüer,
 Sans toutesfois bien le louer,
 Que de Canard & de Geline.
 Le Foye est bon à la Poitrine ;
 C'est ainsi que gaillardement
 Je declare mon sentiment.

De la Ratte & des Reins.

Les Oyseaux ont tres-peu de Ratte,
 Qui ne vaut pas qu'on s'en debate,

Et mesme tous nos Medecins,
Estiment qu'ils n'ont point de reins,
Sinon seulement la figure,
Comme on peut voir à l'ouverture.

Des Testicules.

Les Testicules d'un Coquet,
Que l'on nourrit avec du lait,
Sont d'une coction facile,
Nourrissent bien l'homme debile,
Et le font soupirer après
Pour les Vestales du marais.

De la Peau.

La Peau des Oyseaux bien rostie;
Est une assez bonne partie,
Si ce n'est qu'elle est dure un peu,
Quoy qu'elle soit bien cuitte au feu.

De la Graisse.

Je ne parle point de la Graisse,
Car c'est où je mets peu la presse,
De crainte du vomissement,
Qui ne me plaist aucunement,
Et de plus ma Muse enervée,
Va mettre fin à la corvée.



Des Poissons en general.

C H A P. XXXVII.

Si pisces molles sunt, magno corpore tolles,
 Si pisces duri, parvi sunt plus valituri.

Du Poisson mol.

Q Uand tu trouves du Poisson mou,
 Si tu ne veux passer pour fou,
 Laisse le petit, c'est le pire,
 Choisis le grand sans me dedire,
 Au nom de Dieu si tu me crois,
 Et de Madame sainte Croix ;
 Le plus gros est moins phlegmatique,
 Moins visqueux, & plus magnifique,
 Ainsi laisse le Brocheton,
 Et le Carpeau quoy qu'il soit bon,
 Mais prens le Brochet & la Carpe,
 Si tu n'as l'esprit en écharpe,
 Voire à peine d'estre capot,
 Et de passer pour un franc sot,
 Prefere à l'Anguillon l'Anguille,
 Et tu vivras comme un bon drille,
 Qui sçait bien qu'entre les Poissons,
 Qui sont mous, les vieux sont les bons,
 Pour avoir la chair plus solide,
 Moins pituiteuse & moins humide.

Du Poisson dur.

Mais lors que le Poisson est dur,
Prends le petit, c'est le plus seur,
Comme estant plus jeune, & plus tendre,
Quoy qu'un Marchand te fasse entendre:
Ton estomach le cuira mieux,
Et luy sera deliciaux,
Car les Poissons d'une chair dure
Sont de mauvaise nourriture;
Tels sont Congres, Thons & Dauphins,
Et semblables Poissons Marins,
Dont la charogne est la pitance.
Leur plus ordinaire despençe,
Qui les remplit d'un suc épais,
Qui leur donne un goust tres mauvais,
Et qui rend leurs chairs plus mal-saines,
Telles sont aussi les Balcines,
Qui sont d'une extrême grandeur
Selon le rapport d'un Autheur,
Longues de quatre arpens de Terre,
Que la Mer Indienne enferre ;
S'il n'est pas vray n'importe pas,
Pline est mon garant en ce cas.



Des Poissons en particulier.

CHAP. XXXVIII.

Lucius & perca, saxaulis, & albica, tinca,
Plagitia, & gornus, cum carpa, galbio, Trutta,
Grata dabunt pisces hi præ reliquis alimenta.

*Entre tous les poissons de l'humide element,
Prends Brochet, Perche, Sole, & Plie & Carpe & Truite,
Merlus, Rouget, Goujon & la Tanche bien cuite,
Car le corps en reçoit un loüable aliment.*

Si je ne mangé du Poisson,
Au moins j'en veux faire leçon
A qui veut en farcir sa panse,
Et dire un peu ce que j'en pense,
Suivant Gesner & Rondeler,
Qui triomphent sur ce sujet.

Du Brochet.

Le Brochet, ou Loup de Riviere,
Est nommé de cette maniere,
Pour avaller à ses repas
Des Poissons gros comme le bras,
Et de ses dents impitoyables
Devorer mesme ses semblables;
Il ne vit point dans l'eau de Mer,
Pour luy cét element amer,
Non plus au milieu qu'à la rive
N'a rien du tout qui le captive :

Mais Rivieres , Estangs & Lacs,
Sont les ordinaires esbats.
Les Brochets sont en abondance
Dans l'Italie & dans la France,
Mais l'Espagne à ce que l'on dit
N'en porte, ny grand, ny petit :
Ses dents en poudre & ses maschoires,
Si foynous font quelques Histoires,
Guerissent les ulceres vieux,
Font que l'urine coule mieux,
Tarissent fleurs blanches des Dames,
Et font viste accoucher les fâmes.
Sa chair est un excellent plat,
Pour contenter un delicat,
Peu gluante , & dure , & friable,
Et de nourriture loüable.

Du Sel de Brochet.

Le Sel du Brochet est tres bon
Avec l'eau mesme du Poisson,
Que par l'alambic on distile ,
Car ce remede est tres-utile ,
Pour guerir ulceres malins
Qui rendent bonnes gens chagrins :
Il oste taches du visage,
Et s'il est bien mis en usage,
Il chasse les pasles couleurs,
Arreste mauvaises humeurs,
Et la memoire la plus lente
Il la rend la plus excellente.

De la Perche.

La Perche d'eau douce & de Mer,
Vont toutes deux d'un mesme pair :
Pourtant la Perche de Riviere
Est une viande moins grossiere,
Et plus propre à gens delicats
Qu'à Paltroquets maigres, ou gras :
Ces Poissons vivent dans l'eau claire,
Ont une chair fort salutaire :
Ainsi ceux du Rhosne & du Rhin
Passent pour un mets tout divin ;
On tient qu'aux costez de Marseille
Ce Poisson fourmille à merveille.
Ces deux sont de mesme grandeur,
Mais ils different en couleur,
Celuy d'eau douce est plus blancheastre,
Et celuy de Mer plus rougeastre
N'a rien qu'un aiguillon pointu,
Et des dents de grande vertu.
L'autre a la maschoire endurcie,
Faitte à peu près comme une scie,
Il porte deux aiguillons forts
Pour la deffence de son corps,
Dont il perce dans la Riviere
Des Poissons de toute maniere,
Et ne pardonne qu'au Brochet,
Dont on le croit l'amy parfait,
Qu'il guerit comme Albert afsûre
De toute forte de blefsûre.

De la Sole.

La Sole est un Poisson Marin
 Excellent au goust le plus fin,
 Sa chair est gluante & durette,
 Utile à l'homme qui s'en traitte :
 Car elle engendre un suc dans luy,
 Qui ne luy cause point d'ennuy :
 Estant chassée elle est meilleure
 Que quand on la mange sur l'heure.
 Enfin chez les friands la chair
 Passe pour la Perdrix de Mer,
 C'est ainsi qu'à present tout homme
 Dans les divers Pais la nomme.

*Du Merlu & de la Moluë, en Latin,
 Albica.*

L'Asne Marin est le Merlu,
 Comme nos vieux peres l'ont crû,
 Poisson banni des bonnes tables,
 Où l'on sert des mets delectables,
 Pour estre trop fade & trop mou,
 Dont Païsans mangent leur saou,
 Et qu'on servoit jadis à Rome
 A la table d'un honneste homme,
 Car on l'achetoit à grand prix,
 A l'exemple d'Adrien six,
 Qui le mangeoit comme une viande,
 A son goust exquisite & friande,
 Quoy qu'il en soit pour moy j'ay crû,
 Qu'*Albica*, n'est point le Merlu,

I 7.

Mais que plustost est entendu
 Par ce mot le nom de Moluë,
 Qui sans sel mangée est un plat
 Qu'on tient pour un mets délicat,
 Et qui vaut mieux que la Merluce,
 Qui n'est au prix que fanfreluche.

Or il me souvient d'avoir lû
 Que la Moluë & le Merlu
 Sont peschez loin de nostre terre,
 Vers les costes de l'Angleterre,
 Et vers quantité d'autres lieux,
 Que te diront les curieux.

De la Tanche.

La Tanche est lubrique & baveuse,
 Et d'une écaille limonneuse,
 Tirant sur le jaulne & l'obscur :
 Ce Poisson est friable & dur,
 Et de nourriture passable,
 Pourtant je le croy peu louable,
 Et mesme l'estime mauvais,
 Car il se plaist plus aux Marests,
 Estangs & Lacs qu'à l'eau qui coule,
 Où jamais il ne met la foule.
 Son limon guerit le Brochet
 De la blessure qu'on luy fait,
 D'où vient l'amitié ce me semble
 Que ces deux Poissons ont ensemble.
 Quand la Tanche est cuitte dans l'eau
 On la dépoüille de sa peau,

Elle est bonne bouïllie, ou fritte,
 Soit qu'elle soit grande, ou petite :
 Fritte pourtant dans un Poësson,
 Elle est meilleure qu'au bouïllon,
 Car ainsi je la croy fièvreuse,
 Et la trouve moins savoureuse.

Du Rouget, en Latin, Gornus.

Le Rouget, ou le Cocq de Mer
 Est plein d'une excellente chair,
 De nature friable & seiche,
 Dont la substance en rien ne peche,
 Et partant d'un bon aliment :
 Arnauld prend, *Gornus*, autrement,
 Pour le Poisson qu'on nomme Anchoye,
 Miserable petite proye,
 D'un demy doigt longue à peu près,
 De qui le goust n'est pas mauvais.
 Et qu'on mange tout hors la teste,
 De mesme façon qu'on l'appreste.

De la Plie, & du Carlet.

La Plie & le Carlet sont plats,
 Poisson dont on fait de bons plats,
 Mais leur chair peu friable & molle
 N'est pas si bonne que la Solle,
 Ainsi je croy que leur bonté
 Profite peu pour la santé.

Du Sel de la Plie.

Le Sel qu'on tire de la Plie,
 Par le moyen de la Chimie,

204 *Des Poissons en particulier.*
Mis avec eau de coques d'œufs,
Comme un remede merueilleux,
Amollit duretez calleuses,
Qui font au corps tres-douloureux:
Avec jus d'Ache il amoindrit
Le mal de nez & le guerit,
Que Medécins nomment Polype,
Qui quelquefois le nez agripe,
Et contre les yeux chaffieux,
Est un remede pretieux :
Il fait bien aux maux oculaires,
Seiche les pleurs involontaires,
Et fistules pareillement
Qu'il fait reprendre habilement.

De la Carpe.

La Carpe des grandes Rivieres,
Dont on fait des cheres entieres,
Cuitte comme il faut dans le Vin,
Est un manger doux & benin,
Dont les friands par sainte Barbe
Assez souvent léchent leur barbe ;
Rostie , ou fritte c'est un mets
Assez delicat au palais :
Sa langue est de sa veur plaisante ;
Et dans les pastez excellente :
Ce manger est bon , mais je croy
Qu'il est un peu cher , c'est pourquoy
Je pense qu'un friand avare
Mange peu d'un pasté si rare.

Carpe de Riviere & d'Estang
Est feconde en œufs comme en sang,
Marque qu'elle est bien temperée,
Que sa chaleur est moderée,
Et que la chair de ce Poisson
Est d'une excellente cuisson :
Mais la Carpe noire & bourbeuse
N'a pas la chair si savoureuse,
Elle a trop le goust du Limon,
Et ne fait pas un suc si bon
Que l'autre à l'écaille dorée,
Cuitte en vin & bien embeurrée.

Du Sel de Carpe.

Le Sel de Carpe dans le flanc
Echauffe puissamment le sang,
Et l'on tient mesme qu'il écarte
Le frisson de la Fièvre quarte,
Qu'il excite le plus brutal
A l'accouplement marital,
Qu'il engendre en luy la semence,
Et qu'il resoût par sa puissance
Les phlegmes petit à petit,
Et donne meilleur appetit.
Cinq grains seulement est sa dose
Dans du vin, ou dans autre chose.

*Du Goujon, du Veron, & de la
Loche.*

Le Goujon d'eau douce & de Mer,
N'a pas une mauvaise chair,

206 *Des Poissons en particulier.*
La nourriture en est legere,
S'il vit dans une eau pure & claire:
La Loche & le petit Veron
Approchent tous deux du Goujon,
Le friand les ayme à merveille,
Et les mange à saulce pareille.

De la Truite.

La Truite est un certain Poisson,
Qui n'a pas mauvaise façon,
Son dos est marqueté de rouge,
Peint à peu près comme est un Bouge,
Et sa chair rouge aussi dedans,
N'a point de fascheux accidents,
Quand il est jeune il est blancheâtre,
Et vieux il devient plus jaunâtre:
Il se plaist dans les froides eaux
Des Rivieres & des Ruisseaux,
Sa viande est assez bonne à table,
Nourrissante, dure & friable,
Qu'on met au rang des aliments
Qui n'ont que tres peu d'excrements:
La Truite prise en la Riviere
N'est pas d'une chair si grossiere,
Que l'autre qui prend ses esbats
Dans les Estangs, & dans les Lacs,
Où la Truite est plus savoureuse,
Quoy qu'elle soit plus limonneuse,
Mais dont le suc apperissant
Est moins que l'autre nourrissant.

Du Sel de Truite.

Son Sel guerit l'épilepsie,
 Convulsion, apoplexie,
 Et mal de la teste & du cœur,
 Qui vient d'une mauvaife humeur,
 Chasse loin la mélancholie,
 Préserve un homme de folie,
 Et sa dose est soir & matin
 Quatre grains pris dans de bon vin.
 Voila le Poisson salutaire,
 Qu'on doit choisir pour faire chere,
 Et donner un bon aliment
 A qui veut vivre sainement.

De l'Anguille, & du Fromage.

CHAP. XXXIX.

Vocibus Anguilla sunt pravæ si comedantur,
 Qui Physicæ non ignorant hoc testificantur :
 Caseus Anguilla sunt pravæ si comedantur,
 Ni tu sapè bibas, & rebibendo bibas.

L'Anguille est contraire à la voix,
 Quand on en mange plusieurs fois :
 Quiconque sçaura la Physique,
 A cecy sera sans replique :
 Car estant un Poisson bourbeux,
 Il ne produit qu'un sang visqueux,

208 De l'Anguille, & du Fromage.
Qui bouche poulmons & poitrine,
Suivant la plus saine Doctrine,
Et qui les enflamme si fort
Que bien souvent s'ensuit la mort:
Ce mesme suc humecte, altere
Puissamment la trachée artère,
Dilatte & grossit son canal,
Le rend au dedans inégal,
D'où la voix rauque, & malsonante
Est à l'oreille deplaisante:
L'Anguille est pleine de douceur,
Et d'une agreable saveur:
Mais je t'advertis qu'elle donne
Un mauvais suc à la personne,
Qu'elle offence conséquemment
Ceux qui la mangent frequemment,
Et que tout Medecin deteste
Les Anguilles comme une peste
En toute saison que ce soit,
Soit temps sec, chaud, humide & froid,
Sur tout quand se fait le solstice,
Soit par raison, ou par caprice.
Or ce Poisson fait mal aux reins,
Et l'estomach de gens mal-sains,
Sinous en croyons Villeneufve,
Et quiconque en a fait l'épreuve:
Car il nuit à gens graveleux,
Est contraire aux hommes goutteux,
Et peut causer la fièvre encore,
De qui la chaleur nous devore:

Il faut donc que les delicats
S'en abstiennent à leur repas,
Et laissent pour le rustique,
Et pour le Courtaut de boutique,
Dont l'estomach grossier & fort
N'en puisse recevoir de tort.
On croit l'Anguille dangereuse,
Et je dis mesme veneneuse,
Quand on l'estouffe en la cuisant,
Mais cela n'estant pas plaissant,
Après estre bien assortie
Il faut qu'on la mange rostie :
Ce mets encor dans un poësson,
N'est pas mauvais au court bouillon,
Ou bien mis à la saulce verte.
Mais laissons la Cuisine ouverte
Aux Marmitons, c'est leur mestier,
Et délogeons de ce quartier,
Pour entrer dans le Refectoire,
Où nous y parlerons de boire,
D'Anguille & de Fromage aussi :
Pour cet effet je dis icy,
Que le Fromage & les Anguilles
A nos Corps ne sont point utiles,
Si l'on ne boit dessus le banc,
Plus de clairer que de vin blanc,
Pour cuire Anguilles & Fromage,
Dont si dangereux est l'usage
Que si l'on ne boit tout d'autant,
Et qu'on recommence à l'instant,

On pourroit perdre la Boutique,
 Car l'Anguille estant phlegmatique,
 Et le Fromage épais & dur,
 Laisseroient l'estomach impur,
 Et provoqueroient des nausées,
 Qui seroient à peine apaisées :
 Mais pour cuire ces Viandes mieux,
 Bois du Vin grossier, fort & vieux,
 Afin qu'il séjourne en tes trippes,
 Et qu'arrosant souvent tes lippes,
 Il fasse un mélange plus sain
 D'Anguille, de Fromage & Pain,
 Et qu'il cuise cette humeur cruë,
 Dont ta panse seroit imbuë.
 Presentement sur ce sujet,
 C'est icy le meilleur secret,
 Que nostre Ecole te presente,
 Et ce faisant est ta servante.

*ADDITON A L'ECOLE
 de Salerne : Des Parties des Poissons
 les plus delicates, & les plus nourris-
 santes.*

Pour rendre une table assortie,
 Discourons de chaque partie,
 Qui se trouve bonne au Poisson.
De la Teste.
 La Teste de Congre & de Thon,

De Saulmon & Tortuë encore
Meritent bien qu'on les devore,
Et que gens les plus delicats
En fassent d'excellents repas,
Car cette partie est bien tendre.

De la Langue.

Mais pour faire chere il faut prendre
Langue de Carpe, & de Dauphin,
Bonne pour le goust le plus fin,
Et la bouche la plus friande
De Poisson, & de bonne Viande.

Des Yeux.

Les Yeux du Saulmon qui sont gras,
Ne sont point mauvais au repas.

Du Gozier.

Le Gozier du Thon est si tendre,
Que qui le trouve le doit prendre,
Et le manger comme un morceau
Meilleur qu'un Gozier de Barbeau.

Du Foye.

L'on estime beaucoup le Foye
Du Goujon, & de la Lamproye,
Mais je tiens celuy du Merlu
Bon pour le Sobre & le Goulu.

Des Costez.

L'Estomach digere sans peine
Les Costez du Poisson Murene.

Des Entrailles.

Cardan ce docte Medecin
Dit des Entrailles du Dauphin,
Qu'ils ont l'odeur de Violette,
Et qu'ils sont de saveur parfaite.

Du Ventre, & des Intestins.

L'on tient que le Ventre des Thons,
Les gros Intestins des Saulmons,
Et menus Boyaux des Murenes
Sont mangers de Roys & de Reynes.

Du Flanc.

Le Flanc delicat du Turbot
Est bon pour grand, & pour nabor.

De la Queüe.

Je trouye la Queüe agreable
Du Thon & du Brochet sur table,
Et la Peau de la Carpe aussi,
Que femmes mangent sans soucy.

Des Oeufs des Poissons.

Oeufs du Muge, Goujon & Perche
Sont des mets que par tout l'on cherche,
Dont on ne dit point c'est assez,
Soit boüillis, ou bien fricassez,
Voy dans le Livre de Platine,
Comme on les appreste en Cuisine:
Les Pescieurs nous dit Rondelet,
Conservent les Yeux du Mulet,
Qu'ils vendent bien chers aux Yvroignes,
Afin de refaire leurs troignes,

Leur donner un bon appetit,
Qui bien souvent n'est pas petit,
Et faire trouver à toute heure
La faveur du bon Vin meilleure,
Quand assis le cul sur le banc,
Ils boivent Vin clair et, & blanc.
Oeufs d'Ecrevisse de Riviere,
Sont d'une bonté singuliere,
Mais Oeufs de Rouffette, ou de Jau
Ne font que trancher le Boyau,
Exciter vents & diarrhée,
Comme une méchante denrée,
Ainsi que les Oeufs du Brochet
Qui produisent pareil effet.

*Des Saveurs, & de leurs
qualitez.*

CHAP. XL.

Hi fervore vigent, tres salus, amarus, acutus,
Alget acetosus, sic stipans, ponticus atque
Vinctus & insipidus, dulcis dant temperamentum.

De l'objet du Goust.

SElon toutes sortes d'Autheurs,
L'objet du Goust sont les Saveurs,
Dont la bonne mere Nature,
Qui ne fait rien à l'avanture

214 *Des Saveurs, & de leurs qualitez.*
En tout ce qu'elle se resoût,
Fist participant ledit goût,
Afin que par rapport fidelle
Cette puissance naturelle,
Peust avec un heureux succès
Discerner le bon du mauvais,
Et l'utile de l'inutile,
Pourveu que la langue subtile,
Qui luy doit servir d'instrument,
Soit d'un si bon temperament,
Qu'elle n'ait point d'humeur estrange,
Qui l'empesche, ny qui la change,
Et fasse connoistre au repas
Un goust autrement qu'il n'est pas,
Comme l'on void dans un malade,
A qui l'aliment le plus fade
Paroist estre d'un goust amer,
Et souvent salé comme mer,
Pour avoir la langue debile,
Pleine de pituite, & de bile,
Ce que l'on remarque en tout temps
Dans les pauvres febricitants.

Du nombre des Saveurs.

Or les Saveurs considerées
De la matiere separées,
Sont neuf, ainsi qu'en mots divers,
Je le declare par ces vers,
L'acre, la salée, & l'amere,
L'aspre, l'acide avec l'austere.

Et la grasse & la douce , enfin
 L'insipide est mise à la fin :
 Le chaud domine aux trois premières
 En diverses sortes de matières ;
 Dans les suivantes la froideur
 Témoigne avoir plus de vigueur,
 Et les trois autres modérées
 Sont en chaud & froid tempérées ;
 Mais pour contenter les Lecteurs,
 Disons un mot de ces Saveurs.

De la Saveur acre.

L'acre aisement se peut connaître ;
 Au Poivre, à l'Euphorbe , au Pyrèthre,
 Au Gingembre, aux Oignons, aux Aulx,
 Au Grain de Moutarde , à la Chaux,
 Qui rongent & mordent la bouche
 Si tost seulement qu'on en touche,
 Qui brûlent les morts , les vivants,
 Ouvrent & dissipent les vents,
 Résolvent , separent , incisent,
 Attirent de loin , subtilisent,
 Causedent douleur avec effort,
 Ainsi qu'on demeure d'accord,
 Qu'en une telle conjoncture
 L'acre existe en une nature
 Tenuë & pleine de chaleur,
 Et qui desseiche avec ardeur,
 De sorte que par excellence
 Elle enflamme avec violence,

216 *Des Saveurs, & de leurs qualitez.*
Augmente la chaleur du corps
Par le dedans & le dehors,
Change le Sang en bile noire,
Et brûle, amaigrit & fait boire.

De la Saveur amere.

L'amertume est une Saveur,
Où predomine la chaleur,
Dans une Terrestre matiere,
Que le feu seiche & rend grossiere,
Qui par un effort assez prompt,
Brûle le Sang, & le corrompt,
Dans le corps augmente la bile,
Le fait devenir imbecile,
Ouvre les conduits aux humeurs,
Les attenuë, & chasse ailleurs,
Nous mord la langue, & la corrode
D'une façon tres incommode,
Et nous laisse à la fin après,
Dedans la bouche un goust mauvais,
Comme on sent dans la Coloquinthe,
Dans le Marrube & dans l'Absinthe,
L'Aloë, le Nitre, & le Fiel,

De la Saveur salée.

La Saveur qui provient du Sel
Se fait d'un terrestre mélange,
Aqueux & sec en ce qu'on mange,
Qui ne nous eschauffe que peu,
Pour n'avoir pas beaucoup de feu,

Mais

Mais qui desseiche la Machoire,
 Corrode la Langue, & fait boire,
 Ouvre, picque & purge asprement,
 Provoque le vomissement,
 Et preserve de pourriture,
 Toute sorte de Creature.

De la Saveur aspre.

L'aspre est une autre qualité,
 Qui consiste en la siccité,
 Et la froideur d'une matiere
 De soy-mesme épaisse & grossiere,
 Qui restraint la langue de prés,
 Et comprime assez le palais,
 Dont entierement est bannie,
 Toute sorte d'Acrimonie,
 Ce qu'on peut éprouver exprés
 Aux Noix de Galles, & de Cyprés.

De la Saveur acide.

L'acide rafraischit, incise,
 Comprime, attenué & divise,
 Purge & penetre sans ardeur,
 Son sujet est plein de froideur,
 Car les acides comme Ozeille,
 Sont d'une froideur nonpareille:
 Mais le Vinaigre cependant
 En froideur est moins évident,
 Ayant une chaleur obscure,
 Qu'il conserve de sa nature,

K

Qui provient d'un vin corrompu,
 Mais qui n'ayant plus de vertu,
 Rafraichit selon ma créance,
 Plus qu'il n'échauffe en apparence.

De la Saveur austere.

La Saveur austere épaissir,
 Arreste, referre, estrict,
 N'a qu'une chaleur imbecile,
 Et pour rafraichir est utile,
 Provient de la terre, & de l'eau,
 Commel'on void au fruit nouveau,
 Raisin verd, & Poire nouvelle,
 Dans qui la chaleur naturelle,
 N'a rien encore cuit de crû,
 Ny consommé de superflu.

De la Saveur unctueuse.

La Saveur qui vient de la Graisse,
 N'est point d'une matiere épaisse,
 Mais d'un sujet subtil & clair,
 Et de la nature de l'Air,
 Dont la substance est peu munie
 De chaleur, & d'acrimonie :
 Elle approche de la douceur,
 Remplit la langue de lenteur :
 Les choses grasses amolissent,
 Laschent, humectent & meurissent,
 Ainsi qu'il paroist aux effets
 Des Huilles & du Beurre frais,

De la Douceur.

La Saveur la plus agreable,
 Et sur toutes la plus loüable,
 Est l'incomparable douceur,
 Quid'un gros suc, & d'une humeur,
 Par une chaleur moderée
 Devient tout à fait temperée,
 Et qui dans un bon aliment
 Chatouille le goust plaisamment,
 Car la douceur en Medecine
 Est entierement anodyne,
 Dont l'on peut remarquer l'effet
 Dans le Miel, le Succe & le Lait,
 Cependant pour gens pleins de bile,
 Manger trop doux, n'est pas utile,
 Car il augmente cette humeur,
 Et l'échauffe par sa chaleur.

De la Saveur insipide.

La derniere Saveur qui reste
 Est sans qualité manifeste,
 Elle n'a rien qui ne soit plat
 Pour charmer un goust delicat,
 Il n'y trouveroit rien à frire,
 Et pour moy je pense à vray dire,
 Qu'on la peut nommer sans rigueur,
 La privation de Saveur

K ij

220 *De la composition des Saucées.*
Plustost que Saveur veritable,
N'en ayant pas d'assez notable,
Ny qui puisse en nulle façon
Satisfaire un pauvre garçon.

De la composition des Saucées.

CHAP. XLI.

Salvia, sal, vinum, piper, allia, petroselinum
Fit salsa ex illis, nisi sit commixtio falsa.

Pour faire de bons Saupiquets,
Qui fassent tenir les plats nets,
Qu'on y mette une juste dose,
Et que sur tout on les compose
D'Aux & de Sel, de Poivre & Vin,
De Saulge, & de Persil, afin
Qu'on mange avec delicatesse
Viandes & fruits de toute espee.

De la Saucée avec la Saugée.

L'on compose un bon Saupiquet
Avec Saugée pour cet effet,
Qui donne un haut goût à la Viande,
Et qui la rend bonne & friande,
Cette Plante par sa chaleur
Consumme la visqueuse humeur,

Dont une chair est abreuvée,
 Cette chose est fort éprouvée ;
 Ainsi dans les chairs de Pourceau,
 De Marcaffin , d'Oyson , de Veau,
 On peut user de cette Plante,
 Pour desseicher l'humeur gluante,
 Qui leur donne un goût plus mauvais.

De la Saulce au Sel.

Le Sel est bon presqu'en tous mets,
 Qui sans luy deviennent si fades
 Que ny les sains , ny les malades,
 De la Viande font peu de cas ,
 S'ils n'ont du Sel à leurs repas :
 Mais comme il seiche la semence,
 Femmes qui faites la dépense,
 Soit dans les Champs , ou dans Paris,
 Sçachez qu'il nuit à vos maris,
 C'est pourquoy prenez y bien garde,
 Et chacune de vous se tarde,
 De peur de faire un mary sot,
 De mettre trop de Sel au pot.

*Du Vin , du Verjus , & du
 Vinaigre.*

Le Vin est bon à faire Saulce ,
 Ce n'est point une chose faulle,
 Car on sçait bien qu'avec le Vin
 La Carpe est un mets tout divin,
 Il est encor bon à la Viande ,
 Qu'il rend meilleure & plus friande,

222 *De la composition des Saucers.*

Consumant sa viscosité,
Qui pourroit nuire à la santé,
Vinaigre & Verjus sur la table,
N'ont rien qui ne soit souhaitable,
Pour bien appareiller des mets,
Qui demandent des Saupiquets,
Qui soient d'une Saveur aigrete,
Dont assez souvent l'on nous traite.

De la Sauce au Poivre.

Le Poivre encor est bon aux mets,
C'est de luy dont les Paltoquets
Font aux Champs un frequent usage,
Pour manger, Pois, Febves, Potage,
Mais estant chaud & corrosif,
Si tel usage est excessif,
Il nuit aux hommes pleins de bile:
Le Clou de Girofle est utile,
Et la Noix de Muscade aussi,
Car ces deux Aromats icy,
Soulagent le Cœur, & le Foye,
Et leur donnent vigueur & joye,
Plus que le Poivre ne fait pas,
Lors que l'on s'en fert en ce cas.

*De la Sauce avec l'Ail, ou l'Oignon,
ou le Persil.*

L'Ail a l'odeur defagreable,
Mais dans la Sauce il est aymable,

Quand l'on en use comme il faut,
Encore qu'il soit acre & chaud ;
Car il échauffe la caillette
Avec Sel à la vinaigrette,
Et cause quantité de vents
Aux pauvres Paltoquets des Champs,
Qui s'en servent pour l'ordinaire
A leur repas, croyant bien faire :
L'Ail & l'Eclanche de Mouton,
Font un mets passablement bon,
Mais l'Oignon fait meilleure Saulce,
Et si nostre Ecole n'est fausse,
Le Persil est bon tout à fait,
Pour composer un Saupiquet :
Car cette Plante est agreable,
A l'Estomach tres profitable,
Et mesme du temps de Galien,
Si luy mesme il s'en souvient bien,
L'on en mangeoit avec Laituë,
Soit qu'elle fust, ou cuitte, ou crüe,
Pour en moderer la froideur,
Et pour corriger la Saveur :
Voila les Saulces de Salerne,
Amy qui hante la Taverne,
Mets ces six choses à la fois,
Au lieu d'un coup, tu boiras trois,
C'est à quoy ma Muse te pousse,
Afin de mieux fripper le Poulce.

Du Sel, & de ses vertus.

CHAP. XLII.

Vas condimenti præponi debet edenti,
 Sal virus refugiat, quod non sapidumque saporat:
 Nam sapit et cæcè malè, quæ datur absque sale;
 Vrunt res falsæ visum, semenque minorant,
 Et generant scabiem, prurimum, sive rigorem.

*Le Sel devant tous mets soit mis dessus la table,
 Co qui semble insipide, il le rend delectable:
 La Viande a mauvais goust que l'on mange sans Sel,
 Il chasse les venins, & son effet est tel,
 Qu'il est nuisible aux yeux, & pris en abondance,
 Il engendre la galle, & destruit la semente.*

C'Est une custume loüable,
 De mettre le Sel sur la Table,
 Quand on veut prendre son repas,
 Soit que l'on mange maigre, ou gras:
 Car chacun sçait que toute Viande,
 Sans le Sel n'est pas si friande,
 Qu'elle n'a pas tant de saveur,
 Et ne touche pas tant au cœur:
 Rien donc ne nous sert davantage,
 Que le Sel au Pain, au Potage,
 A la chair, au fruit, au Poisson,
 Mesme c'est un contre-poison,

Pour le venin froid, & humide,
 Qui deviendroit nostre homicide,
 Sans l'aide & la saveur du Sel,
 Qui reprime son coup mortel,
 Et desseiche l'humeur maligne,
 Qui fait la pourriture insigne,
 Puis resserre la chair exprés,
 Pour la mieux conserver après :
 Car le Sel liquefie, incise,
 Purge, desseiche & subtilise,
 Et restraint les pores du corps,
 Pour chasser le venin dehors ;
 Le meilleur mets mol, ou solidé,
 Sans le Sel devient insipide,
 Et rien ne dégouste un mortel,
 Si fort qu'un Potage sans Sel :
 C'est la Neige qui nous enflâme,
 Qui donne vigueur à nostre ame,
 L'assaisonnement des Saveurs,
 Le bien aymé des bons beuveurs,
 Le vray baulme de la nature,
 L'ennemy de la pourriture,
 La semence des vegetaux,
 Des mineraux, & des metaux,
 Le souhait des hommes sur terre,
 L'effroy des Demons qu'ell'enferre,
 Le Pere de l'humidité,
 Et l'amy de l'éternité,
 Enfin le Sel que l'on desire,
 Est pardessus ce qu'on peut dire :

Mais qu'on prenne garde à l'excès,
Lors qu'on en fait quelque mets,
Il donne souvent la berluc,
Il est incommodé à la veüe,
La desseiche par sa chaleur,
Ou bien il élève une humeur,
Qui la traite avec tyrannie,
Par sa picquante acrimonie,
D'où vient une rougeur aux yeux,
Qui leur fait un mal furieux.

L'usage du Sel nous offence,
Diminuë en nous la semence,
Lors que l'on en prend par excès :
Pourtant il excite au congrès,
L'homme & la femme la plus sage,
Qui s'en servent dans le ménage,
Donnant une démangeaison,
Qui n'a point de comparaison,
Et Pline qu'en ce lieu je cote,
Nous assure après Aristote,
Que femme mangeant trop salé,
N'engendre qu'un fruit mutilé,
Ou plustost un enfant sans ongles,
Mais faute d'avoir rime en ongles ;
Je ne dis rien sur ce sujet,
Sinon que le Sel en effet
Dans la creature vivante,
Desseiche cette humeur gluante ;
De qui la nature a fait choix,
Pour faire les ongles des doigts.

Le Sel engendre aussi la gale,
Et d'une façon sans égale,
Il produit un suc mordicant,
Qui fait un sang chaud & picquant,
Dont ce mal aisément s'engendre,
Et comme un Auteur fait entendre,
Tel Galant s'est souvent galé,
Pour avoir mangé trop salé:
Si la matiere est plus subtile,
Quelquefois le sang plein de bile,
Ne fera qu'un simple prurit,
Ainsi que nostre Ecole écrit,
Ou par le corps, ou le visage,
Leveront, dartre & feu volage:
Le Sel échauffe foye & reins,
Et fait qu'ils deviennent mal sains,
Ecorche conduits urinaires,
Dont s'ensuivent douleurs severes:
Pourtant il donne l'appetit
A la personne qui patit,
Et qui mediocrement en use,
Quand à manger elle s'amuse,
Et luy fait avoir de la faim,
Pour la Viande, & pour le bon Pain.



Du Soupper.

C H A P. X L I I I.

Ex magna cœna stomacho fit maxima pœna,
 Ut sis nocte levis, fit tibi cœna brevis
 Cœna brevis, vel cœna levis fit raro molesta,
 Magna nocet, medicina docet, res est manifesta.

Pour reposer gaillardement,
 Il faut soupper legerement;
 Car l'Estomach a de la peine
 A digerer la grande Cene;
 Ce mot ressent le Presche un peu,
 Mais il ne m'importe en ce lieu,
 Si l'on entend ce qu'il veut dire,
 Il me semble qu'il doit suffire.
 Quiconque donc soit froid, ou chaud,
 Manger le soir plus qu'il ne faut,
 Affoiblit si fort la nature,
 Que la trop grande nourriture
 Cause lors un mal sans pareil,
 Car elle empesche le sommeil,
 Fait des pustules au visage,
 Au ventricule de l'outrage,
 A la teste de la douleur,
 A la bouche mauvaise odeur,
 Excite la colique & goutte,
 Que l'on fuit, & que l'on redoute,

Et le mal violent aux reins,
Qui geshne souvent les Humains :
La personne qui trop devore
A ses autres repas encore,
Incomode bien sa santé,
De l'excès vient la crudité,
Obstruction, fièvre, aposthème,
Pourriture & la lepre même ;
Ainsi le grand repas du Soir,
N'a pas seulement le pouvoir
D'estre tout à fait dommageable,
Quand on est long-temps à la table,
Mais tous autres, comme j'ay dit,
C'est Avicenne qui l'écrit ;
Qui veut donc reposer sans peine,
Qu'il n'ait point la panse trop pleine.
Mais qu'il vive parfaitement,
Matin & Soir frugalement,
De viande grosse, ou delicate :
Car il ne faut point qu'on se flatte,
Les excès des plus tendres mets,
En tout lieu sont tousjours mauvais,
Aussi bien que des grosses viandes,
Qu'on devore comme friandes,
Dont souppant principalement,
L'on doit manger modérément,
La Nature en est moins chargée,
En devient plus encouragée,
Est plus propre à la coction,
Et fait mieux la digestion

De l'humeur comme de la viande,
Dans personne petite, ou grande.

Qui sont ceux qui peuvent manger davantage au soir, & ceux qui doivent peu Soupper.

Or il ne se faut pas tromper,
Quand je dis qu'un ample Soupper,
A blesser un homme est facile,
J'entens un estomach debile
Et je parle encore de ceux,
Qui sont mal fains, & catharreux,
Ou qui ne font point d'exercice,
Cela leur porte prejudice:
Mais celuy qui se porte bien,
Soupe amplement sans craindre rien,
Et qu'il fasse chere & ripaille,
Si c'est un homme qui travaille,
Et de qui l'estomach soit fort,
Tel Soupper ne luy fait point tort,
Pourveu que ce soit sa coustume,
Qu'il n'ait ny catharre, ny rhûme,
Et qu'il ne fasse point d'excès,
D'un mets qui soit bon, ou mauvais,
Et la nuit qu'il n'ait point de cause,
Qui puisse empescher qu'il repose,
Car je sçay bien que la chaleur
Cuita mieux la viande & l'humeur,
Dans son estomach amassée,
Sans que Nature en soit blessée,

A cause du long-temps qui suit,
Pendant la longueur de la nuit,
Que non pas durant la journée,
Que la chaleur est détournée
Par l'exercice, & le travail,
Le soin, & tout autre attirail,
Qui la diminuë & dissipe,
Dans sa source, & dans son principe :
Ainsi j'assûre en un tel cas,
Quand au soir l'on prend son repas,
Que l'on doit manger davantage,
Qu'au disner sans aucun dommage,
Ny rien craindre le lendemain,
Pourveu qu'un homme soit bien sain,
A raison de l'ample intervalle,
Qui se trouve entre le regale
Du soir, & celui du matin,
Qui fait désemplir le boudin,
Et de la chaleur retirée,
Qui dans le corps est concentrée,
D'où l'estomach plus fortement,
Cuit & digere l'aliment,
Mais l'homme valetudinaire
Se doit comporter au contraire,
Bien disner, mais tres peu soupper,
Afin de ne se point tromper,
Manger une viande legere,
Qui facilement se digere,
Fuir les ragoufts & Saupiquets,
Et les autres sortes de mets,

Qui sont salez, & pleins d'épice,
Comme apportant du prejudice
A son estomach delicat :
Que le pituiteux le plus fat,
Mange au soir une viande seiche,
Pour combattre l'humeur qui peche,
Et s'il ne veut faire un delict,
Qu'il ne boive point dans le liect,
Non plus devant que de s'y mettre,
Ou bien je luy puis bien promettre,
Qu'il en sera mauvais marchand,
S'il boit souvent en se couchant,
Car son estomach trop humide,
Prenant une chose liquide
Sera refroidy tellement,
Qu'il ne cuira point l'aliment,
Ce qui luy fera de la peine,
Et la nuit luy sera mal saine,
Mais qu'en souppant, grand & petit,
Demeure sur son appetit,
Car il est assez manifeste,
Qu'un ample repas nous moleste,
Et qu'un soupper court & leger,
Rarement cause du danger :
Ainsi qui sortira de table,
Cela luy sera profitable,
S'il se retire avec sa faim,
Et pour obliger un cousin,
Ou quelqu'amy qui soit splendide,
Il a tousjours un boudin vuide.

*Le moyen d'estre gay après
Soupper.*

CHAP. XLIV.

Ut vites cœnam à potibus incipe cœnam.

Pour estre gay comme un Pinson,
 Et dormir de belle façon,
 Sans ressentir aucune peine,
 Ny qu'un mauvais songe te geigne,
 Si tu ne te veux point tromper,
 Le soir commence ton soupper,
 Par la viande la plus liquide,
 Et fais suivre après la solide,
 Qui ne pouvant se cuire bien,
 A l'homme foible ne vaut rien,
 Et luy pourroit estre nuisible,
 Pour goustier un repos paisible,
 Sur tout s'il la prend en ce cas,
 Au commencement du repas;
 Mais faisant d'une autre maniere,
 S'il prend la dure, la derniere,
 La coction se fera mieux,
 Et rendra son cœur plus joyeux,
 Ainsi la viande plus legere,
 Venant à sortir la premiere,

234 *Le moyen d'estre gay après soupper.*

Facilitera le chemin
A l'autre qui sort à la fin,
Qui pour lors deviendra plus cuitte,
Et s'écoulera mieux en suite,
Sans causer la moindre douleur
A la teste non plus qu'au cœur:
Car qui mangeroit la solide,
Auparavant la viande humide,
En troublant l'ordre du repas,
Celle-cy ne manqueroit pas,
Ne pouvant passer au Pyloré,
Que la solide bouche encore
De gésner un pauvre animal,
Qui s'en trouveroit assez mal,
Et passant le rendroit debile,
Entraînant avec elle un chile,
Ou bien un solide aliment,
Qui ne feroit cuit nullement.

Si tu n'as donc la teste fole,
Fais ce que te dit nostre Ecole,
Pour engraisser tes petits os,
Et goster un plus doux repos:
Ainsi jusqu'à la fin ta vie,
De la santé sera suivie,
Mais pour mêler mieux l'aliment,
Mange & bois successivement,
Je croy qu'un precepte semblable
Pour vivre sain est admirable.

*Du Vin pris devant le repas , & de la
mode d'Angleterre.*

Tu ne dois devant le repas ,
Boire le Vin , ny l'hyppocras ,
Si tu ne veux que cette mode
En peu de temps ne t'incommode ;
Car le Vin offense les Nerfs ,
Et cause d'autres maux divers ,
Dont on souffre une peine estrange ,
Outre que pris devant qu'on mange ,
Il fait flotter dans l'estomach ,
La viande comme dans un sac :
C'est pourquoy dedans sa methode ,
Galien nous dit qu'il est commode
De manger au commencement ,
Et de boire consequemment ,
C'est la coustume d'Angleterre ,
Car avant de vuidier le verre ,
Soit qu'il soit plein de Vin , ou d'Eau ,
Les Anglois prennent un morceau ,
Afin de faire une chauffée ,
Où le boire auroit sa passée ,
Suivant les preceptes certains
De nos doctes Salernitains .
Arriere donc ce Peuple yvrogne ,
De qui la grosse , & large trogne ,
Avoit de coustume au matin
De se remplir à jeun de Vin ,

236 *Le moyen d'estre gay après soupper.*
Arriere encor Asclepiade,
Ce n'est qu'un donneur de cassade,
Dont le brutal esprit ne sçait,
Ny ce qu'il dit, ny ce qu'il fait,
Quand il presche à qui le veut croire,
Qu'un homme quatre coups doit boire,
Le premier, par necessité,
Le deuxieme, par volupté,
Le suivant par yvrognerie,
Et le quatrieme, par folie.
Arriere enfin d'icy beuveurs,
Et vous encor esprits resveurs,
Qui sans prendre garde au mélange,
Voulez qu'on boive avant qu'on mange.
Mon cher amy ne les croy pas,
Ne bois point avant le repas,
Mais sur tout devant, quoy qu'il couste,
Avalle une petite crouste,
Et je te répons qu'en tous lieux
Tu t'en trouveras tousjours mieux,
Et que qui fera le contraire,
En portera la folle enchere.



De la Diète.

CHAP. XLV.

Omnibus assuetam jubeo servare Dietam :
 Quod sic esse probo nisi sit mutare necesse,
 Hippocrates testis , quoniam sequitur mala pestis,
 Fortior hæc meta est medicinar certa Diæta,
 Quam si non cures fatuè regis , & malè curas.

Puis que la principale fin
 D'un véritable Medecin ,
 Qui l'ame de gloire animée,
 Veut établir sa renommée,
 Ne consiste pas seulement
 A chasser un mal véhément ,
 Qui nous gese , & qui nous devore ,
 Mais bien à conserver encore
 Contre toute incommodité,
 Le grand threfor de la santé,
 Il faut qu'un chacun se propose
 La Diète sur toute chose ,
 Elle est bonne a qui la fait bien ,
 En tout temps sans manquer à rien ;
 Pour jouïr comme l'on souhaite
 D'une santé qui soit parfaite ;
 C'est icy l'advis important
 Que je te donne tout comptant.

Qu'est ce que la Diette, & comment on la
doit observer.

Or ce conseil incomparable
Aux hommes sobres profitable,
Qui jusqu'au terme de cent ans,
Les peut faire vivre contents,
Se prend, si j'ay bonne memoire,
Pour le manger, & pour le boire,
Vivre d'un homme temperé,
Ou pour l'usage moderé
Des six choses non naturelles,
Qui dans nos corps deviennent telles
Qu'elles font un bien sans égal,
A qui jamais n'en use mal,
Mais qui blessent pour l'ordinaire
L'homme qui s'en sert au contraire:
Ces six choses sont sans façon,
Sçavoir la viande, & la boisson,
Le travail, le repos, les veilles,
Dormir quand il faut à merveilles,
Excretions, retentions,
Et l'usage des passions;
Telle pratique bien suivie,
Peut faire vivre longue vie,
Ainsi que j'ay dit cy-dessus,
Mais je veux t'avertir de plus,
Qu'il faut observer pour bien faire
Toujours la Diette ordinaire,

Sans la vouloir jamais changer ,
De peur de se mettre en danger ,
A moins que quelque maladie
Ne veule attenter à ta vie :
Car quelquefois le changement
Apporte un fascheux détrimment ,
Puis que l'on sçait que l'habitude ,
Qu'on garde avec exactitude ,
Passe en un autre naturel ,
Et fait un temperament tel ,
Qu'on ne le peut changer qu'à peine ,
Sans souffrir une grande geine ;
Comme on doit donc pardessus tout ,
Suivre Nature jusqu'au bout ,
De mesme il est tres profitable ,
Lors que la coustume est louïable ,
De la bien garder en tout temps ,
Afin de prolonger ses ans :
Ainsi cela te soit notoire ,
Que dans le manger , & le boire ,
Et le reste dit cy-devant ,
Quand on l'a pratiqué souvent ,
Il faut que par tout on se picque ,
De garder la mesme pratique ,
Comme l'on a fait réglément ,
Sans la changer aucunement :
D'où vient que quand une personne
A quelque travail s'abandonne ,
Et qu'après l'avoir long-temps fait ,
Elle le quitte tout à fait ,

Ou bien que moins elle travaille
Pour rire, ou pour faire gogaille,
On se reposer seulement,
Il arrive ordinairement,
Que pour une telle abstinence,
Elle tombe dans la souffrance,
Si sans attendre au lendemain
Elle ne suit son mesme train,
C'est ce qu'en fait ma Muse pose:
Il faut dire la mesme chose,
Du sommeil, du boire, ou manger,
Quand l'un, ou l'autre on veut changer,
En quoy l'on doit sans abstinence,
Garder la bonne accoustumance,
Ou ne s'en éloigner que peu,
Ou suivre toujours le milieu,
Pour connoistre avec certitude,
Combien est forte l'habitude.
Ne voit-on pas de toutes parts,
Que les plus debiles vieillards
Souffrent avec moins d'amertume,
Le travail qu'ils font de coustume,
Que les plus puissants jouvenceaux,
N'endurent les moindres travaux,
Qui ne leur sont point ordinaires,
Encor qu'ils leurs soient necessaires?
Hippocrate, comme je croy,
Dans un Aphorisme en fait foy,
Philothée en un sujet ample,
Nous en donne un fort bel exemple,
Dont

Dont je ne parle point icy,
 Car l'on comprend assez cecy.
 Ainsi si ta santé t'est chere,
 Vis à ta façon ordinaire,
 Et ne la quitte qu'au besoin:
 Hippocrate m'en est témoin,
 Qui dit que quand on change vite,
 Les maux nous accablent ensuite,
 Alian nous l'assûre de plus,
 En parlant d'un certain Tachus,
 Homme d'une santé parfaite,
 Qui tous les jours faisoit Diette,
 Mais pourtant comme un débauché,
 S'estant à la fin attaché
 A suivre la mode des Perles,
 Et manger leurs viandes diverses,
 Après un rude flux de sang,
 La mort le vint prendre à son rang,
 Pour aller sans ceremonie
 Faire ripaille en l'autre vie,
 Dont le mal-heureux trépasse,
 Se fust pourtant tres-bien passé.

Du changement de la Diette.

Or encore bien qu'au malade,
 Qui ne mange pain, ny salade,
 Ainsi qu'on fait à l'homme sain,
 Qui peut manger salade & pain,
 L'on ordonne tousjours de suivre
 Un certain régime de vivre,

L

Cependant la necessité,
Soit en maladie, ou santé,
Oblige quelquefois au change,
Ce qui ne semble pas estrange,
Quand on a quelqu'opinion
Que le regime n'est pas bon,
Et de cette façon de vivre,
Qu'à la fin il pourroit s'ensuivre
Un mal qui seroit dangereux ;
Tel est le regime de ceux,
Qui pour dessert mangent des viandes,
Qu'à leur goust ils trouvent friandes,
Qui pourtant sont d'un suc mauvais,
Et qui font de méchants effets :
D'où je conclu qu'en diligence
L'on quitte cette accoustumance,
Ou qu'on la change adroitement,
C'est à dire insensiblement,
Et non tout d'un coup, car nature
Seroit pour lors à la torture,
Puis que tout changement soudain,
Porte prejudice au plus sain,
Alors que l'on fait un passage
D'une chose fort en usage,
A quelqu'une qui ne l'est point :
Hippocrate dessus ce point,
Favorise mon Commentaire,
Mais à present je le veux taire ;
Souvent encor de peur d'un mal,
Qui nous pourroit estre fatal,

L'on est contrainct de ne plus suivre
Une bonne façon de vivre ;
C'est pourquoy tout homme fait bien ,
Qui ne se dégouste de rien ,
Et s'adonne à toute Diette ,
Son ame est bien moins inquiète ,
Et son corps est moins offensé ,
Quand il est une fois pressé ,
De suivre une autre accoustumance ,
Sans qu'il en puisse avoir dispense ,
Ce que je dis est confirmé ,
Par Hippocrate à point nommé ,
Qui dit dans son Livre deuxième ,
En l'Aphorisme cinquantième ,
Qu'on est moins foible , & moins choqué ,
Quand on a long-temps pratiqué
Un exercice le plus rude ,
Qu'un où l'on a point d'habitude ,
Et qui nous seroit moins fascheux ,
Il nous faut donc estre soigneux ,
De recourir par fois au change ,
En suivant une chose estrange ,
Ainsi quis'accoustume à tout ,
De routes choses vient à bout .
Qui que tu sois donc , pour bien faire ,
Lecteur , qui lis ce Commentaire ,
Sois tantost froid , sois tantost chaud ,
Sois continent , & sois ribaud ,
Mange, bois , ou bien jeufne , & veille ,
Travaille , repose , & sommeille ,
L. ij

Sois craintif, sois audacieux,
 Tantost doux, tantost furieux,
 Tantost espere & desespere,
 En ce que ton cœur delibere,
 Exerce la haine & l'amour,
 Non tout d'un coup, mais tout à tour,
 Paroist joyeux, puis paroist triste,
 Mais ne fais rien à l'improviste,
 En tout cecy, sois temperé,
 Et montre toy si moderé,
 Que tu passes de l'un à l'autre,
 Tout de mesme qu'un bon apostre,
 C'est à dire tout bellement,
 Et non jamais soudainement :
 Car aller trop viste en besogne,
 Fait quelquefois peine & vergogne,
 D'où vient que prestement changer,
 Met souvent un homme en danger.

La plus souveraine machine,
 Est la Diète en Medécine,
 Que pour arriver à sa fin,
 Doit observer un Medecin,
 Que s'il ne s'en met point en peine,
 Son entreprise sera vaine :
 Et comme il est tout apparent,
 Le mal en deviendra plus grand,
 D'où l'on connoistra sa sottise,
 Son ignorance & sa bestise.

La division de la Diette.

La Diette ordinairement,
 Se doit prendre pour l'aliment,
 Au regard du sain, du malade,
 Pestant contre fiévreuse aubade,
 Si bien que de cette façon,
 Prise pour viande, & pour boisson,
 Elle est triple en son estenduë,
 Moyenne, abondante & tenuë:
 L'abondante est pour saines gens,
 Qui se portent bien en tout temps,
 Pour eux encore est la moyenne,
 Afin qu'un chacun se soutienne,
 Et conserve mieux sa vigueur,
 En depit de toute rigueur:
 La tenuë est pour un malade,
 Que souvent fiévreuse accolade,
 Rendroit à la fin abbatu,
 S'il n'affoiblissoit sa vertu,
 Par une Diette tenuë,
 Dont à la fin estant vaincuë,
 Elle fait gilles mon amy,
 Et s'en fuit endiable & demy.

Subdivision.

Pour Subdivision complete,
 On separe cette Diette
 En exquise moyennement,
 Simplement & tres simplement:

La tres simple pour l'ordinaire,
 S'observe au premier quaternaire,
 La simple à peu près va tousjours
 Jusqu'à six, ou bien à sept jours,
 Et la moyenne, ou la troisieme,
 Passe au delà du quatorzieme.
 Cecy soit dit en abbrege,
 Adieu, Lecteur, je prens congé.

*De la maniere d'ordonner la
 Diette.*

CHAP. XLVI.

Quale, quid, & quādo, quantū, quoties, ubi, rectā,
 Debent hęc medico in victus ratione notari,
 Ne malē conyeniens iagrediatur iter.

Qui que tu sois grand Medecin,
 Qui gouvernes malade & sain,
 Il faut qu'en tout tu te proposes
 De bien observer ces six choses,
 Sçavoir, substance, qualité,
 Qu'elle est la juste quantité,
 Qu'on doit donner de nourriture,
 Pour conserver dame nature,
 Combien de fois, quand, en quel lieu
 L'on doit manger beaucoup, ou peu,
 Afin que tout le monde voye,
 Que tu suis une droite voye.

De la Substance de la nourriture.

Pour aller donc directement,
Considere premierement,
Qu'elle peut estre la Substance,
Comme une chose d'importance,
Sçavoir si c'est un aliment,
Qui soit chaud, ou bien autrement,
S'il est sec, ou s'il est humide,
S'il est mol, ou s'il est solide,
S'il est bon, ou s'il est mauvais,
S'il est mince, ou s'il est épais,
S'il est facile, ou non à cuire,
Et s'il peut profiter, ou nuire :
Après cecy consideré,
Voy si ton homme est moderé,
S'il fait quelquefois la débauche,
S'il boit à droit, & puis à gauche,
S'il est gros, & gras, & maigret,
S'il est menu comme un furet,
Si c'est un Courtaut de Boutique,
S'il est delicat, ou rustique,
S'il est froid, ou bien s'il est chaud,
S'il est sec, humide, ou ribaud,
Si c'est femme, ou bien si c'est fille,
Si c'est un vieux, ou jeune drille,
Et delà prend ton reglement,
Pour ordonner ton aliment ;
Car s'il est grossier, & rustique,
Tu dois suivre cette pratique,

L iij

Luy prescrire à tous ses repas,
Gros pain, gros Vin, Bœuf maigre & gras,
Fromage, Oignons, grosse legume,
Si d'en manger il a coutume,
Et son estomach sec & chaud,
Digere cela comme il faut,
Sans qu'il en soit jamais malade,
Non plus que de manger salade:
S'il est delicat & maigret,
Trop jeune, ou vieux, froid & foiblet,
Il luy faut prescrire une viande,
D'un bon suc, & tendre & friande,
Et dont l'aliment sans égal,
Ne luy fasse, ny tort, ny mal:
Tel est un pain de paste fine,
D'une pure & blanche farine,
Peftry, levé, cuit, vieux, ny frais,
Ny froid, ny chaud, bon au palais,
Avec d'excellentes volailles,
Comme Perdrix, Pigeons & Cailles,
Poulets, Chapponneaux, & bon Veau,
Bon Chévroton, & bon Agneau,
Et toutes ces viandes pareilles,
Qui pour delicats sont merveilles,
Par ce que tous ces aliments
A leurs estomachs sont charmants,
Et comme nourriture saine
Ils les cuisent sans nulle peine,
A moins qu'ils n'en fassent excés,
Car elles feroient leur procès,

Mais autrement point de nouvelle ,
Ces viandes n'ont rien de rebelle ,
Leur usage quotidien ,
Ne leur fait jamais que du bien ,
Ce que toute grossiere viande ,
Quoy qu'elle soit douce & friande ,
A ces gens là ne feroit pas ,
S'ils en mangeoient à leurs repas ;
Car leur ventricule debile ,
La convertiroit en gros chile ,
Faute d'avoir de la chaleur ,
Pour en faire un chile meilleur ,
Ce que fera bien un rustique ,
Qui sera d'une autre fabrique ,
Et de qui l'estomach grossier
Digerera jusqu'à l'acier ;
Mais pour la viande delicatte ,
Que ce rustaut point ne se flatte ,
Ce mets ne luy vaut rien du tout ,
Quoy qu'il en vienne bien à bout ,
Car par sa chaleur excessive ,
Qui dans luy n'est jamais oisive ,
Il pourroit la brûler si fort ,
Qu'elle luy causeroit du tort ,
Ou bien il la cuiroit trop viste ,
Et puis recommençant ensuite ,
A manger quelque mets nouveau ,
Comme Chappons , Poulets & Veau ,
Perdreux & Pigeonneaux , & Cailles ,
Il mangeroit tant de volailles ,

Qu'on ne voudroit plus à la fin
 Nourrir un semblable coquin,
 Qui seul vuideroit plus d'écuelles,
 Que ne feroient cent Damoiselles.

De la qualité de l'Aliment.

En second lieu pour ta santé
 Considere la qualité,
 Qui se rencontre dans la viande,
 Qu'un sain, ou malade demande;
 Car si son naturel est froid,
 Il ne faut pas en mal adroit,
 Luy prescrire une nourriture,
 Qui soit de pareille nature,
 Mais plustost un chaud aliment,
 Pour le cuire facilement;
 Ainsi l'on doit pour l'ordinaire
 Chasser un mal par son contraire,
 Par ce qu'il faut comme l'on sçait
 S'opposer au contraire effet,
 Et tâcher d'oster toute ordure,
 Qui fait du tort à la nature;
 Que si c'est un homme bien sain,
 Pour lors un sage Medecin,
 Doit par une bonne Diette
 Conserver sa santé parfaite,
 Qui soit pareille entierement
 A son juste temperament:
 Voila le secret ce me semble,
 De pouvoir accorder ensemble,

Humide, sec, & froid, & chaud :
 Que si l'un, ou l'autre prevaut,
 Il faut user de son contraire,
 Comme je t'ay dit, c'est l'affaire.

A quelle heure on doit manger.

Mais tout cecy ne suffit pas,
 Quand faut-il prendre son repas,
 Et quel temps du jour, ou qu'elle heure,
 Pour cet effet est la meilleure ?
 C'est ce qu'en un homme bien sain,
 Doit observer un Medecin,
 Et dont va t'éclaircir ma plume :
 Car celui de qui la coustume
 Est de se lever du matin,
 Pour travail, ou pour autre fin,
 Et qui durant toute l'année,
 Prend deux repas chaque journée,
 Doit dire *Benedicite*
 A dix heures pendant l'Esté,
 Puis manger pain, viande & potage,
 Et n'attendre pas davantage,
 Afin que la grande chaleur
 Ne luy cause quelque douleur,
 Puis s'il veut manger viande, ou soupe
 Qu'à six heures du soir il soupe,
 Mais durant l'Hyver mon conseil
 A cause du trop long sommeil,
 Est de ne garnir point sa panse
 A peu près, ainsi que ie pense,

L vj

Que vers le midy , puis le soir
 Faire à sept le mesme devoir ;
 Pourtant en cecy je presume
 Qu'il ne change point de coustume ,
 De crainte qu'un tel changement
 Ne le gênast estrangement.

*Quand & comment il faut nourrir un
 Fiévreux.*

Lors qu'une Fièvre continuë
 Dans un pauvre corps s'insinuë,
 Nourris le malade fiévreux ,
 Avec des bouillons & des Oeufs ,
 Qu'il faut que tu luy fasses prendre
 A peu près sans le faire attendre,
 De trois , en trois heures , au temps
 Qu'il n'a point de redoublements :
 Mais de peur d'exciter un trouble ,
 Quand le paroxisme redouble ,
 Tu ne luy dois ordonner rien ,
 Mesme tu feras mieux que bien ,
 Si dans la force de la fièvre ,
 A moins qu'elle ne soit trop mièvre ,
 Tu ne luy prescris rien du tout ,
 Pour en venir plustost about :
 Il faut aussi que tu l'exemptes
 Dans les fièvres intermittentes ,
 De rien prendre pendant l'accès ;
 Sinon quelques bouillons bien faits ,

Lors qu'il se sent un peu debile
 Pour estre trop chargé de bile ,
 Et qu'il ne s'en sçauroit passer,
 Non plus qu'un homme de pisser ;
 Mais suivant tout bon Aphorisme ,
 Il doit après le paroxisme
 Prendre des Oeufs , humer boüillons,
 Qui soient si bien faits qu'ils soient bons ;
 Voila la coustume ordinaire :
 La mesme chose se doit faire ,
 Quelque temps avant son accès ,
 Pourveu que l'estomach après
 Ait un assez ample intervalle,
 Pour bien cuire ce qu'on avale
 Devant l'autre redoublement ,
 Ce qu'on ne doit faire autrement.

*De la quantité des aliments , & qui sont
 les personnes qui mangent da-
 vantage .*

Il faut sur tout encor entendre
 Afin de ne se point méprendre ,
 Qu'elle quantité d'aliments
 L'on doit prendre de temps en temps ,
 Ce quel'on peut tirer de l'âge ,
 Et la force du personnage
 Pour en juger plus sainement ,
 Ou bien de son temperament ,
 Et de la saison de l'année :
 Car une personne bien née ,

254 *De la maniere d'ordonner la Diette.*
Jeune, & d'estomach vigoureux,
Mangera plus qu'un vieux peteux,
Le bilieux aussi se picque,
De manger plus qu'un phlegmatique,
Le malade moins que le sain,
L'homme affamé plus que le plein,
Le noble plus que sa donzelle,
Le mâle plus que la femelle,
Quoy que dès le matin au liét,
La femme ait tous jours appetit.

*En quel temps l'on doit manger davan-
tage.*

L'Hyver il faut à la nature
Donner une ample nourriture,
L'estomach en ce temps plus chaud,
Cuit l'aliment comme il le faut,
Mais en Esté qui veut bien faire,
Qu'il fasse une petite chere,
Et mange sans comparaison,
Moins que dans une autre Saison,
De peur que trop de nourriture
Ne debilite sa nature,
Et n'affoiblisse sa chaleur,
Dont il tomberoit en langueur.

*En quel temps l'on doit manger plus, ou
moins souvent.*

Or en des Saisons de l'année,
Voire mesme en quelque journée,

L'on doit moins prendre de repas
Qu'en autre temps on ne fait pas,
Selon la force & l'habitude,
Qu'on garde avec exactitude,
L'on mange souvent en Esté,
Mais bien en moindre quantité,
Qu'au Printemps, l'Hyver & l'Autonne :
Il faut aussi qu'une personne,
Qui se sent debile en tout lieu,
Boive & mange souvent & peu :
Que si la nature est plus forte,
Il faut nourrir de bonne sorte,
C'est à dire que l'on en prend
Plus à la fois, & moins souvent :
Mais dessus tout avec estude,
Pratique une bonne habitude.

*Des lieux où l'on doit prendre ses
repas.*

Les lieux, ou les meilleurs endroits,
Soit durant le chaud, ou les froids,
Les plus propres pour faire chere,
Où tout le monde se doit plaire,
Sont ceux qui sont plus moderez,
Où froid & chaud sont temperez,
Sur tout au temps, où la froidure,
Et l'air nous causent plus d'injure,
Je trouve ces lieux excellents
Pour les vieux & les vèrts galants ;

Mais durant l'Esté je conseille
 A qui me veut prester l'oreille,
 Pour bien faire qu'il mange exprés
 Aux endroits qui sont les plus frais.

Du choix des Oeufs.

CHAP. XLVII.

Non vult mentiri, qui vult pro lege teneri,
 Quod bona sunt ova candida, longa, nova,
 Hæc tria sunt norma, vernalia sunt meliora.

Pour vous dire ce que j'en pense,
 Et vous parler en conscience,
 Pour moy j'estime que sont bons,
 Les Oeufs qui sont frais, blancs & longs,
 Au moins c'est la regle du Prestre,
 Que je cite sans le conneestre,
 Qui dit qu'Oeufs blancs, & longs & frais
 Sont tousjours meilleurs que mauvais,
 Soit Oeufs de Perdrix & Geline,
 Qui sont charmans à la poitrine,
 Ainsi que les Oeufs de Phaisan,
 Mais Oeufs de Dindon, & de Pan,
 De Canards & d'autres semblables
 Sont grossiers & desagreables,
 Et sont un mauvais aliment,
 Sans dire pourquoy, ny comment :

C'est le sentiment du vulgaire,
Qu'il faut suivre pour l'ordinaire.

Des Oeufs du renouveau.

Les Oeufs frais pendant le Printemps
Sont meilleurs qu'en un autre temps,
Pour boire au matin chopinette
Avec Robin, ou Robinete,
Et nourrir garçons & vieillards
Ou'ils maintiennent frais & gaillards,
C'est la Sentence d'Avicenne,
De quelque costé qu'on le prenne.

Des Oeufs longs & petits.

Les Oeufs qui sont petits & longs
Ne sont pas aussi les moins bons,
Ils sont excellents, dit Horace,
Dedans ses vers en quelque place;
Et ne font qu'un aliment sain,
Quand ils sont dans le Corps Humain.

Des Oeufs blancs.

Les blancs sont encor en estime,
C'est l'universelle maxime,
En effet les Oeufs qui sont frais
Sont plus blâcs qu'Oeufs vieux & punais:
Mais afin qu'un chacun le croye,
Oeufs de Dindon, Canard & d'Oye,
Sont plus passés que d'autres Oeufs,
Ils contiennent plus d'eau dans eux,

Et font de pareille maniere
De nourriture plus grossiere.

Des Oeufs tremblans.

Les Oeufs qui tremblent dans les mains,
Sont excellents pour les humains,
Ils sont d'une bonne substance,
Font dans nous un suc d'importance,
Nourrissent vieillards à foison,
De qui le poil est tout grison,
Excitent mesme ces vieux drilles
A vouloir carresser les filles,
Et font dans eux un sang vermeil,
Clair & subtil & nompareil.

Des Oeufs durs.

Les Oeufs endurcis sous la braise,
Sont de nourriture mauvaise,
Ils sont meilleurs s'ils sont mollets,
Pourveu qu'ils soient blancs & bien frais:
Dans l'eau boüillis avec leur coque,
Ils sont tres bons à qui les croque,
Mais gare aussi s'ils sont trop cuits,
Qu'ils ne nous bouchent les conduits,
Car les Oeufs durs en toutes saulces
Sont mauvais au moule des chausses.

Des Oeufs fricassez.

Oeufs fricassez dans un poësson
N'ont point d'aliment qui soit bon,

Ils ne valent rien pour un chantre ,
 Ils se cuisent mal dans le ventre ,
 Et produisent un suc épais ,
 D'où naissent de méchants effets.

Du blanc, & du jaune d'Oeuf.

Le blanc d'Oeuf est dur à l'extrême,
 Et gluant, & froid de luy-mesme,
 Fait un sang mauvais, se cuit mal,
 Mais le jaune n'a point d'égal,
 Pour donner bonne nourriture,
 Sa substance n'est point trop dure,
 Il n'est ny trop froid, ny trop chaud,
 Il est justement comme il faut,
 Mais comme aisément il s'enflamme,
 Il ne vaut rien pour homme & femme,
 Que la fièvre sans nul repos
 Brûle incessamment jusqu'aux os.



*Du Lait propre aux maladies du
Poumon.*

CHAP. XLVIII.

Lac ethicus sanum caprinum, post camelinum,
Ac nutritivum plus omnibus est asininum,
Plus nutritivum vaccinum, sic & ovinum,
Si febricit caput, & doleat non est bene sanum.

LE Lait au Poumon ulceré,
N'est pas un remede assuré,
S'il se rencontre que l'ulcere
Dont est attaqué ce viscere,
Soit desja profond & calleux,
Car en ce cas ce mal piteux
Est cause qu'un pauvre malade
Est exempt de danser ballade :
Il peut bien dire adieu bon temps,
Adieu longue vie, & despens,
Et Medecin & medecine,
Rien ne guerira sa poitrine,
Il a beau pousser des sanglots,
Il ne scauroit faire vieux os,
Fust-ce un Prince, fust ce un Monarque,
Il faut obeir à la Parque :
Mais si cét ulcere est petit,
Dans le malade qui patit,

Il n'a qu'à prendre bon courage,
 S'il fait du Lait un bon usage,
 Un jour il luy sera permis
 De trinquer avec ses amis,
 Manger pastez, & coqueluches,
 Et d'excellentes fanfreluches,
 Et de chanter aussi de plus
 De temps en temps. *Gaudemus* :
 Car pour les personnes hectiques,
 Et celles qui sont pulmoniques,
 Il faut choisir une liqueur,
 Qui soit de petite chaleur,
 Qui sur tout ne leur puisse nuire,
 Que leur estomach puisse cuire,
 Qui leur fournisse abondamment,
 Un bon & loüable aliment,
 Qui les humecte & desopile,
 Qui ne les charge point de bile,
 Qui les rafraischisse, & de plus,
 Qui purge l'ulcere de pus,
 Qui le desseiche & l'agglutine,
 Et corrobore la poitrine,
 C'est à quoy peut servir le Lait,
 Mieux que tout autre mets ne fait,
 Que facilement on digere
 Qui rafraichit & desaltere :
 Galien a laissé par écrit,
 Qu'il débouche, humecte & nourrit,
 Addoucit, agglutine & purge
 Plus doucement que de l'épurga

262 *Du Lait propre aux maladies, &c.*
Par son beurre & son suc sereux,
Et son fromage savoureux:
Tel est l'excellent Lait d'Asnesse,
Qu'on peut boire avec hardiesse,
Pour guerir le mal du Poulmon:
Après le Lait de Chèvre est bon,
D'une saveur appetissante,
Et qualité rafraichissante:
Le Lait de Chameau fuit ces deux,
Pour estre utile & fructueux
Au Medecin qui remedie
A cette triste maladie,
Mais afin de n'estre importun,
Il faut dire un mot d'un chacun.

Du Lait de Chèvre.

Le Lait de Chèvre est spécifique
Pour guerir un homme pthifique,
Son temperament modéré,
En est un indice assuré
Mesme après celuy de la fâme,
Il merite qu'on le proclame,
Dans ses premieres qualitez,
Pour les grandes utilitez,
Qui sont par tout assez seondes,
Il est astringent aux seondes:
Car il agglutine aisement,
L'ulcere en son commencement,
Dont il chasse toute immondice,
Par sa puissance purgatrice.

Du Lait de Chameau.

Le Lait de Chamelle, ou Chameau,
Est plus sereux & remply d'eau,
Et plus propre à purger l'ulcere,
Qui se trouve dans un viscere,
Ce qui le rend moins nourrissant,
Mais un peu plus rafraischissant,
Il n'est pas si bon aux ethiques,
Qu'il est utile aux hydropiques,
Dont le foye est intemperé,

Du Lait d'Asnesse.

Mais le Lait le plus averé,
Pour estre froid & plus humide,
Et plus propre pour un tabide
Est le Lait d'Asnesse excellent,
Qui pour nettoyer n'est pas lent,
Sans causer ny douleur, ny peine,
La nourriture en est plus saine
Que de Chèvre, ou bien de Chameau :
Il est rafraischissant comme eau,
Addoucit l'ardeur des visceres,
Guerit & purge leurs ulceres,
Affermit gencives & dents,
Humecte le corps par dedans,
Ne caille point au ventricule,
Passe aisement sans qu'il s'accule :
Il est encor bon par dehors,
Pour rendre beau le teint du corps ;

264 *Du Lait propre aux maladies, &c.*
Comme celui d'une poupée :
C'est pour ce sujet que Popée,
Femme de Neron Empereur,
Pour se donner belle couleur
Se baignoit comme une Princesse,
Tous les jours dans le Lait d'Asnesse,

Du Lait de Femme.

Or encor que le Lait soit bon
Pour les malades du Poulmon,
Nostre Medecine reclame,
Par dessus tout le Lait de Femme,
Qu'elle croit le plus naturel,
Voire plus s'il est maternel,
Pour ne porter aucun dommage,
Estre humide & froid davantage,
Plus penetrant & plus subtil,
Et nourrissant, & plus viril.

*Comme les beſiſques doivent uſer du Lait
d'Asneſſe.*

Mais pour ſoulager ta perſonne,
Boy de tel Lait que l'on t'ordonne
Quatre heures devant le repas,
Cinq onces & ny manque pas,
Et ſi l'eſtomach les peut cuire,
Tu peux augmenter ſans deduire,
En boire ſix le jour d'après ;
Ainſi beuvant à plus grands traits,
Suiuant

Suivant ce regime de vivre,
 Boys en à la fin une livre
 Tout chaud avec sucre Rosat,
 Dont Avicenne fait estat,
 Après cela sur toute chose
 N'agis, ny ne dors, mais repose.

Comme on choisit le Lait d'Asnesse.

Le bon Lait se prend à l'odeur,
 Substance, couleur & saveur,
 Et doit estre pris d'une Asnesse,
 Qui soit noire & dans sa jeunesse,
 Et qui n'ait point semblablement,
 Fait son Afnon nouvellement.

De Lait de Beurre.

Que si dedans ton ventricule
 Un Lait pareil se coagule,
 Ou bien si le soir & matin,
 Tu vas trop souvent au bassin,
 Que ton corps soit chargé de bile,
 Que tute trouves trop debile,
 Que tu n'aymes point la douceur,
 Que tu cherches plustost l'aigreur,
 Mesme qu'une fièvre putride,
 Accompagne ton corps tabide,
 Au lieu de boire de ce Lait,
 Prends pour faire un meilleur effet
 Tous les matins du Lait de Beurre,
 Je trouve que c'est un bon leurre,

M

266 *Du Lait propre aux maladies, &c.*
Pour guerir pareils accidents,
Qui geshent ton corps au dedans :
Car ce Lait par son goust acide
Resiste à la fièvre putride,
Esteint la bile, touche au cœur
Par la bonté de son aigreur,
Et fait aussi que le derriere
Ne se donne pas tant carrière,

Du Lait de Vache.

Entre toute sorte de Lait,
Celuy de Vache est à souhait,
Je le trouve de bonne grâce,
Pour sa substance épaisse & grasse,
Qui souvent ne me déplaist pas
Avec du sucre à mes repas,
Mais qui ne vaut rien aux pthifiques,
Et personnes qui sont hectiques,
Dont l'estomach par le caillé
Devient puissamment travaillé.

Verus du Lait de Vache.

Il est pourtant en recompense
Fort utile à nourrir la panse,
Mais j'estime qu'au bilieux
Un Lait pareil est vicieux,
Pour augmenter dans luy la bile,
Et rendre son corps imbecile,
Qui se servant du petit Lait,
Recevroit un meilleur effet.

M

Il est de puissance anodyne
 Contre la douleur intestine,
 Et que l'on ressent au dehors,
 S'il est appliqué sur le corps,
 Et profite au dissenterique,
 De qui le ventre est trop lubrique,
 S'il le prend quand il est ferré,
 Afin d'estre plus resserré.

Du Lait de Brebis.

Le Lait de Brebis est de mesme ;
 Je croy qu'il nourrit à l'extrême,
 Et que si l'on esteint dedans
 Del'acier & cailloux ardans,
 Il guerit la Dissenterie.

*Du bien & du mal que fait
 le Lait.*

Mais de peur de supercherie,
 J'avertis Messieurs les fiévreux,
 Que le Lait n'est pas bon pour eux,
 Et que la chaleur estrangere
 De la fièvre qui les altere,
 Le change & le corrompt si fort,
 Qu'après il leur fait bien du tort.
 Il nuit encor au mal de teste,
 Car depuis le bon jusqu'au faiste
 Par sa dangereuse vapeur,
 Il en augmente la douleur,

M ij

268 *Du Lait propre aux maladies, &c.*
Il échauffe, fait soif, oppile,
Est mauvais au sang qui distille,
Ou par excès a distillé,
L'homme en devient plus bourrelé,
Mais quand la fièvre n'est pas grande,
Il sert de remede & de viande,
Aux Poulmons qui sont ulcerez,
Aux corps maigres & macerez,
Aux fièvres de longue durée,
Par qui nature est alterée:
Enfin c'est un bon aliment,
Quand il ne trouve empeschement,
Pour bien remettre un pauvre Diable,
Qu'une grande maigreur accable.

Du Beurre, & du petit Lait.

CHAP. XLIX.

Le nit & humectat, solvit sine febre butyrum,
Incidit que lavar, penetrat, mundat quoque serum.

LE Beurre unctueux de soy-mesme
Fait souvent un plaisir extrême,
Si pour quelqu'accident fâcheux,
Quand on a le corps douloureux
L'on s'en frotte ou bien qu'on l'avale,
Comme si c'estoit un regale,
Ou qu'on le prenne en Lavements,
Ou bien avec medicaments,

Car il est de force anodyne ,
Addoait & ventre & poitrine ,
Et décharge aussi le Poulmon
De la pituite , & du limon ,
Ouvre ses conduits , le nettoye ,
Desopile la moindre voye ,
Et fait qu'on respire aisément ,
En dépit de l'oppression ,
Il fait la mesme chose au membre
Qu'on frotte au feu dans une chambre ,
Il luy redonne la fanté
Par sa douce unctuosité ,
Puisque toute chose unctueuse
Aux douleurs est avantageuse ,
Soit qu'on les ressent au dehors ,
Ou bien que ce soit dans le corps ,
N'importe telle medecine
Pour les douleurs est anodine ,
Car si l'humeur est au dedans ,
Il appaise les accidents ,
En temperant l'acrimonie ,
Dont on ressent la tyrannie :
Que si l'humeur est au dehors ,
Il relasche le cuir pour lors ,
Et soulage aussi la partie ,
Donnant une libre sortie
Au suc picquant qui fait douleur :
Que si ce suc vient de froideur ,
Sa chaleur le cuit , le tempere ,
Et rend la douleur plus legere :

Ainsi le Beurre est excellent,
Pour rendre un mal moins violent,
Comme inflammations de bouche,
Soit qu'on les frotte, ou qu'on les touche;
Il dissipe encor orillons,
Meurit aposthemes, bubons,
Parotides, maux de mammelles,
Qui causent des douleurs cruelles,
Et fait aussi percer les dents,
Qui font mal aux petits enfants.
De plus le Beurre fait merveille,
Si bien à point on le conseille,
Pour humecter un corps seiché,
Qu'il rend plus mol & relasché,
Puis qu'avalé sans artifice
D'un lavement il fait l'office;
Pris par la bouche abondamment,
Il excite au vomissement,
Humecte la trachée artère,
Et le Poulmon il defaltere,
Le déchargeant de phlegmes lents,
Qui luy font des maux violents,
Soit qu'on s'en frotte la Poitrine,
Ou qu'on l'avalle en medecine.
Mais le prenant de la façon,
Qu'on ait ny fièvre, ny frisson,
Car sa forcé estant laxative,
Elle est encor inflammative,
Et dans le corps peut engendrer
Un suc qui le feroit cabrer,

Je veux dire une bile noire ,
 Comme l'ancre d'une écritoire ,
 Dont après la lepre s'ensuit ,
 D'un méchant arbre un mauvais fruit ,
 C'est ce que dit Savonarole ,
 Que je cite dans cettè Ecole .
 Quand il parle des Allemands ,
 Qui souffrent ce mal en tout temps ,
 Pour en faire un trop grand usage ,
 Pourtant le Beurre a l'avantage
 D'estre bon contre le venin ,
 D'une plante & Serpent malin ,
 Et par un pouvoir manifeste ,
 De nous preserver de la Peste ,

Du petit Lait.

Le petit Lait plein de douceur
 Subtilise une froide humeur ,
 Chasse la bile jaune & noire ,
 En tout temps qu'on le veule boire ,
 Amollit le Ventre trop dur ,
 Purge ce qu'il trouve d'impur ,
 Lave & mondifie un ulcere ,
 Le plus malin , & plus contraire ,
 Desopile , aide aux rateleux ,
 Et guerit dartre , & gens galeux .



*De la nature du Fromage, & du mal
qui arrive d'en user souvent.*

CHAP. L.

*Caseus est gelidus, stipans, crassus, quoque durus,
Caseus & panis sunt optima fercula sanis,
Si non sunt sani, tunc illi non haud iungito panis.*

FRiand de qui le ventre entage,
S'il ne se remplit de Fromage,
Ly ce que nostre Ecole dit,
De ce mets si fort en credit,
Et comme aussi mon Commentaire
L'explique dessus cette affaire.
Le Fromage, dit-elle, est froid,
Et je dis que c'est à bon droit,
Puis qu'agens de froide nature,
Il nuit par sa température,
Qu'ainsi ne soit tous pituiteux,
De qui le corps est froidureux,
Doivent s'abstenir de l'usage,
Que l'on fait du nouveau Fromage,
Et non du vieux, car il est bon,
Pour des gens de cette façon,
Mais pour le nouveau j'ose dire,
Qu'aux pituiteux, il n'est rien pire,
Et j'assûre qu'il est plus froid,
Et plus humide qu'on ne croit,

Pour rafraischir une caillette,
C'est ce que dit Paul Aeginette,
A qui lit bien son Livre sept,
Le Fromage frais, & mollet,
Est d'une vertu repoussante,
Et doucement rafraichissante.

Du vieux Fromage.

Le vieux Fromage est astringent,
Il n'est pas bon à toute gent,
Et principalement à celle,
Qui ne peut aller à la selle,
Car il fait le ventre trop dur,
Et dans un estomach impur,
Il empesche que la matiere
Ne puisse sortir par derriere,
Ce que ne fait pas le nouveau,
L'aschant comme un bouillon au Veau.
L'un ou l'autre sur une playe,
Galien dit comme chose vraye,
Qu'il l'agglutine, & fait si bien
Qu'après il n'y paroist plus rien.

Or toute sorte de Fromage,
De qui le monde fait usage,
Sans excepter nouveau, ny vieux,
Non plus que celuy d'entre-deux,
Est composé d'une matiere
La plus terrestre & plus grossiere,
Qui n'a cresse, ny petit Lait,
Ce qui peut faire un mauvais trait;

M v

274 *De la nature du Fromage, etc.*
Au foible estomach qui le mange,
En luy causant un mal estrange.
En outre ce mets est si dur,
Que l'usage n'en est pas seur,
Car se cuisant mal dans la panse,
On ressent par fois qu'il l'offence,
Et pour estre d'un suc épais,
A peine il peut sortir après,
Del'estomach qui le digere,
Ou fortement son chile adhere.

Du Fromage avec le Pain.

Le Fromage quoy que mal sain,
Que l'on mange avec de bon pain
Est profitable à la personne,
D'une santé parfaite & bonne:
Tels sont les pauvres Artisans,
Et quantité de Païsans,
Dont le plus ordinaire usage,
Est de manger pain & Fromage;
Et qui pourtant se portent mieux,
Que tant de gens delicieux,
Qui font tous les jours la ripaille
De chair de Perdrix, & de Caille:
Mais si c'est un homme mal sain
Qu'il n'en mange point avec pain,
De peur que sa panse mal saine
N'en ressente après plus de peine;
Par le poids, & la durescé
De ce mets nuisible à santé,

Que l'estomach ne scauroit cuire,
 Sans souffrir douleur & martyre,
 Et qui ne fait qu'un mauvais suc,
 Dans un corps malade & caduc.

Des utilitez du Fromage.

CHAP. LI.

Ignari Medici me dicunt esse nocivum :
 Attamen ignorant cur nocumenta feram,
 Languenti stomacho caseus addit opem :
 Post cibum sumptus, terminat ille dapes,
 Qui Physicam non ignorant hoc testificantur.

Prosopopée du Fromage.

LEs Medecins qui sont ignares,
 Connoissant peu les choses rares,
 Disent sans qu'ils en sçachent rien,
 Que je fais plus de mal que bien,
 Et qu'en tout temps un homme sage
 Ne doit point user de Fromage,
 De peur d'en estre endommagé,
 Après qu'il en aura mangé.
 O Dieu la plaisante pensée !
 Ils ont l'ame bien insensée
 De parler d'un ton si fougueux ;
 Qui sont les ignorants d'entr'eux ;

M vj

Après avoir leu cette Ecole,
Qui profèrent cette parole?
Certes ils ont l'esprit bien neuf,
Ou bien l'ont où la Pouille à l'Oeuf,
D'assurer que je sois nuisible:
Hé! comment seroit-il possible,
Que je peusse faire du mal,
Et gesner le moindre animal,
Moy qui fais tant de bien au Monde?
Si j'en attrappe un, quoy qu'il gronde,
Puis qu'il ose à moy s'attaquer,
Mordy je le feray bouguer,
Il dit que je fais mal à l'homme,
Sans sçavoir, ny pourquoy, ny comme,
Devant qu'il soit deux jours passez,
Il m'en payra les pots cassez,
S'il me peut loger dans sa panse,
Une fois seule en abondance:
Car je le gesneray si fort,
Qu'il sçaura bien-tost qu'il a tort,
D'avoir parlé de cette sorte,
Sans connoistre ce qui l'y porte:
Mais les gens de bien & d'honneur,
Qu'ils me mangent sans avoir peur,
Que je leur fasse aucun dommage,
Et qu'ils sçachent que le Fromage
Ayde à l'estomach languissant,
Et qu'il le rend fort & puissant,
Lors que la pituite, ou la bile
L'a tout à fait rendu debile:

Car on sçait bien qu'il n'est rien tel,
Que le Fromage frais sans Sel,
Pour humecter le ventricule,
Où quand la bile s'accumule,
Elle rend l'estomach si sec,
Qu'à peine on peut ouvrir le bec :
De plus que personne n'ignore,
Que ce mets addoucit encore,
Et modere beaucoup l'ardeur
De cette insupportable humeur.
L'on estime le vieux Fromage,
Quand on en fait un bon usage,
En effet il est excellent
Pour inciser le phlegme lent,
Qu'il rend cuit, & qu'il attenuë,
Quand dans le corps il s'infineë,
Mais quand il est vieux & pourri,
Quoy que souvent il soit cheri,
Il corrompt & gaste le chile,
Et rend l'estomach plus debile,
Si l'homme gourmand qui s'en sert,
En mange trop à son dessert.

Du Fromage mangé avant le repas.

Avant le repas le Fromage
Estant pris à cét avantage,
De resserrer par sa vertu
Un homme trop libre du cu,
Mais s'il est restrainct au contraire
Qu'il le prenne après pour bien faire,

278 *Des Noix, des Poires, & des Pomes.*
C'est ainsi qu'un bon Medecin,
Doit raisonner sur le bassin,
Et quiconque sçait la physique,
N'ignore point cette pratique.

*Des Noix, des Poires, & des
Pomes.*

C H A P. L I I.

Adde pyro potum, nux est medicina veneno,
Fert pyra nostra pyrus, sine vino sunt pyra virus,
Si pyra sunt virus, sit maledicta pyrus,
Dum coquis antidotū pyra sunt sed eruda venenū,
Cruda gravāt stomachū, relevāt sed cocta gravatū,
Post pyrada potum, post Pomum vade fecatum.

*Du bien & du mal que font les
Noix.*

PUisque beaucoup font tant de cas
De la Noix après le repas,
Il en faut toucher quelque chose,
Et pour mieux suivre nostre glose,
Je dis que par dessus les Noix
Des communes on fait le choix,
Qu'à l'estomach elles sont bonnes,
Et ne nuisent point aux personnes,
Pourveu que selon nostre adveu
En tout temps l'on en mange peu,

Et que d'une dent martiale
 L'on marche bien ce qu'on avale,
 Ainsi les Noix dans jeune, ou vieux
 Font que la viande se cuit mieux,
 Mais l'excès nous gese la panse
 Et la teste plus qu'on ne pense:
 Que si cét excès est plus grand
 Je ne veux pas estre garand,
 Qu'un flux de sang quoy qu'il en gronde
 N'envoye un homme en l'autre monde,
 Je maintiens aussi que la Noix
 Gaste la parole & la voix,
 Et qu'elle nuit à la poitrine,
 Mais qu'elle sert de Medecine,
 Et d'un Antidote benin
 Contre la force du venin,
 Car son huile tres-onctueuse
 De la qualité veneneuse
 Emousse si bien la vertu,
 Que le venin devient vaincu,
 Soit qu'elle relâche le ventre
 Aussi-tost qu'elle est dans son centre,
 Ou bien par le vomissement
 Qu'elle le chasse promptement.

*Des Piores sans Vin, & de leurs
 vertus.*

Quant aux Piores l'on peut bien dire
 Que sans le Vin il n'est rien pire,
 A raison de leur crudité,
 Qui nuit beaucoup à la santé:

C'est pourquoy l'on dit qu'après Poire
Un homme bien réglé doit boire,
Du Vin genereux qui soit pur,
Pour cuire ce qu'elle a de dur,
Et la rendre un peu plus legere,
Afin que mieux il la digere,
Et qu'elle ne tourmente point
Le moule rond de son pourpoint.

Quoy donc qu'un Poirier porte Poire
Ne mange point son fruit sans boire,
Puisque la Poire sans le Vin
Selon ce texte est un venin,
Ou pour mieux dire dangereuse
A la personne pituiteuse ;
Parce qu'elle engendre de foy
Beaucoup d'humeur, & c'est pourquoy,
La personne de cette sorte
Doit fuir le Poirier qui la porte,
Mais l'homme qui se porte bien
En peut manger sans craindre rien,
D'autant qu'à la personne saine
Rien ne fait mal à la bedaine,
Si suivant son temperament,
Elle en mangé modérément.

Or apprens que la Poire cuite
Met dans nous le venin en fuite
Le chasse hors & le met au sac,
Et soulage aussi l'estomach,
Mais sur tout retiens qu'il faut boire
Après avoir mangé la Poire,

Et pour ton bien n'y manque point,
Pour conserver ton embon point.

De la Pomme, & de ses qualitez.

Lors que tu prens la Pomme tâche
D'avoir toujours le ventre lasche,
N'en mange que moderément
Comme de tout autre aliment,
Soit qu'elle soit ou cuitte, ou cruë;
Aigre, douce, grosse, ou menuë;
La cruë est fort sujette aux vents,
Elle en peut causer en tout temps,
Mais la cuitte est plus savoureuse,
Elle n'est nullement venteuse,
Et lâche tres-benignement
Le ventre sans aucun tourment:
La douce est fort émolliente,
Et l'aigre est assez astringente,
Pourveu que l'on ne manque pas
De la prendre avant le repas:
Ainsi le ventrë elle resserre,
Le rend aussi dure qu'une pier
Et mangée après l'aliment,
Elle le lasche doucement:
C'est le bien qu'elle fait à l'homme
Aussi bien à Paris qu'à Rome,



Des Cerises.

CHAP. LIII.

Cerasa si comedas faciunt tibi grandia dona,
Expurgant stomachum, nucleus lapidē tibi tollit;
Hinc melior toto corpore sanguis erit.

Comme nous sçavons que tu prises
L'aimable saveur des Cerises,
Dont l'on mange assez en Esté,
Nous dirons qu'en maturité
Durant la Saison estivale,
Ce fruit est bon à qui l'avalle,
Qu'il est d'un bon temperament,
Qu'à nostre goust il est charmant,
Que cette douce Medecine
N'offence point nostre poitrine,
Et que ce fruit, soit aigre, ou doux,
Ne nous fait que du bien à tous,
Et ne peut rien causer d'estrange,
Si discrettement on le mange;
L'aigre est un peu desiccatif,
Le doux est assez laxatif,
Et plus propre à donner carriere
Au ventre aussi bien qu'au derriere;
Mais l'aigre est le plus cordial,
Et je croy qu'il n'a point d'égal,

Il réjoiit le cœur de l'homme,
Pour le moins autant que la Pomme,
Il le rend dispos & gaillard,
Il l'empesche d'estre paillard,
Et sans luy faire aucunes peines
Rafraischit le sang dans les veines.
En outre l'estomach purgé
Est par luy souvent dégagé,
De quantité d'humeurs visqueuses,
Et gluantes, & pituiteuses:
De la bile il esteint l'ardeur,
Et communique sa froideur
A l'estomach remply de bile,
Et soit dans les champs, ou la Ville,
Il est un des excellents fruits,
Que la terre nous ayt produits,
Pour tenir l'appetit en bride.

*De la Gomme du Cerisier, & du Noyan
de la Cerise.*

La Gomme, selon Dioscoride,
Qui distille du Cerisier,
Est un remede singulier,
Elle est utile pour la veüe,
Voire mesme alors qu'elle est beüe
Avec d'excellent Vin trempé,
Si cét Auteur ne s'est trompé,
Nostre Poulmon elle recrée,
Guerit la toux inveterée,

Et fraische prise au Cerisier,
 Addoucit le mal du gosier,
 Purge de dartres, & de galles,
 Les enfants qui sont les plus salles,
 Fait qu'un teint qui paroist mauvais
 Devient plus charmant, & plus frais,
 Et beuë avec Vin plein un verre,
 Elle est bonne contre la pierre,
 Pour donner allegeance à ceux
 Que l'on appelle graveleux.

Quant au Noyau de la Cerise,
 Il attenuë & subtilise,
 Et chasse le calcul des reins,
 De gens malades que je plains;
 Enfin la Cerise est capable
 De faire un sang bon & loüable,
 D'où vient que les petits Oyseaux,
 Comme Grives & Passereaux,
 Mangeant de cette friandise,
 Sont bien d'une meilleure prise,
 Et plus gras sans comparaison,
 En ce temps, qu'en autre Saison.



Des Prunes, & de leurs vertus.

C H A P. L I V.

Frigida sunt, laxant, multum profunt tibi Prunæ

*La Prune rafraîchit, & profite à nos corps,
Et tiens le ventre libre avec tres peu d'efforts.*

LA Prune à rafraîchir est bonne,
Et sert pour lâcher la personne,
Les Sebestes premierement,
Sont un tres-bon medicament,
Pour guerir les maux de poitrine,
Et la grande ardeur de l'urine :
L'on en fait pour beaucoup de maux ;
Avec d'autres fruits pectoraux,
Et quelques racines de plantes,
Des ptifanes fort excellentes,
Qui rendent commel'on pretend
Un malade un peu plus content :
En outre on sçait que toutes Prunes
Blanches, rouges, noires, ou brunes
De la bile esteignent l'ardeur,
Par leur manifeste froideur,
Moderent le feu des visceres,
Mais l'on tient qu'elles sont contraires
Aux jeunes gens qui font l'amour,
Et sur tout aux galans de Cour,

Qui sentent consumer leurs ames
 Pour les yeux des plus belles Dames,
 L'homme aussi d'un estomach froid
 N'en doit pas manger s'il ne boit,
 De l'excellent jus de Vandange,
 Et ne trouverois pas estrange,
 S'il n'en mangeoit, ny point, ny peu,
 Son corps en auroit plus de feu.

La Prune fraische estant humide,
 Fait le ventre mol & fluide,
 La seiche au contraire, le rend
 Plus resserré quand on la prend,
 Mais dans la Ville, ou la Campagne
 Ce fruit de Syrie, ou d'Espagne,
 Selon Galien, qui n'a pas tort,
 Lâche encor le ventre plus fort,
 Et l'on sçait que les Apoticares,
 Qui sont gens un peu mercenaires,
 De la Pulpe font le Diaprun,
 Oule *Diaprunum* c'est tout un,
 Composition laxative,
 Excellente, & fort purgative,
 Et propre en tous lieux, en tout temps
 Pour potions, & lavemens.



Des Meures.

C H A P. L V.

Mora sitim pellit, recreant cum faucibus uvam.

LA Meure blanche, ou bien la noire,
 Quand on la mange sert de boire,
 Car elle rafraichit si fort
 Qu'elle desaltère d'abord.
 Or il faut sçavoir que la Meure
 Humecte fort quand elle est meure,
 Et rafraichit moyennement,
 Mais n'estant meure aucunement
 C'est un fruit sans delicateffe,
 Plein de froidure & seichereffe;
 La Meure douce humecte fort,
 A l'estomach elle fait tort,
 Son jus est de vertu pareille,
 Il est astringent à merveille,
 Cuit dedans un vaisseau d'airain;
 Car il guerit l'homme mal sain,
 Et resserre aussi la luette
 Comme une agreable recette:
 Son fruit est tres-bon en ce point,
 Si nostre Ecolle ne ment point,
 Car il restraint consume & seiche
 L'humeur qui dans ce lieu là peche,

Mais ce fruit coule lentement
 Il se corrompt facilement,
 Et ne fournit à la nature
 Qu'une petite nourriture,
 Il fait aussi qu'homme & garçon
 Pissent de la belle façon.
 Item, l'on tient que son écorce
 Estant bouillie a tant de force,
 Que sa decoction bannit
 Le Poison qu'on nomme Aconit,
 Tient puissamment le ventre lâche,
 En dépit qu'un homme se fâche,
 Tué, ou chasse les Vers mutins,
 Qui nous rongent les intestins,
 Voire mesme chose éprouvée,
 Lors que la bouche en est lavée,
 Elle appaise douleur de dents,
 Qui fait enrager bien des gens.
 Voy le reste dans Dioscoride,
 Qui te pourra servir de guide,
 Et te dire d'autres vertus,
 Mais Galien t'en apprendra plus.



Des Pesches, & des Raisins.

CHAP. LVI.

Perfca cum musto vobis datur ordine justo,
 Sumere sic est mos nucibus sociando racemos,
 Passula non spleni, tussi valet, est bona Reni,
 Vitilias uvæ sine granis, & sine pelle,
 Dat sedare sitim jecoris, choleraeque calorem.

LA Pesche avec le moust est bonne
 A l'estomach d'une personne,
 Qui chez Tavernier, & Bourgeois
 Gayment trinque à diverses fois :
 Car la chaleur du Vin empesche
 La grande froideur de la Pesche,
 Et la Pesche par sa froideur
 Du Vin empesche la chaleur,
 Si bien que tous deux se moderent,
 Et facilement se temperent,
 Mais ce mélange à la santé,
 Nuit par la grande impureté,
 Que fait le moust avec la Pesche
 Qu'on mange ordinairement fraische,
 D'où jетrouve qu'il est plus sain
 De la manger avec vieux Vin,
 Ainsi suivant cette methode,
 Jamais la Pesche n'incommode.

N

Des Raisins secs.

Raisins secs avec vieilles Noix,
 Sont bons à manger, si je crois
 Le grand Arnauld de Villeneuve,
 En fesse qui voudra l'épreuve,
 Mais j'en sçay un qui mange mieux
 Nouvelles Noix, & Raisins vieux,
 Un autre suivant sa cervelle,
 Veut Raisin nouveau, Noix nouvelle,
 Sur cecy qu'on lise Moreau,
 Qui dit que le Vin du Tonneau,
 De la Noix chasse la malice,
 Qui peut nous porter prejudice,
 Et que le Vin sert à la Noix,
 Mais qu'on ne voit aucunefois,
 Que la Noix au Vin soit utile,
 Quand on en mangeroit un mille.

*Du bien, & du mal que font les
Raisins secs.*

Le Raisin doux, & sec, & cuit,
 Opile la Ratte, & luy nuit,
 Est d'une indigestion dure,
 Et d'une grosse nourriture,
 Sur tout lors que de ce Raisin
 On avale écorce, & pepin:
 Car il restraint ainsi la Ratte,
 Et sert au poulmon qu'il dilatte,

Si c'est du Raisin de Damas,
Que l'on pourroit n'épargner pas,
Puis que la puissance incisive
Passablement aperitive,
Sans causer un mal violent,
Cuit & chasse le phlegme lent,
Qui se trouve dans ce viscere:
Pareil Raisin est nécessaire
Pour ouvrir & purger les Reins,
Quand de grosse humeur ils sont pleins,
Mais afin qu'il ait plus de force,
Oste les pepins, & l'écorce,
Qui bouchent Reins, Ratte, & Poulmon,
Où s'amasse phlegme & limon.
C'est ainsi qu'il faut que l'on croye
Que ce fruit rafraîchit le foye,
Soit en ptisane, ou soit que sec,
Il passe souvent par le bec,
Pour appaiser l'ardeur subtile
De la jaune, & la noire bile.



Des Figues.

CHAP. LVII.

Pectus lenificant ficus, ventremque relaxant,
 Seu dantur crudæ, seu cum fuerint benè costæ,
 Nutrit & impinguat varios curatque tumores,
 Scrophæ, tumor, glandes ejus cataplasmate cedūt,
 Iunge papaver ei contracta foris tenet ossa.

LA Figue est de force anodyne,
 Elle addoucit nostre poitrine,
 Et luy fait un si grand plaisir,
 Qu'elle est son but, & son desir,
 Bien que quelqu'un comme je pense
 Ne tienne pas cette sentence,
 Dont à present je tais le nom,
 Car les Figues ont le renom
 D'estre bonnes en Medecine,
 Pour bien purger une poitrine,
 Et l'addoucir par consequent,
 Lors que l'usage en est frequent,
 Ce fruit lâche aussi le derriere
 Par une vertu singuliere
 Soit qu'on le mange cuit, ou cru,
 C'est ce que de tout temps j'ay cru,
 La Figue nourrit bien, engraisse,
 Et guerit mainte bosse épaisse,

Car elle amollit , & resoût
Une enflure de bout en bout ,
Et fait si bien qu'elle suppure ,
Froides tumeurs contre nature ,
Ecroüelles , glandes , & bubons ,
Tous maux qui ne sont jamais bons ,
Et qui font tousjours de la peine ,
Au bras , au col , ou bien à l'aine ,
Maux dont la cause est dedans nous ,
Que l'on ne chasse qu'à grands coups
De medecine , & de clystere ,
Puis qu'elle est dans le mesentere ,
Mais un malade ainsi purgé ,
Est bien-tost aussi soulagé ,
Car la Figue en forme d'emplastre
Sur la tumeur acariastre ,
Quoy que maligne la guerit :
Arnauld de Villeneufve écrit ,
En quelque page , ce me semble ,
Qu'on doit cuir , & mêler ensemble
Les Figues avec le Pavot :
Dioscoride qui n'est pas sot ,
Dit que les Figues bien pilées ,
Et feüilles de Pavot mêlées ,
Tirent , & font sortir dehors
Les os rompus de nostre corps ,
Mais je croy qu'il entend peut-estre
La feüille du Pavot champestre ,
Qui par son extrême froideur ,
En appaise aussi la douleur.

Du mal que causent les Figues.

CHAP. LVIII.

Pediculos, veneremque facit, sed cuilibet obstat.

LEs Figues souvent sont louïables,
 Et quelquefois sont profitables,
 Mais quoy qu'elles fassent du bien,
 Elles nous nuisent plus que rien,
 Produisant des humeurs grossieres,
 Qui sont meres, & nourricieres
 De ces Animaux blancs & gros,
 Qui nous mordent dessus le dos:
 Car de ces Figues savoureuses
 Sortent des humeurs onctueuses,
 Quin'ont rien en soy de picquant,
 De malin, ny de mordicant,
 Et qu'on sçait par experience
 Avoir rapport à la Semence,
 D'où s'engendrent ces Animaux,
 Qui nous font souffrir mille maux.

Ce fruit dans nous fait abondance
 De bon sang, & bonne Semence,
 Et produit aussi tant de vents,
 Au moyen de ses excrements,
 Qu'il fait souvent dresser la Verge
 A la personne la plus vierge,

Voila l'effet des fruits venteux,
Mais celuy-cy rend amoureux,
Et par ses serofitez mesme
Fait un chatouillement extrême,
Oltre encore que sa chaleur,
Donne à l'homme tant de vigueur,
Qu'elle luy fait lever la queue,
Si fort qu'il courroit une lieue,
Pour arriver au dernier but,
Quand il est une fois en rut,
Cependant selon nostre Ecole,
Lors qu'une teste jeune & folle,
Soit par vents, chaleur, ou prurit,
Exerce souvent le coït,
Encor bien qu'elle en soit moins sage,
Les poux ne luy font point dommage,
Car la nature pousse ailleurs
Ces serofitez, & sueurs,
Qui sont tout à fait excellentes
A faire naistre, poux, & lentes,
Et mesme les petits enfans:
Ainsi j'advertis pauvres gens,
De peur d'accroistre la vermine
De leur dos, & de leur cuisine,
Dont ils n'ont que trop deormais,
De ne point manger de ce mets.

*Des Nefles, & de leurs
qualitez.*

CHAP. LIX.

Multiplicant miclum, ventrē dantescula stridū,
Mespila dura placent, sed mollia sunt meliora.

*La Nefle dans nos corps fait l'urine abondante,
Elle resserre aussi le ventre puissamment :
La dure est un bon mets d'un passable aliment,
Mais alors qu'elle est molle, elle est plus excellente.*

TOy dont les conduits sont ouverts
Pour avaller fruits, & Pois verts,
Friand mangeur de Nefle molle,
Prestel'oreille à nostre Ecolle ;
Pour apprendre la qualité
D'un fruit par toy si souhaitté.
La Nefle est, dit-elle, puissante
Pour rendre l'urine abondante,
Mais c'est plustost par accident,
Comme il est assez évident,
Puis qu'au lieu d'estre diuretique,
Elle est d'une vertu stiptique ;
Car estant au ventre long-téms,
Elle presse les excrements,
Comme la main fait une éponge,
D'où vient lors que moins l'on y songe

Que l'humeur par canaux certains ,
 Se porte au Foye, & puis aux Reins ,
 Et de là coule en la Vessie ,
 Dont l'urine est si bien grossie ,
 Qu'il arrive un regorgement ,
 Qui fait piffer plus largement :
 Or que cela se puisse faire ,
 Jen'y vois pas un grand mystere ,
 Car lors qu'on pisse bien la nuit ,
 Selon Hippocrate il s'enfuit ,
 Que l'on ira moins à la selle ,
 Cela n'est point chose nouvelle ,
 Autrefois ce transport s'est fait ,
 Dans la femme du sieur Bohet ,
 Que Monsieur Galien , qu'on estime
 Homme grand & sçavantissime ,
 Garantit d'un flux uterin ,
 Et comme habile Medecin ,
 Suivant son Art , & sa doctrine ,
 Destourna l'humeur par l'urine ,
 Qui faisoit incessamment flux ,
 Par le trou de Dame Venus .

*De la Nefle dure , & molle , & de ses
Noyaux.*

La Nefle puissamment resserree ,
 Fait le ventre dur comme terre ,
 A raison de la qualité
 De son austere siccité ,
 D'où nostre Ecole enfuitte infere
 Que la Nefle dure doit plaire ,

N y

298 *Des Nefles, & de leurs qualitez.*

Pour arrester quand il nous duit,
Un flux de ventre qui nous nuit,
Et nous importune à toute heure:
Mais la molle est beaucoup meilleure,
Elle est plus abondante en suc,
On la mange vers la Saint Luc,
Elle restraint moins que la dure,
Nourrit plus une creature,
Et quand on en use au dessert,
Ce fruit est plus doux que le vert,
Et dans le corps d'un personnage,
Fait un peu de bien davantage:
Pourtant il faut mediocrement
Se servir de cét aliment,
Ainsi que d'une autre semblable,
Qui sera moins recommandable,
A cause de sa durescé,
Et de sa grande siccité.
La Nefle, & ses Noyaux en poudre
Peuvent rompre, ou faire dissoudre
La pierre, & le calcul des Reins,
Comme assùrent nos Medecins,
Ce que pourtant je ne croy guere,
A raison de leur goust austere.



Des Pois.

C H A P. L X.

Pisum laudandū hic decrevimus, ac reprobandū:
 Est inflativum cum pellibus atque nocivum:
 Pellibus ablatis sunt bona pisa satis.

IL faut donner loüange aux Pois,
 Et les faut blasmer quelquefois,
 Car les mangeant sans leur écorce,
 Je trouve qu'ils ont plus de force,
 Qu'ils sont meilleurs & moins venteux,
 Qu'ils ne sont point de souffreteux,
 Lâchent le ventre davantage,
 Et purgent sans faire d'outrage:
 Ce que je dis des Pois icy
 S'entend des Lentilles aussi,
 Des Febves & des Phaseolles,
 Mets excellents pour de bons drolles,
 Qui ne s'enquestent peu, ny prou,
 S'ils mangent du dur, ou du mou:
 Mais les Pois avec leur écorce,
 Cuits & mangez ont d'autre force:
 Car ils constipent le ponant,
 Ils remplissent le Corps de vent,
 Et font canonner un derriere
 D'une assez plaisante maniere:

N vj

Maux que la seule écorce fait,
 Qu'on doit retrancher tout à fait,
 Comme méchante particule
 Nuisible à nostre ventricule,
 Ce que les Pois ne causent pas
 Mangez sans écorce au repas,
 Quoy qu'un estomach imbecile
 A peine les tourne en bon chile:
 Cependant chacun sçait assez
 Qu'encor que les Pois soient passez
 S'ils n'engendrent pas la colique,
 Ils font un suc mélancolique,
 D'où naissent souvent des tumeurs,
 Pleines de mauvaises humeurs,
 Qui malgré la science humaine
 Ne se peuvent guerir qu'à peine,
 Hippocrate homme de credit
 Dans l'un de ses Livres le dit.

Du bouillon des Pois.

Leur bouillon provoque l'urine,
 Et l'on s'en sert en Medecine
 Pour nettoyer vessie & reins,
 Qui de viscositez sont pleins,
 Et déboucher veines, arteres,
 Le foye & les autres visceres;
 Mais pour en mieux venir à bout
 Le Pois rouge est bon dessus tout,
 Puisque l'on dit qu'il rompt la Pierre,
 Que dans son corps le rein enferme,

Encor que Dioscoride au noir
 Attribué un plus grand pouvoir,
 Cuit avec plantes diuretiques
 Pour des malades nephretiques :
 J'ose bien dire toutesfois
 Qu'on doit user peu d'un tel Pois,
 Quand aux reins il se trouve ulcere,
 En ce cas il leur est contraire,
 Car il les gesne encore plus :
 Les Pois excitent à Venus,
 Mais cela n'est que peu de chose,
 Les vents qu'ils font en font la cause,
 Qu'empeschent la Sauge, & le Thim,
 Qu'on cuit avec pour cette fin.

Des Febves.

C H A P. L X I.

Manducare fabam caycas, parit illa Podagram.

LA Febve est un certain legume,
 Que de manger on a coûtume :
 Il est de luy-mesme venteux,
 Et fait tousjours mal aux gouteux.
 En Esté l'on en mange à force,
 L'ayant dépoüillé de l'écorce,
 Car un tel mets est assez doux,
 Fricassé dans le Beurroux,
 Et vaut mieux que la Febve seiche,
 Qui dans le corps bien souvent peche,

Et ne fait qu'un gros aliment :
La verte est d'un temperament
Que j'estime froid & humide,
Quoy que cependant Dioscoride
La mette en un degré meilleur,
Entre le froid & la chaleur,
A quoy consent Paul Æginette,
Et Galien ce Docte Interprete:
Le Vieillard venerable écrit
Qu'elle restraint, enfle & nourrit,
Elle excite Jeune & Vieux drille
A s'accoupler avec la fille,
Car elle a la marque du trou,
Que femme porte on sçait bien où,
Et mesme sa forme gentile
Ressemble à la Verge Virile,
D'où Pythagore à ses repas
A ce qu'on tient n'en mangeoit pas,
Soit que cét aimable legume,
Soit sterile comme on presume,
Ou fasse donner au milieu,
De belle femme craignant Dieu:
Mais quoy qu'on trouve bien du monde
Qui tienné la Febve infeconde,
Pour tant elle donne vigueur
Aux poulmons aussi bien qu'au cœur,
Et fait descendre en bas la graine
D'où naist la Creature humaine:
Mais un certain Autheur écrit
Qu'elle hebete & trouble l'esprit,

Et met homme & femme en furie,
 Pendant le temps qu'elle est fleurie,
 Quoy qu'il en soit certainement
 Elle fait réver puissamment,
 Quand on en mange & qu'on se couche
 Et qu'on s'endort comme une souche.

Des Panets.

CHAP. LXII.

Quod Pastum tribuat est Pastinaca vocata :
 Attamen illa parum nutrit, quia non subacuta,
 Confortat coitum, non est ad menstrua muta.

LA Pastenade ou le Panet
 S'appelle ainsi pour son effet,
 A raison qu'à nostre nature,
 On la fait servir de pasture,
 Cependant selon mon adveu,
 Je trouve qu'elle nourrit peu,
 D'autant qu'elle est d'une matiere
 Qui de soy-mesme est trop grossiere,
 Et demeure un peu trop long-temps
 Dedans le corps des bonnes gens ;
 Sans estre par aucune voye
 Assez viste portée au foye,
 Ou bien parce que sa saveur
 Ne touche pas assez au cœur,

Pour estre d'un goust insipide ,
D'où pour la rendre plus valide ,
Et donner meilleur appetit
Au grand homme , ou bien au petit ,
On y mesle un peu de vinaigre
Au jour gras aussi bien qu'au maigre.

Les Panets font à la dondon
Sentir les traits de Cupidon ,
Ainsi qu'au gaillard qui la baise ,
D'où vient que tous deux à leur aise
Peuvent produire bel & bien
Tous les neuf mois un bon Chrestien,
Car ils échauffent la caillette
Du garçon & de la fillette ,
Et mesme encore ont le pouvoir
De faire plûtoft concevoir ,
Et d'exciter les fleurs aux Dames ,
Ainsi que l'amour dans leurs ames :
Ils servent en toutes Saisons
Contre les Serpens & Poisons ,
Font uriner les hydropiques ,
Guerissent les gens pleuretiques ,
Profitent merueilleusement
Aux Dames en l'enfantement ,
Et la semence, ou bien la feüille
Qu'à ce simple excellent l'on cueille ,
En miel purge ulceres rongeurs ,
Qui sont aux corps des pauvres gens ;
Sa graine encore , nous dit Pline ,
Defenle & fait couler l'urine ,

Broyée & beuë avec bon Vin.
De plus ce remede Divin
Sans employer d'autre artifice
Corrige & purge la matrice,
Oste la suffocation,
Ou l'isterique passion,
Il appaise douleur de ventre
Aussi-tost qu'il est dans son centre :
Le mesme Pline encore dit,
Que Dieu chés homme de credit,
Ordonnoit souvent la racine
Mesiée avec seiche Farine,
Pour maux de la ratte & des reins
Du foye & des lombes mal fains :
Que pour flux de sang Cleophante
Estimoit qu'elle estoit puissante,
Et que Philistion discret
La faisant cuire avec du laiët
De quatre onces de la racine,
Guerissoit l'ardeur de l'urine :
En fin l'on estime en tout temps
Qu'elle appaise le mal de dents :
Voila sa forme & son usage,
Je n'en diray pas davantage.



Des Navets.

C H A P. LXIII.

Rapa juvat stomachum, novit producere ventum,
 Provocat urinam, præstatque in dente ruinam,
 Si malè cocta datur, tibi torsio sic generatur.

LE Navet est une racine,
 Qui nuit beaucoup à la poitrine,
 Produit des vents, & fait pifler
 Si fort qu'on ne s'en peut passer:
 Car c'est un mets de bonne grâce,
 Quand il est cuit avec chair grasse,
 Et je le croy meilleur aussi
 Mangé pour l'estomach ainsi,
 Il ne fait peine, ny dommage,
 Engraisse, & nourrit davantage,
 Et le corps devient humecté,
 Quand du Navet il est traité;
 Toutesfois les dents il ruine,
 Car assurément il les mine,
 De mesme qu'un simple offensif
 Par son suc acre, & corrosif,
 Ou par la mauvaise fumée,
 Qui dans l'estomach enfermée
 S'éleve, & va de temps en temps
 Directement frapper les dents:

L'on tient qu'il est bon à la veüe,
Qu'il rend plus forte, & plus aiguë,

Du Navet mal cuit.

Sile Navet n'est assez cuit
Au ventre, à l'estomach il nuit,
Il cause colique, & tranchée,
Comme ressent une accouchée
En remplissant le corps de vent,
Si bien qu'un dertiere souvent,
En dépit de toute personne,
En ce temps fortement canonne,
Et fait ainsi qu'un maistre fou
A tout moment bredi, bredou:
Galien dit que Navers, & Raves,
Les plus venteux sont les plus braves
Pour donner de certains attraits,
Qui font penser l'homme au congrez,
Qu'ils sont pleins de grande excellence
Pour faire beaucoup de semence,
Et partant fournissent ainsi
Instrument & matiere aussi,
Pour bien servir la courtisane,
Couverte de moire, & de pane,
Mais pour tout dire en bonne foy,
Ne nous donnant rien que je croy
Qu'une nourriture grossiere,
Ils fournissent moins la matiere,
Propre pour ladite action
Que les vents pour l'érection.

Advertissement aux Filles, & aux Femmes.

Or le Navet ne nous peut nuire,
Lors que deux fois on le fait cuire,
C'est à dire que cuit dans l'eau,
Il nous enfle un peu moins la peau,
S'il boult après avec du beurre,
Mais se garde encor de ce leurre,
Une Servante d'un Valet,
Qui souvent mangera Navet,
De peur qu'à sadite personne,
Il ne fasse quelque pouponne,
Ou bien quelque petit poupon,
Qui fasse élargir son jupon :
C'est pourquoy mes jeunes fillettes,
Prenez bien garde à vos caillettes,
Fuyez garçons mangeants Navets,
Qui pour vous seroient tres mauvais,
En faisant enfler vos personnes
Aussi grosses comme des tonnes :
Mais vous femmes dont les marys
De l'amour ne sont point épris,
Et comme de pauvres jeanslognes,
Vont lentement en leurs besognes,
Donnez leur souvent tout exprés,
De cét incomparable mets,
Et dans la plus douce accolade
Danfant l'amoureuse balade,
Vous chanterez avec sujet,
Vive l'amour, & le Navet.

Des Herbes en general.

CHAP. LXIV.

Ius olerum, cicerumque bonum, substantia prava.

LE jus des Pois & des Herbages
 Est tres-bon à faire potages,
 Mais la substance n'en vaut rien,
 Comme l'Ecolle dit fort bien;
 Car l'on sçait que de toutes plantes,
 Que l'on croit les plus succulentes
 Le suc est moins alimenteux
 Qu'il n'est pas médicamenteux;
 Galien est dans cette Sentence,
 Et Diphile, comme je pense,
 Ainsi je ne conseille pas
 Qu'on mange d'Herbes au repas;
 De crainte qu'il ne s'accumule
 Une humeur dans le ventricule,
 D'où s'engendrent des maux bien longs;
 Qui geshent les noirs & les blonds,
 Mais sans nous causer de dommage
 Leur boüillon est d'un bon usage:
 Car quoy qu'il nourrisse tres-peu
 Il altere, ou bien purge au lieu
 Suivant à ce qu'on le destine,
 Soit qu'on y mette la Racine,

Ecorce, ou feuille, cyme, ou fruit,
Tronc, graine, ou fleur, le tout bien cuit,
Soit à part, ou bien soit ensemble,
Selon ce qu'au Docteur il semble,
Tout cecy mis dans un poësson
Peut servir à faire un boüillon,
Pour nourrir, purger, ou restreindre,
Ou bien pour lâcher sans rien craindre
Quand l'on y met un juste poids :
Mais l'on mange aussi quelquefois
Les simples crus comme un regalle,
Et parfois encore on les falle
Avec la saumûre & le sel,
Et le vinaigre, il n'est rien tel
Pour donner appetit aux viandes,
Et les faire trouver friandes :
D'autres qui sont plus delicats
Mangent ces choses au repas
Confités avec de bon sucre,
Sans soucy de perte, ou de lucre,
Et tout cecy pendant l'Hyver,
Avec bon pain, & bonne chair,
Quoy qu'en la saison estivale
L'on en feroit meilleur regale,
Quand on veut rafraischir son corps
Par dedans, & non par dehors,
Mais souvent comme chose utile,
L'on en use avec beurre, & huile,
Ou de bon Vinaigre au repas,
Ou dedans un boüillon bien gras,

Pour en corriger la malice ,
 Qui nous porteroit prejudice ;
 C'est ce qu'on fait de jour en jour
 A la Ville , aux Champs , à la Cour.
 Enfin l'herbe cruë , ou malcuite ,
 Ou qui n'est pas assez confite ,
 Est mauvaife pour un escot ,
 Mais elle est bonne cuitte au pot
 Avec de la Viande un peu grasse ,
 Apprestée ainsi je m'en passe.
 Je ne traiteray point des Pois ,
 J'en ay dit assez autrefois ,
 Quiconque en veut sçavoir l'usage ;
 Qu'il l'apprenne en une autre page.

Du Sennevé.

CHAP. LXV.

Est modicum granum, calidum, siccumque sinapi
 Dat lacrymas, purgatq; caput, tollitque venenū.

*Le grain de la Moutarde est sec, chaud, & benin.
 Il purge le cerveau, fait répandre des larmes,
 Et ses grandes vertus sont de tres fortes armes,
 Quand l'on en veut user pour chasser le venin.*

Vous qui parlez de la Moutarde
 Bien souvent sans y prendre garde ;
 Et sans connoître ce que c'est,
 Venez l'apprendre , s'il vous plaist :

Moustarde faite avec Vinaigre ,
 Est bonne pour jour gras , & maigre ,
 Pour apprester des Saupiquets ,
 Quel'on mange avec quelque mets ,
 Dont le goust est plus agreable ,
 Quandl'on prend son repas à table :
 Or on la fait de Sennevé ,
 Petit grain assez éprouvé ,
 Et connu pour sa petitesse ,
 Sa chaleur , & sa seicheresse ,
 Car je croy qu'on n'a guere veu
 Rien de plus mince , & plus menu ,
 Pourtant il échauffe , & desseiche ,
 Il brûle comme une flammèche .
 Et prend bien souvent par le nez ;
 Les hommes les plus rafinez .
 En outre on sçait que la Moutarde ,
 Encor qu'on s'en donne de garde
 Fait couler les larmes des yeux ,
 Mais après on n'en rit que mieux ,
 Alors que la chose est passée ,
 La teste n'en est point blessée ,
 Car ce grain cuit par sa chaleur ,
 Et fait distiller une humeur
 Grossiere , cruë , & phlegmatique ,
 D'où mon Appollon pronostique ,
 Que quand l'on en est déchargé
 L'on s'en trouve après soulagé :
 Pourtant il offence la veüe ,
 Si l'on en prend sans retenuë ,

Et

Et par sa force, & sa chaleur
Il luy cause peine, & douleur,
Mesme par son acrimonie,
Il luy fait ulcere, & sanie,
Et par l'humeur épaisse, ou l'eau,
Qu'il fait dégoutter du cerveau,
Il produit sur l'œil une nuë,
Qui l'affoiblit, & diminué
En debilitant ses esprits,
Qui dans les humeurs sont compris,
D'où l'on ne voit plus qu'en lanterne,
Non plus ne moins qu'un chat qu'õ berne:
Mais on peut dire cependant
Qu'il sert aux yeux par accident,
Purgeant le cerveau par la bouche,
Et par le nez quand on se mouche
De ce phlegme froid, & visqueux
Qui pourroit distiller sur eux.
Mis sur la partie offensée
Qu'un Scorpion aura blessée,
Avec bon Vinaigre de Vin,
Il attirera le venin,
Et courra le prendre à la piste,
Ce grain pris par dedans résiste
Au mal que font les Champignons,
C'est l'amy des bons Compagnons
Qui rangez à la table ronde,
Font une chere sans se conde.
Ce mesme grain aussi brûlé
Sans qu'avec rien il soit mêlé,

Fait fuir les Bestes veneneuses
Qui sont à l'homme dangereuses.
Il chasse les ventofitez
Qui font mille incommoditez,
Et sert contre la fièvre quarte,
Qu'il peut envoyer à Montmarthe,
Courir la pretantaine ailleurs,
Si venant de grosses humeurs,
Ou d'une pituite brûlée,
Elle ne peut estre ébranlée;
En outre il profite aux goutteux
D'un temperament pituiteux:
Mais l'homme de chaleur extrême
S'en doit abstenir, quoy qu'il l'ayme,
S'il n'en veut estre endommagé
Après qu'il en aura mangé.
Dans l'estomach il diminuë
Les phlegmes, & les attenuë,
Et mesme je puis assurer
Qu'il ayde encor à digerer,
Toutes les plus grossieres viandes
Dedans les personnes friandes.
On dit qu'il nuit aux amoureux,
Soit qu'il en fasse des pleureux
Au lieu que leur ratte, & leur foye
Devroient estre remplis de joye,
Ou bien soit que par sa chaleur
Au lieu de les mettre en humeur
Il détruise en eux l'abondance,
Et la vertu de la semence.

Partant pauvres jeunes maris,
N'en mangez point peur du mépris,
Et qu'ainsi vos femmes sans bornes,
Ne vous fassent porter les cornes.

*Du Fenouil, & de la Graine
d'Anis.*

CHAP. LXVI.

Semen Fœniculi pellit spiracula culi:
Bis duo dat marathrum, febres fugat atq; venenū,
Expurgat stomachum, lumen quoq; reddit acutū,
Urinare facit, ventris flatuque repellit:
Emendat visum, stomachum contortat anisum:
Copia dulcoris anisi fit melioris.

De la Semence de Fenouil.

TOy dont le Ventre plein de vent
Ne te gese que trop souvent,
Pour ne pouvoir donner carrière
A ton miserable derriere,
Apprens que Graine de Fenouil
Du Ponant ouvre le verrouil,
Et sans nulle ceremonie,
Fait peter avec harmonie:
Car estant chaude au tiers degre,
Le corps est des vents delivré,
O ij

Qu'elle chasse par le derriere,
 Ou bien consume leur matiere,
 Qui provient d'aliments venteux,
 Ou des excrements pituiteux,
 Ou d'une froide intemperie,
 Qui cause cette fascherie,
 Ou d'un air souvent avalé,
 Qui parmy la viande est mélé.

Du Fenoiil.

Le Fenoiil a grande puissance,
 Pour maux qui sont de consequence,
 Il est profitable aux fiévreux,
 Qu'il rend plus sains, & vigoureux,
 Car il appaise les naufées,
 Qui par les fièvres sont causées,
 Et mesme esteint l'ardeur du corps,
 Qu'on ressent dedans & dehors,
 Quand on le boit avec eau fraische,
 Pourveu qu'en nous rien ne l'empesche,
 Comme une excessive maigreur,
 Ce qu'assûre tout bon Autheur :
 Un autre aussi nous fait entendre,
 Que sa racine sous la cendre,
 Cuitte, & mangée avec du Sel,
 Et du Vinaigre il n'est rien tel,
 Pour guerir promptement les fièvres,
 Et les chasser comme des Lièvres,
 Purgeant l'humeur de qui l'excez
 Fait les grands & petits accex,

Le Fenouil avec sa semence,
Est aussi de grande excellence,
Quand avec bon Vin il est bû,
Pour résister à la vertu
De l'Arfenic, & du Mercure,
Ennemis de nostre nature,
Et ce remede est un thresor
Pour combattre Serpens encor,
Dont il guerit comme on assure
La plus dangereuse blessure.

Il purge l'estomach mal sain,
Quand il est dans le corps humain:
L'on estime encor sa semence
Utile aux yeux par excellence,
Pour les rendre plus clair-voyants,
Mefine quand ils sont larmoyants,
Et remplis de phlegme & chassie
La veüe en devient éclaircie,
Et fait que ses esprits impurs
Deviennent beaucoup moins obscurs,
Les Serpens, si nous croyons Pline,
Nous montrent cette Medecine:
Car ayant passé tout l'Hyver
A dormir sans avoir pris l'air,
Du Fenouil ils frottent leur veüe
Pour se la rendre plus aiguë,
Qu'ils ne l'avoient sous leurs cailloux,
Ou quand ils estoient dans leurs trous:
Et si foy nous fait Democrite,
Ainsi qu'Avicenne le cite,

Ils en mangent au renouveau,
 Pour dépouiller leur vieille peau,
 Et pour en prendre une nouvelle :
 Leur veü en est auffi plus belle,
 Ce qui fait voir aux curieux,
 Que le Fenouil est bon aux yeux :
 Il est utile à la poitrine,
 Provoque les mois, & l'urine,
 Guerit un corps remply de vent,
 Ainfi que j'ay dit cy-devant,
 Et fait le lait, & la semence,
 Quand on en mange en abondance,
 D'où les femmes graces adieu,
 Ne profitent pas pour un peu :
 Le jus entonné dans l'oreille,
 Fait mourir les vers à merveille,
 Et contre morsüre de Chien,
 Sa Racine avec miel fait bien.

De la Semence d'Anis.

La Graine d'Anis sur la veü
 La soulage comme eau de ruë,
 Pline dit auffi quand l'on prend
 Les Racines, & le Safran
 En Vin, auparavant pilées,
 Que ces trois choses bien mêlées,
 Arrestent fluxions des yeux,
 Et guerissent les chassieux,
 Par leur vertu calefactive,
 Et leur force desiccative.

L'Anis conforte l'estomach,
 Aussi bien que le Cotignac,
 Consomme l'humeur pituiteuse,
 Qui dedans nos corps est venteuse,
 Et pousse aussi dehors les vents,
 Qui gesnent le ventre au dedans,
 Cette semence chaude incise,
 Seiche, attenuë, & subtilise,
 Ouvre, & fait couler les humeurs,
 Et chasse les grosses vapeurs,
 La Nature ainsi déchargée,
 La veüe en devient soulagée,
 Et s'en porte infiniment mieux :
 Car ces humeurs nuisent aux yeux,
 Envoyant à nostre cervelle
 Une vapeur froide, & rebelle,
 D'où les esprits sont accablez,
 Et les yeux après sont troublez,
 Si bien que par ce mal la veüe
 En peu de temps se diminuë.

De l'Anis nouveau.

L'Anis nouveau de bonne odeur,
 Gros, plein, & doux est le meilleur,
 La Dragée en est excellente,
 C'est elle que sur tout l'on vante,
 Pour guerir le mal intestin,
 De l'estomach, & l'intestin,
 Chassant la colique venteuse,
 Qui vient de l'humeur pituiteuse.

O iiiij

320 *Du Fenouil, & de la Graine,*
L'Anis fait pisser aisement,
L'odeur ayde à l'enfantement,
Dissipe l'eau des Hydropiques,
Soulage les Epileptiques,
Resiste au venin des Serpens,
Et le chasse du corps des gens,
Fait que l'on a meilleure haleine,
Et que l'on respire sans peine:
Ce remede aussi n'est pas laid,
Pour bien faire venir du Lait,
Il provoque au jeu de cythere,
Le galand avec la commere,
Et fait naistre poupon joly
Dans ventre doüillet & poly,
Il est utile aux phlegmatiques,
Et bon pour les disenteriques,
Arreste cours de ventre aussi,
Qui donne beaucoup de soucy,
Et les fleurs blanches d'une femme,
Qui souvent s'afflige, & se pâme:
Il soulage les gens lassez,
Qui sont du chemin oppressez,
Cuit il profite aux asthmatiques,
Il sert aux maux froids hepaticques,
Débouche foye, & ratte, & reins,
Matrice, & boyaux d'humeurs pleins,
Et chasse la fièvre envieillie,
Qui se fait de mélancholie:
Il empesche encor de réver,
Il est ayse de l'éprouver

En le mettant deſſous la teſte:
 Enfin, on dit quand on l'apreſte,
 Et qu'on le boit avec Caſtor,
 Le Miel, & le Vinaigre encor,
 Qu'il délivre du mal de mere:
 C'eſt pourquoy ma chere commere,
 Uſez-en en toute faiſon,
 Contre une telle paſmoiſon,
 Si vous voulez de voſtre peine
 Recevoir guerifon certaine,
 Et vous n'aurez point de regret
 D'avoir pratiqué ce ſecret.

De l'Aneth, & du Coriandre.

CHAP. LXVII.

Anethum ventos prohibet, minuitque tumores;
 Ventres repletos pravis facit eſſe minores,
 Confortat ſtomachum, ventū removet Coriandrū.

L'Aneth chaſſe les vents badins,
 Qui murmurent dans les boudins,
 Et cauſent de rudes tranchées:
 Ses Cymes eſtant bien ſeichées
 Sont auſſi d'un puiſſant effer,
 Pour bien faire venir du laiçt
 Dans les mammelles les plus plattes
 Des Dames les plus delicattes:

O v

Il retient le vomissement,
Le flux de ventre mesmement,
Abbaïsse les tumeurs du ventre,
Fait uriner comme le diantre,
Et sortir toutes les humeurs,
Qui dans le corps font des tumeurs :
Mais on tient qu'il nuit à la veuë,
Et que sa decoction beuë,
Dessèche la semence un peu :
Cependant il excite au jeu,
Qui fait que de toute son ame,
La femme avec l'homme se pâme,
Un grand Bothaniste le dit,
Et le met encore en credit,
Pour appaiser le mal de mere :
L'Aneth cuit en huile digere,
Et fait mourir une tumeur,
Il est bon contre la douleur,
Il a la vertu de resoudre,
Et quand il est reduit en poudre,
L'on en fait certain oignement,
Qui n'est pas tant mauvais vraiment,
Pour guerir le mal du prepuce,
Qui picque plus fort qu'une puce,
Et dont devant huit jours precis,
L'on est bien souvent circoncis :
Sa cendre releve la lulette,
Luy donne guerison parfaite,
Et sa graine en petit paquet
Fait aussi passer le hocquet.

Du Coriandre.

Pour bien digerer il faut prendre
De la semence de Coriandre,
Elle rend l'estomach plus sain,
Chasse les vers d'un mesme train,
Et dans le corps retient la viande,
Qui se cuit mieux, & qui s'amende :
Cette Graine dissipe aussi
Les vents qui font peine & foucy :
La plante est d'une odeur mauvaise,
Car elle sent fort la Punaise,
Sa Graine a meilleure senteur,
Donne à la bouche bonne odeur,
Et souvent avec la dragée,
Pour cét effet est mélangée ;
L'on tient qu'elle rend plus paillards
Les jeunes gens, & les vieillards,
Qu'elle excite aussi la folie,
Et rend la personne affoiblie,
Qui l'oblige à la fin, dit-on,
De faire gille chez Pluton.



Des Violettes.

CHAP. LXVIII.

Crapula discutitur capitis dolor, arque gravedo
 Purpuream dicunt violam curare caducos.

JEunes fillettes, petits gars,
 Qui cherchez Violiers de Mars,
 Ou pour mieux dire Violettes,
 Pour mêler à d'autres fleurettes,
 Et faire de charmants bouquets,
 Approchez vous jeunes benefs,
 Accourez viste à ma personne,
 Je les distribuë, & les donne,
 Mais arriere petits marmots,
 Ce n'est point pour vous ce propos,
 Je le garde par sainte Barbe,
 Pour un homme fait portant barbe,
 Qui sans s'amuser aux couleurs,
 Connoist les excellentes fleurs.

Je dis donc que la Violette
 Est une agreable fleurette,
 Qui vient la premiere au Printemps,
 Annoncer à tous le beau temps,
 Et dire voicy l'arrivée
 De l'amour qui fait sa corvée,
 Des ris, des jeux, & du Soleil,
 Qui nous cause un bien sans pareil;

Partant voyons cette fleurette
Et quelle est sa force secrette.

Recepte pour empescher de s'enyvrer.

La Violette nuit au jus
De nostre bon Pere Bacchus,
Et je soustiens dedans ce Livre,
Qu'elle empesche qu'on ne s'enyvre,
Et qu'elle apporte un secours prompt,
Quand on l'applique sur le front,
Ou bien qu'on la tient toute preste
Pour la mettre dessus la teste,
Car son agreable fraischeur
Modere la grande chaleur,
Soit en repoussant les fumées,
Qui sont au dedans enfermées,
Qu'elle fait retourner en bas,
Quoy qu'elle soient en un amas,
Ou bien soit qu'en laschant le ventre,
La bite sorte de son centre,
Et qu'elle chasse ainsi le fleau,
Qui peut affliger le cerveau,
Et causer une peine amere
A la pie & la dure mere.

Recepte pour se desenyvrer.

L'on estime encore l'odeur
De cette incomparable fleur,
Pour guerir la douleur de teste
D'un homme yvre plus qu'une beste;

Car il sent que sa pesanteur
Se dissipe par cette odeur,
Qui le réjouit, & le flatte
D'une maniere delicate.

Remede contre le mal caduc.

La Violette avec son suc,
Guerit aussi du mal caduc,
Par son odeur assez doucette
Qui se trouve en cette fleurette,
Aussi bien que dedans son eau,
Bonne à conforter le cerveau,
Ou par une vertu secrette,
Qui fait plustost battre retraits
A cette humeur, ou mauvais suc,
Qui nous cause le mal caduc,
D'où vient qu'un mal-heureux malade
En reçoit une moindre aubade,
Puisque le mal en dure moins,
Comme assûrent quelques témoins,
Et qui mesme jurent ensuite,
Qu'il ne revient jamais si viste,
Mais pour l'entiere guerison,
Je ne la croy point tout de bon,
Cette maladie est trop grande,
Il faut qu'un Medecin s'y rende,
Si ce n'est aux petits enfans,
Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans,
Qu'on peut guerir par ce remede,
A qui ce mal violent cede.

Des Fleurs du Sureau.

CHAP. LXIX.

Sambuci flores, sambuco sunt meliores,
Nam sambucus olet, flos redolere solet.

LEs Fleurs que l'on cueille au Sureau,
Et qu'on garde dans un vaisseau,
Valent mieux que le Sureau mesme,
Pour Julep, & pour Apozème,
Car cet Arbre au prix de sa Fleur,
Est d'une fort mauvaise odeur,
Son fruit, sa graine, & son écorce,
Feüilles, & gomme ont quelque force,
Ainsi que les premiers boutons,
Que l'on estime encore bons,
Mais cependant sa Fleur qu'on mange,
Merite avoir plus de loüange.
L'écorce interne, ou du milieu,
N'a pas de vertu pour un peu,
Pour chasser les eaux hors du ventre,
Et la pituite de son centre,
L'on tient encor que son bourgeon
Pour ce mesme effet est tres bon,
Sa graine est de vertu pareille,
Mais sa gomme seiche à merveille,
Sa Fleur fricassée avec Oeufs,
Est, dit-on, d'un goust merveilleux,

La mesme à l'odorat est bonne
De toute sorte de personne,
Réjoüit le cerveau, le cœur
Par son incomparable odeur,
Sa Feuille secourt l'hydropique
D'une maniere spécifique,
Son fruit fait noircir les cheveux,
Et contre Animaux veneneux,
L'on estime que sa racine
Est une forte Medecine,
Jus d'Hyebles qu'on boit avec Vin,
Pousse la pierre hors du rein,
Et fait plusieurs belles Histoires,
Entre autres guerit genitoires,
De ces bons saints un peu resveurs,
Qui courent autre part qu'ailleurs,
Enfin le parfum de la feuille,
Qu'à l'hyeble, ou qu'au Sureau l'on cueille
A l'endroit où vous sçavez bien,
Sert à la femme plus que rien,
Pour oster le mal de matrice,
Et pour en chasser la malice,
Adieu sexe que je cherais,
Ce remede est à petit prix,
Il guerira vostre nature,
Et sur tout la rendra plus pure.



Du Safran.

CHAP. LXX.

Confortare crocus dicatur lætificando
Artus defectos reficitque, hepar reparatque.

*Le Safran fortifie & donne de la joye
Et restablit le corps en réparant le foye.*

LE Safran réjouit le cœur
Et luy donne de la vigueur,
Par une puissance excellente
Qu'on trouve en la fleur de la plante,
De qui le chaud est modéré
Seulement au second degré,
Et dont l'odeur assez aimable
N'est point au nez defagreable,
Pour aider les esprits vitaux,
Naturels & les animaux,
Car son odeur, nous dit Plutarque,
Auteur tres-digne de remarque,
Provoque un sommeil assez doax
Aux yvrognes qui sont trop saouls,
Et l'on sçait que dans la Pologne
Où l'on fait le mestier d'yvrogne
Et les autres Pais voisins,
Où l'on vuide les pots tous pleins
On le mesle parmy la viande,
Non pour la rendre plus friande,

Mais afin que le Vin des pots
Enyvre moins Messieurs les sots :
Pourtant je suis seur d'une chose
Qu'ils en prennent petite dose,
Car le trop est un rude fleau
Pour abbattre cœur & cerveau,
Et mesme un peu plus d'une drachme,
Blesse le cœur & le diaphragme
Et quand on en prend jusqu'à trois
Il ne fait mourir qu'une fois,
Amoins que l'on ne ressuscite,
Et que l'on recommencé ensuite;
Mais l'on adjouste qu'il est bon
Aux incommodez du poulmon,
Il leur donne meilleure haleine
Et les fait respirer sans peine,
Cependant il blesse les yeux,
Il rend l'homme luxurieux,
Il l'oblige d'estre un bon masse
D'une couleur & jaune & passe,
Facilite la coction
Aide à la distribution,
Et dompte l'humeur superfluë
Qu'il desseiche & qu'il évacüé :
Le Saffran par ses facultez
Aide aux membres debilitez,
Les fortifie & les soulage
Et donne un merueilleux courage,
Répare le foye & le met
Dedans un estat plus parfait,

Soit que sa vertu desopile,
 Ou qu'elle cuise mieux le chile,
 Dont le susdit foye à son rang,
 En fait après un meilleur sang,
 Car du bon sang chose assurée
 Nostre nature se recrée,
 D'où vient en suite la vigueur,
 Du cerveau, du foye & du cœur,
 Il provoque mois ordinaires,
 De plus il soulage les meres,
 Aux douleurs de l'enfantement:
 C'est encor un medicament,
 Qui profite à gens phlegmatiques,
 Donne secours aux lethargiques,
 Et fait tant de plaisir aux yeux,
 Qu'après on en void beaucoup mieux,
 Car cette fleur estant battuë,
 Avec blanc d'œuf sert à la veuë,
 Dont elle chasse la rougeur,
 Et mesme appaise la douleur.

De la Bugloze.

CHAP. LXXI.

Vinum potatum quosdam macerata Buglossa,
 Mærorem cerebri dicunt auferre periti,
 Fertur convivas decoctio reddere lætos.

Jean de Milan dit que le Vin
 Fait avec Bugloze est divin,

Pour chasser la mélancholie,
Dont une cervelle est remplie,
Et réjouyr les bons beuveurs,
Et les plus estranges réveurs :
Ce simple est si bon pour la ratte
Qu'il la chatoüille, & qu'il la flatte,
Et corrobore fortement
Malgré son plus rude tourment,
Par une vertu manifeste,
Sans que jamais il la moleste ;
Au contraire par sa vigueur
Il donne de la joye au cœur,
Et d'une façon magnifique
Dompte le suc mélancholique,
Et s'en rend le Maïstre si bien
Que dans nous il ne peut plus rien :
Car il l'incise, & le nettoye,
D'où le cœur reçoit de la joye,
Qu'augmente encore le bon vin
Joint à ce simple tout divin.
Il est utile en Medecine
Pour faire mieux couler l'urine,
Appaiser la soif d'un garçon,
Qui s'en sert de bonne façon,
Et pour faire aller à la selle
Rorurier, hobereau, donzelle :
En outre le sçavant Galien
Contre la toux l'estime bien,
S'il est cuit avec eau miellée,
Qui pour ce mal est signalée,

Et Dioscoride n'a pas teu
 Que son jus a telle vertu,
 Qu'il chasse des fièvres diverses,
 Soit qu'elles soient quartes, ou tierces :
 Enfin, dit un autre Docteur,
 Grand Bothanique & bon Autheur,
 La tige soit cruë, ou bien cuitte
 Peut mettre maux de foye en fuitte :
 Je ne sçay point d'autres vertus
 Qu'un autre t'en apprenne plus.

De la Bourroche.

CHAP. LXXII.

Dicit Borrigo, gaudia semper ago :
 Cardiacos aufert, Borrigo gaudia confert.

LA Bourroche est de bonne humeur ;
 Et dis-je réjoüys le cœur
 Des plus tristes & des plus mornes,
 Soit qu'ils portent, ou non des cornes ;
 Ainsi miserables cornards,
 Pour devenir plus goguenards,
 Et plus joyeux malgré vos femmes,
 Qui vous feroient damner vos ames,
 En vous plantant cornes au front,
 Usez de ce remede prompt ;
 Et vous autres mélancholiques,
 Qui paroissez si lunatiques

Qu'en vous voyant on vous croit tous,
De veritables loups-Garous,
Qui sont tellement taciturnes
Qu'ils n'aiment que les lieux nocturnes;
Croyez moy d'ores-en-avant
Mangez la Bourroche souvent,
Et vous servez de l'Hellebore,
Mais prenez de bon Vin encore:
Car la Bourroche avec le Vin
A quelque chose de divin,
Pour épanouir ratte & foye,
Remplir un cœur triste de joye,
Et rendre gay comme Perop
L'homme qui boit de ce Syrop.

Elle guerit mieux que l'Hyssope
Les maux de cœur & la Syncope:
Qui viennent d'extrême langueur,
De mélancholie & rigueur.
Je n'en diray pas davantage,
Mais pour mieux sçavoir son usage,
Ly le Chapitre precedent,
Car je dis en homme prudent
Que la Bourroche & la Bugloze,
Sont à peu près la mesme chose,
Quant à la force & les vertus,
Qu'icy je ne repete plus
Pour mettre fin à ce Chapitre,
Et commencer un autre Titre.



Des Choux.

CHAP. LXXIII.

Ius caulis solvit, cujus substantia stringit :
Vtraque quando datur venter laxare paratur.

PUisque nous parlons entre nous
De manger souvent de bons Choux,
Ma Muse à present se propose
De t'en apprendre quelque chose,
Car la matiere le vaut bien,
Et puis c'est un digne entretien,
Quine doit pas sembler estrange
De sçavoir si ce que l'on mange
Est astringent, ou laxatif,
Humectant, ou dessiccatif:
Pour donc raisonner en docte homme,
Et non en beste à porter somme,
Je dis suivant ce qu'on en lit,
Qu'un boiillon aux Choux amollit,
Soit que son jus purge luy-mesme,
Ou qu'une acrimonie extrême
Nettoye & chasse de nos corps,
Les méchantes humeurs dehors
Par la vertu de leur sel nitre,
Que le Medecin comme Arbitre
Doit choisir, ou ne choisir point,
Selon ce qu'il juge estre à point:

Car le nitre quand on les cueille
Tenant peu dans tronc & dans feuille,
Les peut quitter dans le poëlon
Aisement au premier bouillon ;
S'ils bouillent aussi davantage
Ce bouillon mesme aura l'usage,
Non d'amollir & de lascher,
Mais de retraindre & desseicher,
D'autant que pour lors il arrive
Que cette vertu purgative
S'exhale par la coëtion,
Et la grande ébullition,
Et ne laisse qu'une matiere
D'une substance assez grossiere ;
Utile à retraindre par bas
Un garçon qui fait trop son cas,
Alors que selon la coustume
Il boit ce bouillon, ou le hume :
La mesme chose arrive aussi
Dans les bettes cuittes ainsi,
Et presque dans toute autre chose,
Qui purge par la mesme cause,
Ce qu'au goust l'on peut bien juger,
Lors qu'on en desire manger :
Car la substance savoureuse
Est acre, ou salée, ou nitreuse,
Qui eut amollir & lascher,
Et par son gros suc desseicher :
L'on void le mesme en la Lentille,
Qui retrainst soit garçon, soit fille,

Et

Et pourtant la decoction
 Est sans aucune astringtion ;
 L'huiſtre fait la pareille choſe ;
 En mangeant une juſte doſe ,
 Sont ſuc ſalé tiré dehors ,
 Puis avalé laſche le corps ,
 Et fait qu'un ſain , ou qu'un malade
 Bat plus gaillardement l'eſtrade ,
 Sa chair cependant , dit Arnould ,
 Reftraint le ventre comme il faut ,
 C'eſt dequoy ma Muſe ne donne ,
 Et ne rend raiſon à perſonne.

Mais pour revenir à nos Choux
 Nous ſommes d'accord entre nous
 Que leur ſubſtance eſt fort contraire
 A ce que le bouillon opere :
 Cependant nos Salernitains
 Qui ſont de ſçavants Ecrivains ,
 Diſent que l'un & l'autre enſemble
 A la puiffance , ce leur ſemble ,
 De déboucher un conſtipé
 Sur la garderobe campé :
 Car ne faiſant aucun divorce ,
 Et conſervant toute leur force ,
 Je croy qu'ils peuvent aiſement
 Chaffer & purger l'excrement ,
 Par qui la perſonne eſt bouchée ,
 Mais non pas ſans vent , ny tranchée ;
 Juſqu'à tant que par leur vertu
 Ils ayent débouché le cu ,

P

Et qu'enfin après le malade
Soit quitte d'une telle aubade.

Or un secret commun à tous,
Est qu'on assure que les Choux
Guerissent l'homme s'il est yvre,
Le grand Aristote en son livre
En donne une belle raison,
Mais elle n'est pas de saison ;
Voy dans la Section troisième
De son Problème dix-septième,
Que je ne te puis dire en vers
Sans avoir l'esprit à l'envers :
Galien dans son Livre témoigne
Qu'ils sont excellents à l'yvroigne,
S'ils sont en forme de bandeau
Appliquez dessus le cerveau :
Cependant les Choux que l'on mange,
Nous font souvent un mal estrange,
Ils engendrent un suc mauvais,
Mélancholique, noir, épais,
Aux yeux ils sont encor nuisibles,
Et la nuit par songes terribles,
Ils geshent si bien un dormeur,
Qu'en se réveillant il a peur :
Mais cuits avec beaucoup de viande,
Qui soit excellente & friande
Te tiens qu'ils deviennent meilleurs,
Pour engendrer bonnes humeurs :
Ils servent aux disenteriques,
Et contre gouttes sciatiques ;

Leur fleur est contraire au poulmon,
 Et cependant leur jus est bon
 Avec orge pour les ulceres,
 Et les morsûres de Viperes :
 Avec miel il aide à la voix,
 Provoque l'urine & les mois,
 Et fait encor d'autres merveilles
 Que l'on estime sans pareilles,
 Mais qu'à present je ne dis point,
 Pour entreprendre un autre point.

De la Bete.

CHAP. LXXIV.

Sicla parum nutrit, ventrem constipat & urget.

LA Bete rouge nourrit peu,
 Soit cruë, ou cuitte sur le feu,
 Mais je croy que la Bete blanche
 Est plus nourrissante, & plus franche,
 Elle est chaude, & seiche à mon gré
 A peu près au premier degré,
 Cuitte elle restraint le derriere,
 Quand on la mange toute entiere,
 Sans boire sa decoction,
 Mais elle est sans astriction,
 Et tient tousjours le ventre libre,
 Dont elle lâche le calibre,

P ij

Si le rustique, & hobereau,
La mangent avecque son eau,
Je pense que c'est la doctrine
De l'Ecole Salernitine,
Cette Plante soir, & matin,
Sans Poivre, Moutarde, & sans Vin,
Quoy que cuitte semble insipide
A la personne plus avide,
Elle engendre des vents au corps,
Et sort au plus viste dehors.
Cornarius qui point ne flatte,
Dit qu'elle bouche, Foye, & Ratte,
Mais cependant, selon Galien,
A tous les deux elle fait bien,
Car il veut que le monde croye
Qu'elle débouche, Ratte, & Foye;
La Bete est d'un effet divin,
Pour redonner le goust au Vin,
De qui les Choux par leur puissance
Auront corrompu l'excellence,
Et les Choux de mesme façon,
Restabliront cette boisson,
Que la Bete aura corrompuë:
Le jus de cette plante cruë
Avec miel purge le cerveau,
Par la bouche, ou par le nazeau,
Elle sert contre la gratelle,
La brûlûre, & l'erecypelle,
Ulcere, & mules des talons,
Et d'autres maux qui sont felons,

Par sa decoction l'on chasse
 Les lendes, les poux, & la crasse:
 Elle fait pisser en Jument,
 C'est à dire un peu largement,
 Et son jus sert en Medecine,
 S'il est tiré de la racine,
 Contre picqueures de Serpents,
 Appaise la douleur des dents,
 Et le suc de la blanche encore,
 Sert pour addoucir l'epiphore
 A ceux qui s'en frottent le front,
 Comme d'un remede tres prompt:
 Voila les vertus de la Bete,
 Dont l'on peut user en recette.

Des Epinards.

CHAP. LXXV.

De cholera læso spinachia convenit ori,
 Et stomachis calidis hujus valet esus amari.

MANGER Epinards est utile
 A la bouche pleine de bile,
 Qui luy donne un goust plus amer,
 Et plus mauvais que l'eau de Mer,
 C'est encor une plante chere,
 Pour guerir la trachée artère,

P iij

Et j'estime que son bouillon
Avec beurre dans un poësson,
Addoucit aspretez de gorge,
Mieux que ne fait pas de l'eau d'orge.
Elle est bonne à l'estomach chaud,
Qui n'appete pas comme il faut,
Pour estre trop chargé de bile,
Je la crois aussi plus utile,
Que l'arroche pour cet effet:
Car les Epinards à souhait,
Ont quelque chose moins humide,
Cependant par leur jus liquide,
Ils excitent dans nous des vents,
Et provoquent vomissements:
L'on en mange encor en Carefme
Avec delicatessè extrême,
Fricassez avec beurre, & sel,
Ils passent pour un mets tel quel:
La graine en pointe se termine,
En forme à peu près d'une Epine,
D'où ce simple de toutes parts,
A receu le nom d'Epinards:
Mais pour estre venu d'Espagne,
Et non du País de Cocagne,
L'Arabe l'appelle Hispanach,
Qui nuit bien au froid estomach,
Quoy que bon au chaud, dit l'Ecole,
Je finis par cette parole.

Des Oignons.

CHAP. LXXVI.

De Cœpis medici non consentire videntur,
 Felicit non esse bonas, ait esse Galenus,
 Phlegmaticis verò multum putat esse salubres.
 Non modicum sanas, Aesclepius asserit illas,
 Præsertim stomacho; pulchrumque creare colotē,
 Contritis cœpis loca denudata capillis,
 Sæpè fricans capitis poteris reparare decorem.

LEs Medecins ne sont d'accort,
 Et mesme entr'eux disputent fort
 De l'Oignon, & de sa nature,
 L'on en trouve quelqu'un qui jure
 Qu'aux phlegmatiques il est bon,
 L'autre assure hautement que non.
 Galien dans son Livre deuxiẽme,
 Chapitre soixante & onziẽme,
 Des Facultez des aliments,
 Nous donne pour enseignemens,
 Qu'il est utile aux phlegmatiques,
 Et tient qu'il nuit aux cholériques,
 Par son excessive chaleur,
 Dont il échauffe toute humeur,
 Mais sur tout l'humeur bilieuse,
 Qui souvent devient dangereuse,
 P iij

Et mesme s'accroist tout de bon ,
Alors qu'on mange trop d'Oignon ,
Dont après dans nos corps s'allume
Un feu qui devore , & consume.

L'Oignon profite aux pituiteux ,
Leur donne un cœur plus vigoureux ,
Car il incise la pituite ,
La desseiche , & la rend plus cuite ,
Dont il arrive que leurs corps ,
Consequemment en sont plus forts :
Ce mets , selon Asclepiade
N'est pas mauvais pour un malade ,
Qui n'a jamais bonne couleur ,
Il luy redonne un teint meilleur ,
En chassant l'humeur pituiteuse ,
Qui dans son corps est si fâcheuse
Qu'elle le rend aussi deffait
Qu'un constipé sur un retrait ,
Cette raison est assez claire :
Qu'un pituiteux donc pour bien faire,
De qui l'estomach n'est pas bon
Pour sa santé mangel'Oignon ,
Et de peur que mal ne s'ensuive ,
Qu'il le mette en l'huile d'Olive ,
Pourveu que devant il soit cuit ,
Car ainsi jamais il ne nuit
A l'estomach plein de pituite ,
Que sa chaleur seiche au plus vite.

*Recepte pour faire croistre les Che-
veux.*

Le jus d'Oignon est excellent
 Pour faire croistre le poil lent,
 Si souvent on frotte la teste,
 Ou d'autres lieux il ne m'enqueste,
 Où ne viennent poils, ny Cheveux,
 Car au lieu d'un il en vient deux,
 Par la puissance nompareille,
 De ce jus là qui fait merveille,
 Il débouche pores, & trous,
 Et par là les fait sortir tous,
 En digerant l'humeur grossiere,
 Ou chassant hors cette matiere,
 Qui bouche tous les trous si bien
 Qu'il n'y croist poils, Cheveux, ny rien,
 Puis d'une façon non commune,
 Après il en substitué une :
 C'est pourquoy Messieurs les pelez
 Se serviront d'Oignons pilez,
 Dont ils se frotteront la hure
 Pour recouvrer leur chevelûre,
 Qui leur pourra commodement
 Servir en tout temps d'ornement,
 Puis que Quint Serene la nomme
 L'honneur de la teste de l'homme.
 Au reste je dis que l'Oignon
 Nous échauffe bien le roignon,
 P ▼

Engendre beaucoup de semence,
 Fait uriner en abondance,
 Et donne appetit de manger,
 Quand on n'y voudroit pas songer,
 Mais l'excez cause mal de teste,
 Depuis le bas jusques au faiste,
 Qui souvent fait garder le liêt,
 Il altere, oste l'appetit,
 Excite rougeur au visage,
 Rend un homme plus fou que sage,
 Et fait distiller du cerveau
 Dans la bouche quantité d'eau :
 Pourtant il est bon à la veuë,
 Mesme avec Miel, Vinaigre, & Ruë,
 L'on tient qu'il peut faire du bien
 Contre les morsûres de Chien,
 Qui veut en sçavoir davantage,
 Qu'il mette l'Oignon en usage.

Des Porreaux.

CHAP. LXXVII.

Reddit fecundas mansum persæpè puellas
 Manantemque potest naris retinere cruorem
 Vngas si nares intus medicamine tali.

JEunes femmes, brunes, & blondes,
 Qui desirez estre fecondes,

Et d'avoir enfans tendrelets,
Venez à moy j'ay des secrets
Pour vous rendre de bons services
En vous faisant meres nourrices,
Et selon vos charmans desirs
Exciter vos plus doux plaisirs.
Beau sexe dressez donc l'oreille
Pour entendre cette merveille,
Et ce miracle doux & beau,
Ah! mes Dames, c'est le Porreau,
Dont la queuë est tousjours si verte
Qu'il fait plus de bien que de perte,
Quand une femme s'en sert bien
Pour l'usage venerien,
Suivant l'avis, & l'ordonnance
Du Medecin qu'il dispense,
Car il donne un desir pressant
De faire ce crime innocent,
Sans qui la nature feconde
Ne pourroit pas peupler le Monde.
Item, par la mesme vertu
Le froid encor est abbatu,
Qui de la fille, ou la nourrice
Est incommode à la matrice,
Dont ce simple échauffe le corps,
Pousse l'humeur froide dehors,
Le fortifie & le dilatte,
L'amollit, foment, & le flatte,
Et débouche l'obstruction
Qui nuit à la conception,

P vj

Soit qu'une joyeuse commere
L'applique en forme de pessaire,
Ou bien s'en serve par dehors
A fomentier ce petit corps.
Ainsi suivant la medecine
Dans le Vinaigre, & l'eau Marine;
Les cheveux du Porreau bien cuits,
Peuvent amollir les conduits,
Et les lieux durs de la matrice,
Tant hors que dans son orifice,
Et la rendre plus propre après
A concevoir par le congrès;
Cependant le Porreau qu'on mange
A plus d'effet, car il la change,
Et rend plus habile dix fois
A porter un fruit de neuf mois,
Il fait encor à la nourrice
Un assez notable service,
Car elle abonde plus en lait,
Mesme son jus a tant d'effet,
Qu'estant pris avec lait de femmes;
Il est medicinal aux Dames
Pour arrester l'écoulement
Qui provient de l'avortement:
Partant beau sexe que j'adore
Du Ponant jusques à l'Aurore
Pour voir plustost vos ventres ronds;
Et remplis de charmants poupons,
Ou bien d'agreables pouponnes,
Qui réjouissent vos personnes,

Mangez en tout temps le Porreau
Pour faire un fruit doux, & nouveau,
Et conserver la petite oye,
Mais quant à vous filles de joye,
Vous qui n'aimez en verité
Nullement la fecondité,
Et qui vivez dedans ce Monde
D'une maniere vagabonde,
Ne vous servez point de ce mets,
Si vous ne voulez desormais
Peupler en temps, & lieu la terre
D'un fruit de paix, & non de guerre.

Recepte pour arrester le Sang.

Ce simple est un medicament
Qui peut arrester puissamment
Le Sang qui coule des Narines,
Et distille sur les babines,
Quand on le pile un peu de temps
Avec le Vinaigre & l'Encens,
Oubien afin que je ne mente
Avecque Manne Galle, ou Menthe,
Et puis mis dans le nez après :
Item, on le prepare exprés
Avec Encens, ou Noix de Galle,
Que dessus le corps on estalle,
Soit sur la poitrine, ou le flanc,
Pour le vomissement de Sang,
Car le Porreau comme je pense
Peut un peu resserter la panse,

350 *Du Sefeli de Montagne.*
Pourtant je croy qu'il fait piller,
Mais ce n'est pas sans offenser
Vessie & Reins, car il ulcere
Et cause une douleur amere:
Avec Orge il fait bonne voix,
Cuit seul il provoque les mois,
Et fait d'autres plaisirs encore
Au malade qui le devore.

Du Sefeli de Montagne.

CHAP. LXXVIII.

Siler montanum non fit tibi sumere vanum,
Dat lumen clarum quamvis gustu sitamarum,
Lumbricosque necat, digestivamque reportat.

Siler, autrement Sefeli
SA souvent nostre œil embelly,
Car il est utile à la veüe
Comme est le fenouil & la ruë,
Quand l'on prend sa decoction,
Ce n'est point superstition,
Cette plante est tres-salutaire
Encore qu'elle soit amere,
Elle est chaude, & croy tout de bon
Que c'est le Siler de Dodon,
Non le Sefeli de Marseille,
Comme de croire on me conseille:
Elle incise la grosse humeur
Qui dans l'estomach fait douleur,

Et cuit si bien qu'elle l'amende,
 Elle aide à digerer la viande,
 La plus grossiere du repas,
 Fait piffer gros comme le bras,
 Et provoque les ordinaires
 Aux jeunes & vieilles commeres,
 Tuë & chasse les vers du corps
 Dans les hommes foibles & forts,
 Resiste aux bestes veneneuses
 Qui sont pour nous tres-dangereuses,
 Et comme un simple bon & chaud
 Dissipe les vents bas & haut:
 Ce sont les biens que cette plante,
 Fait à la personne vivante,
 Car estant mort on le sçait bien,
 Le corps n'a plus besoin de rien.

De Cerfeuil.

CHAP. LXXIX.

Appositum Cancris tritum cum melle medetur
 Cum vino potum lateris sedare dolorem,
 Sæpè solet tritam si neclis desuper Herbam,
 Sæpè solet vomitum ventremque tenere solutum.

Recepte contre le Cancer.

TOY que le Chancre rongé & mangé
 En te causant un mal estrange,

Par un suc acre & mordicant,
 Qui sans cesse te va picquant,
 Apprens les vertus d'une plante
 Contre ton mal tres-excellente.

Quand le Cerfeuil est bien pilé
 Et qu'avec Miel il est meslé,
 L'Ecolle dit qu'il remédie
 A la méchante maladie,
 Qu'on appelle Chancre malin.
 Ce Medicament est benin,
 Contre ulceres de la maniere,
 Car il en purge la matiere,
 Et desseiche l'ulcere aussi,
 Qu'à la fin il guerit ainsi,
 Si nous croyons la Medecine,
 Qui sur cette plante raffine.

Du Miel.

Le Miel cuit est peu deterfis
 Mais il est plus glutinatif,
 Et plus propre à guerir l'ulcere,
 Qu'aparavant pour l'ordinaire
 On doit purger par le Miel cru,
 Si mon sentiment en est crû,
 Et qu'après quand le mal decline,
 Par le Miel cuit on agglutine,
 Mais le Miel vieux est le meilleur,
 Dautant qu'en purgeant cette humeur,
 Il ronge aussi la chair pourrie,
 Et rend la personne guerie.

Le mal qu'on appelle Cancer,
Ressemble au Cancer de la Mer,
Ou bien à celui de riviere;
Car d'une pareille maniere,
Que ces animaux sont enfléz,
Et durs, les pieds longs & gonfléz;
Nostre mal aussi tout de même,
Qui gesne un malade à l'extrême,
Avec excessive douleur
N'est rien qu'une dure tumeur,
Et mélancholique & fâcheuse,
Inégale, ronde & veneneuse,
Livide & de couleur de plomb,
Qui gesne un homme tout au long,
Et qui croist tousjours & se glisse,
Comme en la Mer fait l'écrevisse,
Car le Chancre de la façon,
Dans chair de fille ou de garçon;
S'endurcit, s'enfle & prend naissance;
Au point mesme de sa croissance,
Et tient au corps comme un Cancer,
Fait dessus le bord de la Mer,
Lors que sur la grève il s'attache,
Dont après à peine on l'arrache,
Outre que pareille tumeur,
Luy ressemble encor en couleur.
Un tel mal est desagreable,
Et mesme souvent incurable,

Alors qu'il est inveteré,
 Si bien que le plus assuré,
 Est d'user, quoy qu'il en arrive,
 D'une cure palliative,
 Ou bien l'arracher tout exprés:
 Mais donne toy de garde après
 Qu'il n'en vienne un à la Matrice,
 L'humeur du sein en ce lieu glisse,
 Dont sans doute s'ensuit la mort
 Avec un violent effort.

*Remede pour le mal de costé, la colique,
 & les obstructions.*

Or le Cerfeuil pris en breuvage
 Dans le Vin & non en potage,
 Guerit un homme tourmenté
 Du rigoureux mal de costé,
 Et du ventre, & de la vessie,
 Maux ordinaires de la vie,
 Qui venant de froid, ou de vent,
 Mélancolie, ou d'un suc lent,
 Fait que la colique est fâcheuse,
 Et d'une longueur ennuyeuse,
 A quoy le Cerfeuil mettra fin
 S'il est pris avec de bon Vin,
 Il desopilera le foye,
 Jusqu'à la plus estroite voye,
 Chassera les vents & l'humeur,
 D'où le corps s'éleve en tumeur,
 Et réchauffera les parties,
 Que luy-mesme aura garanties,

De tous ces tourmens rigoureux,
Qui souvent sont tres-dangereux.

Les autres vertus du Cerfeüil.

Le Cerfeüil mis sur la poitrine
Luy servira de Medecine,
Pour appaiser soudainement
Le perilleux vomissement,
Et le flux de ventre incommode;
Qui nous retient sous la custode;
Car il desseiche cette humeur,
Qui relasche & qui fait douleur:
Mais j'estime que ce remede
Nous donne une plus puissante aide,
S'il est pris par dedans le corps,
Qu'estant appliqué par dehors,
Ainsi les fibres relaschées,
En deviennent mieux desseichées,
Et plus fortes pour resserrer
La viande que l'on veut serrer:
Le jus du Cerfeüil rompt la pierre
Aisément comme on fait du verre,
Et la pousse après hors du Rein,
Le mesme jus avec du Vin,
Provoque abondamment l'urine,
Et la pareille Medecine,
Fait naistre des bouquets de fleurs,
Qui sont assez hauts en couleurs,
Vous m'entendez femmes & filles,
Qui sçavez bien le jeu des quilles,

Qui je croy ne sont pas de bois ;
 Car vous y joüez quelquefois ,
 Quand vous estes bien à vostre aise ,
 Cecy soit dit par parenthese ,
 Et sans sortir de mon sujet ,
 Adieu j'ay finy mon projet.

Des Maulves.

CHAP. LXXX.

Dixerunt Malvam veteres quod molliat alvum,
 Hujus radices rasæ , solvunt tibi fæces:
 Vulvam moverunt , & fluxum sæpè dederunt.

Constipé , qui sur un retrait ,
 Faute d'avoir quelque secret
 Ne sçauois faire tes affaires ,
 Voicy dequoy l'on fait Clysteres ,
 Dont ton derriere je sçay bien
 A plus de besoin que le mien ,
 Qui va tousjours mieux à la selle
 Que le cul d'une Damoiselle ;
 Ce dequoy , pauvre constipé ,
 N'est point un méchant recipé ,
 Ce n'est simplement que la Maulve ,
 Mais cependant ce secret sauve
 Un miserable qui ne peut
 Faire son cas quand il le veut :

Car la Maulve est tres excellente,
Dit Jean de Milan, qui la vante,
Pour tenir le ventre mollet,
A qui s'en sert pour cét effet,
C'est la raison pourquoy nos peres,
Qui s'en servoient dans des Clysteres,
Ont voulu luy donner ce nom,
Pour qu'elle amollit le canon,
Qui tousjours braqué vers la terre
Fait moins de bruit que le Tonnerre.
Ces bonnes gens à leurs repas
Pour se décharger haut & bas
En usoient avec la Laictuë,
C'est d'une façon ingenuë,
Ce que dit fort bien Martial
Enraillant certain animal.

Je connois bien ce qui te tuë,
Use de Maulve, & de Laictuë,
C'est un excellent recipé,
Il ne faut point que tu differes,
Car tu parois un constipé,
Qui fait assez mal les affaires,
Son jus est épais & visqueux,
Et, dit-on, qu'il est merueilleux
Pour prevenir la maladie,
Qu'il empesche, & qu'il congedie,
Lors que l'on en boit chaque jour:
Sa graine est bonne au jeu d'amour,
Mise en poudre dans la matrice,
Ou seulement à l'orifice,

Et fait qu'une femme est après
Beaucoup plus habile au congrés ;
Sa Racine bien ratiffée,
Ou bien proprement écorchée
Est bonne à déboucher le cu,
Reverence, mais que veux tu,
Ne sçais tu pas bien qu'à l'Ecolle
On parle de tout sans bricolle ?
La Bethe, le Savon, le Chou
Sont excellents au mesme trou,
Quand un constipé personnage,
S'en veut servir dans son ménage :
La mesme Racine de plus
Excite à Madame Venus,
Lors qu'une gaillarde commere
En use en former de pessaire,
Et dans son bijou virginal,
Provoque aussi son cardinal,
En s'en servant de la maniere.
Item, cette mesme matiere,
Soit en pessaire, ou lavement,
Est utile à l'enfantement,
Car elle amollit la matrice,
Et débouchant son orifice,
Fait sortir aisément après,
L'enfant avec l'arriere-fais,
Par son humidité visqueuse,
Qui dessus tout est merveilleuse,
Dont une femme en enfantant
Reçoit un secours important :

Sa semence, ou bien sa Racine,
Appaise l'ardeur de l'urine,
Qui fait que l'humain animal
En pissant souffre moins de mal.
Son jus encore fait merveille,
Pour guerir la douleur d'oreille,
Et pour repousser le venin,
Que causent le Lièvre marin,
Les Scorpions, Guespes & Mouches,
Qui font de rudes écarouches :
L'on tient qu'avec Miel il est bon
Pour la voix, & pour le Poulmon,
Il soulage l'épileptique,
L'ischiadique, le nephritique,
Et provoque un homme à pisser
Facilement sans le blesser.
La decoction rompt la pierre,
Et la brise comme du Verre,
Elle provoque le sommeil ;
C'est un remede nompareil
Contre une tumeur endurcie,
Et la douleur de la Vessie,
Mesme son application
Addoucit l'inflammation :
La Maulve est excellente au Foye,
Et mêlée avec Graisse d'Oye,
L'on tient qu'elle fait avorter.
Cuite en Huille on s'en peut frotter
Pour guerir dartre, eresypele,
Et brûlûre la plus rebelle ;

Quand donc tu seras attrapé
 Sers t'en mon pauvre constipé,
 Tant pour délivrer ton derrière
 De cette fecale matiere,
 Qui rend tes sens tout estourdis,
 Que pour tous autres maux susdits,
 Et tu recevras d'assurance
 Une merveilleuse allegeance.

De la Mente.

C H A P. L X X X I.

Mentitur Menta, si sit depellere lenta,
 Ventris lambricos, stomachi, vermesque nocivos.

JE dis que la Mente est menteuse,
 Si lente elle est, & paresseuse
 Par sa force à pousser dehors
 Les Vers qui s'engendrent au corps,
 Del'humeur qu'on nomme pituite,
 Douce, pourrie, & demy cuitte,
 Que cette Herbe dans l'intestin,
 Cuit, consume, ou purge à la fin.
 Ces Animaux prennent naissance
 De cette méchante semence
 Dans tous les lieux du Corps Humain,
 Dans Teste, Foye & Ratte, & Rein,
 Estomach, Boyaux & Matrice,
 Ce qui cause un rude supplice

A

A ceux que par un triste sort,
Rongent les Vers avant leur mort.

Combien il y a de sortes de Vers, & des remèdes pour s'en préserver.

Les Intestins du Corps de l'Homme,
Sont sujets au Vers que l'on nomme
Ascarides, larges & ronds,
Qui de le gesner sont tres prompts :
Les premiers qui luy font outrage,
Sont pareils aux Vers du Fromage,
Ils s'engendrent au fondement,
Et le poignent incessamment ;
Les ronds qui luy font violence,
Le plus souvent prennent naissance
Dedans les menus Intestins,
Où ces Animaux sont mutins :
Les troisiemes sont les plus rares,
Mais aussi sont les plus barbares,
Ils naissent dans les gros boyaux,
Et quelquefois ces Animaux
Sont d'une longueur incroyable :
Or soit, comme il est vray semblable,
Qu'ascarides, larges, ou ronds
Fassent dans nous les fanfarons,
Soit aux Boyaux, au Ventricule,
Il faut se servir sans scrupule,
En potton, ou liniment,
Ou bien dedans un lavement ;

2

Quand un de ces trois nous tourmente
 Du Tanacet, ou de la Mente,
 De l'Abfinte, ou du Scordium,
 De Ruë, ou du Centaurium,
 Ou si tu veux du Coriandre,
 Le moindre d'eux les fera rendre,
 Et par son immense vertu,
 Sortir morts, ou vifs hors du cu.

La Mente est fort aromatique,
 D'une vertu chaude & stiptique,
 Et provoque à faire l'amour,
 Le rustique & galant de Cour:
 Elle débouche ratte & foye,
 Donne à l'estomach de la joye,
 Prise comme un médicament,
 Arreste le vomissement,
 Et du sang, & de la pituite,
 Et quand à la manger bien cuitte
 Un dégousté s'assujettit,
 Elle le met en appetit:
 Elle nuit aux gens pleins de bile,
 Au Ventricule elle est utile,
 Et secourt merueilleusement
 La femme dans l'enfantement,
 Quand avec du Vin elle est beüe:
 Maschée elle est bonne à la veüe;
 L'on croit qu'elle retient les mois,
 Qu'elle est profitable à la voix,
 Et que pour les douleurs d'oreilles,
 C'est la merveille des merveilles.

De la Sauge.

CHAP. LXXXII.

Cur moriatur homo, cui Salvia crescit in horto ?
 Contra vim mortis non est medicamen in hortis :
 Salvia confortat nervos, manuumque tremorem,
 Tollit & ejus ope febris acuta fugit,
 Salvia, castoreumque, Lavendula, primula veris,
 Naturæ Athanas. Hæc sanant paralytica membra,
 Salvia salvatrix, naturæ conciliatrix.

Pourquoy faut-il que l'homme meure,
 Qui pour son usage à toute heure
 Nourrit la Sauge en son Jardin,
 Dont l'effet paroist si divin,
 Qu'on diroit que ce simple excelle,
 Pour rendre la vie immortelle ?
 Ah ! les Jardins contre la mort
 Ne produisent rien d'assez fort,
 Respond sagement nostre Ecole,
 Avec une grave parole :
 Ainsi la cruelle qu'elle est,
 Fait de nous tout ce qui luy plaist,
 Et pendant que l'on vit sur terre,
 Elle declare à tous la guerre,
 Et donne sur ras & tondus,
 Comme sur beaux enfans perdus ;

Qij

Car nostre chaleur naturelle,
En action continuelle,
Seiche l'humide radical,
Puis adieu sujet & vassal,
Adieu Prince, Empereur, Monarque,
Il faut obeir à la Parque,
Qui n'épargne petits, ny grands,
Les doctes, ny les ignorans,
Puis que la mort, nous dit Pindare,
Est inévitable à l'avare,
Au liberal, au riche, au gueux,
Au prudent, au sage, au fougueux,
Et qu'enfin toute creature,
Doit ce tribut à la Nature:
Quoy donc que l'on trouve aux Jardins
Des simples qui soient si benins,
Soit par leur jus, ou leur écorce,
Que de résister à la force
De la pourriture des corps
Par dedans, ou par le dehors,
Et d'autres par leur excellence,
Qui retardent la deffaillance
De nostre humide radical,
Cependant jamais cordial
Ne s'est trouvé dans la nature,
Qui fasse que la creature
Arrive jusqu'au dernier point,
Que de vivre, & ne mourir point,
C'est la Doctrine d'Avicenne,
Qu'il établit comme certaine.

Mais pour suivre nostre sujet,
Difons que la Saugé en effet
Peut garantir la creature
Pour un temps de la pourriture,
Et la conserver en santé
Par son odeur, & siccité,
En chassant hors l'humeur rebelle
A l'humidité naturelle,
Mais qu'enfin elle ne peut pas
Preserver l'homme du trépas.
En outre elle est chaude, astringente,
On la tient aux nerfs excellente
Pour seicher l'humeur doucement,
Qui les fait agir mollement:
Pour ce sujet aux mains tremblantes,
On la choisit sur toutes plantes,
Pour rendre les nerfs plus puissants,
Qui sont trop froids & languissants:
Car ce simple échauffe & desseiche,
Comme j'ay dit l'humeur qui peche,
Et remet les nerfs en pouvoir
D'exécuter mieux leur devoir.
Il chasse aussi la fièvre aiguë,
Qui procede d'une humeur cruë,
Qu'il desseiche par sa chaleur,
Et restablit dans sa vigueur,
Un pauvre malade debile,
De qui la force avoit fait gille.
Cette Plante par sa vertu
Avec suye, & blanc d'œuf battu,

Q iij

Mise sur le carpe est aduerse
De la plus rude fièvre tierce,
Si foy nous fait quelque sçavant,
Qui met ce remede en avant,
Quoy qu'il en soit son jus écarte,
Et guerit de la fièvre quarte,
Sil'on prend de cette boisson
Quelque temps avant le frisson :
Le mesme jus sans artifice
Est profitable à la matrice,
Et pris avec le Sel est bon
Pour ayder la conception :
La Saugé provoque l'urine,
Et les mois, si nous croyons Pline,
Aëce, Dioscoride, Arnould,
Ly tous les trois, il ne m'en chaut,
Ils te diront comme on l'applique.
Item, cette herbe est cephalique,
Et desseiche avec peu d'efforts
Les humeurs qui sont dans le corps,
Cependant elle est vaporeuse,
Et quelquefois fort dangereuse,
Car elle enyvre bien & beau,
Et souvent fait mal au cerveau :
Enfin, elle est aromatique,
Et propre pour l'épileptique
Par sa seicheresse & chaleur,
Qui chasse & desseiche l'humeur.

Du Castor, & de ses Vertus.

Le Castor est certaine beste,
 Qui porte à peu près une teste,
 Qui ressemble à celle d'un Rat,
 Son corps est court, son muffle est plat,
 Ses dents en pointe dangereuses
 Sont longues, larges, courbes, creuses,
 Il a la langue d'un Pourceau,
 Les pieds de devant d'un blereau,
 Et ceux de derriere d'une Oye,
 Et pourtant ne faut pas qu'on croye
 Qu'il soit un estre de raison;
 Il est moitié Chair & Poisson,
 Car cét animal Amphibie
 Sur la terre, & l'eau prend sa vie:
 La moitié de son corps est bon,
 Et meilleur que n'est un jambon
 Pour se regaler en Carême
 Avec delicateffe extrême:
 De sa Peaul'on fait des Chappeaux,
 Lustrez & parfaitement beaux:
 Sa queuë est d'épaisseur d'un pouce,
 Longue d'un pié, grisë & non rouille,
 Et large de plus de trois doigts,
 Comme je l'ay veüë autrefois:
 Sa femelle, chose plaisante,
 Fait ses petits Castors & fiente,
 Et pisse par un mesme trou
 Qu'un Bièvre en chaleur ayme prou:

Q iij

L'on estime ses Testicules
 D'incomparables particules,
 Que selon nos doctes Authours
 Il se coupe, & laisse aux Chasseurs,
 Ce qui toutesfois ne peut estre,
 Comme aisément l'on peut connoistre,
 Puis que les portant au dedans,
 Ils ne sont nullement pendans,
 Et que mesme il est veritable,
 Que l'Animal n'est point ployable,
 Et n'y peut porter son Museau,
 Non plus qu'aux siens fait le Pourceau:
 Leur odeur est forte, & perçante,
 A l'odorat est déplaisante,
 Mesme en sortant de l'Animal,
 Et l'on se sert à plus d'un mal
 De l'un, & d'autre genitoire,
 D'où je dis qu'on ne doit pas croire
 Que le Castor que l'on nous vend
 Ne soit rien qu'un simple excrement:
 Mais les deux témoins de la beste
 Que l'on desseiche, & qu'on appreste:
 L'on en vend de sophistiquéz,
 Et qui sont si bien fabriquéz
 Qu'ils trompent un Apothicaire,
 Quand il ne s'y connoist pas guere.
 Chaque témoin est un Thresor
 Qu'on nomme du nom de Castor,
 Il échauffe, incise, attenuë,
 La pituite aux Nerfs contenuë,

Et mesme la desseiche aussi,
 De sorte qu'il guerit ainsi
 La stupeur, & paralyse,
 Maux longs & frequens dans la vie.
 Echauffe les nerfs refroidis,
 Et membres qui sont engourdis,
 Soit qu'on le boive, ou qu'on l'applique
 Sur le mal du Paralytique :
 Pris avec Vinaigre il est bon,
 Pour servir de contre-poison,
 Et mesme entre en la Theriaque,
 Dont fut inventeur Andromaque,
 Premier Medecin de son temps.
 Le Castor resiste aux Serpents,
 Il provoque les fleurs aux femmes,
 Et sert encor aux bonnes Dames
 Pour chasser hors l'arriere-faix,
 Qui cause symptomes mauvais :
 Il reveille le lethargique
 Lors qu'à l'odorat on l'applique :
 Mais je le soustiens encor bon
 Pour la teste, & pour le poulmon,
 Quand on en reçoit la fumée
 Dans une chambre bien fermée.
 Avec nard il chasse les vents,
 Qui rendent sourds de temps en temps,
 Et qui sont douleurs aux oreilles,
 D'où suivent de facheuses veilles :
 Pline le tient medicinal,
 Pour guerir les gens du haut mal :

Q v

Item, l'Huile est bonne aux froidures,
 Et maux de nerfs, & de jointures,
 Mesme à toute convulsion,
 Qui nous donne apprehension :
 Cette Huile de Castor, ou Bièvre;
 Resiste aux rigueurs de la fièvre,
 Si pour obvier à ces maux
 L'on frotte l'épine du dos :
 Bref ses témoins en Medecine,
 Suivant Dioscoride & Pline,
 Avicenne, Paul, & Galien,
 Font à tous un merveilleux bien ;
 Si l'on sçait comme on les ménage ;
 Le reste n'est point en usage :
 L'on ne se sert donc au besoin,
 Que de l'un, & l'autre tesmoin
 Dans la matiere medicale.

De la Lavande.

La Lavande est fort stomacale ;
 Elle est profitable au Cerveau
 Trop rempli de pituite & d'eau :
 Car ce simple échauffe, & desseiche
 Cette humeur méchante qui peche,
 De là vient qu'un bon Medecin
 S'en doit servir pour cette fin,
 Et le bien reduire en pratique,
 Pour guerir un paralytique,
 Réchauffer de mal-heureux corps,
 Qui sont aussi froids que des morts,

Et desoppiler ratte & foye,
 Que ce simple puissant nettoye,
 Et mesme en user quelquefois,
 Quand il faut provoquer les mois.

De la Primevere.

La Primevere est une plante,
 Chaude & seiche, mais excellente
 Pour tremblemens, convulsions,
 Et pour d'autres affections,
 Comme goutte, paralysie,
 La dangereuse apoplexie,
 Et pour maux humides, & froids:
 Sil'on en use plusieurs fois,
 Car à ces maux elle est contraire,
 Bref on la nomme Primevere,
 Pour la trouver fleurie aux Champs,
 Au commencement du Printemps,
 Mais c'est assez sur cette Plante,
 Difons deux mots de la suivante.

Du Cresson.

Le Cresson qui croist aux ruisseaux,
 Et par tout sur le bord des eaux,
 Est nommé la Mente aquatique,
 Son odeur est aromatique,
 Il a de puissantes vertus,
 Par qui cent maux sont abbatus,
 Il desseiche l'humeur visqueuse,
 Epaisse, froide, & pituiteuse,

Q vj

Dont nerfs deviennent amollis,
 Et sont penetrez & remplis.
 Enfin si bien il subtilise,
 Que pendant les jeufnes d'Eglise,
 Sans beaucoup s'en formalifer,
 L'on peut feurement en user
 Avec les Viandes phlegmatiques,
 Contraires aux paralytiques,
 Que cette herbe fait aller droit,
 Malgré ce suc épais & froid,
 Qui cause la paralyfie.

Du Tanacet.

Le Tanacet, ou Tanaifie,
 Seiche les Nerfs par fa chaleur,
 Les purge de la froide humeur,
 Qui les fait tomber en ruine,
 Et qui bouche leur origine:
 Il fait mourir les vers au corps
 De bonnes gens à demy morts:
 Ce simple est une digne plante,
 Pour rendre l'urine abondante,
 Et rompre le calcul des reins,
 Dont quelquefois ils font tous pleins:
 Il est utile & falutaire,
 Comme efpece de matricaire,
 Pour chaffer hors l'arrierefais:
 Le Medecin s'en fert exprés
 A provoquer les ordinaires
 Aux filles auffi bien qu'aux meres,

Il dissipe encore les vents ,
Qui nous tourmentent au dedans ,
Et soulage un paralytique ,
Quand on sçait bien comme on l'applique ,
Et que l'on se sert bas , ou haut
De ce bon simple , sec & chaud.

L'ethymologie de la Sauge.

La Sauge pour sa renommée
Du nom de sauver est nommée :
Car pour sauver les Animaux ,
Qui sont sujets à mille maux
Dedans & dehors la matrice ,
Ce simple est nommé *Salvatrice* :
Il fait aussi distiller l'eau ,
Ou la pituite du cerveau ,
Ou bien si tu veux la salive ,
D'où *Salivatrice* dérive.
On tire encor son nom du sel ,
D'autant que son pouvoir est tel ,
Qu'il donne au corps une durée ,
Qui nous paroist demesurée :
De ces trois je croy tout de bon
Que la Sauge a tiré son nom.



De la Ruë.

CHAP. LXX XIII.

Nobilis est Ruta, quia lumina reddit acuta,
 Auxilio rutæ vir quippe videbit acutè :
 Ruta viris venerem minuit, mulieribus addit,
 Ruta facit castum, dat lumen & ingerit astum,
 Coëtaque ruta facit de pulcibus loca tuta.

*La Ruë est une plante excellente à la veuë,
 Car les yeux sont plus clairs par l'aide de la Ruë,
 Elle excite la femme au plaisir amoureux,
 Et rënd l'höme à l'amour beaucoup moins vigoureux;
 Aussi devient-il chaste & pur quand il en mange,
 Clair-voyant & l'esprit aussi vif comme un Ange,
 Et cuite avec de l'eau, peut en toutes saisons,
 Chasser par sa vertu les puces des maisons.*

POur bien fortifier la veuë
 Que l'on se serve de la Ruë,
 Ce remede bien appliqué
 Jusqu'icy n'a jamais manqué,
 Et fait tous les jours des miracles,
 Quand il ne trouve point d'obstacles :
 Car la Ruë herbe de renom,
 Est noble en depit de son nom,
 Elle est plus, mesme elle est Royale,
 Et je tiens qu'elle est si loyale,
 Que par sa puissante chaleur,
 Elle dissipe & cuit l'humeur,

D'une nature froide épaisse,
Qui tombe du cerveau sans cesse,
Et cause tant de mal aux yeux,
Qu'ils en deviennent chassieux,
Ainsi cette noble partie
Par la Ruë estant garantie,
L'on doit tres justement aussi
Nommer noble cette herbe icy,
Qui donne une plus forte veüe,
Quand on la mange cuitte ou cruë,
Ou qu'on fait collyres du Jus,
Avec Fenouil & Miel dessus:
L'eau qu'on tire de cette plante
Passe encore pour excellente,
Pour rendre les yeux clairs & beaux,
Et brillants comme deux flambeaux.

La Ruë à l'homme est si nuisible
Qu'elle le rend comme insensible,
Aussi bien la nuit que le jour,
A l'agreable jeu d'amour,
Elle desseiche la semence,
Et par une chaleur immense,
Dissipe fortement les vents,
Qui l'y portent de temps en temps,
Au contraire elle rend la femme,
Sensible à l'amoureuse flame,
Et l'échauffe si puissamment
Qu'elle baise plus joliment,
Car sa semence en est plus chaude,
La fait devenir plus ribaude,

Et la met tellement en rut
 Que l'amour est son dernier but.
 Concluons d'oc quand l'hôme en mangé,
 Qu'il devient chaste comme un Ange,
 Car seichant la semence après,
 Il ne pense plus au congrez,
 Et la femme usant de la Ruë,
 Court incessamment par la ruë,
 Pour faire vous m'entendez-bien,
Et Catera, je n'en dis rien;
 Elle est encor un bon remede,
 Pour donner en tout temps de l'aide
 Aux yeux, & de l'ame, & du corps,
 Dont elle remet les accords,
 Dissipant la vapeur épaisse,
 Qui les offusque, & les oppresse,
 Et fortifiant les esprits,
 Qui parmy le sang sont compris:
 L'ame en devient plus assurée,
 Et dessus tout mieux éclairée,
 Pour connoistre quel est l'effet,
 Et la cause de quelque objet,
 Quand avec methode on en use,
 Et qu'on n'est pas tout à fait Buse.
 La Ruë est utile en tout temps,
 Contre les Pucés & Serpens,
 Par son odeur acre, & si forte,
 Qu'un homme qui sur luy la porte,
 Et la mange soir & matin,
 Est à l'abry de tout venin:

Elle guerit epileptiques,
 Flux de sang, catharre, hydropiques,
 Et prise avec Sel, & du Vin,
 C'est un remede souverain
 Contre le poison de la rage :
 Qui veut en sçavoir davantage,
 Qu'il aille le chercher ailleurs,
 Dans Pline, & les autres Auteurs.

De l'Ortie.

CHAP. LXXXIV.

*Ægris dat somnum, vomitum quoq; tollit & usū,
 Illius semen colicis cum melle medetur,
 Et tussim veterem curat si sæpè bibatur;
 Pellit Pulmonis frigus, ventrisque tumorem,
 Omnibus & morbis ea subvenit articulorum.*

AH ! pauvres filles repenties,
 Qui vous frottez le cul d'Orties,
 Dans le Faux-bourg Saint Honoré
 Mieux que dans le milieu d'un Pré,
 Car peut-estre en auriez-vous honte,
 Ecoutez, ce n'est point un conte,
 Que nostre Ecole icy vous fait,
 L'ortie est, dit-elle, un secret,
 Pour faire dormir un malade,
 Qui ne peut plus danser ballade,

Au son de Basse & Violon ,
Mais est couché tout de son long ,
Comme un miserable qui rêve ;
Sans avoir , ny repos , ny trêve ,
Car ce simple est fort excellent
Pour inciser le phlegme lent ,
Et purger l'humeur pituiteuse
A son cerveau trop onereuse ,
Dont le pauvre homme est soulagé
Après sondit cerveau purgé,
Il chasse encore par les selles
Des humeurs froides & rebelles ,
Dont les vapeurs vont au cerveau ,
Qui le remplissant de leur eau ,
Causent des veilles au malade ,
Qui luy font une rude aubade ,
Ainsi ce simple fait dormir.

Il empesche aussi de vomir ,
Et peut mesme en oster l'usage ,
Lors qu'un Medecin prude & sage
Par selles , & vomissement ,
Chasse hors l'humeur promptement ,
L'on s'en sert contre la Jusquiame ,
Qui pourroit faire rendre l'ame ,
Ainsi qu'à de bons Compagnons ,
Ont souvent fait les Champignons
La Salamandre , & la ciguë ,
Et le mercure aussi qui tuë
Contre qui le simple susdit ,
Chez les Sçavants est en credit ,

Si foy nous font Appollodore,
Et Nicandre, & quelqu'autre encore.
En outre il desseiche l'humeur
Qui nous cause tant de douleur,
La resoût, & la subtilise,
Aussi-tost qu'il se l'est soûmise,
Et la chasse sans nul danger,
Afin de mieux nous soulager:
Le mesme arrive à la colique,
Qui vient d'une humeur phlegmatique,
Car l'ayant incisée ainsi
Il la pousse dehors aussi,
Si la semence est avallée,
Lors qu'avec Miel elle est mêlée,
C'est ce que dit Jean de Milan,
A qui je fers de trucheman,
Elle est bonne aux toux enviellies,
Qui font de méchantes saillies
Sur un homme qui n'est pas fort,
Et qui l'éveillent quand il dort,
Si boüillie avec de l'eau d'Orge;
Il la fait passer par sa gorge,
Car elle attire par dehors
L'humeur qui luy fait tant d'efforts.
Elle chasse encor la froidure,
Que souvent le Poulmon endure
Par un excrement pituiteux
Qui le gesne, & le rend frilleux,
Dissipe l'enflûre du Ventre,
Qu'excitent les vents dans son centre,

Oubien les fait avec fredon,
Sortir du cul d'une dondon.
Elle soulage aussi la goutte
Mal, où souvent on ne void goutte,
Qui fait des tourmens inhumains,
Aux Hanches, Genoux, Pieds & mains,
Si telle goutte est provenüe
D'une humeur froide, épaisse & cruë,
Qu'elle incise & dissipe, enfin
Comme un remede tres-benin,
La mesme semence d'Ortie
Avec de vieille huile assortie
Est bonne pour le mesme effet,
A qui s'en fert pour ce sujet,
Beuë avec moust en Medecine,
Elle ouvre & fait couler l'urine,
Et fert à provoquer les mois,
Prise en Ptisane quelquefois,
Ainsi mes filles repenties,
Frottez-vous bien le cul d'Orties
Alors que vostre Cardinal
A venir vous fera du mal,
Ou que la colique & les gouttes,
Et la toux vous gesneront toutes,
Et vous en recevrez vrayment
Un merveilleux allegement.



De l'Hyssope.

CHAP. LXXXV.

Hyssopus purgans herba est à pectore phlegma,
Ad pulmonis opus cum melle coquenda jugata,
Vultibus eximium fertur præstare colorem.

BOnnes gens, pauvres phlegmatiques,
BO vous languissants asthmatiques !
De qui les canaux du poulmon,
Sont pleins de phlegme & de limon,
Vous, dis-je, de qui la poitrine
Respire après la Medecine ;
Oyez nos doctes Medecins,
Et suivez leurs charmants desseins,
Pour guerir vostre maladie,
Qui vous gese & vous attédie :
Ulez de l'Hyssope souvent
Vous serez sains comme devant,
Cette plante estant chaude & seiche,
Est bonne à l'estomach qui péche,
C'est à dire quand il est plein
D'un phlegme épais, visqueux, vilain,
Que pour vostre plus grande joye,
Ce simple attenué & nettoye,
En fortifiant les poulmons,
Qu'après il rend puissants & bons,

Puisqu'il conforte la poitrine
Comme une douce Medecine,
Quand on en fait de l'Hydromel,
Ou bien quelqu'autre Syrop tel,
Car avec Figues, Miel & Ruë,
L'eau d'Hyssope cuitte & puis beüë,
Est un fort excellent Syrop,
Quand la pituite abonde trop,
Il sert aux peripneumoniques,
Il aide les orthopnoïques,
Et les bonnes gens las & saouls,
D'estre incommodez de la toux,
Qui ne vient que d'une pituite,
Indigeste froide & non cuitte,
Qui de la teste tombe droit
Dessus le poulmon chaud, ou froid,
Dont le pauvre malade à peine,
Peut souvent avoir son haleine:
Son jus est profitable aux nerfs
Il fait aussi mourir les vers,
Et poux du dos & de la teste,
Quand on le tire & qu'on l'appreste,
Avec huile bien à propos,
Et qu'on en frotte teste & dos,
Il purge pris avec des Figues,
Sans causer beaucoup de fatigues:
Ce simple encor sans nous gesner
Facilement fait uriner,
Donne à la femme mille joyes,
En débouchant conduits & voyes,

Et luy faisant venir ses fleurs,
Cause unique de ses douleurs,
Il est excellent à la veüe,
Qu'il rend plus forte & plus aiguë,
Excite l'appetit dans nous
Quand nous ne sommes pas trop saouls,
Dissipe les horreurs fiévreuses,
Dans les personnes langoureuses,
Mais l'Hyssope, dit-on, vaux mieux
Pour la suffusion des yeux,
Qui n'est point encor envieillie,
Quand on l'applique bien bouïllie.
Ce simple chasse la passeur
Et donne au corps belle couleur,
Soit qu'il desseiche, ou mette en fuite,
L'humeur visqueuse, ou la pituite,
Soit qu'il fasse mourir les vers,
Qui par un malheureux revers,
Attirent & succent le chile,
Dont on devient passe & debile,
Affreux & sec en verité,
Tout ainsi qu'un pendu d'esté,
Ou bien soit que son jus efface,
Les taches qui sont à la face,
Qui rendent un visage laid,
Et deffiguré tout à fait.

De l'Aulnée.

C H A P. LXXXVI.

Enula campana reddit præcordia sana :
 Cum succo rutæ succus si sumitur hujus
 Affirmant ruptis quod profit potior galis.

*La racine d'Aulnée est bonne à la poitrine,
 Et si de l'eau de ruë est son jus altéré,
 Les Sçavans Medecins tiennent pour assuré,
 Qu'à ceux qui sont rompus il sert de Medecine.*

QU'est-ce qu'*Enula campana* ?
 C'est herbe qui d'autre nom n'a,
 Dit certain Medecin Poëte,
 Dans une Ecole qu'il a faite :
 Mais le gaillard se trompe bien
 Ou vrayment il n'y comprend rien,
 Car je connois bien le contraire,
 Puisque Monsieur l'Apothicaire,
 Qui la nomme d'un autre nom,
 L'appelle encor *Helenium*
 Des larmes de la belle Heleine,
 Mais aussi je gage qu'à peine
 Vous trouverez un autre mot,
 Et je payray pinte & fagot,
 Si vous pouvez en une année
 L'appeller autrement qu'Aulnée,

Ou

Oubien des deux mots cy-dessus,
Mais ç'en est assez, disons plus ;
L'Aulnée est une plante bonne
Pour secourir une personne,
Dont foye & ratte sont mal sains,
Le poulmon & le cœur sont vains,
Car on soulage la poitrine,
En se servant de la racine,
Qui par son agreable odeur,
Sa seicheresse & sa chaleur,
Aide poulmon & ventricule,
Et fait que le mal s'en recule,
Elle sert à guerir la toux
Des pauvres gens plus vieux que nous,
Donne de l'air aux asthmatiques,
Et soulage les hydropiques,
Par l'écoulement de leurs eaux,
Vuide petits & grands Canaux,
Et diligemment les nettoye ;
Car elle débouche le foye
Qui plein d'humeurs en un amas,
Attirent le diaphragme en bas,
Fait qu'on endure le martyre
Et qu'à peine un homme respire.

Nos Medecins qui sont sçavants
Tiennent son jus utile aux vents,
Qui font l'hernie, ou la rupture,
Quand avec ruë on fait la cure,
Ces sucs beus par leurs qualitez,
Dissipent les ventositez,

R

Qu'ils vôt chercher jufqu'en leurs fources
Et dans le ventre & dans les bourfes.

La racine d'Helenium
Est bonne à la convulfion ;
Lors qu'elle est reduitte en Farine ,
Plus elle porte Medecine ,
Contre la vertu du venin :
Item la feüille cuitte en Vin ,
Guerit la goutte fciatique ,
Si deffus le mal on l'applique ,
Soulage les douleurs de reins ,
D'urine & de gravelle pleins ,
Et provoque fleurs & fleurettes ,
Aux filles blondes & noirettes ,
Partant , sexe que j'aime bien ,
Recevez ce fecret pour rien :
Je vous le donne & je vous jure
Qu'il décharge bien la nature.

Du Pouliot.

CHAP. LXXXVII.

Cum vino choleram nigram potata refellit,
Appositam veterem dicunt sedare podagram.

LE Pouliot est aromatique
Combat l'humeur mélancholique,
Par fon excellente chaleur,
Auffi bien que par fon odeur :

Mais quoy que l'on die, ou qu'on fasse
 Ses vertus ont plus d'efficace,
 Quand il a trempé dans le Vin,
 C'est un remede tout divin,
 Pour bien desopiler la ratte,
 Que lors il recrée & dilatte,
 Purgeant dans le jeune & grison,
 L'humeur noire comme un tison.

Remede contre la goutte froide.

Il chasse aussi la vieille goutte
 Et luy fait prendre une autre routte,
 S'il arrive que ce mal soit,
 D'un suc mélancholique & froit,
 Que par sa vertu digestive,
 Attenuante & siccativè,
 Il desseiche fort joliment,
 Sans user d'autre compliment,
 Ce simple mis sur les parties,
 Qui par ce mal sont amorties,
 Les corrobore dans le liét,
 Les échauffe & les amollit,
 Je croy ce remede sans fraude,
 Pourveu que d'une cause chaude,
 La goutte ne provienne point:
 Mais d'une froidure qui point,
 Car je suis certain d'une chose,
 C'est qu'il en bannira la cause,
 Pris en breuvage il fait pisser,
 Un malade sans l'oppresser,

Et pousse hors la secondine,
Et les mois comme il fait l'urine,
Le miel & l'aloë sont bons,
Avec cette plante aux poulmons :
Item ce mesme simple arreste,
Les douleurs froides de la teste,
Estant en forme de chapeau,
Appliqué dessus le cerveau,
Son odeur repousse l'injure,
Et de l'air & de la froidure :
On le tient bon pris par dedans,
Contre Morsures de Serpents,
Il appaise aussi les nausées,
Qui d'humeurs froides sont causées,
En vinaigre il donne vigueur,
Quand on souffre des maux de cœur,
Il purge l'humeur pituiteuse,
Qui dans un corps est onereuse,
Mais mis en poussiere, ou brûlé,
C'est un remede signalé,
Par sa vertu desiccative,
Pour fortifier la gencive,
Et corriger la mauvaise eau,
S'il est jetté dans le vaisseau,
En outre il sert aux hydropiques,
Aussi bien qu'aux epileptiques,
Il guerit les demangeaisons,
Qui viennent en toutes saisons,
Et profite à toute Commere,
Qui ressent des douleurs de mere,

En parfum receu par le bas,
Femmes uſez en ce cas,
Et vous ſçaurez de la maniere,
Qu'il donne guerifon entiere.

De la Scabieufe.

CHAP. LXXXVIII.

Urbanus per ſe neſcit pretium Scabioſæ,
Confortat pectus quod deprimit ægra ſenectus,
Lenit pulmonem, tollit laterumque dolorem,
Vino potatur, virus ſic evacuatur.

Q Uoy qu'Urbain ſoit Pape de Rome,
Et qu'il paſſe pour un grand homme,
N'en déplaiſe à ſa Sainteté,
Il ne ſçait pas en verité,
La valeur de la Scabieufe,
Plante de ſoy ſi pretieufe,
Que par ſa puiſſante vigueur,
Elle corrobore le cœur,
Addoucit Poulmon & Poitrine,
Que la froide vieilleſſe mine,
Et rend ſelon les Medecins,
Les vieilles gens gaillards, & ſains,
Purgeant l'humeur qui les oppreſſe,
J'entens cette pituite épaiſſe,
Plus viſqueuſe que du limon,
Dedans les canaux du Poulmon,

R iij

Ce qui puissamment les soulage ;
 Et fait que dans leur plus vieux âge
 Alors qu'ils en usent bien tous,
 Ils sont exempts d'asthme, & de toux :
 Elle est utile au pleuretique,
 Que la douleur du costé picque,
 Fait qu'il crache plus aisément,
 Digerant l'humeur puissamment,
 Qui cause cette maladie,
 Qu'à la fin elle congedie.

De l'Eau de Scabieuse.

Son Eau beuë avec de bon Vin,
 Nous peut garantir du venin,
 Principalement de la Peste,
 Fleau qui quelquefois nous moleste ;
 Dont elle meurit les Charbons,
 Au corps des méchants, & des bons.
 Enfin elle guerit le vice,
 Et les douleurs de la matrice,
 Et dissout le sang grumelé
 Dans un homme roide gelé.



De l'Auronne.

CHAP. LXXXIX.

Abrotano crudo stomachi purgabitur humor.

L'Auronne purge la Poitrine
 Pleine d'humeur, & de vermine,
 Car elle fait mourir les Vers,
 Les plus gros, & les plus pervers
 Par la force, & son amertume,
 Comme l'absinthe a de coustume.
 Item, beuë avec de bon Vin,
 Elle preserve de venin,
 Et la graine boüillie, ou cruë,
 Mise en poudre, puis dans l'eau beuë
 Fait respirer facilement,
 Donne aux goutteux allegement,
 Profite à gens pendant leur vie,
 Qui sont travaillez de l'hernie,
 Et dans le liët mise en tout temps,
 Chasse Scorpions & Serpens,
 Son parfum fait la mesme chose,
 Ainsi que Dioscoride expose:
 L'Auronne échauffe puissamment,
 Et seiche vigoureusement,
 Car sa poudre sur une playe,
 Rend une personne moins gaye,
 R. iiij

En luy faisant sentir douleur ;
Par son excessive chaleur ,
J'estime encore sa semence
Utile aux Nerfs par excellence ,
A la convulsion , aux Reins ,
Où l'on sent tourments inhumains ,
Elle est bonne au mal de matrice ,
Dont elle peut chasser le vice :
Pline dit qu'à l'enchantement
Elle resiste puissamment ;
Qu'elle guerit les maux d'entrailles ;
Qui conduisent aux funeraillles ,
Et qu'elle fait sortir dehors
Les dards fichez dedans le corps.
Enfin Galien la tient divine
Avec de l'Huille de Sabine ,
Pour haster la barbe au Menton ;
Fust-ce au plus chetif avorton ,
Et mesme avec autre Huille encore ,
Qu'avec elle l'on incorpore ,
Ainsi que cét Autheur écrit ,
Comme Huille de Paulme , de Christ,
De Courges, Raiforts , ou Lentisque ,
Qu'on peut experimenter sans risque ,
Qui le veut faire le fera ,
Mais ma Muse en demeure-là ,
Car mon Apollon plus qu'un barbe ,
Depuis long-temps a de la barbe ,
Et pour moy qui n'en manque pas ,
J'en useray dans d'autres cas.

Du Cresson.

C H A P. X C.

Illius succus Crines retinere fluentes,
 Illius asseritur, deusque levare dolorem,
 Et squammas succus purgat cum melle perunctus.

*Recepte pour empescher la cheute des
 Cheveux.*

LE Jus de Cresson qu'on appreste
 Est utile à frotter la teste,
 Il arreste sans nous fourber
 Barbe & Cheveux prests à tomber,
 Et mesme il en fait naistre d'autres
 Plus beaux & plus forts que les nostres,
 Car sa puissance & sa chaleur
 Deseiche, ou dissipe l'humeur,
 Qui ronge & corrompt la Racine,
 Et la fait tomber en ruine,
 Et débouchant aussi la peau
 Couverte de nostre chapeau,
 Il est d'une telle excellence,
 Que sans causer de violence
 Il prepare ce qui produit,
 Les Cheveux dans chaque conduit,
 Et fait naistre mieux que Rhubarbe,
 Les Cheveux, le Poil & la Barbe.

R v

Son suc guerit le mal de dents ;
 Appliqué dehors, ou dedans ,
 Soit qu'il les purge de pituite
 Crasse , ou tenuë , ou cruë , ou cuitte
 Qui par un mal-heureux revers
 Tombe sur gencives , & Nerfs ,
 Ou soit qu'estant chaud de nature ,
 Il resiste à leur pourriture ,
 Quand on les lave sans façon
 Avec Vin , où boult le Cresson ,
 Ou bien si vous voulez me croire
 L'appliquant en vessicatoire ,
 Il purge l'humeur qui dedans
 Coule & cause le mal de dents .
 S'il est mis dessus un des temples ,
 Comme nous avons des exemples ,
 Ainsi déchargeant le cerveau
 D'un suc froid & cru comme l'eau ,
 Il guerit les douleurs de teste ,
 Fluxions d'yeux , & mesme arreste
 Catharres tombants sur Poulmons ,
 Qui ne sont , ny charmants , ny bons ,
 Il profite à la Sciatique ,
 Qui fortement cuit & nous picque ,
 Et fait mourir les vers des dents ,
 Qui causent douleurs au dedans .

Des autres vertus du Cresson.

Son suc en Miel guerit la pfore ,
 Dartres & d'autres maux encore ,

Pourveu qu'un expert Medecin
Ait purgé l'homme à cette fin,
Quoy qu'au dedans ce simple purge
La pituite commel'épurga
Aussi bien qu'il fait par dehors,
En ostant la crasse du corps,
L'on tient qu'il est encor habile
Pour chasser par le bas la bile,
Et pour nous aiguïser l'esprit,
A ce que Pline nous écrit,
Mais il échauffe la semence,
Et quelques-uns ont connoissance
Qu'il excite à cét acte doux,
Que la femme aime autant que nous,
Il est d'une vertu caustique,
Quand dessus la chair on l'applique,
Tout ainsi que le fennevé,
Comme on l'a souvent éprouvé,
Car sa chaleur est excessive,
Et de vertu dessiccative.
Item, ce simple sans égal,
Fait couler le flux menstrual,
Peut diminuer la ratelle,
Seicher la tigne & la gratelle,
Dedans nous dissiper les vents,
Faire mourir Vers & Serpents,
Et mesme guerir leur morsure,
Ainsi que Dioscoride asûre.

De l'Eclair.

C H A P. X C I.

Cæcatis pullis hac Lumina mater hirundo,
Plinius ut scripsit, quamvis sint eruta reddidit.

Jean de Milan tient que l'Eclair
Est utile aux yeux qu'elle éclaire,
Et que Pline qui ment par fois,
Dit que l'Hyronnelle fait choix
De ce simple qui rend la veüe
A ses petits qui l'ont perduë,
D'où je croy que *Chelidonium*
Est tiré du mot *Chelidon*,
Qui signifie une Hyronnelle
En nostre Langue maternelle,
Pour le bien qu'elle fait aux yeux
De ces Oyseaux industrieux,
Car la fiente de leur mere
Brûlante, corrosive, amere
Qui leur tombe souvent dedans;
Les aveugle de temps en temps,
Ainsi qu'autrefois à Tobie,
Il arriva durant sa vie.
Les Hyronnelles & leurs nids
Sont des medicaments benits,
Que l'Art des Medecins destine
Utilement contre l'angine,

L'on estime qu'ils y sont bons,
Mais revenons à nos Moutons,
Ou plustost à la grande Eclaire,
Ou la petite scrophulaire,
Que le docte Aristote dit
Estre pour les yeux en credit,
Soit que la petite Hyrondelle,
Comme en l'Histoire Naturelle,
Pline l'explique assez au net,
Viene au monde aveugle en effet,
Ou soit qu'on luy creve la veüe,
Qu'on l'arrache, ou bien l'ait perduë,
De quelque façon que ce soit,
Ce grand Autheur dit qu'elle voit,
Quand elle use de cette plante,
Que dessus toute autre l'on vante,
Pour rendre les yeux clairs & beaux,
Et les soulager dans leurs maux.
Mais je ne croy pas, quoy qu'on die,
Qu'un pareil simple y remédie,
Quand tout un suc est écoulé,
Car après avoir bien parlé,
Ne sçait-on pas que cette plante
Estant corrosive & brûlante,
Au lieu de produire une humeur
La desseiche par sa chaleur?
Ce seroit chose merveilleuse,
Bon si c'estoit l'humeur aqueuse
Qui s'écoule facilement,
Et qui se repare aisément,

Mais lors que l'humeur cristalline,
Suivant toute la Medecine
S'est coulée une fois de l'œil,
C'est pour la veüe un rude écüeil.
L'on peut bien dire adieu lumiere,
Quoy que l'on ouvre la paupiere,
C'en est fait pour nous, tout est cuit,
L'on est dans l'éternelle nuit,
Car à pareille maladie,
L'on ne void rien qui remedie,
Et croy qu'on ne la peut guerir,
Quand mesme on en devoit mourir.
Il faut donc dire que l'Eclair
Est un simple qui nous éclaire,
Lors que quelque suc pituiteux
Rend un œil trouble & nebuleux,
Par ce qu'il l'incise, attenuë,
Le dissipe, & puis rend la veüe
Peüt-estre elle a d'autre vertu,
Par qui je croy qu'est abbatu
Un autre mal de cette sorte,
Tel qu'il puisse estre, il ne m'importe,
Je te puis dire seulement
Qu'usant de ce medicament,
L'on peut rendre un tres-bon service
A l'homme affligé de jaunisse,
S'il prend ce remede divin
Avec de l'Amis & du Vin;
Enfin il est incomparable
Pour guerir le mal enrageable;

Que cause la douleur des Dents,
Aussi bien aux petits qu'aux grands.

Du Saule.

CHAP. XCII.

Auribus infusus vermes succus necat hujus
Cortex verrucas in aceto cocta resolvit,
Pomorum in succo flos partus destruit hujus,
Instinctus veneris cunctos tardat stimulantis,
Et sic desiccet ut nulla creatio fiat.

L'Eau de Saule mise en oreille
Est d'une bonté sans pareille
Pour faire mourir au dedans
Les Vers qui sont les plus fendans,
Soit que cette eau de sa Nature
Purge cette vilaine ordure,
Dont s'engendrent ces vermisseaux,
Qui ne sont jamais bons, ny beaux,
Ou bien soit que son amertume
Les creve, comme cilea coustume,
Dioscoride qui n'est pas fat,
Dit qu'avec de l'Huille Rosat
Dans une Ecorce de Grenade,
Ce jus chauffé sert au malade,
Qui loin du tumulte & du bruit
Ne peut reposer jour, ny nuit

Pour la grande douleur d'Oreille ;
 Qui fait incessamment qu'il veille.
 Ce suc est encor bon aux yeux ,
 Et fait qu'ils se portent bien mieux.

L'Ecorce du Saule brûlée ,
 Puis dans le Vinaigre mêlée ,
 Nous délivre de plusieurs maux ;
 Sçavoir , de cloux , cors & porreaux,
 Qu'elle desseiche & déracine
 Comme une forte Medecine ,
 Avicenne dit qu'au pourpier
 Ce mesme effet est singulier ,
 Et je tiens que la mesme force
 Que le Saule a dans son Ecorce ,
 Se rencontre dans le soucy
 Qu'on pile avec Vinaigre aussi ,
 Pour oster duretez calleuses ,
 Qui sont aux pieds tres-douloureuses.

Les Fleurs du Saule en potion
 Empeschent la conception ,
 Répoussent l'amoureuse flâme ,
 Et font avorter une femme ,
 Quand on les prend dans du pommé :
 Son fruit, quoy que peu renommé,
 Empesche de peupler le monde ,
 Rendant la semence infecunde ,
 Qu'il desseiche , & qu'il refroidit :
 Mais Constantin Cæsar nous dit
 Que mêlé parmy la mangeaille ,
 Dont les Moutons font la ripaille ,

A la fin il les rendra ronds ,
Et gros & gras comme Larrons.

*Preservatif contre les vomissements & nausées
que l'on endure sur la Mer.*

C H A P. XCIII.

*Nausea non poterit quemquam vexare marina ,
Antea cum vino mixtam si sumpserit illam.*

De l' Absinthe.

MArchand qui par Mer & par terre ,
Soit en temps de paix, ou de guerre ,
Cours aussi fort après l'Argent ,
Qu'un pauvre mal-heureux Sergent ,
Je te veux apprendre un remède ,
A qui le vomissement cede ,
Boys quelque temps du Vin amer ,
Avant que de monter sur Mer ;
Je veux dire du Vin d'absynthe ,
Au lieu de chopine boys pinte ,
Pour remettre en bonne santé ,
Ton estomach debilité ,
Ou pour empescher la nausée ,
Que ta couppe soit arrosée ,
D'un peu d'eau marine à la fois ,
Et de bon Vin lors que tu boys ,

402 *Preservatif contre les vomissements, &c.*
Car l'usage nous certifie
Que l'excellent vin fortifie,
Et que l'eau de Mer desseichant,
Ou selon quelques-uns laschant,
Fait couler en bas la matiere,
Et la chasse par le derriere :
Tu peux encore te purger,
Auparavant de naviger,
Vomir & faire autre remede
Afin de te donner de l'aide,
Soit devant que tu sois sur l'eau,
Ou bien estant dans le vaisseau,
Ainsi prens une chose aigrette,
Comme la pomme de reynette,
Et la pomme de capendu
Qui sont d'une grande vertu.
De peur encor d'estre malade
Prens verjus, orange & grenade,
Et mange aussi du cotignac,
Pour affermir ton estomach,
Mais chasse les humeurs rebelles
Autant que tu peux par les selles :
Le pain rosty mis dans le Vin
Est encor bon pour cette fin ;
La semence d'Ache rostie
Peut estre aussi de la partie,
Beuë avec du Vin excellent
Pour guerir ce mal violent.

*De la cause du vomissement que l'on souffre
sur la Mer.*

Or une pareille nauſée
 Quand on est sur Mer est causée,
 Par l'ébranlement du vaisseau,
 Qui vogue rudement sur l'eau,
 Ou bien par l'air de la marine,
 Qui fait mal à teste & poitrine,
 Ou bien quelquefois par la peur,
 Qui blesse estomach, teste & cœur,
 Ou bien enfin, si bon te semble,
 Pour toutes ces choses ensemble,
 Pour à quoy bien remedier,
 La cause il faut congedier,
 Remede utile & necessaire
 A quiconque le pourroit faire:
 Mais le moyen quand on est là
 De pouvoir pratiquer cela,
 Puisque la Mer & rude & fiere
 N'a point de porte de derriere,
 Certes je croy que le meilleur
 Est de mettre bas toute peur,
 Et de faire que le mal cede
 Par la vertu d'un bon remede:
 Ainsi pour en venir à bout
 Fais des susdits partie, ou tout,
 Et par ce moyen ta caillette
 En peu de temps sera refaitte.

CONTINUATION DU CHAPITRE
de l'*Absynthe*.

Confortat nervos & causas pectoris omnes,
Serpentes nidore fugat, bibitumque venenum,
Auris depellit sonitum cum felle bovino.

L'Absynthe conforte les nerfs,
L'estomach & chasse les vers,
Venin, serpens, puces, punaises,
Qui sont contraires à nos aises,
Et sert à tous bons compagnons
Pour corriger les champignons,
Combat fortement la cigüe,
Qui par ses qualitez nous tuë,
Et le venin du scorpion,
Qui porte dard au croupion :
Elle oste le bruit de l'oreille
Avec fiel de bœuf à merveille,
Car tous deux dissipent le vent,
Qui cause ce son decevant :
Elle purge aussi son ordure,
Et mesme en chasse la froidure,
Et comme un simple sans égal
Provoque le flux menstrual :
Elle est utile à la matrice,
Est bonne contre la jaunisse,
Et son parfum pris par dedans
Appaise la douleur de dents.

Enfin je maintiens que l'Aluyne
 Ouvre les conduits de l'urine,
 Du foye, de la ratte & des reins,
 Qui font mal aux pauvres humains,
 Et qu'elle guerit l'hydropique
 Ainsi que le paralytique:
 Je sçay qu'elle a d'autres vertus,
 Mais pour finir je n'en dis plus.

De Poivre & du Gingembre.

CHAP. XCIV.

Quod piper est nigrum non est dissolvere pigrum
 Phlegmata purgabit digestivamque juvabit,
 Leucopiper stomacho prodest, tussi atque dolori
 Utile, præveniet motum, febrisque rigorem.

LE Poivre long & blanc & noir
 Est plein d'un merveilleux pouvoir,
 Mais pas un des trois n'est utile
 A l'homme trop chargé de bile,
 Qu'il n'échauffe pas pour un peu
 Et luy met tout le corps en feu,
 Puis l'envoye après, quoy qu'il gronde,
 Manger du Poivre en l'autre monde;
 Partant mangeurs de Saupiquets
 Qui tenez si bien les plats nets,
 Et qui ne cherchez que ces saulces,
 Prenez garde au moule des chausses,

Et du pourpoint & du chapeau,
Pour vous il n'y fait bon, ny beau,
Si vos corps abondent en bile,
Ces trois vous feront faire gille.

Du Poivre noir.

Le Poivre noir est chaud & sec,
Et mesme point si fort le bec,
Que pris par le nez, ou la bouche,
Il fait que plus souvent on mouche,
Et qu'il distille du cerveau,
Une grande quantité d'eau,
Pris tout entier, ou bien en poudre,
Il est diligent à dissoudre,
Les phlegmes qui sont dans le corps,
Et chasser les vents les plus forts,
Qui font la colique venteuse,
Dans une panse mal-heureuse,
Ainsi l'estomach, le cerveau,
Et le ventre qui sont pleins d'eau,
Ou bien d'une pituite épaisse,
Qui trop fortement les opresse,
Par le Poivre sont soulagez,
Si tost qu'il les a déchargez
Car il la cuit & puis la chasse,
Laisant sa chaleur à la place,
Dont un homme devient après
Plus sain & dispos que jamais.

Du Poivre blanc.

Le Poivre blanc est sans écorce
Partant il a bien moins de force,
Car afin de le dépouiller
On le met quelque temps mouïller,
Dans de l'eau marine, ou salée,
Dont la substance estant enflée,
On l'expose au Soleil exprés,
Pour en oster l'écorce après,
D'où je croy qu'il a moins de force,
Que le noir avec son écorce,
Quoy que Galien au Poivre noir,
Attribuë un moindre pouvoir,
Pour estre plein de seicheresse,
Trop refroidy par sa vieillesse,
Et dedans l'air s'estre éxhalé
Plus que le Poivre blanc pelé:
L'on dit que c'est là sa Sentence,
Mais pour dire le vray je pense,
Que ce grand homme a crû vrayment,
Qu'ils croissoient tous diversement
Ce qui n'est qu'une pure fable.
Le Poivre blanc est agreable
Pour l'estomach & le poulmon,
Qui sont remplis d'un gros limon,
Il est d'une force puissante,
Pour inciser cette humeur lente,
Qu'ils enferment chacun dans eux,
Et peut servir aux pituiteux,

408 *Du Poivre & du Gingembre.*
D'une nature langoureuse
Ainsi qu'à la toux pituiteuse.

Du Poivre long.

Le Poivre long est le meilleur
Pour n'avoir pas tant de chaleur,
Soit quel'on en fasse un mélange,
Dans ce qu'on boit & ce qu'on mange,
Ou dans quelque médicament,
Dont on use ordinairement,
Pour échauffer poulmon & ventre,
Pleins de pituite dans leur centre,
Qu'il vuide de belle façon,
Galien nous fait cette leçon,
Quand de trois Poivres mis en poudre
Avec du miel il fait resoudre,
Les phlegmes & vuides les eaux,
De l'estomach & des boyaux.

*Remede contre les fièvres qui viennent
d'une cause froide.*

Le Poivre est bon contre la fièvre
Avec de l'huile de genièvre,
Pour en prevenir la vigueur
Le mouvement & la rigueur,
Car c'est une chose excellente
Si la fièvre est intermittente,
Et qu'on s'en frotte ventre & dos,
Pour s'échauffer jusques aux os,
Ou bien qu'on le prenne en breuvage
Avec Vin pour le mesme usage,

Quand

Quand un tel mal vient d'un suc froid,
 Car pris devant l'accez on croid,
 Que c'est un merueilleux remede,
 A qui la fièvre quarte cede,
 Et la quotidienne aussi,
 Ce qui souvent a reüssi,
 Quand on a fait l'experience;
 Mais cependant en conscience
 Un tel remede estant douteux,
 N'en use guere si tu veux,
 De peur qu'il n'échauffe & qu'il trouble
 Et ne fasse une fièvre double.
 Le Poivre est bon contre Serpens
 Il dissipe écrouielles & vents,
 Mis avec nitre je presage,
 Qu'il oste taches du visage,
 Et fait uriner puissamment
 Quand on en use abondamment.

CONTINUATION DU CHAPITRE
du Gingembre.

Zingiberante datum morbum fugat inveteratū,
 Postque datum mollit, ventris fastidia tollit.

L'Usage frequent du Gingembre
 Ne nuit point au mois de Decembre,
 S'il est pris devant le repas,
 In ce temps il ne manque pas

A s'insinuer dans les Veines,
 Qui de grosses humeurs sont pleines,
 Qu'il échauffe plus fortement,
 Et qu'il incise puissamment,
 Sans que pour lors la nourriture
 S'oppose en rien à la Nature,
 Car c'est un point tres-afsuré,
 Quand c'est un mal inveteré,
 Qui vient d'une pituite lente,
 Que cette drogue le supplante.

Le Gingembre après le repas
 Lâche le Ventre par le bas,
 Pourveu qu'il soit recent & tendre,
 Au contraire l'on doit attendre
 S'il est sec qu'il le rendra dur
 Comme une pierre, ou comme un mur;
 Mais qui ne sçait qu'en Medecine,
 Cette incomparable Racine
 Estant prise devant l'accez,
 Fait à la fièvre le procez,
 En quelque saison qu'elle vienne,
 Soit la quarte, ou la quotidienne,
 Et qu'elle augmente la chaleur,
 Donne une plus vive couleur,
 Et fait aussi que toute viande,
 Est d'une douceur plus friande,
 C'est pourquoy les gens degoustez,
 Qui ne peuvent manger pastez,
 Ny pain, ny chair, soupe, ny moëlle,
 Salades, fruit, pomme, citrouille,

Qu'ils prennent Gingembre souvent,
 Pour eux il n'est point decevant,
 Il échauffera leur pituite,
 Et la pourra chasser ensuite,
 D'où le malade qui pâtit,
 Après aura bon appetit.

ADDITION A L'ECOLE

*de Salerne, de la Muscade, de la Cannelle,
 & du Clou-de-Girofle.*

Puisqu'on ne parle en ce libelle
 De Muscade, ny de Cannelle,
 Ny de Clou de Girofle aussi,
 Faisons un supplement icy.

La Muscade est certaine drogue,
 Qui par tout est assez en vogue,
 Et croist dans l'Isle de Badán,
 De Mutir & de Zeilan,
 Son odeur est douce & plaisante,
 La meilleure est la plus pesante,
 Huilleuse, abondante en liqueur,
 Qui mesme distile une humeur
 Quand on la picque d'une aiguille,
 Qui sert bien à garçon & fille,
 Pour rendre l'estomach plus fort,
 Qu'elle corrobore d'abord,
 Et comme excellente denrée
 Arreste aussi la diarrhée,

S ij

412 *Addition à l'Ecole de Salerne,*
Car au second degré complet
Elle est chaude & seiche en effet,
Et d'une puissance astringente :
Ce fruit fait l'haleine plaisante,
Provoque l'homme jour & nuit,
A faire l'amoureux deduit,
Et comme chose salutaire,
Sert à guerir du mal de mere,
Qui procede de la froideur,
Chasse les vents par sa chaleur
Et diminuë aussi la ratte,
Qu'il rend plus petite & plus plate,
Mais il est nuisible au poulmon :
Enfin ce remede est si bon
Qu'il guerit le paralytique,
L'homme affligé de la colique,
Et fait du bien encore aux nerfs,
Qui sont gesnez de maux divers,
Car il garantit de la goutte,
Et luy fait prendre une autre route.

Les vertus de la Canelle.

La Canelle est d'un goust picquant,
Mais agreable quant & quant :
Elle est d'une odeur assez bonne,
Qui satisfait bien la personne,
Et cette écorce utile aux yeux,
Les rend plus clairs & radieux,
Avec miel l'on en fait usage
Contre lentilles du visage,

Et par son peu d'astriction
L'on dit que sa decoction
Sert à resserer la matrice,
Ens'en estuvant l'orifice:
Enfin l'on en fait hippocras,
Qui pour le goust a mille appas,
Et qui d'une façon gentille,
Provoque mois à femme & fille,
Echauffe & seiche plaisamment,
Est utile à l'enfantement,
Sert d'un puissant alexitere
Contre morsûre de Vipere,
Appaise la douleur du Rein,
Comme un remede souverain,
Et sert encore en Medecine
Contre difficulté d'urine.

Du Clou de Girofle.

Le Girofle est aperitif,
Incisif & confortatif,
Car pris avec viande il arreste
Les grandes douleurs de la teste,
Est fort bon contre le haut mal,
Dont il soulage l'Animal,
Fait que l'haleine est agreable,
En parfum est tres profitable
Pour faire tost vuider le nez,
De bonnes gens enchifrenez,
Et mis en poussiere menuë,
On tient qu'il profite à la veüe,

414 *Addition à l'Ecole de Salerne,*
Quand il est appliqué dessus,
Car les yeux en sont plus aigus.
Il faut encore que l'on croye
Que cette drogue est bonne au foye,
Et maux d'estomach, & de cœur,
Dont elle appaise la rigueur,
Et prise avec bon Lait de Vache,
Ou de Chèvre, il faut que l'on sçache
Qu'un homme est meilleur compagnon,
Et devient si chaud du roignon,
Qu'estant sur l'amoureuse beste
Il y va de cul & de teste,
Dont femme ravie en son cœur
L'embrasse avec bien plus d'ardeur.
En outre Clou, Vinaigre & Rose
Sont encore une bonne chose
Pour fortifier l'Animal,
A qui souvent le cœur fait mal.
Item, contre l'apoplexie,
Catharre, stupeur, lethargie,
Le spasme & l'air pestiferé,
Ce remede est tres assuré,
Il fait que l'haleine est meilleure,
Quand on le masche d'heure en heure,
Appaise le vomissement,
Le cours de Ventre mesmement,
Et sert pour apprester les viandes,
Et les faire trouver friandes,
Ainsi Poulles, Chappons, Dindons,
Qui font des morceaux assez bons,

Bœuf & Veau, Mammelles de Vache,
Où Clou de Girofle on attache,
Pour seicher les grosses humeurs,
En deviennent beaucoup meilleurs.

Du Clou l'on peut tirer une Huille
De qui l'usage est tres - utile,
Pour guerir des maux qui sont lents,
Et faits de pituite & de vents,
Qui geshent personnes caducques.

Il croist aux Isles des Molucques,
Gilolo, Tidor, Machiam,
Ternate, Mutir, Bachiam,
L'Arbre, où vient le Clou, dit Maffée,
Qui n'en fait pas un grand trophée,
Est fort approchant du Laurier,
Il n'a rien de particulier,
Sinon que la Fleur excellente
Est assez odoriferante.

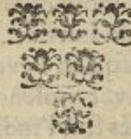
Le Clou sert de Graine & de fruit,
C'est par luy que l'Arbre est produit,
Car tombant comme la Châtaigne,
L'Arbre croist ainsi qu'on l'enseigne,
Qui selon tous les Habitans,
Dure l'espace de cent ans.

Son Fruit se recueille en Septembre,
Octobre, Novembre & Decembre,
Jusques à la fin de Janvier,
Ou si tu veux jusqu'en Février,
Qu'on l'abbat avec violence,
D'où l'an d'après suit l'indigence,

Car l'arbre est offensé si bien,
Que l'an suivant il n'y vient rien.

*Du choix du Clou de Girofle, & de sa
conservation.*

Le Girofle le plus solide,
Le plus pesant & moins aride,
Le plus recent & plein d'odeur,
Le plus abondant en liqueur,
Quand la personne qui trafique
Avec une aiguille le picque,
Le plus lent & plein de vertu,
Qui mal aisément est rompu,
Le plus chaud en maschicatoire,
Le plus acré, & qui fait plus boire,
Est le Clou que l'on doit choisir,
Pour rendre selon son desir,
Les Viandes bien assaisonnées :
On le peut garder cinq années
Dans quelque lieu, soit bas, ou haut,
Ny trop humide, ny trop chaud,
Car la seicheresse le ride,
L'affoiblit & le rend aride,
Et l'humidité l'attendrit,
Et finalement le pourrit.



Du sommeil de midy.

C H A P. X C V.

Sit brevis, aut nullus tibi somnus meridianus :
 Febris, pigrities, capitis dolor, atque catharrus,
 Hæc tibi proveniunt ex somno meridiano.

Il donne la fièvre.

EVite sur tout le sommeil
 Pendant la chaleur du Soleil ;
 Ou bien pour le moins ne dors guere ;
 Ce repos n'est point salutaire,
 Et qui le prend trop longuement
 Ne sçauroit vivre sainement,
 Car ce sommeil cause la fièvre
 Quelquefois si forte & si mièvre ;
 Qu'un pauvre dormeur oppressé
 Est passé comme un trépassé,
 Devient à la fin si malade
 Qu'il ne sçauroit manger grillade ;
 Et mesme a peine à reposer :
 Or la fièvre qu'il peut causer
 Est l'éphémère & la putride,
 Qui dedans quelqu'humeur reside ;
 La première est dans les esprits
 D'une grande chaleur épris
 Par une vapeur alterée

A a

434 *Du sommeil de midy.*
D'une viande mal digerée
Durant le sommeil du midy,
Qui rend un pauvre homme estourdy,
Car cette vapeur estrangere
Dans les esprits fait l'ephémere,
Qui les eschauffe puissamment;
La putride vient autrement,
Sçavoir des humeurs épanchés,
Qui sont encore toutes crües
Pour la grande indigestion,
D'où se fait opilation,
Puis suit après la pourriture
Qui faisant guerre à la nature,
Corrompt à la fin quelque humeur
Dont la fumée allant au cœur
Allume une fièvre putride,
Qui tient un pauvre diable en bride,
Avec un tourment sans pareil.

De l'engourdissement.
L'autre mal que fait le sommeil
D'où suit une longue detresse,
C'est qu'il engendre la paresse,
Qu'on peut appeller proprement
Un falcheux engourdissement,
Qui souvent ataquant un membre
Oblige de garder la chambre;
Car dormant après le repas
La cōction ne se fait pas,
Cu du moins il s'en fait un chile,
Dont le sang qui nourrit opile,

Et rend le corps appesanti,
 Paresseux & tout abbruti;
 Mais qui ne sçait que la fumée
 A la maniere accoustumée,
 Qui s'éleve d'un chile cru
 A la teste la met à cu,
 Pour humecter trop la cervelle
 Et du masse & de la femelle,
 Dont les nerfs après humectez
 Les membres en sont affectez,
 Soit que cette humeur inutile
 A la fin du cerveau distile,
 Et tombe sur muscle & tendon
 D'un pauvre petit mirmidon,
 Ou bien sur nerf, ou sur jointure;
 D'où s'ensuit horrible torture,
 Un estrange engourdissement,
 Et la perte du sentiment:
 Ce que jamais ne font les veilles;
 Qui nous desseichent à merveilles,
 Nous amaigrissent jusqu'aux os,
 Et rendent nos corps plus dispos.

De la douleur de teste.

Ce sommeil fait mal à la teste
 Depuis le bas jusqu'à la cresse,
 Car l'aliment qui n'est pas cuit
 Envoye une vapeur qui nuit
 A la plus joyeuse cervelle
 Par son humidité rebelle,
 Qui luy cause de la douleur;

Et donne au corps passe couleur,
 D'où facilement je presage
 La boursoufflure du visage
 Par le mouvement de l'humeur,
 Comme experimente un dormeur,
 Et longue & froide maladie
 Dont la teste est toute engourdie.

Du catharre.

Le catharre, ou defluxion
 Vient aussi d'indigestion,
 Dont une vapeur dépravée
 A la teste estant élevée,
 Qui ne nous preedit rien de bon,
 Tantost tombe sur le poulmon,
 Où la pituite s'accumule,
 Et tantost coule au ventricule,
 Ou par la bouche, ou par les yeux,
 Par le nez, ou par d'autres lieux,
 Comme par les nerfs & les veines,
 Veritables sources des peines,
 Qui font endurer mille maux
 Aux raisonnables animaux
 Accablcz de paralysie,
 De fièvres & de pleuresie,
 De coliques, ventositez,
 Rheumatismes, humiditez,
 Diarrhée, catharre & coryse,
 Dont la pauvre nature éprise
 Peste de se voir, que ie croy,
 Dans un semblable desarroy;

Ce sont maux du sommeil diurne.

Du sommeil de la nuit.

Voyons ce que fait le nocturne,
A quoy l'on se peut occuper
Deux heures après le souper,
Quand on a fait la promenade,
Ou dansé quelque serenade,
Pour entasser comme en un sac
La viande dedans l'estomac;
Cerepos pris comme on doit faire
Nous fait du bien pour l'ordinaire,
Repare en nos individus
La force & les esprits perdus,
C'est ce qu'Hippocrate conseille,
Qui dit pendant le iour qu'on veille,
Et que l'on sommeille la nuit,
Jamais ce repos là ne nuit,
Et ne cause ny mal, ny rhume
A qui l'observe de coustume;
Mais pour dormir ainsi qu'il faut
Qu' ton chevet soit un peu haut,
Et d'une bonne couverture
Munis-toy contre la froidure,
Que ton liét soit doux & moller,
Et coiffe blanche à ton bonnet;
Mais ne faut pas que tu permettes
Que jamais chaufsons, ny chaussettes
Soient à tes pieds lorsque tu dors,
Les vapeurs remontant au corps
Blessent la veuë & la memoire,

A a iij

438 *Du sommeil de midy.*
Et les sens, si l'on en veut croire
L'excellentissime Magnin,
Qui fut un sçavant Medecin,
Devant que dormir touffe & mouche,
Puis sur le costé droit te couche:
De cette façon, l'aliment
Descendra plus soudainement,
Après repose sur le gauche,
Ainsi la coction s'ébauche;
De là tu peux pour ta santé
Te coucher sur l'autre costé,
Où jusqu'à tant que tu t'éveilles
Il est besoin que tu sommeilles;
Ne t'endors jamais sur le dos,
C'est sur tout un mauvais repos,
Il cause la paralysie,
Manie, incube, epilepsie,
Car l'humeur ne coulant après
Par le nez, ny par le palais,
Ce ne doit pas estre merveille
S'il fait du mal quand on sommeille;
Coucher dessus le ventre aussi
Est nuisible à qui dort ainsi,
Excite humeur grosse & tenuë
A se jeter dessus la veüe,
Et serre l'estomach trop fort,
Ce qui luy fait beaucoup de tort;
Et debilité la personne,
Pourtant quelquefois on l'ordonne
A celuy dont l'estomach froid

Cuit mal ce qu'il mange & qu'il boit,
Afin que sa chaleur plus forte
Digere de meilleure sorte.

Or que l'on ne dorme la nuit
Que sept heures & non pas huit,
Par tout cette regle est prescrite
A personne grande & petite,
Qui doit fuir sommeil du midy,
Car ce repos est interdy
Pour estre à l'homme tres-contraire
Et trop sujet à luy mal faire ;
J'excepte icy les vieilles gens
Ainsi que les petits enfans,
Aux premiers la nuit est mal saine,
Ils ne peuvent dormir qu'à peine,
Ne font que tousser & cracher
Le plus souvent sans relascher ;
Aux derniers, d'autant que nature
Cuit beaucoup mieux leur nourriture
En dormant qu'en ne dormant pas
Après qu'ils ont pris leur repas ;
La personne extrêmement lasse
Est encore de cette classe,
Car elle doit se reposer
Auparavant de rien oser,
Ou plustost de rien entreprendre ;
Et d'aller au travail se rendre,
Gens à dormir accoustumez
Au midy ne sont point blasmez
Selon qu'Hippocrate presume ;
A a iiij

Car la plus mauvaise coustume
 Profite plus à ce qu'il dit,
 Que ne fait la bonne en credit,
 Que l'on n'a point mise en usage;
 Il faut pourtant qu'un homme sage
 Au midy dorme peu de temps,
 S'il ne veut pas à ses dépens
 Que sa santé soit depravée,
 Sa teste doit estre élevée,
 Quand il repose après midy,
 Et ne doit pas en estourdy
 Se lever alors qu'il sommeille,
 C'est ce que Bertruce conseille,
 A qui veut après le repas
 Dormir sans craindre si, ny cas.

De la retention des vents dans le corps.

CHAP. XCVI.

Quatuor ex vento veniunt in ventre re ento
 Spasmus, hydrops, colica & vertigo hoc res
 probat ipsa.

QUiconque veut vivre long-temps,
 Qu'il ne retienne point de vents,
 Et qu'au matin, au soir, à nonne
 Son cul si fortement canonne,
 Qu'Esté, Printemps, Automne, Hyver
 L'on n'entende pas dedans l'air

Seulement gronder le tonnerre,
 Et que si fortement il ferre
 Et les fesses, & le ponant,
 Que Iupiter l'altitonant
 S'en estonne & qu'il porte envie
 A ce peteux de longue vie:
 Car peter magnifiquement
 Peut faire vivre longuement,
 Puisque tel vent que l'on enferme
 De la vie accourcit le terme;
 D'où vient ce conte que l'on fait
 D'un pauvre homme qui pour un pet
 Qu'il retenoit en compagnie,
 Avoit pensé perdre la vie;
 Pour ce sujet Claude Empereur,
 Au rapport d'un certain Auteur
 Fit un jour cet Edit notable,
 Qui portoit de peter à table,
 C'est pourquoy tout bon Medecin
 Veut que le malade & le sain
 Fasse canonner son derriere
 Pour mettre hors cette matiere,
 Qui cause par succession
 Le spasme, ou la convulsion,
 Et le vertige & la colique,
 Et qui rend un homme hydropique
 Par des vents qui font à son tour
 Son ventre aussi gros qu'un tambour.

Du spasme, ou convulsion.

Le spasme est un symptome rude,

Qui fait bien de l'inquietude
 A gens qui ne sont pas sçavants ;
 Pour sçavoir qu'il provient des vents ;
 Ou d'une humeur acre & tenuë
 Qui cause une douleur aiguë,
 Et n'arreste pas fixement ;
 Mais qui courant diversement ;
 Picque avec grande violence
 Le nerf & muscle qu'il offense,
 Le fait vers son commencement
 Retirer necessairement,
 Pour dissiper l'humeur maligne,
 D'où provient sa douleur insigne,
 Et racourcissant sa longueur
 Il s'augmente par sa largeur ;
 Galien dans un de ses Tômes
 Parlant des causes des symptômes ;
 Dit que les vents dans nostre corps
 Remplissent les nerfs, & pour lors
 Que la convulsion arrive,
 Qui fait une peine excessive,
 Cette méchante affection
 Ne vient que d'inanition,
 Repletion, ou plenitude,
 Ce qu'assure avec certitude
 Hippocrate dont le credit
 Vaut mieux que si cent l'avoient dit ;

De l'hydropisie.

L'hydropisie est dangereuse,
 Et pour vieux & jeunes fascheuse ;

dans le corps. CHAP. XCVI. 443
 Car à peine on la peut chasser,
 Sinon à force de piffer,
 Ou bien de jouer du derriere,
 Quand c'est une seiche matiere;
 L'on en admet communément
 De trois especes seulement,
 L'anasarque & la tympanite,
 Et l'autre que l'on nomme ascite;
 La tympanite vient, dit-on,
 De la premiere coction,
 L'ascite vient de la deuxieme,
 L'anasarque de la troisieme;
 L'ascite est une humidité,
 Ou bien une serosité,
 De qui le foye est l'origine
 Selon toute la Medecine,
 Qui devenant froid ne produit
 Que du vent, ou de l'eau qui nuit;
 Mais nostre Ecole curieuse
 Parle de la seiche, ou venteuse,
 Qui se fait de vents retenus,
 Et d'esprits qui sont superflus
 Avec une matiere humide,
 Qui dans le bas ventre reside,
 Dont il devient si fort enflé
 Qu'il en paroist tout boursoufflé;
 Car l'estomach estant debile,
 Il ne scauroit faire un bon chile;
 Et le foye estant foible aussi
 Ne produit rien de bon: ainsi

A a vj

444 *De la retention des vents*
Au lieu de faire un sang louïable
A la nature profitable,
Il ne fait rien le plus souvent
Que des esprits & bien du vent
D'une matiere encore cruë,
Qui ne trouvant point son issuë
Par la bouche, ny par le bas,
Le ventre en fait un grand amas
D'où nostre puissance expultrice
Ne peut faire son exercice:
Outre bien souvent qu'un honteux
Qui craint de passer pour peteux,
Et de se faire ignominie
Retient son vent en compagnie,
Qui gesne puissamment le corps,
Manque de le chasser dehors.

De la Colique.

La colique n'est qu'une suite
De vents, de bile & de pituite,
Dont le mal est si turbulent
Qu'il n'est rien de plus violent;
L'on tient la bilieuse telle
Qu'elle est le plus souvent mortelle;
La pituiteuse ne l'est point,
Quand on la traite bien à point,
Mais j'estime aussi sa durée
D'une longueur demesurée;
La venteuse dans le colon
Gesne un malade tout au long,
Tend l'intestin comme une corde

Incontinent qu'elle l'aborde,
Vient d'une imbecille chaleur,
Ou bien d'une grande froideur.

Du vertige, ou tournoyement de teste:

Une ventosité rebelle
Fait le vertige en la cervelle,
Qui d'un mouvement inégal
Agite l'esprit animal,
Si bien qu'il semble que tout tourne
Dans tous les lieux où l'on sejourne,
Hebete les yeux fortement,
Et par un pareil tournoyement,
Un malade comme une masse
Tombe à la fin dans une place;
A moins qu'il n'ait auprès de luy
Un baston ou quelqu'autre appuy:
Or ce symptôme est sympathique,
Ou bien il est idiopathique,
Quand ces vents opiniaistrez
Dans le cerveau sont engendrez;
L'autre est moins sujet à mal faire
Vient du foye, ou du mesentere,
De l'estomach, ou bien souvent,
Lorsqu'on retient par bas son vent,
Qui monté vers le haut fait rage,
Quand il est au dernier estage.

*Advertissement aux honteux &
aux Dames.*

Qui que tu sois pauvre honteux
Ne deviens donc plus souffreteux,

Fais parler souvent ton derriere
 Pour dissiper cette matiere
 Qui te geline, & malgré le fort
 Pette toujours jusqu'à la mort;
 Et vous femmes en compagnie,
 Par une certaine manie
 Qui serrez si bien vos ponans
 A tous allans & tous venans,
 N'estraignez plus si fort les fesses,
 Faites des pets au lieu des vesses,
 Et par le bruit de vos canons
 Eternisez par tout vos noms.



Des remedes contre les venins.

CHAP. XCVII.

Allia, ruta, pyra, raphanus, cum theriaca,
nux,
 Præstant antidotum contra mortale venenum.

*Et les aulx & la rue, ainsi que les reforts,
 La grande theriaque, & la noix & la
 poire,
 Sont contre les venins des remedes tres
 forts,
 Et nous font dessus eux remporter la vic-
 toire.*

PUisque l'humaine creature
 Est sujette de la nature
 A toutes sortes de venins,
 Voicy des remedes benins,
 Qui serviront pour l'en defendre
 Que je vais maintenant r'apprendre.

Des Aulx.

Les Aulx sont, quoy que déplaisans
 L'antidote des paisans,
 Qu'ils sçavent par experience
 Avoir une telle puissance,
 Qu'ils en usent à cette fin
 Pour mettre en fuite le venin.

De matiere terrestre & crasse,
Qu'un pareil antidote chasse;
Car ce remede est absterfif,
Subtil, chaud & fort incisif;
Qui fait venter comme le diantre
Aussi-tost qu'on l'a dans le ventre,
Il fait mourir les vers au corps,
Ou bien il les chasse dehors,
Il resiste à l'eau corrompue,
Qui nuit beaucoup quand on l'a bué;
Il l'attenué & pouffe en bas
De peur qu'elle ne blesse pas;
Le mesme pris avec vinaigre
A la personne grasse, ou maigre
Estanche la soif que l'oignon
Peut causer à tout compaignon;
Il est bon contre la froidure,
Resiste contre la morsure
Des viperes & des serpens,
Si dans de bon vin tu le prens
L'odeur mesme les met en fuite,
Et l'on tient encore qu'il profite,
Et guerit quand on l'a mangé
Les mordus d'un chien enragé;
Il est bon aux epileptiques,
Il ne nuit point aux hydropiques;
Il addoucit la vieille toux,
Il fait mourir lendes & poux,
Il nuit aux yeux, fait mal de teste;
Fait uriner l'homme & la beste,

Et sert aussi quand vous n'avez
 Mes Dames ce que vous sçavez,
 Rend vos maris chauds comme braise;
 Et fait que bien mieux à vostre aise
 Ils vous carressent dans le liêt,
 Suivant le proverbe qui dit,
 Quand un homme au liêt se repose,
 Et qu'il ne peut baiser sa femme qu'une
 fois,
 Qu'il mange ail & porreaux, il doublera
 la dose,
 Mesme la nuit suivante il la baisera trois.
 Il ne faut pas que l'on oublie
 Qu'il chasse la toux envieillie,
 Soit qu'on le mange cuit, ou cru,
 Ainsi que nos Auteurs l'ont crû,
 Car ce remede debonnaire
 Addoucit la trachée artère,
 Et provoque le crachement,
 Quand on en prend suffisamment,
 Mais il cause douleur de teste
 En quelque saulce qu'on l'appreste,
 Et par un effet vicieux
 Emousse la pointe des yeux.

De la Ruë.

La Ruë est fort desiccative,
 Et d'une force aperitive,
 Fait piffer, dissipe les vents,
 Et digere les phlegmes lents,
 Par elle la veuë est subtile,

Nuit aux hommes chargez de bile,
Resiste aux venins pourrissans,
Et ceux qui sont les plus puissans,
Par qui nature est oppugnée,
Guerit morsure d'araignée,
Picqueures de guespes, frelons
Et scorpions les plus felons,
Et sert pour retenir en bride
Le venin de la cantharide,
Salamandre & chien enragé,
Dont un homme estant outragé,
Soit en bon, ou mauvais apostre
Va bien-tost de ce monde en l'autre;
Elle est utile à ce qu'on dit
Contre champignons aconit,
Prise avec du vin en breuvage;
Mithridate ce Prince sage,
Avec figues & noix & sel
Assûre estre un remede tel,
Qu'un homme vieux, ou bien un jeune
Le prenant devant qu'il déjeune,
Ne peut malgré la trahison
Ce jour-là mourir de poison;
La bellette, au rapport de Pline,
Mange cette plante divine,
En combattant serpents & rats,
Pour se preserver en ce cas
Du venin qui luy pourroit nuire;
Et quand en vin on le fait cuire
La decoction chasse hors

Les eaux que l'on a dans le corps :
 C'est un remede salutaire
 Contre douleur du mal de mere,
 Le vice de foye & de reins,
 Et poulmons qui ne sont pas sains,
 Car estant beuë à tasse pleine
 Elle guerit la courte haleine,
 Et lavant sa bouche au dedans
 Preserve aussi du mal de dents.

De la Poire.

La poire confite ou sauvage
 Est un miraculeux usage
 Pour guerir les bons compagnons
 Du mal que font les champignons,
 Sinous voulons que Dioscoride
 En cecy nous serve de guide,
 Car poire, ou feuille de poirier
 Est un remede singulier,
 Estant cuits avec telle viande
 Pour la rendre bonne & friande,
 Et pour arrester promptement
 Son rigoureux étouffement,
 C'est ce que dit Paul Aeginette
 En quelque lieu quand il en traite;
 Voire mesme mangée après
 La poire est un excellent mets.

Or Pline au chapitre septième
 Dans son Livre vingt & troisième,
 Nous dit que par sa pesanteur
 La poire cause ce bonheur,

¶ 52 *Des remedes contre les venins.*

En pouffant hors cette matiere
Au plustost par nostre derriere,
Auparavant que leur vertu
Ait un pauvre corps abbatu.
Les poires aromatisées
Pour ce sujet sont bien prises,
Car elles donnent la vigueur
En nous fortifiant le cœur
Contre la force injurieuse
De cette viande veneneuse.

Du Refort.

On use pour la mesme fin
Du Refort contre le venin
Des champignons & des viperes,
Et des cerastes pestiferes,
Et scorpions pareillement
Qui picquent inhumainement;
Il échauffe au degré troisieme,
Et peut dessécher au deuxieme,
Il engendre ventositez,
Dont pauvres gens sont maltraitez,
Mais il profite aux hydropiques,
Et sert beaucoup aux lethargiques:
Le refort fait du bien à tous
Pris avec miel contre la toux,
Car il détache la pituite,
L'attenuë & la rend plus cuite,
Il excite au vomissement,
Il fait pisser à tout moment,
Et réjoüit filles & femmes

En provoquant les fleurs aux Dames,
 Qui s'en servent pour cét effet :
 L'on dit qu'il fait venir du lait,
 Et garantit une commere
 De la rigueur du mal de mere ;
 Il excite au jeu de l'amour
 Bourgeois, paltoquers, gens de Cour ;
 Pline assûre que Plystonique
 Le donnoit contre la colique,
 Et que mesme Praxagoras
 Pour ce mal en faisoit grand cas ;
 Car cette medecine est telle
 Qu'elle appaise maux de ratelle ;
 Les douleurs de foye & de flanc,
 Et guerit crachemens de sang.

De la Theriaque.

L'incomparable Theriaque
 Qu'inventa le vieux Andromaque,
 Premier Medecin de Neron
 Est une opiate d'environ
 Soixante & cinq sortes de drogues ;
 Qu'on lit en divers catalogues ;
 Ce remede plus qu'un refort
 Contre le venin est tres-fort,
 Que par ses vertus il tempere ;
 Sa base est la chair de vipere ;
 Il est d'une telle vertu
 Que la pesanteur d'un escu
 Resiste au venin de la peste ;
 C'est une chose manifeste

Qu'avalé dans quelque liqueur
Il appaise les maux de cœur,
Douleurs d'estomach & de teste,
Qui rendent un homme archibeste,
Guerit les indigestions,
Coliques & convulsions;
Apoplexie, epilepsie,
Miserere, paralysie,
Cholera morbus & maux froids;
Qui viennent en plusieurs endroits,
Cours de ventre & dissenterie,
Flux cœliaque, lieaterie,
Morsures d'hommes, de chevaux
De toutes sortes d'animaux,
Et de chiens que rage possède;
Il est encore un bon remede
Pour restablir en sa santé
Un corps plein de malignité;
Il chasse fièvres & verolle,
Maux epidemiques, rougeolle,
Mal de mere & vers dans le corps
Qu'il fait sortir ou vifs, ou morts,
Ainsi que bestes veneneuses
Qu'il tuë encor que dangereuses;
Cet antidote est aussi bon
Au bœuf, au cheval, au mouton;
Au chien, au cochon, à la poulle
A qui les maux viennent en foule;
Bref il sert à cent animaux
Comme une selle à tous chevaux.

Du Mithridate.

L'on fait encore une opiate,
Qu'on appelle le Mithridate,
D'une mesme force à peu près
Pour vaincre le poison exprès,
Mais plus chaud que la theriaque,
Et qui plus vivement attaque
Le venin qu'il rencontre au corps,
Et le met plus viste dehors.

De la Noix.

La noix est aussi nompareille,
Et sans doute est une merveille
Pour combattre & vaincre un poison,
Soit qu'elle soit confite, ou non;
Car celle-cy par la canelle,
Et le girofle a vertu telle
Qu'elle conforte l'estomach
Que le venin mettroit au sac,
Et vuit aussi l'humour visqueuse:
Et celle-là plus unctueuse,
Comme un antidote anodyn
Fait puissamment nargue au venin,
La mesme avec figues & ruë
Arreste le poison qui tuë,
Est bonne contre maux divers,
Et du corps chasse aussi les vers;
La vieille noix est mal faisante,
Mais la nouvelle est plus plaisante,
L'une & l'autre à gens bilieux
Est un aliment vicieux,

456 *Les moyens de fortifier le cerveau;*
Mais avec le gros vin meslée
Après qu'elle sera bruslée,
Elle arreste le cardinal,
Qu'on nomme le flux menstrual.
Voila les grands alexiteres
Contre les venins mortiferes
Des scorpions, crapaux & serpens;
Et de tous animaux rampans.

Les moyens de fortifier le Cerveau.

C H A P. X C V I I I.

Lumina manè manus gelida mulcens lavet
unda,
Hacillac modicum pergat, modicum sua mem-
bra
Ex:endar, crines pectat, dentes fricet, ista
Confortant cerebrum, confortant cætera mem-
bra,
Lote cale, sta pranse, vel i frigesce minute.

De la netteté des Mains & des Yeux.

A Lors que ta vetë est souillée
Que ta main d'eau fraische moüil-
lée
A jeun la frotte doucement
Pour la maintenir sainement,
Et pour en oster la chassie,
Qui tout au tour est épaissie,
Où

Où dessus le bord d'un bassin
 Arrose là d'eau le matin,
 Ou pour la rendre plus aiguë
 Ouvre & baigne dedans ta veüe ;
 Car nos yeux & nostre cerveau
 Ont un si grand rapport à l'eau,
 Qu'elle conserve leur nature
 Par son excellente froidure
 Mieux que l'eau chaude ne fait pas,
 Qui mesme après nostre repas
 Engendre des vers dans le ventre,
 Attirant la chaleur du centre,
 Qu'elle fait exhaler dehors
 Par les pores ouverts du corps :
 Si bien que la viande mal cuite
 Produit ces animaux ensuïtte,
 Effer que ce froid element
 Ne peut causer aucunement,
 Mais purge le front à merveilles,
 Le nez, les yeux & les oreilles.
 Pourtant que les gens catharreux
 D'un temperament froidureux,
 S'ils ne veulent passer pour bestes,
 Dans l'eau ne baignent point leurs testes,
 Le froid ne vaut rien au cerveau
 De gens pleins de pituite & d'eau,
 Il ne fait qu'affoiblir la veüe,
 Que d'esprits il rend depourveüe,
 Il est utile aux bilieux,
 Et plus aux jeunes gens qu'aux vieux,
 B b

Cependant qui voudra s'en serve :
 Mais pour moy que Dieu me preserve
 De plonger ma teste dans l'eau,
 Car j'ay trop froid à mon cerveau,
 Et j'aurois peur d'avoir le rhûme ;
 Mais pour observer la coûtume
 De laver les mains au matin
 I'en suis soigneux comme un lutin ;
 Cela me fait, ou Dieu me tonde,
 En tout temps tous les biens du monde.

De la promenade du matin.

Après que l'on est éveillé,
 Et que l'on est tout habillé,
 Il est bon de danser ballade,
 Ou d'aller à la promenade
 Prendre son divertissement
 Pour s'exciter plus promptement
 A pousser dehors la matiere
 De la vessie & du derriere,
 Afin de déjeuner après,
 Non de ce cas, mais d'autres mets.

De l'extension des membres.

De plus, il faut en bon Apostre
 Estendre un bras & puis un autre,
 Iambes & pieds & tout le corps
 Pour mieux rappeler au dehors,
 Ou bien à la circonference
 Les esprits qui dans nostre panse
 Se retirent comme en leur fort,
 Pendant que dans le liêt on dort.

Et pour dégourdir chaque membre
 Avant que sortir de la chambre,
 Et rendre le corps au matin
 Dispos & gay comme un lutin;
 Afin d'estre plus à son aise,
 La friction n'est pas mauvaïse,
 Par là le corps s'en porte mieux;
 Et l'homme en devient plus joyeux.

De la propreté de la teste.

Pour avoir meilleure encolûre
 Peigne & frize ta chevelûre,
 Ouvrant les pores de la peau,
 Les vapeurs qui font au cerveau
 Sortent d'une maniere agile,
 Et plus facilement font gile,
 Et ton esprit estant plus gay,
 Tu caqueteras comme un geay.
 Ta venë encor de cette sorte
 En deviendra beaucoup plus forte,
 Et tes sens plus purs & plus nets
 Iugeront mieux de leurs objets.

De la netteté des dents.

Frotte tes dents & les tiens nettes,
 Rien n'est si laid quand tu caquettes,
 Ou ris de voir sous ton chapeau
 Des dents noires comme un corbeau,
 Qui te donnent mauvaïse haleine,
 Et te font mesme de la peine,
 Exhalant des esprits impurs
 Qui rendent tes sens plus obscurs,

460 *Les moyens de fortifier le Cerveau.*

Et qui meslez avec la viande
Te la font trouver moins friande,
Et la corrompent mesme aussi,
Quand elle est avallée ainsi:
Donc sortant du liét crache & mouche,
De vin & d'eau lave ta bouche,
Et tiens-la bien nette au dedans
Pour affermir gencive & dents,
Et pour empescher que le chancre
Autour si fortement ne s'ancre,
Que tu ne puisses dans ta faim
Marcher fruit, ny viande, ny pain.

Toutes ces six choses ensemble
Sont excellentes, ce me semble,
Pour fortifier le cerveau,
Et pour faire qu'un Damoiseau
Soit plus gaillard & plus alaigre,
Et soit leger comme un chat maigre.

Du bain & de la chaleur.

Baigne-toy, mais sortant du bain
Couche-toy dans ton liét soudain,
Et d'une bonne couverture
Munis-toy contre la froidure,
Qui par les pores de la peau
Ouverts par le moyen de l'eau
Entrant dans ton corps feroit rage,
Et te causeroit de l'outrage:
Le bain rafraichit, amollit,
Nettoye & fait après au liét

Que d'un corps auparavant falle
 La sueur aisément s'exhalle,
 Mais sur tout, quand on suë, il faut
 Que l'on boive moins froid que chaud,
 Et qu'après le bain on s'endorme,
 Non dedans, car c'est une chose enorme,
 Non plus que d'y boire & manger,
 Si l'on ne veut estre en danger
 D'avoir l'estomach si debile
 Qu'il ne puisse faire un bon chile.

De l'exercice après le repas.

Sois debout après le repas,
 Ou si tu veux, fais quelques pas,
 La nourriture ainsi s'amasse,
 Si bien que l'estomach l'embrasse,
 Et la resserre fortement
 Pour la cuire plus aisément:
 Mais ne fais point long exercice,
 Cela te feroit prejudice,
 En diminuant ta chaleur,
 Ou te causant quelque douleur
 De teste, estomach & poitrine
 Dont tu ferois mauvaise mine.

Du Froid.

Souffre un peu de froid au dehors,
 Ainsi la chaleur dans le corps
 Que renfermera la froidure
 Cuita si bien ta nourriture,
 Que ton corps s'en trouvera mieux
 Si tu l'observes en tous lieux:

Bb iij

De plus, Galien ſçavant & ſage
 Nous aſſûre en quelque paſſage
 Que pour eſtre bien ſain, il faut
 Qu'on ſoit toûjours plus froid que chaud,
 Et qu'on connoiſt par la froidure
 Une bonne temperature.

De la douleur de Tefte.

C H A P. X C I X.

Si capitis dolor eſt, ex potu lymphæ bibatur,
 Ex potu nimio, nam febris acuta creator :
 Si vertex capitis, vel frons aſtu tribulentur,
 Tempora frontique ſimul moderatè ſepè fr. centur,
 Morella cocta, nec non calidaque laventur,
 Iſtud enim credunt capitis proceſſe dolori.

Yvrognés, qui ſoir & matin
 Ne respirez qu'après le vin,
 Vous qui faites toûjours la feſte,
 Quand vous aurez douleur de teſte ;
 Soit du vin, ou d'autre liqueur
 Qui vous tienne trop en langueur,
 Qui vous faſſe mal à la veüe,
 Qui vous cauſe une fièvre aiguë,
 Ou quelqu'autre ſorte de mal
 Qui vous ſoit encor plus fatal,
 Beuvez de bonne eau de fontaine
 Pour vous rafraîchir la bedaine,

Par son excessive froideur
Elle abaissera la vapeur,
Qui du vin qui mouille vos tripes
Gagne l'estage de vos lippes,
Et monte jusques au cerveau,
Bons yvrognes beuvez de l'eau,
De peur qu'une telle fumée
Dedans vostre corps enfermée,
Ne vous offense, & qu'à la fin
Vous ne puissiez boire de vin.

Recepte pour la douleur de Teste.

Que si vostre douleur de Teste
Vous fait mal jusques à la creste,
Avec grande chaleur au front
Usez de ce remede prompt,
Que l'on estime sans exemple;
Frottez-vous souvent front & temple;
Mais modérément cependant
Pour éviter tout accident,
Et pour vous soulager ensuite
Prenez eau de morelle cuitte;
Et de cette decoction,
Servez-vous-en en lotion,
Car on la croit tres-excellente
Quand la douleur est violente.

Des causes de la surdité.

C H A P. C.

Et mox post escam dormire, nimisque moveri
Ista gravare solent auditus, ebrietasque.

Sourd dont la teste est assoupie
Par rhûme, catharre & roupie,
Toy qui veux estre soulagé,
Ne dors après avoir mangé,
Soit au liét, ou bien à la table
Sinon après un temps notable;
Ce sommeil-là ne t'est point sain;
Lorsque ton estomach est plein,
Car il empesche qu'il ne cuise
Une viande quand il l'a prise,
Il engendre des cruditez,
D'où naissent des ventositez,
Des vapeurs épaisses, visqueuses,
Nuisibles, froides & fumeuses,
Qui s'élevant jusqu'au cerveau,
Le remplissent de phlegme & d'eau;
Bouchent les conduits de l'oreille,
Cependant qu'un homme sommeille,
Hebetent l'oüye, & font si bien,
Qu'après il n'entend presque rien.

De l'exercice après le repas.

Le trop violent exercice
Nous cause le mesme supplice,
Car lorsqu'on ne s'épargne pas
Au travail après le repas,
L'aliment fort pour l'ordinaire
Auparavant qu'on le digere;
Ainsi n'estant pas cuit assez,
Nous en devenons offenzez,
C'est une chose indubitable;
Car le sang devient plus loüable,
Quand d'un bon chile il est produit;
Que lorsqu'il n'est pas assez cuit,
Et le foye est offensé mesme,
Et mis dans un danger extrême
D'estre tout à fait alteré,
Quand un chile est mal digéré,
Outre que dedans chaque veine
Un tel sang peut couler à peine,
Pour estre parfois trop épais,
Trop pituiteux, & trop mauvais,
D'où souvent veine, ratte & foye
Sont oppilez par cette voye:
De cette mesme cause icy
Peuvent bien s'élever aussi
De grosses vapeurs à la teste,
Qui les retient & les arreste,
Ne pouvant s'exhaler ailleurs,
De sorte qu'après ces vapeurs,

B b v

466 *Des causes de la surdité.*
Soit qu'on travaille, ou qu'on sommeille
Tombent justement sur l'oreille,
Ce qui rend un homme sourdaut,
Qui n'entend rien qu'on ne crie haut:
Les veines, le foye & la ratte,
Si nostre raison ne nous flatte
Remplissent encor le cerveau
De leurs vapeurs qui ne sont qu'eau,
Ce qu'aussi fait le ventricule,
Qui des humeurs qu'il acumule
Quand on dort après le repas,
Conséquemment ne manque pas
A sa maniere accoustumée,
D'évaporer une fumée,
Dont la teste s'appesantit,
Et souvent tout le corps patit
Par fluxions, rhûmes, catharres,
Qui sont de tres-méchantes arrhes
Des maux qui peuvent arriver,
Dont il se faut bien preserver,
Comme de forte apoplexie,
Veritable paralysie,
Convulsion & tremblement,
Douleur d'oreille, aveuglement,
Mal de dents, & mesme la goutte.

Ce qu'il faut faire après le repas.

Mais pour bien suivre nostre route,
Après avoir pris ton repas,
A moins que tu ne sois trop las,

Tiens toy debout, & te promene,
Mais marche doucement fans peine,
Par l'aide d'un doux mouvement
Tu fais descendre l'aliment,
Qu'après le ventricule embrasse,
Et retient tout dans une place
Pour faire mieux son action,
Qu'on appelle la coction,
Suivant le proverbe du Sage
Mis en François pour ton usage.

*Post cenam stabis, aut passus mille
meabis.*

Sois debout après le repas,
Ou fais doucement mille pas.

*De l'excès du Vin, & de ses
méchants effets.*

Le vin rend la veüe ébloüie,
Son excès fait mal à l'oüye;
Car en prenant plus qu'il ne faut;
Les vapeurs s'exhalent en haut,
Et vont enfin jusqu'à la teste,
Dont on devient malade en beste
Par l'abondance des humeurs,
Qui proviennent de ces vapeurs,
Qui faute d'avoir une issue,
Tombent sur l'oüye & la veüe;
En affoiblissent les esprits,
Rendent un homme entrepris;

Bb vj

468 *Du tintement de l'oreille.*
Je veux dire paralytique,
Et quelquefois apoplectique,
Fondent les humeurs du cerveau,
Les font couler comme de l'eau,
Et se jettant sur les oreilles,
Causedes douleurs nompareilles,
Ou laschent le petit tambour,
Dont l'on devient à demy sourd,
Ou bouchent le nerf auditoire,
Offusquent jugement, memoire,
Et font encore d'autres maux,
Qui livrent de rudes assauts.

Du tintement de l'oreille.

C H A P. C I.

Morus, longa fames, vomitus, percussio, casus,
Ebrietas, figus, tinnitum causat in aure.

TOy qui n'as guere de repos,
Qui travailles toujours tes os,
Qui sans fin te mets en besogne
Pour éviter honte & vergogne,
Qui que tu fois, sois alsûre
Qu'un mouvement immoderé,
Quand trop long. temps on le prolonge,
Cause des maux sans qu'on y songe,
Esleve à ta teste des vents
Qui sont si grossiers & si lents,

Que ne trouvant trou, ny ruelle,
 Par où sortir de ta cervelle
 Te causeront des sifflemens,
 Tintemens & bourdonnemens,
 Et qui te gesneront l'oreille
 D'une maniere nompareille,
 Ils émouueront l'air enclos,
 Qu'ils agiteront sans repos,
 Et rendront, comme il est probable,
 En deux ans ton mal incurable,
 Puis avec incommodité
 Après suivra la surdité.

De la faim.

La faim cause un son dans l'oreille
 A celuy qui dort, ou qui veille,
 Esmeut les humeurs dans son corps
 Avec de violents transports,
 Et fait que nature en furie,
 Pour n'estre pas assez nourrie
 Se jette dessus chaqueumeur,
 Qu'elle dissout par sa chaleur,
 Et que dans son besoin extrême
 Elle seiche & devore mesme,
 Puis ne laisse le plus souvent
 Dedans le corps qu'un peu de vent,
 D'où s'éleve à nostre cervelle
 Ventosité continuelle
 Qui fait ce petit tintement.

Du vomissement.

L'on sçait que le vomissement

470 *De tintement de l'oreille.*
Produit aussi la mesme chose,
Et s'il est trop fort qu'il est cause,
Qu'au cerveau s'élevent des vents,
Qui sont pour nous si decevants,
Que nostre pauvre oreille tinte,
Et souffre une rude contrainte.

Des coups.

Les coups de baston & soufflets
Font encor de mauvais effets
Sur l'oreille, ne luy déplaise,
D'un Monsieur que l'on porte en chaise,
Esmouvant les esprits & l'air,
D'où je scay bien qu'il oit moins clair,
Ayant l'oreille indisposée.

De la cheute.

Mesme maladie est causée,
Lorsqu'on tombe trop rudement:
Car la cheute est un mouvement
Qui provoque par violence
Esprits & vents en abondance,
Et l'air dans nostre oreille enclos,
Qui la fait tinter sans repos.

De l'ivrognerie.

L'excès du vin si bien nous dompte,
Que sa fumée au cerveau monte,
D'où l'air agité fait un son
Qui chante la mesme chanson.

De la froideur.

Le froid qu'on souffre à la cervelle
Combat la chaleur naturelle,

Et la rend foible si souvent,
Qu'elle ne produit que du vent,
Par qui nostre oreille assaillie
Devient tout à fait affoiblie.
Cette cause-là seulement,
Peut exciter ce tintement,
Si contre le froid l'on n'appreste
De quoy garnir oreille & teste,
J'entens un excellent bonnet
Avec du cotton blanc & net,
Pour boucher oreille, oreillette,
De peur que le froid ne s'y jette:
C'est pourquoy jeunes & vieillards,
Si vous voulez vivre gaillards,
Et toujours sains d'oreille & teste
Gardez-vous de vent & tempeste,
Et vous vivrez dorénavant
Exempts de tempeste & de vent.



Des choses qui blessent les yeux.

C H A P. C I I.

Balnea, vina, venus, ventus, piper, allia, fumus,
 Porrum cum cæpis, faba, lens, stictusque sinapi,
 Sol, coirulque, ignis, labor, ictus, acumina, pulvis,
 Ista nocent oculis, sed vigilare magis.

*Le bain, le vin, le vent & venus trop aimée,
 Le poivre, les oignons, le soleil, la fumée,
 La moutarde, le fen, la lentille & les aulx,
 Les larmes, le travail, la fève & les porreaux,
 Poudre, saulces & coups aux yeux portent dommage,
 Mais les veilles sur tout leurs nuisent davantage.*

De bain.

SI tu veux ne pecher en rien
 Pour que tes yeux se portent bien,
 Souffre qu'icy je sois ton guide,
 Ne prens le bain sec, ny l'humide,
 L'un & l'autre, nous dit Arnaud,
 Donne à la veuë un rude assaut,
 Et luy cause double dommage
 Quand on en fait un long usage;
 Soit qu'alterant extrêmement,
 Il blesse leur temperament
 D'une nature froide, aqueuse
 Par une chaleur onereuse,

Ou soit par la mesme chaleur
 Qui seiche & dissipe l'humeur,
 Qui par ses qualitez tempere,
 Repousse, retient & modere
 Leurs esprits moins chauds que du fen.

Du vin.

Le vin aux yeux ne nuit pas peu,
 En tout lieu, tout temps & tout âge,
 D'où l'on peut tirer ce presage,
 Que par sa fumée, ou vapeur
 Il remplit le cerveau d'humeur,
 Dont la teste estant accablée,
 La veüe est debile & troublée,
 Et tous les sens mesme hebetez,
 Ce sont les incommoditez
 Que tous les jours le vin apporte,
 En usant de mauvaise sorte,
 Mais dessus tout, par sa chaleur,
 Il nuit aux yeux pleins de rougeur
 De qui l'intemperie est chaude.

De l'acte venerien.

Venus cette bonne ribaude
 Qu'on suit tous les jours sans soucy,
 Nuit beaucoup à la veüe aussi:
 Car cette action naturelle,
 En desseichant une cervelle,
 Seiche dans l'œil d'un amoureux,
 Le subtil, l'humide & l'aqueux
 Qui luy rafraischissent la veüe,
 Et qui donnent la retenüe

74 *Des choses qui blessent les yeux.*
Aux mouvemens continuels
Des esprits nommez visuels,
Et quand leur chaleur est extrême
Qui les moderent tout de mesme.

Des Vents.

Le vent qui souffle du midy
Rend un homme tout estourdy,
Et sa cervelle toute émuë,
Hebete l'oreille & la veüe,
Dont il obscurcit les esprits,
Et mesme les rend amoindris
Par sa vapeur chaude & grossiere
D'une vertu particuliere.

L'Aquilon, ce vent froidureux ;
Fait à l'œil des maux dangereux,
S'il penetre la conjonctive,
D'où faut que la douleur s'ensuive ;
Non seulement ces vents icy :
Mais je dis que tout air aussi,
Ou trop grossier, ou trop fluide,
Trop froid, trop chaud, ou trop humide
De nostre veüe est l'ennemy,
Luy fait mal en diable & demy,
Et qu'il altere sa substance
Avec une rude souffrance.

Du Poivre.

Le poivre remply de chaleur ;
Eschauffe & seiche toute humeur ;
La rend violente & plus forte,
Et plus picquante en toute forte,

Quand on en use imprudemment,
 Et qu'on en prend trop frequemment,
 Dont la teste après offensée
 Nostre veuë en devient blessée
 Par le moyen d'une vapeur
 Qui la picque & luy fait douleur,
 Et qui la desseiche de mesme.

De l'Ail.

L'Ail plein d'acrimonie extrémé,
 Par sa mordicante vapeur
 Aussi bien que par son odeur
 Rend la cervelle toute émuë,
 Et gesne puiffamment la veuë.

De la Fumée.

La Fumée aux yeux fait grand tort,
 Les desseiche & les picque fort,
 Et par de cruelles alarmes
 Les excite à jeter des larmes.

Du Porreau.

Le Porreau ne vaut gueres mieux,
 Il est ennemy de nos yeux,
 Il leur fait une pauvre feste:
 Car sa vapeur dans nostre teste
 Les hebete d'une façon,
 Qu'elle gesne bien un garçons

De l'Oignon.

L'Oignon, dont l'odeur est si forte
 Nous fait un mal de mesme sorte,
 Quand l'usage en est trop frequent,
 Il engendre un suc mordicant,

476 *Des choses qui blessent les yeux.*
Dont une cervelle abreuvée
Par une vapeur eslevée,
Rend à la fin un homme fou,
Puis se glissant par quelque trou,
S'en va droit attaquer la veüe.

De la Febve.

La Febve encore s'évertüe
A nous gesner de la façon,
Et nous jeter hors de l'arçon,
Alors que souvent on en use,
Et mesme rend un homme buse;
Car selon qu'un Auteur écrit
Ce legume trouble l'esprit,
Et nous offense aussi la veüe.

De la Lentille.

La Lentille fait la berluë,
L'usage en doit estre ennuyeux,
Elle nous hebere les yeux
Par une force singuliere;
Quiconque a donc la veüe entiere
N'en doit manger presque jamais
Douze, ou quinze fois près à prés.

Des larmes.

Les larmes émoussent la veüe,
Quand on pleure sans retenuë,
Alterent son temperament,
La gesnent aussi puissamment,
Et fortifiant l'expultrice,
Debilitent la retentrice,

Et les esprits subtils des yeux
Qui les rendent plus radieux,
D'où la veüe estant plus mal saine,
Un homme ne void plus qu'à peinc.

Du Sennevé.

Le petit grain du Sennevé,
Comme beaucoup l'ont éprouvé,
Est plein d'acrimonie insigne
Ainsi que sa vertu designe,
Qui nous debilite les yeux,
Et fait un mal pernicieux.

Du Soleil.

Le Soleil brillant de lumiere
Avec sa clarté coustumiere
Détruit les yeux entierement
En le regardant fixement,
Et la neige moins éclatante
A nostre veüe est si méchante ;
Que si je ne me suis mépris,
Elle en dissipe les esprits :
Ce qu'on sçait par experience,
Et ce qu'on connoist par science ;
Sur ce sujet ly Xenophon.

Du Coït.

Le congrez aussi n'est pas bon ;
Quand long temps on le continuë,
Il offense beaucoup la veüe,
La teste & les sens des gaillards ;
Qui font gloire d'estre paillardz.

Le Feu dont la chaleur est bonne
En hyver à toute personne,
Excite aux yeux de la douleur
Par sa lumiere & sa chaleur ;
Car avec grande violence
Il les seiche plus qu'on ne pense ;
Et les debilité tout l'an ,
Quand on ne se sert point d'écran ;
Ainsi forgerons , forgeronnes ,
Et toutes pareilles personnes
Qui travaillent toujours au feu ,
Ne sont pas gesez pour un peu
Du mal des yeux qui les tourmente ;
Dont presque pas un d'eux s'exempte.

Du travail.

Un exercice violent
Fait un sang chaud , le corps brûlant
Desseiche si bien les parties ,
Qu'elles deviennent amorties ,
Fait paroistre l'homme plus vieux ,
Dissipe les esprits des yeux ,
Dont l'on sent après que la veüe
Est affoiblie & moins aiguë ,
Diminuë aussi les humeurs ,
Excite à nos yeux des rougeurs ;
Endurcit tunique & membrane ,
Qui se ride après & se fane ,
De sorte qu'après l'animal
Ne souffre pas un peu de mal.

Des coups.

Les coups de baston sur la teste
Ne sont pas sains à toute beste,
Quand on les donne rudement
Vers les yeux principalement
Proche de l'une, ou l'autre orbite;
Ce qui bien fort les debilité
Par fluxion de quelqu'humeur,
Qui vient de foiblesse, ou douleur,
Et qui tombant dessus la veüe,
L'aposthume, ou la diminuë.

Des saulces.

Les saulces dont gens delicats
Se servent souvent au repas,
Soit qu'elles soient, ou trop salée
Ou bien avec poivre meslées,
Causent aux yeux bien des douleurs
Par de mordicantes vapeurs.

De la poussiere.

La poudre dans la promenade
Rend nostre veüe aussi malade,
Et souvent l'obscurcit si bien
Qu'après on n'y void presque rien.

Des veilles.

Mais sur toutes choses, les veilles
Pour nous gesner sont sans pareilles,
Et nous rendre secs à peu près
Comme sont des harengs forets,
Par elles nos corps sont debiles
A tout deviennent inutiles,

480 *Des choses qui blessent les yeux*
Et bien souvent si languissants,
Qu'ils perdent la veüe & les sens :
Ainsi l'on connoist que l'estude
Cause une telle inquietude,
Qu'un esprit après sans vertu
Est stupide & tout abbatu,
Et les yeux à force de lire,
De trop estudier, ou d'écrire,
Sont à la fin si depravez,
Qu'ils en deviennent enervez,
Et qu'un homme qui ne s'en guette
Est contraint de porter lunette
Dix ans plustost qu'il n'auroit fait,
S'il avoit esté plus discret.

Du sommeil.

Le sommeil trop long diminué,
Et debilité aussi la veüe,
Enerve les esprits des yeux,
Et les rend enfin chassieux,
Le plus souvent quand on se leve.

De l'inanition & repletion.

Mais afin que ma Muse acheve,
Je dis que la repletion,
Et mesme l'inanition,
La veine trop souvent ouverte,
Dont s'ensuit une grande perte
De bon sang & de bons esprits,
Et le vomissement compris,
Avec les vantoises frequentes,
Et toutes choses violentes

Offensent

CHAP. CIII. 482
Offensent les yeux puissamment,
Et ne leur font que du tourment.

Des choses qui fortifient la veüe;

CHAP. CIII.

Fons, speculum, grama, hæc dant oculis
releuamen.
Manè igitur montes, subserum inquiri: o fontes:

De l'eau pure & claire.

Les eaux, les miroirs, les campagnes;
Le sommet des vertes montagnes
Réjouissent si bien les yeux,
Que rien ne leur profite mieux.
Les fontaines & toute eau pure
Symbolisent à leur nature,
Les rendent brillans & plus clairs;
Et font que leurs esprits legers
Se ramassant sans violence,
Ont une plus forte puissance;
Car nostre œil froid, humide & beau
Est net & poly comme l'eau,
Qui par sa couleur le rafine,
Et par son corps épais termine,
Afin que plus clair nous voyons
L'activité de ses rayons,
Qu'avec une grande lumière,
Elle assemble de la maniere,

Cc

482 *Des choses qui fortifient la veüe,*
Qu'ils sont amasséz dans un air
Plaisant, & spacieux & clair:
C'est ainsi qu'au grand Alexandre;
Aristote faisoit entendre,
Que pour avoir les yeux plus beaux
Il s'allast mirer dans les eaux,
Et choisist l'onde la plus pure,
Et plus douce de sa nature,
Pour se plonger un peu de temps
Et la teste & les yeux dedans;
Pourtant un bassin plein d'eau claire
Peut servir à la mesme affaire,
Pour baigner, ou mirer ses yeux,
Afin que l'on puisse voir mieux,
Faute d'avoir une eau commode
Pour s'y gouverner à sa mode,

Le Miroir,

Les Miroirs de verre & cristal
Pour cet effet sont sans égal,
Et suivant les raisons pareilles
Font aux yeux les mesmes merveilles
Car l'œil est ainsi qu'on peut voir
Clair & poly comme un miroir,
Il reçoit de mesme maniere
Dans son petit corps la lumiere,
Et soit de loin, ou bien de prés
Represente en luy tous objets;
Mais la meilleure des receptes,
Quand on est vieux, ce sont lunettes?

Dont se servent les bonnes gens,
 Et dans la ville & dans les champs,
 Ou bien une phiole d'eau claire,
 Secret bon pour le Lapidairé,
 Pour l'Orfevre & pour le Graveur,
 Pour l'Ecrivain & le Lecteur,
 S'ils la placent pour leur usage
 Entre la lumiere & l'ouvrage,
 Pour en moderer la clarté
 Par qui l'œil devient hebeté.

La verdure.

L'agreable vert des campagnes,
 Et des vallons & des montagnes,
 Des prez, des jardins & des bois,
 Et de tous les autres endroits,
 Où regné toujours la verdure,
 Soit par l'art, ou par la nature
 Fait un bien sans comparaison
 A nos yeux en toute saison:
 Cette charmante couleur verte
 Dans eux ne souffre point la perté,
 Ny de lumiere, ny d'esprits,
 Qui dedans leurs corps sont compris,
 Mais les réunit & ramasse,
 Et les retient dans une place,
 Comme une moyenne couleur
 Entre la noirceur & blancheur.

Les montagnes.

Va-t-en réjouir ta caillette
 Dessus montagne, ou montagnette.

484. *Des choses qui fortifient la veüe.*
Le matin, & n'y manque point,
C'est ce que nostre école enjoint,
Comme une utile promenade,
Soit au sain, ou bien au malade,
Qui veut au matin prendre l'air,
Sur un lieu haut, & pur & clair,
Là tu pourras voir la verdure,
Et les beautez que la nature
Pour le bien de tous les humains,
Estalle aux lieux circonvoisins,
Et flairer doucement l'haleine
Du Thin & de la Marjolaine,
Et l'odeur aimable des fleurs,
Contempler diverses couleurs,
De qui la terre revestüe
Charmera tout à fait ta veüe;
Un tel air est salubre & bon
Pour la poitrine & le poulmon;
Utile à prolonger la vie,
A qui de vivre a bonne envie,
Pourveu que ce soit en un temps
Où ne regnent ny froids, ny vents;

Les fontaines.

Le soir va soulager tes peines
Sur le bord des claires fontaines;
Ou sur les rives des ruisseaux
Te recréer au bruit des eaux;
Et par là delasser ta veüe,
Que divers objets ont émeüe;

La fraischeur & le bruit de l'eau
Te réjouiront le cerveau,
Et rien ne sera plus commode,
Si tu gardes cette methode
Pour bien-tost assoupir tes sens,
Qui de travail sont languissans :
Mais sur tout fuis les marescages,
D'où s'élevent d'épais nuages,
Dont la grosse & froide vapeur
Offense l'esprit & le cœur,
Et qui rend tous les sens malades :
Les lieux propres aux promenades
Ce sont les prez durant les soirs,
Jardins fruitiers, & beaux terroirs,
Les parcs verdoyans, les boccages,
Où l'on entend divers ramages,
Où le doux murmure des eaux
S'accorde au concert des oyseaux,
Et les lieux où tout contribuë
A charmer l'oreille & la veuë.



C H A P. C I V.

*Des eaux distillées qui sont utiles
aux yeux.*

Fœniculus, verbena, rosa, chelidonia, ruta,
Ex istis aqua fit quæ lumina reddit acuta.

*L'eau faite de vervain, & d'éclair, & de rut,
De rose & de fenouil est bonne pour la veüe.*

De l'eau de Fenouil.

L'Eau de Fenouil est excellente
Qu'on tire de toute la plante,
Pour resoudre & seicher les yeux
Humides, froids & chassieux,
Sa puissance est aperitive,
Desséchante & résolutive:
Telle eau guérit convulsions,
Cataractes, suffusions,
Et répond bien à nostre attente
Pour rendre la veüe éclatante,
Soit que le Fenouil soit pilé,
Ou que son jus soit distilé;
Enfin pour un vray témoignage
Qu'on en peut faire un bon usage,
Les jeunes serpens & les vieux
En mangent pour les maux des yeux.

De la Vervaine.

L'eau que l'on fait de la Vervaine
 Reserre sans nous faire peine,
 Elle dessèche le cerveau
 Plein d'un phlegme froid comme l'eau,
 Appliquée, elle est toujours presté
 A soulager les maux de teste,
 Qui viennent de froides vapeurs,
 Empesche aussi que les humeurs
 Ne se jettent dessus la veüe:
 Cette herbe autrefois fut tenuë
 Mysterieuse en plusieurs lieux,
 Elle estoit consacrée aux dieux,
 Comme dans ses vers, dit Ovide,
 Qui sur ce sujet est mon guide.
 La brebis fut au pré brouter,
 Et se repeut de la Vervaine,
 Que les vieilles alloient porter
 Aux dieux des champs en bonne
 estrenne.

Elle chasse en toutes saisons
 Les esprits malins des maisons,
 Si foy nous fait le docteur Pline,
 Aëce dit que sa racine
 Cuitte en vinaigre est bonne aux dents;
 Sa feuille sert contre serpens,
 Et pardessus tout est choisie
 Pour guerir de la pleuresie
 En l'appliquant sur le costé,
 Qui de ce mal est affecté,

488 *Des eaux distillées qui sont utiles*
Sans avec rien estre meflée,
Si devant estant bien pilée,
On l'enveloppe en linge blanc;
Car elle attire ainsi le sang,
Et rend la serviette sanglante.

De l'eau Rose.

La Rose est de force astringente,
Seiche, froide & bonne au cerveau;
Et quand l'on use de son eau,
Elle restraint & fait en sorte
Que nostre veuë en est plus forte,
Arreste les defluxions,
Esteint les inflammations,
Et meflée avec pain encore
Est excellente à l'epiphote,
Son suc empesche de vomir;
Sa fleur nous provoque à dormir;
Et ses vertus sont nompareilles
Pour maux d'yeux, de teste & d'oreilles,
Quand la cause vient de chaleur,
Ou d'une mordicante humeur.

De l'eau d'Eclair.

L'eau que l'on tire de l'Eclair
Rend nostre veuë aussi plus claire;
Et malgré toute impureté
En dissipe l'obscurité.

*Des eaux de Ruë, d'Euphrase &
de Bethoine.*

L'usage qu'on fait de la Ruë,
Plante par tout assez connue,

Est encor profitable aux yeux,
Et fait qu'ils se portent bien mieux;
Et l'eau d'Euphrase & de Bethoine,
Ainsi que de la Chelidoine
Fait le mesme quand on s'en fert,
Suivant l'advis d'un homme expert.

Recepte contre la douleur des dents.

CHAP. CV.

Sic dentes serua, porrorum collige grana;
Ne caeasthure, hzc cum iusquiamo simul ure;
Sicque per imbotum, fumum cape dente remo-
tum.

*Prenez graine de porreaux contre le mal des
dents,*

*Fais-la brasser avec la jusquiame & l'encens,
Puis avec l'ento. noir asti e la fumée,
Et ta grande douleur ainsi sera charmée.*

QUI que vous soyez gens prudents,
Vous qui souffrez le mal de dents,
Qui par une cruelle rage
Vous fait souvent perdre courage,
Pour vous delivrer de ce fleau
Prenez semence de porreau,
Et jusquiame quatre parties,
Deux d'oignon pour estre assorties,
Avec une de bon encens,
Puis bruslant le tout pour vos dents,

Cc v

490 *Recepte contre la douleur*
Vous ferez aller la fumée
Par un entonnoir enfermée
A la dent qui vous fera mal,
C'est un remede sans égal,
Propre à faire une belle cure
Sur l'homme qui ce mal endure,
Puisqu'il fait mourir au dedans
Les vers qui nous rongent les dents.

De la Jusquiame.

La Jusquiame est fort anodyne,
Et sa feuille avec sa racine
Par son excessive froideur
Appaise si bien la douleur,
Que l'on ne ressent plus qu'à peine
La rigueur dont elle nous geine.

De la semence de Porreau.

Graine d'Oignon, ou de Porreau,
Dont la vapeur monte au cerveau,
Est bonne, selon Avicenne,
Pour attirer les vers sans peine,
Et les faire sortir des dents,
Ou les faire crever dedans,
Et guerir ainsi le malade,
Qui souffre autant qu'à l'estrapade.

De l'Encens.

Suivant l'opinion de tous
L'Encens est ou blanc, ou bien roux,
Ce n'est qu'une drogue gommeuse,
Qui vient de l'Arabie heureuse.

Et qui coule d'un arbrisseau,
Qu'on incise avec un couteau,
La fumée en est adstringente,
Au premier degré desseichante ;
Et par son peu d'astriktion
Peut arrester la fluxion,
Qui d'une façon offensive
Tombe sur dent, ou sur gencive.

De l'Enroüement.

CHAP. CVI.

Nux, oleum, capitis fr. gusque, anguillaque
potus,
Et pomum crudum faciunt hominem fore rau-
cum.

Iean de Milan nomme six choses
Qui sont les veritables causes
Qui rendent un homme enroüé,
Et dont il est bien secoué.

De la vieille Noix.

La vieille Noix, c'est la premiere
Qui desseiche d'une maniere,
Qu'elle, ou son huile tout de bon
Pourroit enflammer le poulmon
Et par une rude escarmonche
Alterer puissamment la bouche,

Cc vj

Escorcher gosier & palais,
 Exciter symptômes mauvais
 Par son acreté mordicante,
 Et causer une toux fréquente,
 Et maux de teste rigoureux,
 Qui souvent sont tres-dangereux.

De l'huile d'Olive.

L'Olive aussi que l'on pressûre,
 Et qui n'est pas tout à fait mûre
 Peut encor offenser la voix,
 Ne plus, ne moins que fait la noix,
 Mais sur tout sa partie huileuse
 Aux bilieux est dangereuse,
 Rend un gosier plus raboteux
 Que le chemin le plus pierreux,
 Et fait la personne enrouée,
 Dont la voix après échouée
 Devient pareille, comme on sçait,
 A la voix d'un asne qui braie.

De la Froïdure & de la Chaleur.

Le Froïd que l'on souffre à la teste,
 Soit que l'on marche, ou qu'on s'ar-
 reste
 Cause encore le mesme effet,
 Faut d'avoir un bon bonnet
 Contre le froïd qui nous opprime,
 Et fortément l'humeur exprime,
 Qu'il fait degoutter du cerveau,
 Comme une liqueur d'un vaisseau,

Et puis tomber sur l'aspre artere,
 Qu'en trop humectant elle altere,
 D'où suit après un enrouement
 Qui dure parfois longuement;
 Le chaud produit la mesme chose,
 Soit qu'on travaille, ou qu'on repose;
 Car il fond l'humeur du cerveau,
 Qu'il fait couler comme un ruisseau,
 Puis tombant fortement ulcere,
 Et gescne la trachée artere.

De l'Anguille.

L'Anguille n'est point d'un bon suc
 Pour le jeune & pour le caduc,
 Sa graisse, pour estre visqueuse,
 Au poulmon est fort dangereuse,
 Qu'elle enflamme, ou bien gescne fort;
 Et fait à la voix un grand tort,
 Qu'elle rend, ou debile, ou forte,
 Ou rauque, ou de mauvaise sorte,
 D'où le Medecin juge assez
 Que les poulmons sont offensez,
 Ou que dans la trachée artere
 Il se rencontre quelqu'ulcere,
 Ou qu'elle est par cet aliment
 Humectée inégalement.

De l'excez du Boire.

La longue & frequente beuvette
 Consequemment & d'une traitte,
 Et le vin trop largement pris,
 Dont un yvrogne devient gris.

Quand les vapeurs vont à la teste ;
 Le font ronfler comme une beste,
 D'où pendant son profond sommeil ;
 L'humeur tombe jusqu'au réveil,
 Qui d'une assez mauvaise sorte
 Luy fait une voix rauque & forte.

Du fruit cru.

La pomme & tout autre fruit cru,
 Ainsi que nostre Ecole a crû,
 Selon l'ordinaire coustume,
 Engendre la toux & le rhûme :
 Mais sur tout quand il n'est pas mûr,
 Qu'il est & trop aigre & trop dur,
 Il produit l'humeur phlegmatique,
 Et par sa puissance stiptique
 Seiche, & rend aspre le gosier,
 D'où vient un ton rude & grossier,
 Humecte le poulmon & l'artere,
 Et tous deux si bien les altere,
 Qu'un pauvre malade entrouë,
 Parle moins qu'un homme engouë,
 Qui voudra s'en donner la peine
 Sur l'enrouement lise Avicenne,
 Qui raconte en quelque traitté
 Les causes de la raucité.

*Des remedes contre le Rhûme, &
de ses noms divers.*

C H A P. C V I I.

*Ieluna, vigila, caleas dape, ruque labora;
Inspira calidum, modicum bibe, comprime fla-
tum.*

*Hæc bene tu serua, si vis depellere Rheuma,
Si fiat ad pectus, dicatur Rheuma, Catarrhus,
Branchus, at ad Fauces, ad nares esto Coryza.*

Pour guerir le rhûme importun,
Qui par tout le monde est commun,
Bonnes gens lisez, nostre Ecole,
Qui ne donne point de bricole.

La Faim.

En premier lieu, souffrez la faim,
Mangez peu de viande & de pain,
Par là la matiere du Rhûme
Se dimintie & se consume,
Et l'homme après moins soucieux,
Vit plus content & plus joyeux;
Car selon le docte Hippocrate,
Dont le nom en tous lieux eclate,
La faim nous desseiche le corps
Par le dedans & le dehors,
Quand nostre chair est trop humide,
Et la fait devenir aride.

496 *Des remedes contre le Rhûme ;*
Puisque dans le temps qu'on a fait
Qu'on ne prend vin, viande, ny pain,
Pour lors la chaleur naturelle
Qui veut toujours viande nouvelle,
Consumme par sa siccité
Dans le corps toute humidité,
Cuit par cette mesme maniere,
Et dissipe cette matiere
Qui cause le rhûme dans nous,
Et qui nous engendre la toux.

Les Veilles.

Les veilles guerissent le rhûme,
Soit en seichant l'humeur qui fume,
Et qui monte droit au cerveau,
Puis coule par nez, ou museau,
Ou consumant dans la cervelle
La vieille humeur & la nouvelle,
Qui peut enrûmer en tout temps
Les vieilles & les jeunes gens.

De la viande chaude.

Ce mal qui provient de froidure
Par aliment chaud de nature,
Et chaud mesme actuellement
Se peut guetir facilement ;
Car par là se cuit la matiere
Trop tenuë, ou bien trop grossiere :
Mais sur tout, use d'alimens
Tendres & de peu d'excremens.

Le Travail.

L'exercice est utile au rhûme,
Soit qu'on travaille de coustume,
Ou que l'on ne travaille pas,
Il a pourtant quelques appas :
Car il dissipe en nous l'humide ;
Et rend nostre corps plus aride.

L'Air.

L'Air chaud au rhûme est excellent ;
Quand ce mal provient d'un froid lent,
Il aide à guerir le martyre
Du malade qui le respire,
Et cuire l'humeur froide au corps ;
Que sans peine il pousse dehors.

Boire peu.

Peu boire encore déracine
Le rhûme dans nostre poitrine :
Car la soif le seiche & meurit,
Puis en peu de temps le guerit.

Respirer peu.

La retention de l'haleine
Amoindrit aussi nostre peine,
Elle est meilleure qu'on ne croit
Pour combattre le rhûme froid,
Et rechauffer nostre poitrine :
C'est à quoy ce remede incline,
Et cuire & digerer l'humeur
Qui nous fait mal par sa froideur ;
La consumer, comme tant d'autres,
Ou bien à l'envoyer aux peautres.

Les Vents.

Le rude vent de l'Aquilon
 Au catharre n'est jamais bon,
 Ainsi qu'on garnisse sa teste
 Pour éviter telle tempeste,
 Si l'on ne veut estre estourdy,
 Sur tout si le vent du midy
 Long temps au milieu de la plaine
 A fait retentir son haleine :
 Car, ainsi que nous dit Galien,
 Nostre cerveau par ce moyen
 Estant remply d'humeur mauvaïse,
 Dont un homme est mal à son aïse,
 Le froid exprime le cerveau
 Comme une éponge pleine d'eau,
 D'où l'humeur incontinent tombe,
 Ce qui fait après qu'il succombe
 Sous la plus rude infirmité,
 Qui le traite avec cruauté,
 Et qui sur tout le contrecarre.

*Des divers noms du Rhûme, & des
maux qui s'en ensuiuent.*

Or le rhûme est nommé catharre,
 Soit qu'il tombe sur le poulmon,
 Qui plein de pituite & limon
 Dans les canaux & sa substance
 Fait des asthmes en abondance,
 Ou qu'il coule dans les boyaux,
 D'où naissent ces sortes de maux,

Coliques & lienterie,
Cours de ventre & dissenterie.

Mais lorsque ce rhûme grossier
Tombe par dedans le gosier,
Jean de Milan & sa Sequelle
Nous disent que Branc on l'appelle;
D'où naist la peine de parler,
Et la difficulté d'avalier,
Souvent pour la cuisante enflûre,
Inflammation, écorchûre

Qui peut venir en cét endroit,
Si le rhûme coule tout droit
Par l'une, ou par l'autre narine,
Nostre mode est en Medecine
De la nommer coryse, ou bien
Roupie, & pour n'oublier rien,
Apprenez que telle roupie,
Comme une méchante harpie,
Picque, enflamme, ulcere le nez;
Dont pauvres roupieux gesnez,
Durant un froid insupportable
Donnent rhûme & roupie au diable.



De la guérison des Fistules.

C H A P. C V I I I.

Auripigmento sulphur miscere memento;
 His decet apponi, calcem conjunge saponi.
 Quatuor hæc misce, commixtis quatuor istis
 Fistula curatur, quater ex his si repleatur.

Messe le soulfhre à l'Orpiment ;
 Savon & chaux ensemblement,
 Et tu verras sans flatterie
 Ta fistule bien-tost guerie.

De l'Arsenic.

L'Orpiment, ou bien l'Arsenic
 Est bon, ou mauvais au public,
 Suivant ce qu'on pretend en faire,
 C'est un mineral salutaire
 Dans les mains d'un homme de bien,
 Et tué en celles d'un vautrien,
 Qui plein d'une extrême malice,
 Sans craindre Dieu, ny sa Justice,
 En arme sa cruelle main
 Pour faire mourir son prochain.
 Ce medicament metalique
 Est d'une puissance caustique,
 Que nous devons bien corriger
 Auparavant que de songer

A le mesler dans un remede,
Si l'on veut que le mal luy cede,
Et qu'un pauvre malade enfin
Ne meure point par le venin
De ce mineral redoutable,
Qui feroit crever le grand Diable;
S'il estoit un jour si goulu
D'en prendre le poids d'un escu:
Ainsi ce remede farouche
Ne se prend jamais par la bouche;
Mais on l'applique par dehors
Au mal que l'on a sur le corps;
Après qu'avec soin & prudence
L'on a purgé sa virulence
Autant que le prescrit nostre art;
A qui veut tenter le hazard:
Ainsi préparé ce remede
Est bon au mal qui nous possède;
Si c'est un ulcere malin,
Car il consume le venin,
Le rongé, l'attire & le purge
Mille fois plus fort que l'épurgé;
Fait des écarres sur la chair,
A la vertu de dessécher,
Repousse par sa violence
Et les cheveux & l'excrecence;
Et guerit presque tout d'un coup
Fistule, ulcere, chancre & loup.

Le Soulfre est chaud de sa nature,
Il corrige la pourriture,
Attire, cuit subtilement,
Dissout & purge promptement;
Il guérit le cuir le plus sale,
Et le plus infecté de galle,
Estant mis avec beurre frais,
Comme on fait avec peu de frais.

De la Chaux.

La Chaux sans laver est brûlante,
Et lavée est moins violente,
Seiche sans mordication,
Laisant avec sa lotion
Tout ce qu'elle a d'acrimonie,
Qui fait après qu'on la manie,
Et que l'on peut facilement
S'en servir en médicament,
Lorsqu'un Medecin delibere
De soicher loup, fistule, ulcere.

Du Savon.

Le Savon est ou blanc, ou noir;
Ainsi que chacun peut sçavoir,
Qui desseiche, purge & nettoye,
Quand on sçait bien comme on l'em-
plove
Aux maux où l'on en a besoin,
Et que l'on en use avec soin,

Le noir sert en vessicatoire,
 Et le blanc en suppositoire,
 Pour un jeune enfant constipé,
 Sans user d'autre recipé.

*Qu'est-ce que Fistule, & de
 son origine?*

Pour ne discourir point en charle;
 Cette Fistule dont je parle
 N'est qu'un creux estroit & calleux,
 Long & tant soit peu douloureux,
 D'où coule avec acrimonie
 De temps en temps quelque sanie,
 Qui vient de l'immondicité,
 Ou de quelque absces mal traité,
 Ou d'ulcere d'une autre espece,
 Qui causent bien de la detresse
 Au malade qui les ressent,
 Et dont il est tout languissant:
 Mais si décrivant la fistule
 Tu ne veux pas m'estre credule;
 Ly Paul Aeginete & Tagault,
 Et Celse, c'est ce qui te faut:
 Maintenant ma Muse à sa mode,
 S'en va r'entretenir du Spode,
 De son usage & ses vertus,
 Et comme on le fait & rien plus.

Du Spode.

C H A P. C I X.

Si cruor emanat, Spodium sumptum cito
sanat.

SSpode, Tutie, ou Calamine
Sont matieres de Medecine,
Qui sont presqu'un mesme sujet,
Et peu different comme on sçait :
Car les flammeches de la braise
Sortant d'une ardente fournaise
De bronze, & qui d'un vol leger
Vont directement au plancher
Est la Tutie, ou Calamine,
Dont on se sert en Medecine ;
Puis en bas l'on ramasse exprés
Les grosses flammeches après,
Qui sont la matiere du Spode,
Le plus propre & le plus commode ;
Que l'on employe utilement
Pour desseicher benignement,
Sans mordication amere,
La playe aussi-bien que l'ulcere ;
Or le Spode est fort astringent,
L'on en fait d'or, de plomb, d'argent ;
Dont les vertus sont nompareilles,
Et qui fait bien d'autres merycilles

Que

Que celuy de bronze , ou d'airain ,
Dont pourtant l'effet est certain
Manque de cecy la methode ,
Est de nous servir d'antispode ,
Fait de racines de roseaux ,
Ou d'ossements des animaux ,
Que l'on brusle , & que l'on throchisque
Pour flux de sang , sans courir risque ,
Foulch parle d'un mineral ,
Qu'il estime estre sans égal ,
Dont il établit quatre especes ,
A sçavoir , selon ses promesses ,
Jaune , & noir , & vert , & cendré ;
Ce metal estoit préparé
Chez les Medecins d'Arabie ;
Pourtant je dis que la Turie ,
Excepté son astringion ,
Ayant plus de perfection ,
Est plus exquise & plus commode
Que n'est pas à present le Spode ,
Qui sert pour arrester le sang
Par la bouche , le nez , le flanc ,
Par le derriere & la matrice
De fille , femme & de nourrice ;
Où malade , ny Medecin
Souvent ne peuvent mettre fin ;
Soit flux de sang periodique ,
Ou critique , ou symptomatique ;
Qui tous trois apportent la mort ,
Coulant trop long-temps , ou trop fort ,
Dd

A moins que l'on ait la methode
D'user de Spode, ou d'Antispode,
Soit en l'appliquant par dehors,
Ou bien quand on l'avale, & lors
On le mesle avec quelque chose,
Soit poudre, ou conserve de rose
Pour mieux restraindre & corriger
Ce qu'il a d'acre & d'estranger :
Le Spode est de force astringente ;
De vertu froide & desseichante,
Bon au foye, humide & trop chaud
Pour arrester tout d'un plein saut
Le sang qui sort de ce viscere,
Soit qu'une veine capillaire,
Ou quelqu'autre petit vaisseau
Se soient rompus tout de nouveau ;
Car si c'est une grande veine
On ne peut l'arrester qu'à peine ;
Le Spode avec eau de plantain
Est un remede souverain,
Sans user de supercherie
Pour guerir la dissenterie,
Il fortifie aussi le cœur,
Chasse de luy toute langueur ;
Et par sa secrette puissance
Le comble de réjoissance,
Il appaise son tremblement ;
Arreste le vomissement,
Et le flux qui vient de la bile ;
Car ce remede est tres utile

Pour moderer sa grande ardeur,
 Et pour retenir sa fureur,
 Et faire cesser la folie,
 Qui vient de la melancholie,
 Et jette l'épouvante au cœur
 D'un pauvre malade en languèur.

*Du nombre des os, des dents & des
 veines du corps humain.*

C H A P. C X.

Ossibus ex denis, bis centenisque novenis,
 Constat homo; denis bis dentibus, & duodenis,
 Ex tercentenis decies sex quinqueque venis.

L'On compte deux cens dix-neuf os
 Au corps des sages & des fols,
 Non compris les Sefamoides,
 Et dents maschants viandes solides,
 Dont ma Muse agreablement
 Va faire le denombrement.

Division du Squelette.

Le Squelette a donc trois parties
 Qui sont de tout point assorties,
 Sçavoir, jointures, teste & tronc
 Qui tient le corps droit comme un jonc.
 La teste a la premiere place,
 Est divisée en crane & face:

D d ij

308 Du nombre des os, des dents, &c.
Le crane en soy comprend huit os,
Deux petreux, deux parietaux,
Le coronal, le sphenoidé,
L'occipital & l'ethmoïde :
Des deux costez chaqu'os petreux
A trois osselets dans le creux
Qui fait l'organe de l'oreille,
Dont la figure n'ont pareille
Les a faits nommer en effet,
Enclume, estrier & maillet.
Deux maschoires sont à la face
Qui paroissent de prime face,
L'une est en haut, l'autre est en bas
Qui masche la viande au repas,
Celle-cy n'est point divisée,
Mais de deux os est composée :
L'autre toujours est en repos,
Et dans elle contient onze os :
Le premier, ainsi qu'on l'explique,
S'appelle le zigomatique ;
Vnguis est nommé le second,
Petit os comme l'ongle rond,
Le tiers, si j'ay bonne memoire ;
Est le grand os de la maschoire,
Qui contient la moitié des dents ;
Que la levre cache au dedans,
L'os du palais est le quatrième,
Celuy du nez est le cinquième,
Et cinq os de l'autre costé,
Qui font dix, si j'ay bien compté ;

A qui Monsieur l'Anatomiste
Que ma Muse suit à la piste,
Adjoûte l'os nommé vomer,
Ou bien si tu veux l'os impair.

Du Tronc.

Le Tronc par derrière a l'épine,
Et par le devant la poitrine,
L'épine au col contient sept os,
Et douze vertebres au dos,
Aux jambes cinq, en outre quatre,
A l'os sacré sans rien rabattre;
Au coccix sont trois osselets,
Qui font trente & un à peu près;
L'os sans nom, suivant le vulgaire;
Contient six os pour l'ordinaire,
Deux aux hanches, deux au pubis,
Et deux aux iles, qui font six.

La poitrine contient les costes,
Soit qu'elles soient basses, ou hautes;
Qui font vingt & quatre, & de plus
Deux clavicules au dessus,
Et deux omoplattes derrière
D'une figure irreguliere:
L'on compte six os au sternon,
Les autres trois qui sont sans nom;
Si bien que tous ces os ensemble
Font septante & un, ce me semble.

Des extremittez.

Les jointures du corps humain
Comprennent le pied & la main,

310 Du nombre des os, des dents, &c.
Cette methode est fort aisée ;
Or nostre main est divisée
Depuis le haut jusques au bas
En extrême main, coude & bras :
Les deux bras d'une part & d'autre ;
Dans un bon, ou mauvais Apôtre
Ne contiennent que deux os longs,
Qui sont grands, forts, cavés & ronds ;
Au coude la nature habile,
Joint le grand & petit fœcile,
Qui font aux deux coudes quatre os ;
Mais l'extrême main à propos,
Si mon esprit n'est en écharpe,
A le carpe & le metacarpe,
Qui dans les deux mains font tous deux
Vingt & quatre os qui sont gibbeux :
Les dix doigts en contiennent trente,
Qui joints aux susdits, font soixante ;
Les pieds aux cuisses ont deux os
Qui sont grands, longs, & forts & gros ;
Aux jambes j'en mets quatre encore
Pour mieux soutenir la pecore,
Vingt & six à l'extrême pié
Font de tous ces os la moitié,
Si ma Muse bien les calcule,
En y comprenant la rotule ;
A l'autre pié j'en compte autant ;
Auxquels l'hyoïde adjôtant,
Le nombre des os, à ce compte,
Jusques à deux cens dix-neuf monte.

*Des dents, leur nombre, leur division
& leur usage.*

Chaque maschoire a seize dents,
 Non pas aux petits, mais aux grands;
 Deux canines, dites œilleres,
 Quatre incisives, dix molaires;
 Les incisives, bas & haut,
 Coupant les viandes comme il faut;
 Soit delicates, ou grossieres
 Naissent & tombent les premieres,
 Et puis reviennent aux enfans
 Environ l'âge de sept ans:
 Après suivent les deux canines,
 De qui les nerfs & les racines
 Venant directement des yeux
 Aux jeunes aussi-bien qu'aux vieux;
 Quand on arrache l'une, ou l'autre,
 Dame un de nos yeux sans la vostre
 Devient tellement mal traité,
 Qu'il est presque tout hebeté,
 D'où vient qu'à present le vulgaire
 Les appelle du nom d'œillere:
 Ces deux servent à diviser,
 A mieux couper, à mieux briser
 La viande la plus mal aisée,
 Qui peut à peine estre brisée
 Par les autres dents de devant;
 Comme il arrive assez souvent:
 Or on les appelle canines,
 Non à cause de leurs racines,

512 *Du nombre des os, des dents, &c.*
Mais à raison qu'aux dents de chien
Elles ressemblent plus que rien.

Les molaires, ou machelieres
Nous viennent toujourns les dernieres,
Renaissent peu quand on les perd,
Encor bien qu'un Auteurs expert,
Dans son Livre, en certaine place,
Dit qu'en l'Isle de Samothrace,
A Zancle, âgé de cent quatre ans,
Revinrent de pareilles dents,
Que pour renaître en la vieillesse,
L'on appelle dents de sagesse,
Ou bien si l'on veut autrement
Dents du sens & du jugement:
Pendant le repas leur usage
Est de mascher viande & potage;
Et de mouldre & broyer menu
Le morceau grossier & charnu:
Entre tous les os, les dents seules
S'entremiment comme des meules;
Et si ce n'est qu'il est certain
Qu'elles croissent toutes sans fin,
Elles seroient toutes usées,
Sans estre nullement brisées;
Autrefois l'on a veu des gens
Avoir un rang de doubles dents;
Mais pour dire ce que j'en pense,
Ils parlent mal en recompense,
Avec un certain begayment,
Quoy qu'ils vivent fort longuement;

Car un signe de longue vie,
 Qui de santé sera suivie,
 Dit le Venerable Vieillard,
 Est lorsqu'un vigoureux gaillard
 A les dents si bien entassées,
 Qu'elles sont fermes & pressées;
 Marque de sa grande vertu,
 Et qu'il est plus tard abbatu.

*Du nombre des veines & de
 leur origine.*

T'estime le nombre des veines
 Au rang des choses incertaines,
 Et nostre Echole en mer pourtant
 Trois cens soixante & cinq comptant,
 Dont la racine est dans le foye,
 Qui par tout le corps les envoie:
 Mais qui ne croit lean de Milan,
 Lise le docte Riolan,
 Bartholin, Spigel & Vesale,
 Pleins d'une science sans égale;
 Je gage qu'il en trouvera
 Deux fois plus qu'il n'en apprendra.



Du nombre des humeurs.

C H A P. C X I.

Quatuor humores in humano corpore constant,
Sanguis cum cholera, phlegma, melancholia,
Terra melancholicis, aqua confertur pituitæ,
Aër sanguineis, ignea vis cholera.

Qu'est-ce qu'humeur.

L'Humeur, soit épaisse, ou fluide
N'est rien, sinon qu'un corps liquide,
Qui s'engendre de l'aliment
Que nous prenons journellement,
Et que la nature destine,
Comme enseigne la Medecine,
A composer un animal
D'un soin qui n'eut jamais d'égal.

Division.

L'on compte quatre humeurs diverses,
Qui toutes quatre sont adverses
Pour faire un combat dans nos corps,
Qui fait, ou détruit les accords,
Sçavoir, bile, sang & pituite,
Et la melancholie ensuite.

Du Sang.

Le Sang est de nature d'air ;
Chaud, humide & d'un rouge clair,

Est de moyenne consistance,
 Toujours en plus grande abondance
 Dans le corps que nulle autre humeur,
 Au goust il est plein de douceur,
 Et comme aliment legitime
 Il nourrit chaque parenchyme,
 Et les chairs des muscles aussi,
 Qui ne sont qu'un sang épaissi,
 C'est l'entretien de nostre vie,
 Qui nous seroit bien-tost ravie,
 Sans cette incomparable humeur;
 C'est la source de la chaleur,
 C'est le thresor de la Nature,
 C'est son aimable nourriture,
 Enfin l'ame de toute chair
 Est dans le Sang & pur & clair:
 Les arteres avec les veines
 De cette douce humeur sont pleines,
 Qui pour la vie & la santé
 Coule avec la ferocité,
 Sans qui le sang le plus loüable
 Estant au lait caillé semblable,
 Ne pourroit couler aux vaisseaux
 Des grands & petits animaux.

De la Pituite.

L'humeur qu'on nomme Pituiteuse
 Est tres-humide & froidureuse,
 Et de la nature de l'eau:
 Elle est l'aliment du cerveau,

Dd vj

Et la nourriture parfaite
 Du corps au temps de la diete :
 Elle est d'une blanche couleur,
 Et selon Arnould, cette humeur
 S'engendre dans le ventricule,
 Où souvent elle s'accumule,
 Puis portée au foye à son rang,
 Il la convertit en bon sang,
 Pour nourrir le corps famelique.

De la Melancholie.

Quant à l'humeur Melancholique,
 Elle est d'une obscure couleur,
 A plus de froid que de chaleur :
 Car elle est semblable à la terre,
 Froide & seiche au corps qui l'enferme,
 Epaisse & nourrit puissamment
 Os, cartilage & ligament.

De la Bile.

La Bile humeur alimentaire
 N'a rien au corps qui soit contraire,
 N'est pas seiche & chaude pour peu,
 Puisqu'elle a du rapport au feu,
 Est d'une substance tenuë,
 D'une couleur jaune à la veüe,
 Et sert au poulmon d'aliment,
 Qu'elle nourrit extrêmement,
 Ainsi que les autres parties
 Nullement du froid amorties,
 Mais qui sont autant qu'il le faut
 D'un temperament sec & chaud.

Des Sanguins.

C H A P. C X I I.

Natura pingues isti sunt atque jocantes,
 Rumoresque novos cupiunt audire frequentes,
 Hos Venus & Bacchus delectant, fercula, risus,
 Et facit hos hilares, & dulcia verba loquentes,
 Omnibus hi studiis habiles sunt, & magis apti,
 Quolibet ex causa non hos facile excitat ira:
 Largus, amans, hilaris, ridens, rubeique co-
 loris,
 Cantans, carnesus, satis audax, atque benignus.

LEs Sanguins sont gros, gras & ronds,
 A peu près comme des larrons,
 Non pas qu'ils soient chargez de graisse,
 Qui les gese & qui les oppresse,
 Mais ils sont fournis d'une chair
 Solide & douillette & sans pair,
 Et de qui la coine luisante
 Est à la veüe assez plaisante.

Ils sont d'eux-mêmes joviaux,
 Et de plus humides & chauds,
 Veulent se divertir & rire,
 Pourveu qu'ils ayent dequoy frice,
 Autrement telles gens ma foy
 Sont dans un rude desarroy,
 Ils pestent contre la famine,
 Ils n'aiment point maigre cuisine,

Et pensent qu'il leur est permis
De tout dire, & faire entre amis;
Car au Diable celuy qui cele,
S'il a baissé la Damoiselle,
Il declare tout, & corbleu
Cela chez luy passe pour jeu:
Enfin ces gens sont des trompettes,
Et de veritables gazettes,
Qui par parole & par écrit
Disent ce qu'ils ont dans l'esprit;
Sans déguisement, ny mensonge,
Ny que le déplaisir les ronge,
Dont ils n'ont jamais le cœur gros;
Car ils n'aiment que les bons mots,
Et les plus recentes nouvelles,
Quoy que ce soient des bagatelles,
Ou contes à dormir debout
Qu'ils disent eux-mesmes par tout,
Dont ils ne font pas mal leur orge,
Puis après laissez faire George,
Il a de l'âge & de l'esprit,
Il fait grande chere, s'il rit;
Au diantre celuy qui s'oublie,
Chacun d'eux après fait la vie,
S'ébaudit, & boit de bon vin,
Et chante robinet trin, trin.

Mais qui ne sçait que pareils drilles
Aiment par dessus tout les filles,
Et que pour en venir à bout,
Ils engagent & vendent tout;

Sur mon Dieu, ce n'est point pour rire,
 Quand ils n'auroient tous rien à friser,
 Il faut que le matin & soir
 Chacun d'eux fasse le devoir,
 C'est le panchant de sa nature:
 Car de cette temperature
 Les deux sexes, on le sçait bien,
 N'en laissent point leur part au chien;
 Pour avoir trop grande abondance
 De bon sang & bonne semence,
 Qu'engendrent dans eux viande & vin;
 Dont les gaillards soir & matin
 Sans aucun soin par Sainte Barbe
 Se plaisent d'arroser leur barbe.

Ces gens aussi n'aiment pas peu
 A prendre leur part du beau jeu,
 Car selon le docte Hippocrate,
 Le sanguin de rire s'éclate,
 Est plein d'une vive couleur,
 D'un doux regard, de belle humeur;
 Ses discours aussi font merveille
 Pour charmer le cœur & l'oreille,
 Et je dis, raillerie à part,
 Que ses paroles sont sans fard,
 Qu'il ne donne point de mensonge,
 C'est pourquoy je dis quand j'y songe;
 Que je croy que cela tout franc
 Vient de la bonté de son sang.

Les sanguins sont assez dociles,
 A toutes sciences habiles,

Pour la vigueur de leur esprit,
Et du bon sang qui les nourrit.

Ny colere, ny violence
Ne leur gênent guere la pance,
Car Avicenne docte esprit,
Ou, je me trompe bien, écrit,
Que la douceur du sang tempere
La grande ardeur de la colere.

Ils sont larges & liberaux,
Amis, bien faisants & loyaux,
Et Venus qui regne en ces drosses,
Leur fait si bien jolier leurs rooles,
Qu'ils paroissent toujours joyeux,
Et qu'il n'est rien si plaifant qu'eux,
Car on les voit rire à toute heure,
Et presque pas-un d'eux ne pleure,
Si ce n'est pour un grand sujet,
Ou bien pour un charmant objet:
Ils ont une couleur vermeille,
De qui la rougeur nonpareille
Entremessée avec le blanc,
Fait bien voir la bonté du sang.

Ils chantent avec harmonie,
Alors qu'ils sont en compagnie,
Airs, vaudevilles & chansons,
Et se plaisent aux divers sons
Des instrumens doux de Musique,
Pour faire au noir soucy la nique.

Enfin ce sont de gros garçons,
Qui sans faire bien des façons

Font tous les jours chere & ripaille,
Ou bien ils n'ont denier, ny maille.

Au reste, ils sont hardis & preux,
Et d'un courage genereux,
Benins, humains, courtois, civiles,
Dans les campagnes & les villes,
Par le bon sang dont la douceur
Les rend d'une agreable humeur.

Des Bilieux.

C H A P. C X I I I.

Est & humor cholera, qui competit impetuosis,
Hoc genus est hominum cupiens præcellere cunctos,
Hi leviter dicunt, multum comedunt, citò crescant,
Indè & magnanimi sunt, largi summa petentes,
Hirsutus, fallax, irascens, prodigus, audax,
Astutus, gravis, siccus, croceique coloris.

LE Bilieux de sa nature
Est de chaude temperature,
Il est prompt en tout ce qu'il fait
Sur toute sorte de sujet,
Qui montre une ardeur bilieuse
Sans reflexion serieuse,
Et que son corps rempli de feu
Ne le rend pas bouillant pour peu.

Pareil homme aussi sans la vôtre
S'estime par dessus un autre,
Ne se met en peine de rien,
Et pense en tout faire si bien
Qu'un chacun est son redevable,
Il feroit enrager le Diable;
Car il croit qu'on ne peut jamais
L'approcher de cent picques près;
Son humeur estant bilieuse,
A ses égaux est odieuse,
Qui ne peuvent souffrir un sot
Qui se cabre d'un petit mot,
Et par tout se veut faire large
Pour avoir la première charge,
Sans avoir de capacité
Que sa sotte vivacité,
Dont sans cesse avec arrogance
Il montre la haute insolence,
En présence de gens d'honneur,
Qui se raillent de son humeur,
Semblable au feu dont la nature
Sans pesanteur, ny sans mesure
Cherche toujours le plus haut lieu;
Le bilieux remply de feu
En veut faire la même chose,
Et quelquefois il perd sa cause.

L'Ecole en recompense écrit
Qu'un pareil homme a de l'esprit,
Et qu'il est d'un heureux genie
Pendant tout le cours de sa vie,

Pour comprendre facilement
 Tout ce qu'il veut en un moment ;
 Mais qu'il en prenne , ou non la chèvre ,
 Il a la memoire de lièvre ,
 Il perd ce qu'il sçait en courant ,
 Quoy qu'il ait l'esprit penetrant ,
 Et soit qu'il travaille , ou repose ,
 Il ne retient que peu de chose ,
 L'homme de ce temperament
 Connoist bien si ma Muse ment.

Mais si le drosle est sans memoire ;
 Pourtant il trouve bien l'armoire ,
 Où l'on met la viande & le pain ,
 Et sçait où loge le bon vin ,
 Diantre si ces lieux il oublie ,
 Quand il faut faire chere lie :
 Car il a toujours soif & faim
 De bon vin & d'excellent pain ,
 Ne mange point , mais il devore ;
 Et je diray de plus encore
 Qu'à mesure qu'il mange il boit
 Sans soucy de quoy que ce soit ,
 Et ne veut jeufner en sa vie
 Rien qu'entre la crouste & la mie ;
 Car son feu consume beaucoup ,
 Mais il croist aussi tout d'un coup ,
 Et devient grand comme une perche ,
 Que si la cause on en recherche ,
 C'est la chaleur & l'aliment ,
 Qui le font croistre vistement.

Il est preux, il est magnanime;
Il veut que par tout on l'estime,
Et se montre tellement prompt,
Qu'il ne peut souffrir un affront,
Ou quelque parole odieuse,
Tant il a l'ame genereuse:
Enfin pour le dire tout net
Sa teste est si près du bonnet,
Que du poing pour se faire large,
Sur un nez fait souvent décharge.

Au reste, il est fort liberal,
Fust-ce mesme envers son rival,
S'il en espere quelque chose,
Et si d'un autre homme il dispose;
Dont il pretende de l'honneur,
Il a comme un Diable du cœur,
Et donneroit jusqu'à ses fesses
Pour avoir effets & promesses:
Car il ne s'enquerra de rien,
Pourveu que le tout vienne à bien.

Quand il aspire aux grandes choses;
Les épines luy sont des roses,
Il hazarde, il expose tout,
Pour en venir plustost à bout,
Et croy mesme, chose effroyable,
Qu'il donneroit son ame au Diable,
Tant que ce gaillard a d'ardeur
D'arriver jusqu'à la grandeur.

Il a la perruque herissée,
Et grossiere & rude & dressée,

Comme les dards d'un herisson:
Enfin c'est un plaisant garçon
Pour sa mine & son encolûre,
Et pour sa droite chevelûre.
C'est un dissimulé pendard,
Il est rusé comme un renard,
Pour affiner toute personne,
Et je pense, ou Dieu me pardonne;
Si je ne me trompe en ce lieu,
Que le Judas qui vendit Dieu,
Dont parle la Sainte Ecriture
Fut de cette temperature,
Pour le moins on le dépeint roux.
Comme telles gens le sont tous:
Car le meilleur vendroit son pere.
Le Bilieux est fort colere,
Principalement, s'il a bû,
C'est pour lors que tout est perdu,
Gare le baston, ou l'épée,
Dont épaule, ou cuisse frappée
Reçoit un rude horion,
Pire que n'est le morion:
En ce temps il n'est rien qu'il craigne,
Il bat un Mercier pour un peigne,
Et l'accommode tout de bon
En enfant de bonne maison:
Quand il s'agit de quelque charge,
Il est plus prodigue & plus large
Que la manche d'un Cordelier,
Pour user du mot familier,

Car lors il n'est rien qu'il épargne,
Et jamais en ce temps ne hargne.

Il est puissant & vigoureux,
Et d'un courage genereux,
Et l'ame de gloire animée,
Il frappe au milieu d'une armée,
Ainsi qu'un aveugle, dit-on,
Quand il a perdu son baston.

Mais garde-toy qu'il ne t'abuse,
Ce gaillard est si plein de ruse,
Qu'il n'est point d'homme si finet
Qu'il n'attrape à son trebuchet.

Il est d'un temperament maigre,
Il est chaud & d'un corps alaigre,
Et toujours dispos comme un chat,
Qu'il s'en court la nuit au sabot.

L'on void aussi bien à sa mine
Qu'il n'a que les os & l'échine,
Et qu'il est sec comme un cotret,
Ou bien comme un hareng foret,
Au moins en a-t-il l'encolûre
A son corps & sa chevelûre.

Il est d'une passe couleur,
Ou jaunastre comme l'humeur
Qu'on appelle du nom de bile,
Dessus toute la plus subtile,
Qui domine dedans son corps,
Qui nous paroist jaune au dehors.

Des Pituiteux.

C H A P. C X I V.

Phlegma dabit vires modicas, latosque bre-
vesque,
Phlegma facit pingues, sanguis reddit mediocres,
Oria non studio tradunt, sed corpora somno,
Sensus hebes, tardus motus, pigritia, somnus:
Hic somnolentus, piger, in sputamine multus;
Est huic sensus hebes, pinguis facies, color albus.

LE Phlegmatique est un pauvre hōme
Lourdaut comme une beste à somme,
Pour estre de luy-mesme froid,
Humide, foible & maladroït:
Car l'humeur qu'on nomme pituite
Fait des maux une grande suite,
Elle affoiblit par sa froideur
La puissance de la chaleur,
Dont le corps paroist si debile,
Qu'il n'est à presque rien utile;
Il devient lent & paresseux,
Passe, morne, triste & crasseux;
Et telle humeur estant humide
Le fait devenir tout languide
Par le relaschement des nerfs,
D'où suivent accidens divers;
Pareil homme est de sa nature,
Gros & de petite stature,

Car la trop debile chaleur,
 Qui se trouve en ce bon Seigneur;
 Et n'a presque point de puissance,
 Tasche à faire grossir la panse,
 Autant en largeur qu'en rondeur,
 Ne pouvant l'accroistre en grandeur;
 Mais en recompense, la graisse
 Quelquefois fortement l'opresse,
 Et le rend gros & si ventru,
 Qu'il en paroist tout malotru;
 Or c'est par le froid des membranes
 Qu'en ces gens froids comme des asnes,
 Le sang unctueux & plus gras
 Se fige, & met en un amas:
 Quant à la personne sanguine,
 En qui vrayment le sang domine
 Son corps moyennement grasset,
 N'est ny trop grand, ny trop basset,
 Mais d'une passable stature,
 Et de bonne temperature.

Le pituiteux fuit le travail,
 L'estude & tout autre attirail:
 L'oïveté fait son delice,
 Plustost que ne fait l'exercice.

Il n'aime que d'estre accroupy,
 Il est à toute heure assoupy,
 Et pendant toutes les années,
 Il dort les grasses matinées,
 Par la trop grande quantité
 De froidure & d'humidité,

Qui

Qui dominant dans la cervelle
 De ce pauvre Jean de Nivelle:
 Il est de petit jugement,
 Et d'un semblable sentiment,
 Par l'humidité, la froidure
 Qui rendent sa raison obscure,
 Et le font stupide & si sot
 Que souvent il n'a pas le mot.
 Il paroist d'une humeur dolente,
 Il est d'une démarche lente,
 Et par tout mesme a le renom
 D'estre tardif comme un asnon;
 Aussi crois-je que la paresse
 Est sa plus aimable maistresse,
 Et qu'il se plaist dans le repos,
 Plustost qu'à travailler ses os:
 Car il est ennemy des veilles,
 Mais il sçait dormir à merveilles,
 Et son souhait, comme j'ay dit,
 Est de couver toujourns au liect;
 Voilà l'humeur du personnage,
 Soit qu'il soit jeune, ou dessus l'âge;
 Il est paresseux en amy,
 Et presqu'à toute heure endormy,
 Et par la froideur naturelle,
 Qui regne dedans sa cervelle,
 L'on void que ce sale mastin
 Mouche & crache soir & matin;
 De grandes huïstres dont sa panse
 Est toujourns pleine en abondance,
 Ee

Enfin pour parler comme il faut,
 Le pituiteux n'est qu'un lourdaud,
 Un rustre, un benest, un jocrisse,
 Incapable d'aucun office,
 Un pisse-froid, un froid au cu,
 Assez propre à faire un cocu,
 Un gros visage & large en somme,
 Comme les fesses d'un pauvre homme,
 Un ventre gros & rebondy,
 Un gros lasche, un cherche-midy,
 Dont la face blanche est plus blesine
 Qu'un maigre jeufneur de Careme:
 Voilà quel est mon sentiment
 Sur un pareil temperament.

Des Melancholiques.

C H A P. C X V.

Restat adhuc tristis, cholerae substantia nigra,
 Quae reddit pravos, pertristes, pauca loquentes:
 Hi vigilant studiis, nec mens est dedita somno,
 Se vant propositum, sibi nil reputant fore tutum,
 Invidus & tristis, cupidus, dextraeque tenacis,
 Non ex per fraudis, timidus, luteique coloris.

Pour nostre Ecole signaler,
 Il nous reste encore à parler,
 De cette humeur de couleur noire,
 Comme l'ancre d'une écritoire;

L'homme de ce temperament
 Est méchant naturellement,
 Un garnement de Republique,
 De qui l'humeur melancholique
 Le rend, lorsque le cas échet,
 Le triste ornement d'un gibet:
 Car le drosle à qui ne s'en guette
 Est larron comme une choüette,
 Et dans la ville & dans les champs
 Tuë & détrouffe les Marchands;
 Tel homme ne sçait ce qu'il aime,
 Il est ennemy de luy-mesme,
 Et parfois avec un licou
 Il se pend par son chien de cou;
 En tout temps il est morne & triste,
 Quand dans son humeur il persiste,
 Son cœur n'est jamais affermy
 Sur la promesse d'un amy;
 Il croit qu'un homme le plus busche
 Luy dresse en tous lieux quelque ébusche;
 Et qu'il le veut assassiner;
 A peine on le peut affiner,
 Il fait toujours trop bonne garde,
 Diable soit le rien qu'il hazarde,
 De crainte qu'il a quelquefois
 D'estre pris comme dans un bois.
 Il est d'une humeur taciturne
 Plusque n'est un lutin nocturne,
 Ou quelque hydeux loulgarou,
 Et fait en tous lieux le cagou.

Ce songe creux en recompense
 Devient docte en toute science,
 Qu'il desire de s'adonner,
 Il peut se perfectionner,
 S'il veut dans tout Art mechanique;
 Il est Poëte, il est Tragique,
 Et cherche les lieux plus secrets
 Des cavernes & des forests,
 Lorsque quelque piece il compose;
 Soit en vers, ou bien soit en prose,
 Où bien souvent ce Iacque-Mars
 Réüssit mieux qu'un autre gars,
 Et fait mieux voir qu'en compagnie
 La grandeur de son beau genie,
 Pourveu que son humeur tout franc
 Soit meslé avec le bon sang;
 Car s'il estoit atrabilaire,
 Ce seroit une pauvre affaire,
 C'est un temperament de chien,
 Qui dans tout homme ne vaut rien.

L'homme d'humeur melancholique
 A quelque chose qu'il s'applique,
 Ne paroist jamais endormy,
 Il ne veille point à demy;
 Mais en dépit de qui qu'en grogne,
 Il est à toute heure en besogne,
 Et quand il l'entreprend ma foy;
 Il est vigilant comme un Roy,
 A toujours la puce à l'oreille,
 Et ne s'endort, ny ne sommeille.

Soit qu'il soit assis, ou debout
 Jusqu'à tant qu'il en vienne à bout:
 Que si par hazard il repose,
 Et qu'il s'endorme en quelque chose
 A jeun, ou bien ayant repû,
 Son sommeil est interrompu,
 Il n'a que des songes horribles,
 Et qui mesme sont si terribles,
 Que quand il s'éveille en sursaut,
 Il s'écrie à l'aide tout haut.

Il est ferme en son entreprise,
 Et quoy qu'on fasse, ou temporise,
 Le galand jamais ne demord,
 Soit qu'il ait raison, ou bien tort,
 A cause de l'humeur qui peche,
 Et qui dans son corps est trop seiche.

Il est meffiant, tellement
 Que jamais il n'est seurement,
 Pour le moins il se l'imagine,
 Il croit par tout qu'on le ruïne,
 Ou que l'on machine sa mort,
 Et comme il aime à faire tort,
 Il croit que tout le monde ensemble
 En ce rencontre luy ressemble;
 Mais encore pour le present
 Ce que je trouve de plaisant,
 C'est quand ce guilmin croquesole
 Se plaint, ou bien qu'il se desole,
 Il devient sot comme un oyson,
 Et ne peut donner la raison

De la folie & de la plainte,
Non plus que de la sotte crainte:
Je croy que Thimon l'Athenien,
Qui fut ennemy de tout bien,
Et qui n'aima jamais personne,
Soit qu'elle fust méchante, ou bonne,
Estoit basty de cette humeur;
Tout icy bas luy faisoit peur,
Mesme il estoit si las de vivre,
Que si foy nous fait quelque Livre,
Il croyoit que tous comme luy
Estoient gésnez de cét ennuy.

Le Melancholique est si triste,
Qu'il suit un tel homme à la piste,
Et de sa vie il est si las,
Qu'il desire ne vivre pas,
Il cherche forest & caverne,
Plustost qu'il ne fait la taverne,
Pour y reposer jour & nuit,
Loin du tumulte & de tout bruit,
Et durant le cours de sa vie,
Son cœur est si remply d'envie,
Qu'il voudroit mesme avoir le pain,
Et l'écuelle de son prochain:
C'est sa pante, c'est son delice,
Mesme il est si plein d'avarice
Qu'il se pendroit pour un denier,
Jusqu'au faiste de son grenier,
Rien ne le fasche & ne l'altère,
Et ne le peut mettre en colere,

Si ce n'est son propre interest ;
 La perte est ce qui luy déplaist,
 C'est au grand profit qu'il s'attache,
 Et garde si bien l'or qu'il cache,
 Qu'il ne le veut point démascher ;
 C'est tout ce qu'il a de plus cher,
 Il est fourbe, il est temeraire,
 Il tromperoit son propre pere,
 Et si timide, que soudain
 Voyant martin baston en main,
 Il courroit à bride abbatuë,
 Pendant tout un jour par la ruë.

Son corps est d'obscur couleur,
 Semblable à peu près à l'humeur,
 Qu'on appelle melancholique,
 Qui rend son esprit phrenetique.

Des couleurs des Temperamens.

C H A P. C X V I.

Hi sunt humores qui præstant quinque colores,
 Omnibus in rebus de phlegmate fit color albus,
 Sanguine fit rubens, cholera rubra, quoque rufus,
 Corporibus fuscum bilis dat nigra colorem.

CE texte semble superflu,
 Mais nostre Ecole l'a voulu ;
 Ainsi je pense pour bien faire
 Qu'il y faut mettre un Commentaire.

E e iij

N'importe pas, soit long ou court,
Iean de Milan ainsi discours.

Pour sçavoir l'humeur qui domine
Dans estomach, teste & poitrine
Contemple un homme à sa couleur,
S'il montre une grande blancheur,
Conclus que c'est un phlegmatique,
Nous dit ce Medecin antique,
A moins que le froid, ou la peur
Ne luy donne cette couleur.

Le Sanguin est rouge à merveille,
C'est par cette couleur vermeille
Qu'un physionomiste tout franc
Connoist que domine le sang,
Tant en santé qu'en maladie
Que le Medecin congedie,
Quand il sçait que cette couleur
Provient de sang & de chaleur.

La couleur jaune de la bile
Paroist au corps sain & debile,
Qui de nature est bilieux,
Ce qui se void aux furieux,
Et gens malades de jaunisse,
Et de fièvres, dont la malice
Provient d'une pareille humeur,
Qui les afflige avec rigueur.

L'homme vrayment melancholique,
Soit le sain, ou le phrenetique
Se void aisément au dehors
A la couleur brune du corps,

Sur tout quand la femme, ou la fille
 Qui brusle d'amour pour un drille
 Estalle dessus son minois
 Les pasles couleurs pour un mois.

*Des signes de la grande abondance
 de Sang.*

C H A P. C X V I I.

Cum peccat sanguis facies ruber, extat ocellus,
 Infantur genæ, corpus nimiumque gravatur,
 Estque frequens pulsus, plenus, mollis, dolor in-
 gens,
 Imprimis frontis, fit constipatio ventris,
 Siccaque lingua, sitis, sunt omnia plena rubore,
 Dulcor ad est sputi, sunt acria dulcia quæque.

POur connoître au vray si le sang
 Peche en l'estomach, ou le flanc,
 Ou bien dans une autre partie
 A quelque mal assujettie,
 Voicy treize signes certains
 Que j'apprens à tous les humains,
 Afin que l'on y remédie.

Le visage en la maladie
 Devient rouge comme du feu
 Par le sang qui monte en ce lieu,
 Les deux yeux sont enfléz encore
 Ainsi que ceux d'une pecore,

E c v

58 Des signes de la grande abondance

Par la grande chaleur du sang,
Qui pour lors tient si bien son rang
Qu'elle les estend & dilatte,
Et les rougit comme écarlatte.

Toute la face rouge ainsi
N'en est pas moins enflée aussi,
Pour la mesme raison suldire.

Les membres que le mal agite,
Et tout le corps pareillement
Deviennent lourds extrêmement:
Car pour lors nature abbatuë
Par le trop de sang est vaincuë.

En outre le poulx est frequent,
Signe, à mon advis, convainquant,
Que le cœur a correspondance
Avec le sang en abondance.

Le mesme poulx est encor plein,
Dont l'on tire un signe certain
De la vapeur chaude & humide,
Qui dans les entrailles preside.

Enfin il est mol au toucher,
Comme un petit morceau de chair
Par le sang (comme entend l'Ecole,)
Qui rend l'artere un peu trop mole.

La teste pleine de chaleur
En ce temps fait grande douleur;
Mais le sang qui pour l'ordinaire
Dans le replis reticulaire
Se trouve plus abondamment
Cause au front un plus grand tourment.

Le ventre si fort se resserre,
Qu'il devient dur comme une pierre
Par une excessive chaleur.

La langue faute de fraischeur,
Et de quelque chose d'humide,
Devient entierement aride.

Le gosier est encor si sec,
Qu'à peine on peut ouvrir le bec
Pour demander un coup à boire.

De plus, si j'ay bonne memoire,
Les songes pendant le sommeil
Sont d'un teint rouge nompareil,
Qui montrent que l'humeur sanguine
Dans le malade predomine.

Sa salive est d'une saveur
A son goust pleine de douceur,
Par qui les choses plus salées,
Les picquantes & les mellées
Luy semblent indifferemment
De saveur douce à rout moment;



Des signes de la Bile dominante.

C H A P. C X V I I I.

Accusant choleram dextræ dolor, aspera lingua,
 Tinnitus, vomitu'que frequens, vigilantia multa,
 Multra sitis, pinguisque egestio, torsio ventris,
 Nausca fit morsus cordis, languescit orexis,
 Pulsus a. est gracilis, durus, veloxque calefcens,
 Aret, amaretque os, incendia somnia si. guat.

L Es signes qui montrent la bile,
 Qui rend un pauvre corps debile
 Sont la douleur du costé droit,
 Qui vient du chaud & non du froid,
 Comme inflammation de foye,
 Mal qui vaut bien qu'on le prevoye,
 Ou quand le sang & cette humeur
 Aux costez font de la douleur,
 Que l'on appelle pleuresie,
 Dont une personne saisie
 Dans les muscles intercostaux
 N'est pas sujette! à tant de maux;
 Mais aussi si c'est à la plèvre,
 Elle a sujet d'avoir la chèvre,
 Et d'apprehender tout de bon
 Le sombre manoir de Pluton.
 La bile est encor denoncée,
 Lorsque la langue est crevallée

Par la violente chaleur,
 Qui desseiche toute l'humeur,
 Le tintement dedans l'oreille,
 Soit que l'on dorme, ou que l'on veille,
 Vient des bilieuses vapeurs,
 Qui lors agitant les humeurs
 Excitent dans nostre cervelle
 Une ventosité rebelle,
 Qui fait mouvoir l'air implanté,
 Qui devient si fort agité,
 Qu'à toute heure l'oreille tinte,
 Et quelquefois pareille atteinte
 Dans un homme ne cesse pas
 Sans un flux bilieux par bas.
 Souvent la frequente nausée
 D'une telle humeur est causée,
 Ainsi que le vomissement,
 Dont fuit un grand soulagement.
 Les veilles font de la partie,
 Tant que la vapeur soit sortie,
 Qui geshent la teste si fort,
 Qu'on ne repose, ny ne dort.
 La soif ne peut estre appaisée;
 Quand la poitrine est embrazée
 D'un feu bilieux, qui sans fin
 La desseiche soir & matin.
 La chaleur aussi fond la graisse,
 Et si fort un malade oppresse,
 Que cette humeur de son boyau
 Coule comme d'un aloyau

342 *Des signes de la Bile dominante.*

Dans le temps qu'il est à la selle,
Mefme cette chaleur est telle
Qu'elle amaigrit extrêmement
Par un pareil écoulement,
C'est ce qui quelquefois arrive
A la fièvre colliquative,
Comme on void dans les dévoymens
Parmy les plus gros excremens,
La sueur & la grasse urine,
C'est l'universelle doctrine.

La douleur dans le ventre auffi
Ne donne pas peu de soucy,
La colique & dissenterie
Gesnent un homme avec furie,
Iusqu'à tant que son corps navré
De la bile soit délivré.

Telle humeur dans le ventricule;
Quelquefois si bien s'accumule,
Que nostre estomach picquotté
En est bien souvent mal traité.

L'appetit devient tout languide;
Car toute intemperie aride,
Chaude, froide, humide en tout temps,
Oste la faim à bien des gens.

Le poulx est auffi mince & gresle,
La bile dans le sang se mesle,
Qui pleine de legereté,
Mefme en petite quantité
Ne scauroit pas remplir l'artere;
Encore bien qu'elle l'altere.

La chaleur échauffe le poulx
 Dans l'homme maigre & de poil roux,
 Plusqu'en la personne sanguine,
 Où le chaud fait moins de ruine.
 Le mesme poulx est aussi dur
 Que la terre, ou caillou d'un mur,
 Pour la chaleur, ou seicheresse
 Qui tient le malade en detresse.
 Enfin sans nul retardement
 Ce poulx va toujours vistement,
 Marque de chaleur violente,
 Qui le plus souvent nous supplante;
 La bouche pleine de vapeurs,
 Et de bilieuses humeurs
 Est souvent amere & si seche,
 Qu'on sent bien que la bile peche;
 Et les songes qui sont du feu
 Qui n'épouvantent pas pour peu,
 Font voir que la bile en furie
 Excite cette resverie,
 Par qui l'on croit voir dans les airs,
 Et les foudres & les éclairs.



Des signes de la Pituite dominante.

C H A P. C X I X.

Phlegma supergrediens proprias in corpore
leges,
Os facit insipidum, fastidia crebra, salivas,
Costarum, stomachi simul occipitisque dolores,
Pulsus adest rarus, tardus quoque, mollis,
inanis,
Præcedit fallax phantasmata, somnus aquosa.

QUand la pituite surabonde,
Et qu'en un corps elle est feconde,
Ces signes suivans dans le corps
Nous la font paroistre au dehors;
Ce phlegme de soy-mesme humide
Semble à la bouche estre insipide,
Et fait que langue, ny palais
Ne peuvent savourer un mets:
Car en distillant dans la bouche,
Quand on se leve & qu'on se couche,
Il la rend humide, si bien
Qu'on ne peut gouster presque rien.
Il oste le goust de la viande,
Ou la fait trouver moins friande,
Et fait que petit à petit
Un malade perd l'appetit,
En rendant l'estomach humide,
Qui devient à la fin languide,

D'où s'en suit ordinairement
Un étrange vomissement.
De la pituite aussi derive
Une abondance de salive,
Que l'on doit prendre proprement
Pour un pituiteux excrement,
Qui ne vient que de la cervelle,
De qui la froideur naturelle
Change les meilleurs alimens
En de semblables excemens,
Qui coulent parfois par la bouche,
Ou qui font que souvent on mouche.
Le phlegme fait mal au costé,
Plustost en Hyver qu'en Esté
Par vraye & fausse pleuresie,
Dont vieille personne faisie,
Alors qu'elle n'y pense pas,
Bon gré, mal gré passe le pas;
Car cette humeur, pour bien t'instruire,
Estant très difficile à cuire,
Souvent par un funeste sort
Met un vieux en danger de mort.
Cette pituite est si mal saine,
Qu'à l'estomach elle fait peine
Par son excessive froideur,
Qui le tient en grande langueur;
Elle excite aussi la colique,
Et gesne bien un hydropique,
De qui le ventre remply d'eau
Devient enflé comme un tonneau.

Telle humeur à l'homme, à la beste
Nuit au derriere de la teste,
Et fait ressentir un tourment
Qui dure un peu trop longuement.

Le docte de Milan declare
Qu'elle fait encor le poulx rare,
A raison que les pituiteux
N'ont pas beaucoup de feu dans eux :
Car leurs arteres deliées
Sont presque d'esprits spoliées.

Ils ont aussi le poulx si lent,
Que jamais il n'est violent,
Marque qu'une chaleur petite
Dedans eux en tout temps habite ;
Que ces gens ont peu de vigueur,
Que pour leur rafraischir le cœur,
De l'air ils tirent peu de chose,
Et qu'enfin pour derniere cause
Le cœur ne pousse de son corps
Que peu d'exhalaisons dehors.

Tel poulx est encor mol & vuide,
Autant que petit & languide :
Car le phlegme le rend mollet,
Le fait paroistre plus foiblet,
Et l'artere pendant la vie
D'esprits & de sang mal fournie,
Ne montre qu'un poulx sans vertu,
Et qu'un malade est abbatu.

Enfin leurs songes phantastiques,
Quand ils dorment sont aquatiques,

dominante. C H A P. C X X. 547
L'entens de la nature d'eau,
Qui domine dans leur cerveau.

Des signes de la Melancholie dominante.

C H A P. C X X.

Humorum pleno dum fœx in corpore regnat,
Nigra cutis, pulsus durus, tenuis & urina
Sollicitudo, timor, tristitia, somnia terra,
Acescunt ructus, sapor & sputaminis idem,
Lavaque præcipuè tinnit, vel sibilat auris.

L Es marques qui durant la vie
Denotent la melancholie,
Sont quand la couleur de la peau
Ressemble aux plumes d'un corbeau,
Et que le poulx est dur encore
Comme celuy d'une pecore,
Pour la siccité de l'humeur,
Le cuir trop dur & la maigreur ;
Qui se trouve au melancholique,
Aussi-bien comme au cholérique,
Joint que les vaisseaux durs & gros,
A peu près ainsi que des os,
Comprimants fortement l'artere
Font le poulx dur pour l'ordinaire.

L'urine tenuë en tout temps
Rend les Medecins mécontents,
Car c'est un signe indubitable
D'une obstruction veritable,

348 *Des signes de la Melancholie*
Ou d'une grande crudité,
Dont le malade est mal traité,
Ou bien de tous deux, ce me semble,
Qui bien souvent sont joints ensemble,
Marque d'une grossiere humeur,
Et d'une excessive froideur.

Quand une pareille humeur blesse,
Un homme est remply de tristesse,
Il est taciturne & pensif,
Et devient tout à fait craintif,
Signe que ce melancholique
Est assurément phrenetique,
Soit que par un mal rateleux
Son esprit soit plus tenebreux,
Ou que sa cervelle offensée
Trouble entierement sa pensée.

Ses songes pendant le sommeil
Luy font un trouble sans pareil,
Ce ne sont que spectres horribles,
Qui sur tout luy semblent terribles,
Il croit tomber dans de grands trous,
Ou qu'il est attaqué de loups,
Ou d'autres animaux sur terre,
Qu'il pense qu'ils luy font la guerre.

Ses rots sont remplis d'une aigreur,
Qui montrent assez que l'humeur
De la ratte par un lieu large
Dans son estomach se décharge,
D'où la faveur de son crachat
Luy paroist aigre en cét estat.

Pareil homme aussi fait sa plainte,
 Que l'oreille gauche luy tinte,
 Ou bien luy siffle tres souvent,
 Signe qu'il est remply de vent,
 Qui va du costé de la ratte
 A son oreille delicate,
 Et qu'une imbecille chaleur
 Produit sans causer de douleur.

*De l'âge où l'on doit saigner, & des
 utilitez de la saignée.*

CHAP. CXXI.

Denuſ septenus vix phlebotomon petit annus,
 Spiritus exit enim nimius per phlebotomiam,
 Spiritus ex vini potu mox multiplicatur,
 Humorūque cibo damnū lentē reparatur:
 Lumina clarificat, sincerat phlebotomia,
 Mentēs & cerebrum, calidas facit esse medullas,
 Viscera purgabit, stomachum, venterique
 coërcet,
 Puros dat sensus, dat somnum, tædia tollit,
 Audis vocem, vires producit & auget.

Monsieur le Barbier de S. Cosme;
 Que j'estime plusqu'un phâtosme;
 Retiens ce que l'Ecole dit,
 Afin de te mettre en credit;
 Qu'on ne fasse point de saignée
 Avant la dix-septième année,

550 De l'âge où l'on doit saigner,
Ou selon d'autres jusqu'au temps
Qu'on est âgé de quatorze ans:
C'est Galien dedans sa Methode
Qui nous enseigne cette mode,
D'autant, dit ce grand Medecin,
Qui gouvernoit malade & sain,
Que leur substance estant humide,
Chaud & d'elle mesme fluide,
Elle se dissipe aisément,
Sans qu'on les saigne nullement;
Pourtant devant quatorze années
L'on fait bien souvent des saignées,
Mais l'on tire si peu de sang,
Que pour dire le vray tout franc,
Je ne voy rien du tout qu'on craigne
Pour un petit enfant qu'on seigne,
Au contraire il s'en trouve bien,
Sauf le sentiment de Galien,
Puisqu'un Auteur qui point ne gabe,
Nous dit qu'Avenzoar Arabe,
Qui saigna son fils de trois ans,
Luy sauva la vie en ce temps.
Or l'enfant de quatorze années;
A qui l'on fait plusieurs saignées,
Au jugement du Medecin,
Doit en effet estre sanguin,
Et d'une chair de sa nature
Qui soit & compacte & tres-dure;
S'il est d'autre temperament
Qu'on ne le saigne aucunement:

Mais quand soixante & dix années,
 Vieilles gens auront terminées,
 Qu'un Barbier ne les saigne point;
 Car je croy qu'il n'est pas à point,
 Si le mal qui cause leur peine
 Ne demande d'ouvrir la veine:
 Comme donc quantité d'esprits
 Parmy nostre sang sont compris,
 Il faut qu'un Barbier se dispense
 De le tirer en abondance,
 Si le Medecin ne luy dit,
 Galien homme de grand credit
 Nous l'enseigne par ces paroles,
 Qui ne furent jamais frivoles,
 Il n'est point commode je crois
 De saigner en l'an plusieurs fois,
 Voilà les termes dont il use,
 Qui ne cachent aucune ruse;
 Car quantité d'esprits vitaux
 Sortent en ouvrant les vaisseaux;
 D'où la nature refroidie
 L'on sent après la maladie,
 Et la vieillesse aussi pour lors
 Vient plus promptement dans un corps,
 Puis la goutte & l'hydropisie,
 Tremblement & paralysie
 Se suivent encor pas à pas,
 Qui conduisent l'homme au trépas,
 Et luy font souffrir à route heure
 De cruels maux avant qu'il meure.

§52 *De l'âge où l'on doit saigner,
Du vin & de la viande après la saignée.*

Le vin repare les esprits,
Quand il est modérément pris,
Après une bonne saignée,
Qu'un Barbier n'a point épargnée;
Car je croy qu'il est l'aliment,
Qui nous nourrit plus promptement:
L'on peut user aussi de viande,
Qui soit nourrissante & friande,
Aisée à cuire & d'un bon suc,
Pour remettre jeune & caduc,
Quoy qu'elle soit de sa nature
D'une plus lente nourriture,
Pourtant Bourgeois & gens de Cour
Le premier & le second jour
Doivent moins boire & se repaître,
D'autant qu'il leur convient connaître
Qu'en ce temps-là leurs estomachs
Sont plus foibles & delicats.

Des bons effets de la saignée.

La saignée augmente la veüe,
La rend plus claire & plus aiguë,
En diminuant les humeurs
Qui l'obscurcissent de vapeurs.
Elle purge aussi la cervelle,
La rend & plus nette & plus belle,
Remet un esprit en estat
De ne passer plus pour un fat,
Et luy donne une force vive
Par les humeurs qu'elle derive,

Et

Et destourne d'autre costé
Pour le restablir en santé
Elle échauffe aussi la moëlle,
Ainsi qu'elle fait la cervelle,
Consumes les humiditez,
Et toutes superfluites,
Qui la rendent plus refroidie,
Et plus sujette à maladie,
Dont lorsque l'on n'y pense pas,
Quelquefois on passe le pas.
La mesme purge les entrailles,
Qu'elle garde de funeraillies:
Car elle soulage pour lors
Nature qui régit le corps,
Qui du trop de sang déchargée
Se sent à la fin allégée,
Et propre à cuire les humeurs,
Qui font coliques & tumeurs.
Elle arreste encor les nausées,
Qui de ces humeurs sont causées,
Cours de ventre & vomissement,
Et donne un grand soulagement,
Tirant l'humeur en abondance
Du centre à la circonference;
Ainsi qu'un sage Medecin
Pour arriver à cette fin,
Du coude fasse ouvrir la veine,
Comme expérience certaine,
Car le malade assurément
En aura plus d'allegement,

F f

554 De l'âge où l'on doit saigner,
Quoy que bien souvent la saignée,
Quand elle n'est point épargnée,
Décharge nature si bien,
Qu'à mon jugement il n'est rien
Qui lasche un ventre davantage,
Et plus promptement le dégage,
Quand il est constipé si fort,
Qu'un malade en reçoit du tort.
Mais comme il n'est rien qui ne cede
A la vertu de ce remède,
Je dis qu'il rend les sens plus purs,
Qui du devant estoient obscurs,
En derivant l'humeur mauvaise,
Qui met l'homme mal à son aise,
Et qui le rend tout hebeté
Sans contentement, ny gayté.
Par là mesme il sert à merveille
Pour assoupir l'homme qui veille,
Et reposer tranquillement
Dans le mal le plus vehement.
Il dissipe aussi la tristesse,
La pesanteur & la paresse
Par la vuidange de l'humeur,
Qui tenoit un homme en langueur.
Il est de vertu nompareille
Pour rendre subtile l'oreille;
Car il attire les esprits,
Qui dedans son corps sont compris,
Et qui plusqu'on ne scauroit croire
Bouchent le passage auditoire.

En outre il fait meilleure voix,
Et la rend plus claire dix fois
Par l'humidité superfluë,
Que par la veine on évacuë,
Qui du cerveau coule au poulmon,
S'épaissit là comme limon,
Et qui le plus souvent altere
Le corps de la trachée artere.

Enfin ce remede charmant
Accroist les forces puissamment,
Car il soulage la nature
De l'humeur qui luy fait injure,
Lorsque le corps est trop replet,
D'où suit après un bon effet.



*Des jours dangereux pour la saignée aux
mois où il la faut davantage
pratiquer.*

C H A P. C X X I I.

Tres insunt istis Majus, September, Aprilis,
Et sunt lunares, sunt velur hydra dies.
Prima dies primi, postremaque posteriorum,
Nec sanguis minui, nec carnibus anseris uti,
Sic senium, atque juvena licet, si sanguis ab-
undat,
Omni mense probè confert incisio venæ:
H sunt tres menses, Majus, September, Aprilis,
In quibus eminus, ut longo tempore vivas.

L Es mois d'Avril, Septembre & May,
Si Jean de Milan nous dit vray,
Sont appellez des mois Lunaires;
Où jours ne sont point salutaires
Pour saigner animaux humains,
Qui ne sont pas quelquefois sains;
Car chaque jour est remarquable,
Comme est un hydre épouvantable,
Qui des testes toujours produit
Plusqu'on n'en coupe jour, & nuit:
De mesme lorsque la saignée
En ces jours n'est point épargnée,
Le mal devient si dangereux,
Qu'au lieu d'un seul il en vient deux;

Ce qui pourtant est ridicule
 Dans une personne credule,
 Dont l'esprit sot comme un oyfon
 Ne peut en donner la raison,
 Sauf le respect de nostre Ecole,
 Que je croy vieille & non pas fole :
 Or ces jours sont pour dire vray
 Le premier jour du mois de May,
 Qu'on ne saigne homme, ny pecore,
 Et les deux derniers jours encore
 Du mois de Septembre & d'Avril,
 Dont l'esprit galant & subtil
 En temps & lieu peut à son aise
 Donner raison bonne, ou mauvaïse,
 S'il en peut rendre ; car ma foy
 L'on n'en trouve point que je croy,
 Puisqu'en ces jours il n'est point d'astres
 Qui puissent causer de defastres,
 Soit en saignant, soit en purgeant
 Un homme avec soin diligent,
 Quoy que les Barbiers de village,
 Faut de sçavoir & d'usage
 A ces *dictums* ajoutent foy
 Comme aux articles de la loy,
 Croyant que c'est chose mal faine
 Que d'ouvrir en ces jours la veine.
 Ainsi les faiseurs d'Almanachs
 Ne sont pas moins sots en ce cas,
 Qui marquent avec impudence,
 Suivant les points de leur créance,

358 *Des jours dangereux pour la saignée,*
Les jours qui sont bons & mauvais,
Revelez par l'Ange de Paix
A Joseph, quoy que l'Ecriture
N'ait rien dit de cette aventure.

C'est encor superstition,
Qui merite correction,
De vouloir défendre l'usage
D'une oye, ou privée, ou sauvage:
Car j'estime qu'un oyson gras
Est excellent pour un repas,
Encor que sa chair tendre, ou dure
Soit défenduë en l'Ecriture.

Mais pour suivre nostre propos,
Il nous faut dire en peu de mots,
Suivant l'Ecole Salernine,
Qui fut sçavante en Medecine,
Que l'on doit durant chaque mois
Saigner vieux & jeune une fois,
Si le mal ainsi le demande
Dans personne petite, ou grande,
Afin d'évacuer le sang
De teste, estomach, reins & flanc,
Du foye & d'une autre partie
Qui de mal est appesantie.

Enfin ce remede vanté,
Pour bien conserver la santé,
Et jouir d'une longue vie
En dépit de la maladie,
Est encor bon quand quelquefois
On le fait en l'un de ces mois,

Je veux dire Avril, May, Septembre
Pour fortifier chaque membre,
Mais toutefois différemment,
Et je vay t'enseigner comment :
Pour suivre cette droite voye,
Fais ouvrir la veine du foye
Durant les mois de May, d'Avril,
Afin d'éviter le peril
D'une fascheuse maladie,
A qui souvent l'on remedie
Dans les jeunes & vieilles gens,
Pendant la saison du Printemps,
En Septembre vers la ratelle
Ouvre la veine salvatelle,
Car l'atre bile par raison
Regnant plus en cette saison
Qu'en tout autre temps de l'année
J'estime utile la saignée,
Qu'ordonne un docte Medecin,
Du costé gauche à cette fin.



Des causes qui empeschent la saignée.

C H A P. C X X I I I.

Frigida natura, & frigans regio, dolor ingens,
 Post iavacrum, coitum, minor ætas, atque se-
 nilis,
 Morbus prolixus, potus, repletio & esca,
 Si fragilis, vel subtilis sensus stomachi sit,
 Et fastiditi non sunt tibi phlebotomandi.

Pour les douze points que voicy,
 Et dont tu vas estre éclaircy,
 Ne saigne jamais pour bien faire,
 S'il n'est tout à fait nécessaire;
 L'Ecole estime dangereux
 De saigner l'homme pituiteux,
 Pour estre froid de sa nature,
 Dont l'on augmente la froidure,
 En diminuant cette humeur,
 Où la naturelle chaleur
 Regne jusqu'à tant que la vie
 Par la mort ait esté ravie,
 C'est ainsi qu'on doit raisonner
 Devant que de rien ordonner.

Il ne faut point saigner de mesme
 Aux lieux où le chaud est extrême,
 Non plus qu'en la froide saison
 Pour cette pareille raison,

Outre que le sang dans la veine,
 Pour estre froid ne vient qu'à peine,
 Et que le plus remply d'esprits,
 Qui dedans le corps est compris,
 Coule plus aisément pour l'heure,
 Et le plus terrestre demeure:
 Dans les pais chauds mesinement
 On ne saigne aussi nullement,
 Ny dans les jours Caniculaires,
 Sinon en choses necessaires,
 De peur que les corps enervez
 N'en deviennent plus depravez:
 Mais le bon temps où la saignée
 Ne doit jamais estre épargnée,
 C'est quand il ne fait froid, ny chaud,
 En lieu temperé comme il faut.

Quand la douleur est violente,
 De peur que le mal ne s'augmente,
 Et n'accroisse la fluxion
 Qu'on fasse la revulsion,
 En saignant du costé contraire,
 Où le mal ne scauroit mal faire,
 Et non point de l'autre costé
 Dont le malade est tourmenté,
 A moins que le sang en derive,
 Tant que la syncope s'enlève:
 C'est le sentiment de Galien,
 Qui veut que l'on saigne si bien
 Pendant la douleur violente,
 Inflammation, fièvre ardente

562. *Des causes qui empeschent la saignée,*
Qu'un malade comme muet
Deviene pasmé tout à fait.

Espargne en ce jour la saignée
Que la personne s'est baignée,
De peur d'évacuer pour lors,
Et de trop affoiblir le corps:
Car c'est paroistre temeraire,
Et joüer mesme à tout défaire,
De vuidier, ou remplir beaucoup,
Ou d'évacuer tout à coup,
Nous dit le vieillard Venerable,
Qui fut dans son art admirable.

Quand le garçon, ou le mary
Avec fillette, ou femme ont ry,
J'entens que comme forts Athlettes
Ils ont fait le jeu d'amourettes,
Ne saigne en aucune façon,
Ny ce mary, ny ce garçon,
Il leur faut de sang abondance
Pour composer d'autre semence,
Et s'ils exercent trop Venus,
Je dis que cela leur nuit plus,
Et leur fait souffrir plus de peines,
Que s'il s'écouloit de leurs veines
Par le pié, le bras, ou le flanc
Quarante fois autant de sang.

Il ne faut point pendant l'enfance
Tirer du sang en abondance,
Si l'on veut la gouverner bien,
Mesme en la Methode Galien

Veut qu'on saigne avec retenue
 Pendant la fièvre continuë:
 Car les esprits dans les fiévreux;
 Pour lors estant plus vigoureux
 Se dissipent bien davantage,
 Qu'en santé pendant un jeune âge;
 Tant pour le chaud dont l'on patit,
 Que faute de bon appetit:
 Cependant aux fièvres putrides,
 Où les corps sont par trop humides;
 Qu'on tire du sang en tout temps.

Qu'on saigne peu les vieilles gens,
 Ou point du tout suivant l'Ecole,
 De peur de faire une bricole,
 A moins qu'une grande chaleur
 Ne les mal traite avec rigueur,
 Ou qu'une forte apoplexie,
 La fièvre chaude, ou pleuresie,
 Ou d'autres maux comme le tac
 Ne soient prests à les mettre au sac.

Je tiens aussi que la saignée
 Aux maux longs doit estre épargnée;
 Car un corps devient sans vertu,
 Quand pareils maux l'ont abbatu;
 Et sa force enfin affoiblie
 Par là n'est jamais restablie.

Si tu ne veux passer pour fou,
 Ne saigne point un homme saou,
 La raison en est assez claire
 Qu'on apporte pour l'ordinaire:

Car ce remede attirant hors
La chaleur & le sang du corps,
La nature en est accablée,
La coction en est troublée,
D'où le chile mal cuit après
Le foye en fait un sang mauvais.

Quand un homme est encor debile,
Tirer du sang n'est point utile,
Il en devient plus languissant,
Et son mal en est plus pressant,
Pourveu que le mal qu'il endure
Ne provienne que de froidure:
Mais aussi s'il provient du chaud,
C'est un remede tel qu'il faut.

Ce remede est encor nuisible,
Quand l'estomach est trop sensible
Au moindre mouvement du sang,
La bile aussi-tost à son rang
Le tourmente avec tant de peine,
Qu'un malade est comme à la geine.

La saignée aussi nullement
N'est utile au vomissement,
Ou bien la nausée, il n'importe,
C'est à peu près la mesme sorte;
Les vaisseaux vuides en ce temps
Attirent pareils excrements,
D'où peut suivre une maladie,
Qui sauvent un homme expedie:
Enfin pour tous ces points susdits,
Ne saigne ny grands, ny petits.

*Ce qu'il faut observer en l'operation
de la saignée.*

C H A P. C X X I V.

Hæc faciendâ tibi quando vis phlebotomari,
Vel quando minuis, fueris vel quando minutus,
Unctio, sive lavacrum, & potus, fascia, motus,
Debent non fragili tibi si gula mente teneri.

IL faut qu'en tout tu te proposes
De bien observer ces cinq choses,
Devant, après & dans le temps
Que par un Barbier tu pretens
De te faire picquer la veine.
En premier lieu prens donc la peine,
D'huile, ou quelque chose de gras,
De te faire frotter au bras
La seule place designée,
Où l'on doit faire la saignée,
Tant devant qu'après ledit coup,
Cela te servira beaucoup:
Devant, afin qu'en cette place
L'on rende la peau plus molasse,
Et qu'en la peignant par bonheur
L'on te fasse moins de douleur;

366 *Ce qu'il faut observer en l'operation*

Aprés, afin que l'on essaye
A refermer plus tard la playe,
Pour te saigner plus d'une fois,
S'il est besoin que tu le fois,
Sans ressentir douleur, ny peine
A l'ouverture de la veine,
Ou pour addoucir quant & quant
Le mal qu'on t'a fait en picquant.

Le vin est encor necessaire,
Pourveu que l'on n'en prenne guere;
Car il corrobore le cœur
Qui pourroit tomber en langueur,
Ou quelque rude défaillance,
Et mesme par son excellence,
Il produit des esprits nouveaux,
Et d'autre sang dans les vaisseaux:
Mais il faut aussi que l'on hume
Un bouillon suivant la coustume,
Qui soit rafraichissant & bon
Avec veau, volaille & mouton.

En outre il faut que la saignée
Du bain d'eau soit accompagnée,
Selon un Medecin sçavant,
Deux, ou trois jours auparavant,
Mais il ne faut point qu'on se baigne,
Pendant le mesme jour qu'on saigne;
Devant le coup le bain est bon,
De ce remede on te répond,
Tu peux sans nulle repugnance
T'en servir avec asûrance;

Car il incise les humeurs,
Et rend mobiles sans douleurs;
Que si ta personne est baignée
Après avoir esté saignée
Peu à peu le sang vicieux,
Au bain se dissipera mieux,
Que j'estime aux champs, ou la ville
Plus après que devant utile,
Sinon pour des gens à peu près
Maigres comme harengs forets:
Ainsi leurs corps qui sont arides,
Par le bain deviennent humides,
Et leur sang quoy que vicieux,
Quand on les saigne en coule mieux.

La friction est salutaire.
Mefine pour lors est necessaire,
Par là l'on attire l'humeur,
Qui fait au bras une tumeur,
D'où sort le sang quand on la perse,
Comme l'eau d'un pot qu'on renverse:
J'ay fait cette comparaison,
Plus par rime que par raison.

Mais au dessus de l'ouverture,
Que l'on fasse la ligature,
Pour faire enfler la veine mieux,
Pour la rendre plus grosse aux yeux,
Et pour aussi par ce bandage
Attirer l'humeur au passage:
Mais afin d'arrester le sang,
La compresse vient à son rang,

568 *Ce qu'il faut observer en l'opération.*

Qu'on pose avec la ligature
Directement sur l'ouverture,
Qu'on ne serre trop, ny trop peu,
Et que l'on tient dans le milieu.

Enfin il faut qu'on se promeine,
Lorsque l'on doit ouvrir la veine,
Aussi bien devant comme après:
Devant on te l'ordonne exprés,
Pour dissoudre l'humeur mauvaise,
Qui met ton corps mal à son aise,
Et qui te donne du soucy,
Et pour l'extenuer aussi;
Après pour dissiper le reste,
Afin que rien ne te moleste,
Mais il faut qu'un tel mouvement
Sur tout soit fait modérément;
Pourtant un homme trop malade
Est exempt de la promenade,
Mais en le saignant que sans fin
Il tienne un baston à la main,
Et le pressé de bonne sorte,
Pour que le sang plus viste sorte.



Des utilitez de la saignée.

C H A P. CXXV.

Exhilarat tristes, iratos placat amantes,
Ne sint amentes phlebotomia facit.

*La saignée est utile à bannir la tristesse,
A domter la colère, & la fureur des foux,
A rendre des amans l'esprit un peu plus doux,
Et mesme à leur donner une heureuse allegesse.*

JE dis que la Phlebotomie
De la tristesse est l'ennemie,
Qu'elle rend le cœur plus joyeux,
Et chasse ses soins ennuyeux:
Ce remede est d'experience,
Et plus excellent qu'on ne pense,
D'où vient qu'un Medecin sçavant
Le met en pratique souvent;
Lors donc que la melancholie,
Qui porte un homme à la folie,
Le rend aussi morne qu'un veau,
En dominant dans son cerveau,
Que l'on ouvre la Cephalique,
Par là l'humeur melancholique
Sortira plus abondamment;
Mais s'il arrivoit autrement
Que l'on trouvast gros l'hypocondre,
Comme une pouille preste à pondre,

Pour diminuer cette humeur
Qui fait une telle tumeur,
Il faut ouvrir la mediane
Du courtifan, ou courtifane,
De l'homme riche, ou bien du vieux;
Mais l'on peut encore en tous lieux
Ouvrir la malleolle interne,
Quoy que l'Ecole de Salerne
N'en dise rien en cét endroit,
Je tiens pourtant qu'elle le croit,
Et qu'aussi sa pensée est telle
Que l'on ouvre la salvatelle,
Quand l'on void que l'on ne peut pas
Saigner ny du pié, ny du bras.

La saignée est si necessaire,
Qu'elle repousse la colere
Du plus implacable tyran,
Et le rend souple comme un gan,
Si l'on fait une ample ouverture
Au dessous de la ligature,
Pour tirer le sang noir du corps,
Qui cause de rudes efforts,
Ainsi que la bile jaunastre:
Que si le sang paroist rougeastre,
Et qu'il soit clair, vermeil & beau,
Il faut refermer le vaisseau,
Ou bien que l'on n'en tire guere,
C'est comme un Medecin doit faire.

Ce remede aussi nuit & jour
Reprime la fureur d'amour,

Qui rend un homme qu'elle attaque
 Méchant comme un demoniaque,
 Pafle, languiffant, vagabond,
 Melancholique & furibond,
 Par une humeur acre & rebelle,
 Qui feiche & trouble fa cervelle,
 Sans pouvoir quitter le fouhait
 Qu'il a de poffeder l'objet,
 Qui le gefne & qui l'inquiette
 Dans tout ce que fon cœur projette:
 Mais s'il eft saigné plusieurs fois,
 Quand il ne le feroit que trois,
 C'est pour lorsqu'il n'est plus fi mièvre,
 Et qu'il eft moins triste qu'un lièvre;
 Mais plus difpos foir & matin,
 Et plus gay qu'un petit lutin.

*De la grandeur de l'ouverture
 de la veine.*

CHAP. CXXVI.

Fac plagam largam, mediocriter ut citò fumus,
 Exeat uberius, liberiusque cruor.

Quand on saigne une creature,
 Qu'on fasse moyenne ouverture,
 Longue d'un grain d'orge à peu près,
 Le sang en coule mieux après,

572 *De la grandeur de l'ouverture*
Et la vapeur, ou la fumée,
Qui dans la veine est enfermée
Sort aussi plus abondamment,
Et s'exhale plus librement :
Au contraire quand l'on essaye
A faire une petite playe,
Le gros sang & le plus mauvais
Demeure dans le corps après,
Et l'humeur subtile & tenuë
A pour lors une libre issue,
D'où le Chirurgien doit sçavoir,
Pour mieux exercer son devoir
Que pour trois raisons l'on essaye
De faire une plus large playe.
Lorsque le sang est trop épais,
Et trop noirastre & trop mauvais
L'on fait une grande ouverture ;
Le mesme pendant la froidure
Doit s'exercer en temps & lieu ;
Car le froid est contraire au feu,
Il rend épaisse & plus grossiere
Le sang, cette humeur nourriciere :
Quand donc l'on en veut tirer prou,
Il faut faire un plus large trou,
Afin de purger plus à l'aise
La grosse humeur & la mauvaise,
Et le sang le plus épaissi ;
L'on fait la mesme chose aussi
Lorsque l'on voit quelque apparence
Que les humeurs en abondance

Dominent dans un pauvre corps :
Car un Barbier tafche pour lors
Par une ouverture plus large
De faire plus ample décharge.
Mais s'il arrive par hazard
Que le jeune, ou bien le vieillard
Soit d'une nature debile,
Je trouve qu'il est plus utile
De ne faire qu'un petit trou,
Par où le fang sortira prou ;
Car si l'ouverture est trop grande ;
Il faut qu'un Barbier apprehende
En évacuant trop d'esprits,
Qu'un malade ne soit surpris,
Et qu'il ne tombe en défaillance ;
Ou bien faute de vigilance
Pour affoiblir trop sa chaleur,
Qu'il ne soit long-temps en langueur :
Enfin il faut qu'on se propose
De faire encor pareille chose
Pendant la chaleur de l'Esté ;
Car en ce temps en verité,
Il faut croire qu'on évacüe
L'humeur subtile & plus tenuë.



*Comme il se faut gouverner après
la saignée.*

C H A P. C X X V I I.

Sanguine detracto sex horis est vigilandum;
 Ne somnifumus lædat sensibile corpus,
 Ne nervum lædas, non sit tibi plaga profunda,
 Sanguine purgatus, non carpas protinus escas.

Estant saigné veilles six heures
 En quelque lieu que tu demeures,
 Nous dit Jean de Milan icy,
 Que je ne suis point en cecy,
 Puisque Galien nomme trois choses,
 Qui sont les veritables causes,
 Qui rendent l'homme si foiblet,
 Qu'elles l'abbatent tout à fait,
 Sçavoir, les douleurs & les veilles,
 Qui debilitent à merveilles,
 Et la continuation
 De quelque évacuation :
 Or ces trois choses, ce me semble,
 Icy se rencontrent ensemble,
 Donc je maintiens qu'on ne doit point
 Suivre nostre Ecole en ce point ;
 Mais dans une pareille affaire
 Nous bornons ce temps d'ordinaire

La saignée. CHAP. CXXVII. 575
D'une heure à peu près, ou bien moins,
Suivant nos conseils, & nos soins,
Après quoy le saigné repose
Peu de temps, comme je suppose,
Ce qu'il ne doit faire qu'après
Un boüillon, ou bien quelqu'œuf frais,
Pourveu que le drossle s'endorme
En une posture conforme,
Et non sur le costé saigné,
Qui pour lors doit estre épargné:
Mais sur tout qu'on se donne garde,
Et que jamais on ne hazarde,
Soit jeune, vieux, fille, ou garçon
De dormir en nulle façon,
Aussi-tost après la saignée
Qu'après l'espace designée,
Au moins c'est icy mon conseil,
Les vapeurs durant le sommeil
En ce temps offensent la teste,
Et luy font une pauvre feste,
Puis retombant après à plomb
Dans l'estomach, ou le poulmon;
Un malade lorsqu'il sommeille,
Est plus gesné que quand il veille;
Outre qu'il ne manqueroit pas
Peut-estre de blesser son bras,
Et le delier aussi mesme,
D'où suivroit un danger extrême;
De laisser écouler le sang,
Et mourir après à son rang.

576 Comme il se faut gouverner après

Ne fais la picqueure profonde,
Mais devant que de saigner sonde
Avec le doigt pour voir exprès,
Si la veine est ou loïn, ou près,
Afin que ta main se modere,
De crainte de picquer l'artere,
Le nerf & le tendon aussi,
Et sur tout prens garde à cecy,
L'une de ces choses blessée
Te gesneroit bien la pensée,
Et mettroit ton homme en danger.

Ne luy donne rien à manger
Après avoir ouvert la veine,
Mais si tu veux prendre la peine
Attens qu'en son corps indispos
Les humeurs soient plus en repos;
La nature estant accablée,
La coction seroit troublée,
Et le sang avec l'aliment
Sans estre cuit aucunement,
Afin de luy donner de l'aide
Dans la douleur qui le possede
Iroient droit au membre blessé,
Dont il deviendroit offensé:
Ainsi jusqu'au terme d'une heure,
Fais que sans manger il demeure,
Puis soit sujet, Monarque, ou Duc
Donne-luy viande d'un bon suc,
Et de nourriture legere,
Afin que mieux il la digere,

Comme

C H A P. CXXVIII. 577.
Comme un bouillon, un œuf mollet,
Ou quelque cuisse d'un poulet.

Ce qu'il faut éviter après la saignée.

C H A P. CXXVIII.

Omnia de lacte vitabis ritè minute ;
Et vitet potum phlebotomatus homo ,
Frigida vitabis , quia sunt inimica minutis ;
Interdictus erit minutis nubilus aër ,
Spiritus exultat minutis luce per auras :
Omnibus apta quies & motus sæpè nocivus !

Qui veut passer pour homme sage ;
Qu'il ne mange lait, ny fromage ,
S'il ne veut estre mal soigné
Après qu'un Barbier l'a saigné :
Car le lait dans le ventricule
S'épaissit & se coagule ,
Ou se mesle avec quelqu'humeur ;
Puis à raison de sa douceur
Auparavant que d'estre en chile
Avec la pituite, ou la bile ,
Par tout le corps il est porté
Ce qui nuit bien à la santé.
Qu'aussi de pareille maniere
L'on ne boive ny vin, ny biere ,
Ou bien tres-peu pendant ce temps ;
Contre l'advis des Allemans ,

Gg

578 *Ce quil faut éviter après la saignée.*
Qui veulent qu'après la saignée
La boisson ne soit épargnée,
Mais qu'on churluppe du meilleur
Pour se fortifier le cœur :
Ainsi ces gens pleins de folie,
Qui font au Barbier chere lie,
Crainte de langueur & d'ennuy
Boivent tout le jour avec luy.
Arriere aussi l'Apothicaire,
Qui pour decevoir le vulgaire,
Et pour engraisser son journal
Aux dépens du pauvre animal
Veut qu'incontinent la saignée
Du julep soit accompagnée,
Qui n'est pas si tost dans un corps
Que l'estomach le met dehors :
Car les veines de sang vuidées,
Qui se sentent incommodées
Attirent devant la cuisson
Cette gracieuse boisson,
Qui peut gesner un personnage,
Qui n'en fait pas un bon usage,
Le bain, l'eau, les alimens froids,
Dont l'on use en plusieurs endroits,
Marcher pieds nus dans une chambre
En un temps froid comme en Decembre,
Estre habillé legerement,
Quand il fait froid extrêmement,
S'asseoir à nu sur une pierre,
Ou quelquefois à platte terre,

Avoir froid à piés, teste & mains,
 Cecy nuit aux corps les plus sains,
 Et leur porte tant de dommage
 Qu'ils sont refroidis davantage:
 Ce qu'on void dans beaucoup de gens,
 Qui sont un peu trop negligens,
 Quand après la phlebotomie
 Par leur mauvaise œconomie,
 Soit en un temps froid, ou bien chaud
 Ils n'ont pas soin d'eux comme il faut.

Que les hommes saignez bien sages
 Evitent l'air plein de nuages,
 Epais & tellement obscur
 Qu'il semble n'avoir rien de pur:
 Car tel air les rendra plus mornes
 Que ne sont des bestes à cornes,
 Mais qu'en un air pur & serain,
 Qui soit & tres-clair & tres-sain,
 Et de bonne temperature,
 Où ne regne point de froidure,
 Ils se divertissent un temps,
 Afin de se rendre contents;
 Ainsi leurs esprits peu lucides
 Deviendront purs & plus splendides.

Enfin j'estime le repos
 Après la saignée à propos,
 Par là les humeurs agitées
 Sont en peu de temps arrêtées,
 Et les esprits, quoy qu'épandus,
 Sont amassez & retenus;

380 *Ce qu'il faut éviter après la saignée.*
C'est pourquoy le grand exercice,
Pour lors fait bien du prejudice,
Emeut le sang & les esprits,
Qu'il rend encore plus aigris,
Et debilitte davantage:
Ainsi je croy qu'un personnage
Fait les choses bien à propos,
S'il prend en ce temps du repos;
Ou dessus tout s'il ne repose,
Qu'il ne fasse que peu de chose,
Afin de dissiper l'humeur
Qui luy pourroit faire douleur:
Mais soit dehors, ou dans la chambre
Qu'il ne travaille point le membre,
Dont on l'a saigné ce jour-là,
Et fera bien s'il fait cela.

*Observations sur la saignée, selon les
maladies, l'âge & les saisons.*

C H A P. C X X I X.

Principio minus in acutis, & peracutis:
Etatis mediæ multum de sanguine tolle;
Sed puer atque senex tollat uterque parum,
Ver tollat duplum, reliquum tempus tibi sum-
plum.

AUx maux aigus & tres-aigus,
Il faut saigner sans tarder plus;

Si-tost qu'on void que les malades
 Ont de fiévreuses accolades ;
 Car comme ces maux sont tres-courts
 Et s'augmentent en peu de jours ,
 Ils donnent la dernière geine ,
 Qui fait qu'un Medecin à peine
 Peut avoir temps de secourir
 Un malade qu'il void mourir :
 C'est pourquoy jamais la saignée
 Ne doit pour lors estre épargnée ,
 Au commencement de ces maux ,
 Qui par leurs extrêmes travaux
 Montrent qu'ils viennent file à file
 Du sang qui se mesle à la bile ,
 Qui de l'estomach, teste, ou flanc
 Demandent qu'on tire du sang.

Pour faire encor en homme sage ;
 Saigne pendant le moyen âge ,
 Que l'on compte depuis le temps
 De vingt-cinq jusqu'à quarante ans ,
 Mesme jusqu'à cinquante années
 Tu peux ordonner des saignées ;
 Car le corps ferme en chair, en os ,
 En cet âge entierement gros ,
 Et dans sa parfaite stature
 A moins besoin de nourriture :
 Ainsi le sang dans les vaisseaux
 Des raisonnables animaux
 Abonde plusqu'à l'ordinaire,
 Qu'on leur peut tirer sans mal faire.

Que l'on saigne peu les vieillards,
 S'ils ne sont gros, frais & gaillards,
 Et forts pour porter les saignées;
 Mais si leurs dos courbez d'années
 Te les montrent si decrepits,
 Que sans cesse ils soient accroupis,
 Laisse ces vieux en patience,
 Qu'ils pensent à leur conscience,
 Et leur prescrit soir & matin
 Bon pain, bonne viande & bon vin,
 Avec un regime de vivre,
 Qu'ils seront bien-aïses de suivre.

Qu'on saigne aussi peu les enfans,
 Eussent-ils mesme quatorze ans,
 Leur âge delicat & tendre
 Te le doit faire assez comprendre,
 Outre qu'ils croissent tous les jours,
 Et qu'ils se nourrissent toujours,
 D'où le sang en pareille affaire
 Leur est tellement necessaire,
 Qu'en leur en tirant trop d'abord
 On leur cause beaucoup de tort:
 Toutefois quand leur âge avance
 On saigne en plus grande abondance,
 Ce qu'on ne fait pas largement,
 Mais beaucoup plus brièvement.

Enfin au Printemps quand tu saignes,
 Il ne faut jamais que tu craignes
 De tirer du sang à foison,
 Plus que dans une autre saison,

Ou pour le moins je t'encourage
 A saigner deux fois davantage :
 Car le sang abonde pour lors
 Plusqu'en autre temps dans nos corps ;
 Mais tout le reste de l'année
 Tu dois épargner la saignée,
 Et regarder soigneusement
 Age, force & temperament.

*Quelles parties il faut décharger pendant
 chaque saison de l'année.*

C H A P. C X X X.

Æstas, ver dextris ; Autumnus, Hyemsque
 sinistras :

Quatuor hæc membra hepar, pes, cepha,
 cor vacuanda :

Æstas hepar haber, ver cor, sicque ordo se-
 quetur.

Durant le Printemps, & l'Esté,
 Soit pour maladie, ou santé,
 Lorsque l'on traite une personne,
 Il faut qu'un Medecin ordonne
 Qu'on la saigne du costé droit,
 Si Jean de Milan on en croit ;
 Car asûrément on soulage
 Pendant ce temps un personnage ;
 Que l'on saigne, soit haut, ou bas,
 Du pied, de la main, ou du bras ;
 G g iij

384 *Quelles parties il faut décharger, &c.*

Dans le Printemps le sang s'augmente,
L'Esté la bile se fermente,
Et le rend chaud extrêmement,
D'où je conclus solidement
Qu'en ces deux saisons de l'année
Il faut observer la saignée,
Que l'on doit faire en tout endroit
Directement du costé droit:
En ce lieu-là la bile ondoie,
Et c'est aussi là que le foye
Posé justement vers le flanc,
Est le grand ouvrier du sang
Qu'on évacüe en la plethore,
Et que l'on doit tirer encore,
Tant dans l'Esté que le Printemps
Du corps de quantité de gens.

Mais pendant l'Hyver & l'Autonne
Il faut saigner une personne,
Du costé gauche, & non du droit,
En ce temps regne sec & froid,
D'où s'er gendre la noire lie,
Qui se nomme melancholie,
Que l'on doit tirer à foison,
Pendant l'une & l'autre saison
Par les veines du costé gauche:
Car un homme enfin se débauche,
Quand de ce costé cette humeur
Dans la ratte luy fait douleur.

Pour bien faire enfin qu'on me croye,
Qu'on purge cœur, cerveau, pieds, foye:

Le foye est purgé par raifon
Pendant l'Estivalle faifon,
Pour rendre le fang plus utile,
Et pour diminuer la bile,
Crainte que l'une & l'autre humeur
Ne fuffoque noftre chaleur.

Mais pendant la faifon nouvelle
Que dans le cœur le fang excelle,
Qu'on le purge autant qu'il le faut,
Afin d'éviter qu'un fang chaud
Ne luy caufe une fièvre forte,
Qui bien fouvent un homme emporte,
Et l'envoye en certain canton
Dans le Royaume de Pluton.

Purge les pieds d'une perfonne,
Principalement en Autonne,
L'humeur obscure en un amas
Par fon propre poids tend en bas,
Qui coyle après fans nulle peine
Par l'ouverture de la veine.

Au temps froid purge le cerveau
De l'homme groffier comme un veau:
L'Hyver la pituite rebelle
Gefne longuement la cervelle,
Dont s'enfuit un nombre de maux,
Qui donnent de rudes affauts
Par catharres, paralyfies,
Douleurs de tefte & pleurefies,
Qui font pendant ce mauvais temps
Un grand nombre de mécontents.

De l'ouverture de la Salvatelle.

C H A P. CXXXI.

Salvatella tibi dat plurima dona minuta,
Purgat splenem, hepar, renes, præcordia, vocem,
Innaturalem tollit de corde dolorem.

Pour guerir du mal de ratelle
Il faut ouvrir la Salvatelle,
Rameau de veine que l'on voit
Vers l'annulaire & petit doigt,
Qu'un Arabe, quoy qu'on luy die,
Saigne pour cette maladie,
Bien que ce soit le commun bruit
Qu'il en tire tres-peu de fruit,
Coustume qu'on n'observe guere,
Mais que seulement on tolere,
Encor que le docte Galien
Dans son livre l'estime bien,
Et dise que telle pratique
Chasse l'humeur melancholique.

Par elle le foye & les reins,
Qui de cét excrement sont pleins,
Reçoivent guerison entiere,
Et purgez de cette matiere,
Ils sont après cette action
Moins sujets à l'obstruction

Et le schirre par cette voye
Ne s'engendre point dans le foye.

Le cœur chargé de ce fardeau,
Lorsque l'on ouvre ce rameau,
Reçoit une prompte allegeance,
Et se trouve après sans souffrance,
Que luy caufoit par sa rigueur
Cette melancholique humeur.

L'ouverture de cette veine
Est encore tout à fait saine,
Alorsqu'on l'a fait plusieurs fois
Pour le poulmon & pour la voix:
Car elle purge l'humeur noire,
Qui sur nous ayant la victoire,
Fait un ravage de demon,
Dans la substance du poulmon.



Des quatre saisons de l'année.

C H A P. C X X X I I.

Temporis æstivi jejunia corpora siccant ;
 Quolibet in mente confert vomitus, quoque
 purgat

Humores nocuos, stomachus quos continet intus.
 Ver, Autumnus, Hyems, Æstas dominantur in
 anno.

Tempore Vernali, calidusque aër, madidusque,
 Et nullum tempus melius sit phlebotomiæ ;
 Vfus tunc homini confert Veneris moderatus :
 Corporis & motus, ventrisque solutio, sudor,
 Balnea, purgentur tunc corpora cum Medicinis.
 Æstas more calet, sicca est, noscatur in illa
 Tunc quoque præcipue choleram rubram do-

minari,
 Humida, frigida fercula dentur, sit Venus extra,
 Balnea non profunt, sint raræ phlebotomiæ,
 Vtilis est requies, sit cum moderamine potus.

L Es jeunes qu'on souffre l'Esté
 Nuisent si fort à la santé,
 Que rien ne luy fait plus d'outrage,
 Et desseiche un corps davantage :
 Car l'Esté de luy-mesme chaud,
 Où quelquefois le sec prevaut,
 Exerce sur un corps qu'il blessé
 La chaleur & la seicheresse ;
 La chaleur dans un jouvenceau
 Ouvre les pores de la peau,

D'où la sueur en abondance
 Coulant sans nulle résistance,
 Le met tellement aux abbois,
 Qu'il devient sec comme du bois ;
 Puis en ce temps si-tost qu'il jeusne,
 Quoy que ce soit un homme jeune,
 Sa graisse fait tellement flux,
 Qu'enfin finale il n'en a plus.

Du vomissement.

Selon le divin Hippocrate,
 Qui guerissoit du mal de ratte,
 Le vomissement tous les mois,
 Bien pratiqué deux, ou trois fois,
 Quand il est aisé de le faire,
 Sans qu'il nous puisse estre contraire,
 Remet l'estomach en pouvoir
 D'accomplir son premier devoir,
 Chasse hors l'humeur pituiteuse,
 Qui luy pourroit estre onereuse,
 Et la bile & toute autre humeur,
 Qui nous met de mauvaise humeur.
 Or le vomissement utile,
 Soit de pituite, ou bien de bile,
 Se doit faire après le repas,
 Et non devant ; car en ce cas,
 Dit en l'Ecclesiaste le Sage,
 Un pareil remede soulage,
 Rétablit un corps maladif,
 Quand il seroit le plus chetif,

590 *Des quatre saisons de l'année.*
Et fait si bien qu'il congedie
La plus fascheuse maladie :
Mais pour le bien mettre en credit,
Voicy ce qu'Avicenne en dit,
Ce remede, dit-il, arreste
La grande pesanteur de teste,
Fait que les yeux sont plus aigus
Que les cent yeux du sieur Argus,
Soulage la personne yvrogne,
Qui vomit sans honte & vergogne,
Aide à l'estomach bilieux,
Qui ressent un mal furieux,
Donne appetit pour toute viande,
Fait qu'on la trouve plus friande ;
Guerit lassitude du corps,
En chassant les humeurs dehors ;
Il rend la douleur addoucie,
Et du rein & de la vessie
En évacuât cette humeur,
Qui leur fait ulcere, ou tumeur ;
Il est bon aux lepreux encore
Qui vomissent par l'hellebore :
Il donne au corps un plus beau teint
D'une mauvaise humeur atteint,
Chasse jaunisse, epilepsie,
Tremblement & paralysie,
Guerit ulcere grand & noir,
Où l'on n'a presque point d'espoir ;
La darte & la grosse gratelle,
Maux de cœur, de foye & ratelle,

Et de poulmon pareillement ;
Mais quoy que le vomissement
Fasse du bien à la personne,
Cependant Arnould nous estonne,
Il cause, dit-il, des travaux,
Qui nous excitent bien des maux,
Le ventricule qu'il attaque
Par ce moyen est la cloaque
Des plus vicieuses humeurs,
Dont il reçoit bien des douleurs,
Il nuit à l'oüye, à la veüe,
Il la rend foible & moins aiguë,
Et peut rompre aussi tout de bon
Les petits vaisseaux du poulmon,
Offense les dents & la teste,
Et leur fait une pauvre feste ;
Ainsi qu'un jeune Medecin
Dans un tel rencontre soit fin,
Qu'il voye avecque diligence,
Pour montrer son intelligence,
Ceux qui peuvent facilement
Supporter le vomissement :
Car ceux dont la poitrine estroite
A ce faire n'est point adroite,
N'y doivent point estre excitez,
Mais plustost en estre exemptez,
Et l'on doit purger par les selles
Les humeurs qui leur sont rebelles.

En quel temps il faut vomir.

Quant au temps du vomissement ;
 Qu'il faut suivre diligemment
 Pour les corps qui sont pleins de bile
 J'estime l'Esté plus utile,
 Et pour les hommes pituiteux
 Je croy l'Hyver avantageux :
 Voilà la pratique excellente,
 Que pour vomir je te presente
 En beuvant de l'eau tiède exprés ;
 Ou de l'huile , ou du beurre frais.

*Quelle saison est plus propre à la saignée,
& à faire l'amour.*

Esté, Printemps, Hyver, Autonne,
 Qu'on met le bon vin dans la tonne
 Sont les quatre saisons de l'an,
 Comme dit bien Jean de Milan,
 Sous qui l'on comprend les journées,
 Que se font toutes les années ;
 Le Printemps est humide & chaud,
 Et temperé, comme il le faut,
 En cette saison la saignée
 Ne doit point estre dedaignée,
 Mais plusieurs fois sans les nombrer
 Un Barbier la doit celebrer ;

Car en ce temps l'humeur sanguine
 Montre bien qu'elle predomine,
 Qu'on peut diminuer aussi :
 C'est lorsqu'avec peu de soucy,
 Le vieux, ou bien le jeune drille
 Se peut jouter avec la fille,
 Mais modérément toutefois ;
 Car retiens bien qui que tu sois,
 Qu'amour par ses douces amorces
 Debilité souvent les forces.

L'exercice & le mouvement,
 Sueurs & bains pareillement,
 Et la purgation encore
 Qui servent contre la plethore
 Sont bons aussi pendant ce temps ;
 Pour les corps de beaucoup de gens ;
 Qui sont si replets d'ordinaire,
 Qu'ils ne sçauroient presque rien faire :
 Ainsi les jeunes & les vieux
 Par ce moyen se portent mieux.

Du regime de l'Esté.

L'Esté chaud & sec de coustume
 Comble nostre corps d'amertume,
 Car la bile jaune pour lors
 Domine dans beaucoup de corps,
 Qui les gese de seicheresse,
 Et les échauffe avec detrefse :
 Mais pour la moderer dans eux,
 Que pendant ce temps chaleureux

594 *Des quatre saisons de l'année.*
Ils usent d'une nourriture,
Humide & froide de nature,
Et qu'ils se tiennent en repos,
Sans faire la beste à deux dos,
J'entens que Venus soit bannie
En esté de leur compagnie.

Du bain durant l'Esté.

Le bain pendant le chaud du jour
Leur joie encor un mauvais tour,
Car sans chasser l'humeur qui peche,
Au lieu d'humecter il desseiche,
Provoquant les sueurs pour lors
Par les pores ouverts du corps,
Ce qui leur est fort dommageable:
Mais le bain plus recommandable
Pour le malade, ou pour le sain
Se prend le soir & le matin,
Il rend les humeurs moins fluides,
Et les corps beaucoup plus humides;
Fermant les pores de la peau
Par le froid de l'air & de l'eau:
Donc en ce temps-là sans qu'on craigne,
Je trouve bon que l'on se baigne;
Mais sur tout qu'on ne manque pas
A se baigner loin du repas,
C'est de la façon qu'il faut faire,
Et non comme on fait d'ordinaire
Incontinent après soupper;
Car, afin de ne point tromper,

Un pareil bain ne fait que nuire,
Empesche l'estomach de cuire,
Et peut causer d'autre tourment.

Que l'on saigne aussi rarement,
A moins qu'il ne soit necessaire,
Autrement on n'en a que faire,
Ou bien quiconque le fera,
Je dis qu'il s'en repentira,
Prodiguant par son imprudence
Le meilleur suc de sa substance,
Mais qu'il se repose joyeux,
Sans estre triste & soucieux :
Le repos rafraischit, humecte
Alorsqu'un homme se delecte,
Et l'exercice & mouvement
Desseichent son corps puissamment.

Enfin il faut, s'il me veut croire,
Qu'il se modere dans le boire,
Sur tout s'il use de boisson,
Qui soit froide comme un glaçon :
Car cette boisson superflue
Pendant cette saison qu'il suë,
Lorsque les pores sont ouverts
Luy causeroient un tel revers,
Que sans quitter la mesme place,
Il deviendroit froid comme glace,
Ou subitement tout de bon
Il iroit voir le dieu Pluton,

696. *Des quatre saisons de l'année.*
Ou deviendroit paralytique,
Ou du moins je luy prognostique
Qu'après avoir beu de cette eau,
Il n'auroit qu'une lasche peau.

F I N.





P R E F A C E.



*Etteur, je vous presente en
Vers François les opinions
les plus curieuses & les plus
controversées, sur le sujet de
la Sanguification, Circulation, Trans-
fusion & poudre de Sympathie, que
j'aurois pu mettre en Prose, si ce
n'est que les desirant joindre à mon
Commentaire de l'Ecole de Salerne
en vers, j'ay crû qu'elles auroient
meilleure grâce de cette maniere;
C'estoit aussi mon dessein pour vostre
satisfaction de vous donner le pour
& le contre de la Circulation, Trans-
fusion & poudre de Sympathie, com-
me j'ay fait de la Sanguification:
Mais afin de vous recreer l'esprit*

P R E F A C E .

par la diversité des sujets, j'ay trouvé plus à propos d'y adjoûter en Vers un petit abrégé du Thé, du Caphé, du Chocolate, & de la pierre Philosophalle, qui à mon avis ne sera pas desagréable aux curieux, avec un traité de l'Ouromantie, Scatomantie & Hydromantie, que j'aurois aussi mis en Vers, si ce n'est que l'ayant traduit depuis long temps en Prose, j'ay crû estre obligé, pour le rendre plus intelligible, de vous l'offrir de cette façon.



DE LA
SANGUIFICATION,
ET DE LA DIVERSE
OPINION DES MEDECINS
sur ce sujet.



Es Medecins les plus fa-
meux
Sont en grande discorde
entr'eux
Sur le sujet de l'Hæmatose,
Pour estre en doute de sa cause.
Averroës l'homme sçavant,
Dans son Livre met en avant,
Que le sang se prepare au foye,
Et qu'après au cœur il l'envoye,
Mais qu'il ne peut aucunement
Donner à nos corps d'aliment,
S'il n'a receu quelque puissance,
Ou quelque benigne influence,

600 De la Sanguification, &c.
Et des arteres & du cœur,
Sentence qu'à toute rigueur
L'on pourroit justement défendre,
Qui la voudroit bien entreprendre.
Joubert, Docteur de Montpellier,
Homme d'un sçavoir singulier,
Veut absolument qu'on octroye
A toutes les veines du foye
La vertu de faire le sang :
Là, dit-il, ces vaisseaux en rang
Contiennent cette humeur sanguine,
Dont ils sont la vraye origine,
Et les reservoirs merveilleux,
Qui de ce viscere gibbeux,
Comme Estangs & comme Fontaines
Le versent après dans les veines,
Puis cette humeur s'en va partout
Nourrir le corps de bout en bout :
Ainsi cét ample parenchyme,
Suivant que cét Auteur exprime,
Est le nourrisson des vaisseaux,
Et le soutien de leurs rameaux,
Qui sert à remplir leurs espaces ;
Et les maintenir dans leurs places ;
Afin qu'ils ne se touchent pas,
Et ne soient point en un amas.
Thomas Avega semble suivre
Cette sentence dans son Livre,
Car il soutient que dans le flanc
Les veines fabriquent le sang,
Quelles

Qu'elles le cuisent & l'alterent,
Et le changent & le temperent,
Et que le foye à cette humeur
Donne après la rouge couleur.

Bartholin nous dit que du chile
La portion la plus subtile
Par le foye est tournée en sang,
Et que la ratte en l'autre flanc
Change de pareille maniere
En un sang noir la plus grossiere:
Ce qu'il prouve par des raisons,
Et des argumens qu'il croit bons,
Sçavoir est par les caracteres,
Qui se trouvent dans ces visceres,
Que la nature a faits exprés
Semblables entr'eux à peu prés.

En second lieu, par tant de veines,
Et tant d'arteres de sang pleines,
Qui font plusieurs plis & replis,
Et sont dans la ratte établis,
Et répandus dans la substance,
Ainsi que ce Medecin pense
Pour faire quelque coction.

De plus la situation
Du rameau qu'on nomme splenique,
Qui s'abouche au mesenterique
Fait encor bien pour ce Docteur:
Car ce vaisseau succe l'humeur
La plus noire & la plus ingrate,
Pour la cuire dedans la ratte,

H h

Afin de nourrir haut & bas,
Coiffe, intestins & pancreas,
Et ventricule & mesentere,
Dont il est nourricier & pere.

En outre on void, dit-il, assez
Que ces visceres offensez
Nuissent beaucoup à l'hæmatose,
Marque qu'ils font la mesme chose;
Et que dans l'un & l'autre flanc
Ils produisent tous deux le sang,
Mesme presqu'un pareil remede
Dans leurs maux leur donne de l'aide.

Enfin quand le foye est gasté,
La ratte par necessité
Fait l'office de ce viscere;
Et du sang est autheur & pere;
Mesme Aristote clairement,
Dit que ces deux ensemblement
Ont une telle convenance,
Qu'ils sont de pareille substance:
C'est le sentiment de Platon,
Qui parle aussi d'un mesme ton,
Mais encor que cette doctrine
Soit ingenieuse & tres-fine,
Tù te verras bien-tost instruit
Du contraire par ce qui suit.

Quant à la plus vieille sentence,
Tres-veritable en apparence,
Est attribuée à Galien,
Comme l'autheur & le soutien :

Ce grand Docteur que rien n'effroye,
Dit que le sang se fait au foye,
Qu'il en est l'unique instrument,
Et que les veines seulement
Ne servent que de receptacles.

Mais voicy de nouveaux oracles
Qui suivent Aristote à pié,
Hommes cruels & sans pitié
Pour martyriser chien & chienne,
Et mesmement jusqu'à la mienne,
Gens qui jamais comme je tiens
N'iront au paradis des chiens
Pour estre trop impitoyables,
Et faire mourir leurs semblables,
Bestes comme eux en quantité,
Qui ressentent leur cruauté.
Pour donc par maintes funerailles
Avoir fouillé dans leurs entrailles,
Et découvert quelques vaisseaux,
Qui leurs semblent estre nouveaux,
Ils maintiennent tous avec joye
Que c'est le cœur & non le foye
Qui fait le sang dans l'animal,
C'est leur sentiment general:
Mais d'autant qu'en ces deux sentences
L'on trouve bien des circonstances,
Et qu'elles ont pour sectateurs
Les plus grands & fameux Docteurs,
Qui s'entrebattent de coûtume
A coups de bonnet & de plume,

Hh ij

604 *De la Sanguification, &c.*
Discourons-en succinctement,
Et pour en parler doctement
Commençons par la Galenique,
Comme sentence plus antique.

Preuve de l'opinion de Galien.

Le foye est de telle grandeur,
Dit hautement chaque Docteur,
Que je ne croy point que nature
L'ait fait d'une telle structure,
Pour separer dans nostre flanc
Seulement la bile du sang,
Comme disent certains maroufles
Dignes des coups de nos pantoufles;
Car de bile nous avons peu,
Et si cette raison a lieu,
Ayant plus de melancholie
Dont la ratte est toute remplie,
Ce viscere, comme je crois,
Doit estre plus grand quatre fois,
Que dedans le corps n'est le foye,
Ce qui n'estant il faut qu'on croye,
Que le foye & non pas le cœur
Du sang est le parfait autheur,
En outre la rougeur vermeille
Dans ce viscere nompareille,
Marque bien que dedans le flanc
Il donne la couleur au sang,
Ces deux raisons ne sont point vaines:
Mais de plus à quoy tant de veines,

Dont ce parenchyme est rempli,
Sinon pour le rendre accompli,
Suivant la plus saine doctrine
Pour faire la masse sanguine,
Dont il est l'organe assuré :
Car le chile estant attiré
Par les veines mesenteriques,
Ou si tu veux mesenteriques,
Pour être appresté comme il doit,
Il est après porté tout droit
Dedans les cavitez du foye,
Qui le reçoit comme sa proye,
Et qui corrige ses défauts
Dans un grand nombre de vaisseaux,
Et rameaux de la veine potte,
Canaux minces, & faits en sorte
Que le foye aisément dedans
Le change en sang sans accidens :
Car ou que ce soit tant de veines,
Qui de quelques humeurs sont pleines
Sont faites pour la coction,
Comme on void par induction ;
Ainsi le lait dans les mammelles
Des Dames & des Damoiselles,
Se cuit tous les jours de nouveau ;
Le sang pituiteux au cerveau
Se fait de mesme en abondance,
Pareille chose à la semence
Arrive dedans les témoins,
Pour qui la femme a mille soins.

606 *De la Sanguification, &c.*
Il ne faut donc point que l'on croye
Que tant de veines dans le foye
Soient construites aucunement
Pour le bilieux excrement,
Puisque l'on sçait que la nature
A fait dedans la creature
D'autres vaisseaux pour la purger,
Afin de bien l'en décharger.

Mais pour confirmer cette chose,
A quoy bon cette anastomose
Qu'Anatomistes curieux
Ont observée en tant de lieux
Entre la veine cave & porte,
Sinon afin que le sang forte
De la porte tout doucement,
Et coule en la cave aisément,
Pour nourrir toutes les parties
Qui sont au corps assujetties ?

Pour montrer mieux que cette humeur
Ne se fait nullement au cœur,
Il faudroit que par tout le monde
L'on trouvast sur la terre & l'onde
Aux animaux petits & grands,
En espee, ou non differens
Dans le cœur un droit ventricule :
Or cette chose est ridicule,
Puisque les poissons n'en ont point,
Il faut donc conclure en ce point
Que le cœur dedans la poitrine
Ne fait point la masse sanguine.

Mais qui ne sçait pas qu'au fœtus
Le cœur est tout à fait exclus
De cette action sanguifique,
Malgré ces gens triquenique ?
Puisque nous voyons ric à ric
Que la veine de l'umbilic,
Sans que jamais elle fourvoye
S'en va directement au foye,
Qui si tost qu'il est offensé,
Et mesme tant soit peu blessé
Dans la moindre petite chose,
Il blesse aussi-tost l'hématose,
Signe qu'il est & non le cœur
Du sang le véritable auteur.

Arriere aussi veines lactées
Qu'on nous a si souvent chantées,
Pour estre aux chiens & non dans nous,
Veines blanches, retirez-vous,
Fussiez vous dans mon ventre même,
Je ne vous croy, ny ne vous aime,
Ny je ne veux jamais vous voir,
Quand je serois au desespoir,
Malgré la nouvelle cabale,
Qui vaut pire que ma sandale,
Et qui merite sur le groin
De recevoir cent coups de poing.

Preuves de l'opinion des Modernes.

Voilà l'opinion antique,
Qu'on appelle la Galenique,
H h iij

608 De la Sanguification, &c.
A quoy répondent nos Auteurs,
Qui sont nouveaux Circulateurs,
Fondez dessus l'Anatomie,
L'appuy de leur Academie,
Que le cœur fait le sang dans nous,
En dépit de ces vieux hyboux,
Auteurs que le sang autorise,
Et non la raison favorise,
Et que malgré ces peres vieux,
Il faut s'en rapporter aux yeux,
Vrais scrutateurs de la nature
Quand l'on ouvre la creature;
C'est ce que dit bien Scaliger,
Qui de tout sçavoit bien juger;
C'est, dit-il, un plaisir extrême
De voir la chose en elle-même,
Sans s'en rapporter aux Auteurs,
Qui le plus souvent sont menteurs:
C'est pourquoy ce n'est pas merveille
Si nostre Secte n'ompateille
Quitte le party de Galien,
Encor qu'il soit homme de bien,
Pour suivre le grave Aristote,
Qui chante tout une autre note,
Puisque dans plusieurs animaux
L'on a trouvé certains vaisseaux,
Qui ne vont nullement au foye,
Mais que mere nature envoie
Au ventricule droit du cœur,
Pour y porter une liqueur;

Car l'on sçait que de plusieurs choses
Les Anciens n'ont point sceu les causes,
Que les esprits qui sont plus lourds
Se subtilisent tous les jours,
Et que l'âge qui toujours coule,
Quoy que sur la teste il nous foule,
Pourtant il nous rend tost, ou tard
Les Maistres dans chacun nostre art,
Et nous donne de la science
Une parfaite connoissance.

*Des veines lactées, du receptacle du chile,
& du canal thoracique.*

Mais devant qu'aucun argument
Je vous propose clairement,
Il faut venir à l'origine,
Pour bien comprendre la doctrine
De l'hématose dans le cœur,
Et vous declarer en Docteur
La connexion, la structure,
Le lieu, l'usage & la nature
De ces admirables vaisseaux
Qu'on trouve dans les animaux.

L'on void donc ces petites veines,
Qui sont de chile toutes pleines
Dans le mesentere d'un veau,
D'un chat, d'un chien & d'un agneau
Quatre heures après leur pasture,
Lorsque l'on en fait l'ouverture:
Ces petits vaisseaux en effet
Sont aussi blancs comme lait.

610 De la Sanguification, &c.
Et remplis d'une liqueur blanche,
Qui du costé du cœur s'épanche,
Ils s'abouchent aux intestins,
Dont ils sont les proches voisins;
Ces veines ne sont point unques,
Car on void les meserraiques,
De rouge & de noire couleur,
Et qui font plus grosse tumeur,
Les autres qui sont deliées
D'un sang noirastre spoliées,
Pleines d'une blanche liqueur,
Qui va directement au cœur
Ont leurs valvules si bien faites,
Qu'evidemment ces portelettes
Sont ouvertes vers les boyaux
D'hommes, de chiens, chats & chevaux,
Et vers le cœur toutes fermées,
Comme on void estant exprimées,
Signe que le sang est porté
Directement de son costé,
Suivant sa coûtume ordinaire.
Or dans le haut du mesentere
Que l'on peut nommer sans abus
Le Pancreas d'Azellius,
L'on apperçoit chaque venule
Qui se va joindre à la glande,
Que nos modernes Medecins,
Qui sont clairs-voyants & bien fins
Nomment receptacle du chile,
Puis de là sort tout d'une file

Entre l'Aorte & l'Azygos
Au costé droit dessus le dos
Un canal nommé thoracique,
Remply d'une humeur chilifique,
Et depuis son commencement
Il monte en haut directement,
Jusqu'à la troisiéme vertebre,
Où ce canal long & celebre
Retournant de l'autre costé,
S'en va de mesme égalité
Au rameau souclavier de l'homme,
Qu'ainsi l'Anatomiste nomme,
Et jusqu'à l'axillaire au chien,
Où l'on void que par le moyen
De deux valvules apparentes,
Et qui sont tres-peu différentes,
Le cours du chile est arresté:
C'est pourquoy sans difficulté
Le chile & le sang, ce me semble,
Se meslent là tous deux ensemble,
Puis vont avec plus de vigueur
Au ventricule droit du cœur;
Là dedans, selon leur créance,
L'humeur chilifique commence
D'acquérir bien-tost à son rang
Les premiers rudimens du sang;
Car c'est dans ce lieu qu'il s'ébauche,
Jusques à tant qu'au costé gauche,
Estant parfait entierement
Il puisse servir d'aliment,

Hh vj

612 De la Sanguification. &c.
Ce qu'estant posé, nos Modernes,
Sans nous donner de balivernes,
Argumentent avec vigueur.
Le chile va tout droit au cœur,
Et ne va jamais dans le foye,
Il est donc juste que l'on croye
Que le cœur est l'auteur du sang,
Et non le foye en nostre flanc;
Car si de cette humeur benigne
Quelque partie en droite ligne
Alloit dans le foye en effet,
Ce seroient les vaisseaux de lait,
Où les veines meserraiques,
Selon nos Medecins antiques,
Qui l'y pourroient porter fort bien:
Or celles-cy n'y peuvent rien,
Donc cette preuve est inutile,
Puisque l'on n'y void point de chile.
Mais peut-estre que la rougeur
Efface sa blanche couleur:
Cette raison est encor vaine,
Et la preuve en est tres certaine;
Car le sang estant rouge & noir,
Le chile blanc s'y feroit voir,
Ou le sang devenant rougeastre
Seroit moins obscur & noirastre.
De plus, si dans les animaux
L'on coupe en travers ces vaisseaux,
Et que toute l'humeur en sorte,
Jamais le chile ne s'y porte,

Quoy qu'on presse les intestins,
Et les vaisseaux lactez voisins,
Et dans le temps de l'anadose
Ils sont vuides de toute chose,
Sans se remplir aucunement:
Mais si par divertissement
L'on coupe les veines lactées,
Quoy qu'elles soient dechiquetées;
Lorsque l'on presse les boyaux,
L'on void enfler tous ces vaisseaux
Par d'autre chile qui commence
A les remplir en abondance,
Ce que j'advoüe en verité
Avoir bien experimenté:
Donc puisque les veines lactées,
Que nos Autheurs ont tant vantées
S'ouvrent du costé des boyaux,
Où le chile entre en leurs canaux,
Et qu'aux veines meserraiques,
Dans les sujets anatomiques,
L'on n'y trouve trous, ny chemins,
Qui regardent les intestins,
Il est necessaire qu'on croye
Que rien par là ne coule au foye.
Or que de ces vaisseaux de lait
Rien ne passe au foye en effet,
Le sçavant Galien nous le montre,
Qui semble dans quelque rencontre
Avoir connu ces vaisseaux blancs,
Que l'on apperçoit dans les flancs;

Car dans le corps du mesentere,
Comme nous écrit ce vieux pere,
L'on trouve des vaisseaux certains,
Qui nourrissent les intestins,
Et qui par ny chemin, ny voye
Ne peuvent aboutir au foye:
C'est ce qu'Herophile a jugé
Dans ce lieu qu'il a colligé;
Car il nous dit que ces venules
Se vont terminer en glandules,
Et que les autres, comme on void,
Au foye ont leur chemin tout droit.

J'adjoûte que la veine porte
Ne s'enfle point en nulle sorte,
Quoy que l'on presse ces vaisseaux;
L'on void aussi que ces canaux
Conservent toujours leur matiere,
Sont remplis de mesme maniere,
Et qu'ils retiennent leur teint blanc,
Quand la porte n'a plus de sang:
Ainsi, puisque par nulle voye
Ces veines ne vont point au foye,
Et quoy que pleines de liqueur
Il n'en reçoive point d'humeur,
Il faut justement qu'on infere
Que du sang il n'est point le pere.

Or que tout le chile aille au cœur;
Qui du sang est le seul autheur,
La suite des veines lactées
Par le chile, ou non dilatées;

Qui continuë au fouclavier,
 Et par un chemin singulier,
 De là va dans le cœur de l'homme
 Fait voir que le cœur le consomme,
 Et qu'il le change en sang parfait:
 Car pressant les vaisseaux de lait,
 L'on apperçoit sans nul obstacle
 Que se gonfle le receptacle,
 Et quand ce dernier est pressé,
 Qu'il n'est pas si tost abaissé,
 Que le chile se communique
 Tout droit au canal thoracique
 Qui s'enfle par succession,
 Et pressé vers l'insertion,
 Qui va rendre à la veine cave,
 Où ce mesme canal s'enclave,
 L'on void entrer le chile blanc
 Dans le cœur qui le change en sang.
 La preuve suivante est facile;
 Car au receptacle du chile
 D'un homme, d'un chien, ou d'un veau
 Soufflant avec un chalumeau,
 Le cœur s'enfle comme une ampoule
 Par l'air qui directement coule
 Dedans son ventricule droit,
 Et mesme par la suite on void
 Qu'en peu de temps l'air passe en l'autre;
 Ce qu'en moins d'une patenotre
 L'on fait voir aisément aux yeux
 Des sçavans & des curieux.

616 *De la Circulation,*
D'où la Secte Aristotelique
Conclut contre la Galenique,
Que le sang se fait dans le cœur,
Dont il est l'organe & l'auteur,
Puisqu'on ne trouve point de voye
Où le chile aille droit au foye.

De la Circulation, ou mouvement du Sang.

LE grave Senèque autrefois,
Qui fut sçavant autant que trois,
Disoit avec grande prudence
Qu'en des choses de consequence
L'homme s'exposoit en danger,
Quand il croyoit trop de leger;
Et que les sentences des Peres,
Qu'on tenoit comme des Mysteres
Pour bien du monde avoient souvent
Quelque chose de decevant;
Le cours du sang dedans nos veines,
Qui fait aux esprits tant de peines,
Pour estre mal consideré
M'en est un exemple afsûré:
Car je sçay que gens de science
Dans cette chose d'importance,
En France principalement
Sont attachez si fortement
A la sentence Galenique,
Pour estre seulement antique

Qu'ils postposent la verité
A cette vieille autorité,
Que pour cette fausse science
Ils rejettent l'experience,
Et ne veulent aucunement
Que le sang ait de mouvement
Dans l'homme, ny dans la pecore:
Mais, comme dit Seneque encore,
La meilleure chose icy bas
Le plus souvent a moins d'appas,
Et par certaine destinée
Une opinion erronée
Est le vray tyran des esprits,
Aussi-tost qu'ils en sont surpris?
Mais malgré cette peste d'hommes,
Qui nous bat non à coups de pommes,
Mais à coups de faux argumens,
Contraires à nos sentimens,
Je veux avec l'experience,
Et la raison & la science
Les mettre tous si bien à cu
Que le plus fort sera vaincu.
Or pour bien connoistre la cause;
Et mieux juger de cette chose,
Devant aucun raisonnement
Nous allons expliquer comment
Le sang circule dans les veines
Pour destruire leurs raisons vaines.
Quand dans le costé droit du cœur
Le chile, cette blanche humeur,

618 *De la Circulation,*
En sang est toute convertie,
Elle trouve libre sortie
Par un canal dans les poulmons,
Qu'ordinairement nous nommons
Du nom de veine arterieuse,
Et puis par l'artere veineuse,
Cette vivifique liqueur
Dans le costé gauche du cœur
Est insensiblement portée
Sans estre beaucoup agitée.
Ces deux vaisseaux qu'un seul filet
Joint ensemblement en effet
Est une preuve convainquante
De cette opinion charmante:
Car evidemment vers le cœur,
D'où sort cette rouge liqueur,
S'enfle la veine arterieuse
D'une maniere vigoureuse,
Et s'abbaisse vers les poulmons:
Au contraire, nous affirmons,
Comme une verité sincere,
Que du costé de ce viscere
L'artere veineuse enfle fort,
Et l'on doit demeurer d'accord
Que vers le cœur elle s'abbaisse,
Sans qu'on la touche, ny la presse;
Outre que cette rouge humeur
Ne peut par le *Septum* du cœur
Avoir une libre passée,
Puisque sa chair n'est point percée

Dans pas aucun individu.

Or quand le sang est descendu
Dedans le ventricule gauche,
Là non seulement il s'ébauche,
Mais il se cuit entierement,
S'acheve plus parfaitement,
Et puise dedans cette source
Devant que de faire sa course
Dans les grands & petits vaisseaux
Un grand nombre d'esprits vitaux,
Et prend selon son ordinaire
Ce qu'il trouve de necessaire
Pour la vie & pour l'aliment,
Ce qu'ayant fait fort joliment,
Par la systole il se transporte
Dedans la grande artere aorte,
Et de là pour nourrir le corps
Tout-bellement & sans efforts
Il va dans les autres arteres,
Veritables depositaires,
Et dispensatrices du sang,
Dont chaque partie à son rang
Pendant tout le cours de la vie
Est agreablement nourrie.

Or le reste de l'aliment
N'estant plus cuit suffisamment
Coule des petites arteres
Dedans les veines capillaires,
De là dans vaisseaux differents,
Je veux dire qui sont plus grands,

Puis s'en va dans la veine porte ;
Qui dedans la cave le porte,
Qui conduit après cette humeur
Au ventricule droit du cœur,
Puis dans le gauche elle retourne,
Où sans que beaucoup il sejourne
Ce sang dans l'aorte est verlé,
Et par tout le corps dispersé,
Pour nourrir toutes les parties
Aux arteres assujetties,
D'où retournant toujours au cœur
Il y puise une autre vigueur,
Pour faire une troisième course,
Quand il a quitté cette source.
Voilà le mouvement du sang
Dans teste, cœur, bras, pieds & flanc,
C'est ainsi, dis-je, qu'il circule,
Sans qu'il avance, ny recule,
Pour bien conserver au dedans
Nos corps sans aucuns accidens.
C'est la sentence Platonique,
Qu'assez nettement il explique,
Quand il assure que le cœur,
Ce principe de la chaleur,
Dans le milieu de la poitrine
De nos veines est l'origine,
Et des arteres & du sang,
Qui dans ces vaisseaux coule franc,
Et par tout le corps fait sa course
Pour retourner à cette source.

Mais venons au raisonnement,
 Sçait-on pas que le mouvement
 Des eaux, des fleuves & rivières
 Les rend nettes & moins grossières,
 Et que le sang comme les eaux
 Circulant dedans les vaisseaux
 Est d'une netteté plus pure
 Dans le corps d'une creature ?
 Car il s'enflamme & se pourrit,
 Et mesme la partie aigrit,
 Soit pieds, jambes, bras, corps, ou teste,
 Lorsque quelque chose l'arreste,
 Et dedans son corps l'interrompt,
 Ce qui cause qu'il se corrompt,
 D'où naissent les erysipeles,
 Les abscez, les tumeurs rebelles,
 Mesme il n'est presque point de mal,
 Qui n'accable un pauvre animal,
 Quand le sang arreste sa course
 Dans son principe, ou dans sa source.

Une autre raison d'un Auteur
 Se prend du mouvement du cœur,
 Qui bat toujours tant que l'on meure ;
 Car puisqu'en l'espace d'une heure,
 Comme on est d'accord entre nous
 Il fait quatre, ou cinq mille pouls ;
 Et que le sang qui fait sa route
 Passe dans le cœur goutte à goutte ;
 Ou bien deux gouttes à la fois,
 Ou si tu veux jusques à trois,

Mesme selon Harvée une once,
Il faut justement qu'on prononce
Qu'il passe tout au cœur des gens
En cinq, ou six heures de temps,
Plustost, ou plus tard il n'importe,
Il suffit que par là tout sorte,
Suivant l'âge, ou bien le climat
De l'homme fort, ou delicat,
Le temperament & le reste,
Qui fait son poulx lent, ou plus preste,
Ce qui ne se peut nullement,
Si le sang est sans mouvement:
Donc sans qu'il s'arreste, ou s'accule
Je maintiens que le sang circule
Dans tout le corps incessamment,
Pour luy porter son aliment,
Les valvules, ou portelettes
Qu'en nos veines nature a faites
De leurs tuniques seulement,
Pour les boucher evidemment
Du centre à la circonference
Nous montrent cette consequence,
Car chaque valvule à son rang
Aide bien au retour du sang,
Puisqu'elle s'ouvre, afin qu'il entre,
De la circonference au centre,
Et qu'il retourne droit au cœur
Comme à son veritable auteur.
L'expérience quotidienne
Que l'on fait dessus chien, ou chienne

M'est un témoignage certain
Que ce que je dis n'est pas vain :
Car liant l'artere crurale,
Où le sang sans cesse devaille,
Et picquant au dessus du fil,
Le sang y vient rouge & subtil,
Mais au dessous estant percée,
Rien n'en coule, quoy que pressée.
La veine est d'un contraire effet,
Que l'on lie avec un filet :
Car le sang avec violence
Vient au dessous en abondance ;
Et percée au dessus du fil,
Il n'en sort ny gros, ny subtil.

Le mesme en la phlebotomie
Que Medecins n'épargnent mie
S'observe en tout temps frequemment,
Invincible & bon argument
Que dans le corps le sang circule,
Ce qui n'a rien de ridicule ;
Car si cette vitale humeur
Couloit du foye, ou bien du cœur
Directement dedans les veines,
Sans se donner beaucoup de peines,
L'on n'auroit qu'à froter le bras
Depuis l'épaule vers le bas,
Puis faire aussi tost l'ouverture
Au dessus de la ligature,
Et non au dessous, comme on fait ;
Pour tirer du sang à souhait,

La raison me semble si claire
Qu'il n'y faut point de Commentaire;
Enfin pour arrester le sang
Du pié, du bras, ou bien du flanc,
Qu'on lie au dessous de la playe,
Je maintiens comme chose vraie,
Que le sang qui faisoit trop flux
Deformais ne coulera plus,
Signe que cette humeur retourne,
Sans qu'aux vaisseaux elle sejourne
Des extremittez vers le cœur,
Et non suivant l'ancienne erreur
Du centre à la circonference:
D'où je tire ma consequence
Que ce n'est point le sang venal
Par qui se nourrit l'animal,
Et que ce m'est un témoignage
Que les veines n'ont que l'usage
De rapporter dedans le cœur,
Vray principe de la chaleur,
Le reste de la nourriture
Qu'il recuit comme on conjecture,
Repurifie & rend vital,
Et puis pour nourrir l'animal
Qu'il reverse en la grande artère;
Voilà le secret du mystere.

De la transfusion du Sang.

Q Uoy que l'on estime abuseurs
Nos doctiffimes Transfufeurs,
Qui font des gens de conſcience,
Et d'une grande experience,
Je veux diſcourir à mon rang
De la transfuſion du ſang,
Que pour guerir nature humaine
L'on fait tantost de veine à veine
Par ſecret artificiel,
Tantost d'un ſang arteriel,
Si l'on veut dedans une artere;
Enfin ſuivant ce qu'il veut faire
Qu'un Medecin induſtrieux,
Par un deſſein ingenieux
Pratique encor d'artere à veine;
En faiſant ſans beaucoup de peine
Paſſer du ſang par un canal
Dedans le corps d'un animal,
Soit jeune, ou bien vieux, il n'importe:
Car ce remede le conforte
Rajeunit, guerit doucement,
Et fait vivre fort longuement,
Pareil au ſecret d'Arteſie,
Qui, dit-on, prolongea ſa vie
Juſques à mille vingt cinq ans,
Et puis mourut après ce temps,

Si foy nous fait la galconnade
D'un faiseur de rodemontade.
Or que nostre transfusion,
Dont il est icy question,
Soit un remede salutaire,
A quiconque le voudra faire,
Et pratiquer adroitement,
On le prouve, & voicy comment.

C'est par ce moyen que nature
Donne à l'enfant la nourriture,
Estant au ventre maternel
Par un envoy continuel
Qu'elle fait du sang de la mere;
Comme une bonne ménagere
Dedans ce renommé canal,
Que l'on appelle umbilical
Pour nourrir garçon, ou fillette,
Qui de cét aliment se traite,
Et s'en accroist, & s'en nourrit,
Tant que dans la matrice il vit,
Encor que cét enfant differe
Du temperament de la mere:
Car la semence de l'époux
Donne à la femme le dessous,
L'emporte sur la maternelle,
Et devient plus puissante qu'elle;
Et pourtant la mere en son flanc
Par transfusion de son sang,
Nourrit l'enfant & le conforte
Pendant neuf mois qu'elle le porte.

Mais l'aliment continuel

Que hors le ventre maternel
L'homme prend après sa naissance,
Prouve encor bien cette sentence,
Comme je le vay declarer;
Car au lieu que pour reparer
Et ses forces & sa substance,
Qui vont toujours en decadence;
Il prend un impur aliment,
Que la chaleur cuit lentement,
Digere & convertit en chile,
Afin que la partie utile
Se porte au foye, ou bien au cœur;
Pour se tourner en autre humeur,
Le sang qu'on verse dans nos veines
Se fait avec bien moins de peines:
Car estant tout elaboré,
Le corps en est moins alteré,
Et ne fait pas tant de divorces
D'avec sa substance & ses forces.

Mais puisqu'on a de tout temps crû
Que ce n'est qu'un sang corrompu,
Ou bien remply d'intemperie,
Qui produit les maux de la vie,
Qu'on guerit dans homme & garçon
Par la saignée & la boisson,
Il est besoin qu'on croye encore,
A moins de passer pour pecore,
Qu'en tirant la corruption,
Cause de quelqu'affliction,

628 De la transfusion du Sang,
La force aussi se diminuë,
Et qu'ainfi si l'on continuë
Un homme tombe à son malheur
En hydropisie, ou langueur,
D'où pour bien faire la saignée
En ce temps doit estre éloignée,
La boisson que l'on prend aussi
Nuit encor en ce cas icy:
Car passant par artere & veine
Dans une panse la plus saine,
Elle change diversement
Par la quantité du ferment,
Qu'elle trouve en chaque partië
Par son entrée & sa sortie,
Et mesme je soutiens icy
Qu'elle l'altère & change aussi
Par tous les fermens qu'elle y porté,
Et laisse devant qu'elle forte,
D'où viennent les impuretez,
Les foiblefies & cruditez;
Or coulant du sang dans nos veines,
Qui d'humeurs impures sont pleines
Après que l'on en a tiré
Ce que l'on en a desiré,
L'on évite toutes ces choses,
Qui de plusieurs maux sont les causes;
Et l'on accorde en peu de temps
Les Medecins les plus prudens:
Car quiconque est pour la saignée
Ne la trouve point épargnée,

Puisqu'avant l'operation
L'on tire la corruption,
Et celuy qui défend qu'on saigne,
Verra, suivant ce qu'il enseigne,
Si l'on saigne beaucoup, ou peu
Qu'on remet d'autre sang au lieu,
Que plus aisément l'on supporte,
Et donne une vigueur plus forte.

Enfin nous voyons tous les jours
Que malgré tout humain secours
Beaucoup de gens perdent la vie,
Par une rude hemorrhagie,
Que d'autres qui sont amaigris
Ont trop viste les cheveux gris,
Que dans eux la vieillesse avance,
Et qu'ils tombent en decadence,
Faute de sang & de chaleur,
Et d'un habile Transfuseur:
Car qui doute qu'un sang lotiable,
Et qui leur seroit convenable
Coulant dans les vaisseaux d'aucuns
Ne prolongeast la vie aux uns,
Et qu'il ne rechappast les autres,
Sans en envoyer un aux peautres?
Ce que dans verolles, cancers,
Lepres & d'autres maux divers,
Comme rages, eresypelles,
Ulcères malins & rebelles,
Qui proviennent d'un sang mauvais,
L'on peut éprouver tout exprés.

Or pour faire ce grand remede,
A qui l'on croit que le mal cede,
Il est bon par necessité,
Pour éviter la cruauté
De ne point user de sang d'homme;
Quoy que sur tout on le renomme,
Mais bien du sang des animaux,
Comme de chevreaux & d'agneaux,
Qu'on doit nourrir quelques semaines,
Pour faire un bon sang dans leurs veines
De jaunes d'œufs avec du lait,
D'où peut suivre un meilleur effet,
Transfusant leur humeur sanguine
Par nos bras, dans flanc & poitrine:
Car tel sang dans les animaux
Contient beaucoup d'esprits vitaux,
Et vaut mieux que celuy des veines
Pour faire des cures certaines.

Mais si l'on void journellement
Que certain lait heureusement
Sert à guérir un mal estrange
Le beuvant long-téps sans qu'on change,
Et si la chair des animaux,
Telle que d'agneaux & de veaux,
Nous nourrit pendant nostre vie,
Nous preserve de maladie,
Et si leurs sucres tres-savoureux
Nous sont si fort avantageux,
Qu'à nos corps en faisant diette,
Ils donnent guerison parfaite,

Pourquoy n'esperera-t-on pas
Quand le mal nous a mis à bas,
Que leur sang versé dans nos veines
Terminera toutes nos peines,
Nous guerira de bout en bout,
Et remettra bien-tost debout?

Ces raisons ont de l'évidence,
Mais venons à l'experience;
Durant le temps de la moisson,
Sçait-on pas qu'un jeune garçon,
Plein de mal & d'inquietude,
Pour avoir une fièvre rude,
Qui l'oppressoit depuis deux mois,
Encor qu'on l'eust saigné vingt fois,
Fut guery par ce grand remede,
Qui fut son recours & son aide?

Un autre homme encor plus âgé,
Sans estre de mal affligé,
N'en fut pourtant pas plus malade,
Puisqu'incontinent par bravade,
Sans témoigner aucun ennuy,
Aprés qu'on eut fait dessus luy
Ce remede si debonnaire,
Il se releve, & sans mystere,
Il égorge aussi-tost l'agneau,
Et le dépoüille de sa peau,
Enfin il le souffle & l'habilte,
Puis incontinent comme un drille
S'en alla droit au cabaret;
Voilà la verité du fait,

Sans dangereuses circonstances.

Quant aux autres experiences
Que l'on a faites sur des chiens,
De dix-neuf qu'ils sont, je maintiens,
Que pas-un n'est mort, au contraire,
Chacun d'eux à son ordinaire
Est bien mangeant & bien beuvant,
Et mesme mieux qu'auparavant,
D'où sans façon, ny sans mystere,
Je dis hardiment qu'on peut faire
Ce remede sans aucun mal
Sur le raisonnable animal.

Arriere donc de nos pratiques
Toutes ces raisons chimeriques,
Dont l'on abuse le commun,
Qui disent que le sang de l'un
Est poison à l'égard de l'autre,
Qui fait mourir un bon Apôtre:
Qu'Hippocrate a prophetisé
Qu'un sang au corps extravasé
Se corromp dedans la partie,
A moins qu'il n'ait libre sortie;
Que le sang qui sort des vaisseaux,
Et passant par dans des tuyaux
Incontinent se coagule,
Qu'ainsi la moindre particule
Allant au cœur directement,
L'on peut mourir subitement:
Toutes ces raisons sont finesses,
Dont Transfuseurs battent leurs fesses,

A qui répond l'autre party
Qui leur soutient qu'ils ont menty,
Si bien que sur cette matiere,
Tous les deux se donnant carriere
Ont sur un pré de papier blanc
Versé de l'ancre au lieu de sang;
L'un écrit pour, l'autre écrit contre:
Ly tous les deux dans ce rencontre,
Pour moy qui me ris de ce choc,
Je laisse le procez au croc.

*De la poudre de Sympathie. & de l'onguent
sympathetique de Paracelse.*

Curieux qui veux tout entendre,
Tout sçavoir & tout entreprendre,
Je veux en ce petit Livret
Te declarer le grand secret
De la poudre de Sympathie,
Dont l'on parle tant dans la vie;
Qu'il n'est homme petit, ny grand,
Soit riche, gueux, docte, ignorant,
Qui n'en ait oüy quelque chose,
Sans sçavoir l'effet, ny la cause,
Ny connaître, comme on la fait:
Pour donc pratiquer ce secret
Le plus admirable du monde,
Et dont la force sans seconde
Produit un effet plusqu'humain;
L'on prend du vitriol romain,

634 *De la poudre de Sympathie, &c.*
Universel & catholique,
Comme un sçavant Auteur explique;
Ou bien du vitriol commun,
Que j'estime à peu près tout un,
Et tres-utile pour la faire,
Portant le mesme caractere,
Puis sans user d'autre appareil,
On l'expose droit au Soleil,
Pendant l'ardente Canicule,
Sans y mettre fer, ny spatule;
Mesme dans un lieu que le vent,
Ny l'eau ne troublent nullement:
C'est là que ce bel œil du monde
Par son influence feconde
Exalte ce grand mineral,
Luy donne un pouvoir sans égal;
Et de sa source de lumieres
Dont il ébloüit nos paupieres,
Il l'arrose si vivement,
Et l'altere si doucement
Qu'il le desseiche & le calcine,
Le reduit en poudre & l'affine,
Et le blanchit si bel & bien,
Qu'après il ne luy manque rien.
Voila la façon admirable
De cette poudre incomparable;
Poudre d'un pouvoir estonnant,
Qui de l'Orient au Ponant
Peut faire reprendre une playe,
Comme il appert, à qui l'essaye,

Pourveu qu'on ait un linge blanc,
Qui soit trempé dedans son sang,
Sur qui l'on met une partie
De la poudre de Sympathie,
Qu'on pose après en un endroit,
Qui ne soit trop chaud, ny trop froid,
Sans rien du tout faire à la playe:
Cette experience est si vraye
Qu'en peu de temps le mal guerit,
Ainsi qu'un docteur Auteur écrit.
Mais comme cette poudre seure
Ne sert qu'à la simple blefûre,
S'il s'y trouve des os rompus
L'on y peut adjoûter de plus
De cette gomme assez frequente,
Que l'on appelle Tragacathe,
Ou bien Tragacant, c'est tout un,
Dont l'usage est assez commun,
Ainsi c'est une chose seure
Que se guerira la blefûre,
Par l'emission des esprits,
Qui sur le linge estant gueris,
D'une maniere toute gaye
Retourneront droit à la playe,
Chargez du vitriol romain,
Dont l'homme au plustost sera sain.

Preuves de la poudre de Sympathie.

Mais afin de mieux te resoudre
A croire cette grande poudre,

636 De la poudre de Sympathie, &c.
Ne voyons-nous pas des effets
Merveilleux, quoy que naturels ?
Entr'autres pour te satisfaire,
Ne voit-on pas pour l'ordinaire
Que les maux des yeux frequemment
Se communiquent aisément ?
Que les esprits sans retenuë,
Sortant des yeux d'une tortuë
Peuvent faire éclore des œufs ?
Et par un effet merveilleux
Que l'Aimant tourne vers le Pole,
Comme il se void en la boussole ?
Que le mesme Aimant sur un ais,
Quoy que solide, & quoy qu'épais
Fait que le fer dessous l'aix tourne,
Autant de temps qu'il y sejourne ?
Que le cep de vigne alteré,
Comme on l'a souvent admiré,
Bien qu'éloigné de la vandange
Fait qu'au tonneau le vin se change ?
Que les sangliers en porchaïson,
Pendant la nouvelle saison,
La viande des sangliers salée
Dans les faloirs devient troublée ?
Que le feu mis sur excremens,
Soit d'animaux, ou bien de gens,
Ils sentent un mal au derriere,
Qui les poinct de belle maniere,
Dont on les guerit bien & beau
En les faisant foïrer dans l'eau ?

Que l'arriere-faix d'une femme
Fait bien souffrir la bonne Dame,
Lorsque l'on en distile l'eau
Au feu moderé d'un fourneau,
Pour guerir marques de naissance?
Qu'aussi le lait a la puissance,
S'il est versé sur les charbons,
D'enflammer tetes, ou tetons
De la beste, ou bien de la femme,
De qui le lait est dans la flame,
Si l'on ne jette largement
Du sel dans le feu promptement?
Qu'un nez fait de la chair d'un homme
Ne se gaste, ny se consume,
Pendant qu'il vit, mais qu'estant mort
Un tel nez s'altere bien fort,
Et qu'un autre homme qui le porte
Est gésné d'une estrange sorte?
Que l'ombre de l'if fait du mal,
Sur tout à l'humain animal?
Que cessent les hemorroïdes,
Qui sont mesme les plus sordides,
En portant sur soy le bouton
Que l'on cueille à certain chardon?
Qu'enfin la marque naturelle
Sur un corps vivant devient telle,
Qu'elle change au temps que le fruit
Qu'elle represente est produit?
Toutes ces choses authentiques
Se font par effets sympathiques,

638 De la poudre de Sympathie, &c.
Et par des esprits concourants
Dans tous ces sujets differents,
Dont la preuve tres-évidente
Est entierement convainquante:
Car n'est-ce pas par les esprits
Que des maux d'yeux nous sommes pris,
Alors qu'en regardant les autres
Nous ressentons du mal aux nôtres ?
N'est-ce pas aussi leur pouvoir,
Qui fait que la viande au falot
Puissamment se gaste & s'altere,
De mesme que le vin peut faire,
Non pas toujours, mais quelquefois,
Quand la femme a ses méchans mois ?
N'est-ce pas ce qui fait connaître
Au chien les vestiges du maître ?
Et si le Pole pour l'Aimant
A quelque chose de charmant,
N'est-ce pas par une influence
De ses esprits en abondance,
Qu'il l'attire, quoy qu'éloigné,
Comme il est partout enseigné ?
Et lorsque le basilic tuë,
C'est par les esprits de sa veuë,
Et les veneneuses vapeurs,
Que son corps exhale d'ailleurs ?
Enfin quand le cep de la vigne
Resent un changement insigne,
Si le bon vin au renouveau
Est alteré dans le tonneau,

C'est par les esprits spécifiques
De ces deux choses sympathiques,
Qu'il s'altere, se tourne & boult,
Et quelquefois se corrompt tout,
Quoy que d'une distance insigne
Il soit éloigné de la vigne:
Ainsi ce secret important,
Dont dans le monde on parle tant,
Cette poudre mystérieuse,
D'une force prodigieuse,
Quoy que bien loin de son sujet
Produit cependant son effet,
Et guerit fort bien une playe,
En quelque façon qu'on l'essaye:
Car les esprits qui sont au sang,
Contenus dans le linge blanc,
Pendant le temps qu'on fait la cure
Le grand agent de la nature,
Qui dans ce monde est répandu
Aide avec un soin assidu
A les rejoindre à leur principe,
Qui si fortement les agripe
Avec le vitriol romain
Que le blessé devient tout sain;
En sept, ou huit jours qu'on le pense
Avec presque point de souffrance:
Mais pour le bien traiter il faut
Qu'en lieu ny trop froid, ny trop chaud
L'on mette le linge & la poudre,
C'est à quoy tu te dois résoudre.

Pour agir en homme asûré;
Car si le lieu n'est temperé,
Le malade criant à l'aide,
Pestera contre un tel remede,
Marque que cette poudre agit
De la façon que je l'ay dit.

Voilà la poudre merveilleuse
Que l'on croit superstitieuse,
Pour estre d'un insigne effet,
Dont je te donne le secret.

L'onguent sympathetique de Paracelse.

Quant à l'onguent sympathetique,
Que l'on nomme Paracelsique,
Prens du crane & sain de pendu
Quatre onces le tout bien fondu,
Sang humain & mumie une once,
Comme Paracelse prononce,
Et deux drachmes d'huile de lin,
Deux onces de rose & bol fin,
Dont le mélange incomparable
Compose un onguent admirable,
De qui Cesar fit grand estat
Lorsqu'il gouvernoit son Estat,
Pour guetir comme l'on asûre
De loin la plus rude blefsûre,
Pourveu que l'on ait fer, ou bois
Trempe dans le sang une fois,
Qu'avec ce bon onguent on frotte,
Ainsi que Paracelse cote,

Sans faire à la blelsûre rien,
Sinon que de la laver bien
Avec l'urine du malade,
Pour guerir son coup d'estocade:
Mais sur tout que le Medecin,
Pour réüssir dans ce dessein,
Encor bien qu'il soit un bon drille
S'abstienne de baiser la fille,
Soit tout de bon, ou par hazard
Le jour qu'il frotera le dard,
Que s'il se rencontre fracture,
Pour faire une parfaite cure
Sur le corps mesme d'un brigant,
Qu'il messe avec ce digne onguent
De la poudre de grand consoulde,
Afin que l'os mieux se ressoulde.

Mais pour sçavoir si le bleisé
En mourra, quoy que bien pensé,
Prends le fer, le bois, ou la fléche,
Mets-y de cette poudre seiche
De sandal & d'hemarités,
Puis l'approche du feu si près
Que ta main puisse sur la braize
Souffrir le fer chaud à son aise:
Que si tu vois que l'instrument
Jette du sang, dis hautement,
Et prognostique dessus l'heure
Qu'il faut que le malade meure,
Sinon, dis qu'il réchappera,
Et que l'onguent le guerira:

Mais de peur que l'on ne te berne,
 Pour sçavoir comme il se gouverne,
 Voy s'il paroist evidemment
 Taches de sang sur l'instrument,
 S'il est ainsi, dis qu'il fait chere,
 Sinon c'est une bonne affaire,
 Et tu peux prononcer tout haut
 Qu'il se gouverne comme il fa
 Dans Paracelse vois le reste,
 Où cet onguent est manifeste,
 Qui peut guerir hommes, chevaux,
 Et grands & petits animaux,
 Encor qu'une grande distance
 Soit entr'eux & le fer qu'on pense;
 Remede estonnant tout à fait
 Pour estre d'un si grand effet,
 Que je croy, pardeffus l'épaule,
 Comme on porte hallebarde & gaule.

De l'usage du Thé.

MA Muse discourons du Thé;
 Remede en France si vanté,
 Qu'on nous apporte de la Chine
 Pour nous servir de Medecine;
 J'ay leu dans un certain Auteur
 De ce país grand voyageur,
 Que la plus excellente feuille
 Qu'à ce petit arbre l'on cueille,

Se trouve, dit ce compagnon ;
Dans la Province de Kiangnon,
Où la terre est assez fertile,
Non loin d'une certaine Ville,
Que l'on appelle Hoeicheu,
Qui ne le croit, aille en ce lieu ;
Cette feuille est, dit-il, petite,
Et selon qu'il nous l'a décrite
Pareille aux feuilles du sumach,
Elle est bonne pour l'estomach,
Cét arbrisseau porte à ses branches
Des fleurs qui sont jaunes & blanches,
Et qui n'ont pas beaucoup d'odeur,
Il pousse sa première fleur
Durant la saison Estivale,
Elle est de couleur presque égale,
A la fleur du sumach, sinon
Que la fleur du Thé de Kiangnon
Est d'une couleur plus jaunâtre,
Sa bave étant meure est noirâtre.

Or voicy comme est appresté
Le breuvage qu'on nomme Thé,
L'on cherche la première feuille,
Que pendant le Printemps l'on cueille ;
Et qu'aussi-tost l'on chauffe un peu
Dedans un vase à petit feu,
Puis dans un matelas qu'on plie
De toille de coton unie,
On l'enveloppe tout d'un train,
Et l'émouye-t'on de la main,

Et dedans l'enveloppe mesme
Aprés avec un soin extrême
On la remet auprès du feu,
Et la frotte-t'on en ce lieu
Jusqu'à tant que comme la meche,
Elle s'appelotonne & seiche,
Puis on la met avec la main
Dedans un bon vaisseau d'estain;
Que l'on bouche avec diligence,
Pour empescher que sa substance
Ne s'évapore en ce vaisseau,
Où cette feuille est en monceau;
Qu'après avoir un temps gardée
Dedans l'eau boiillante est vidée,
Où sa verdure elle reprend,
Et là se dilate & s'estend,
Et s'il advient qu'elle soit bonne
Tout incontinent elle donne
A l'eau bon goust & bonne odeur
Avec une verte couleur.

On boit le Thé chaud & non tiede
Par delicateffe, ou remede,
Sa dose après qu'on a repû
Doit estre le poids d'un escu,
Avec de l'eau plein une tasse
Qu'on avale de bonne grâce
Deux heures après le repas,
Ou devant, il n'importe pas,
On y mesle sucre & canelle,
Il est bon contre la gravelle,

La goutte, l'indigestion,
Car il aide à la coction,
Conforte l'estomach debile,
Contre maux de teste est utile,
Il oste l'affoupissement,
Fait qu'on veille facilement,
Donne jugement & memoire;
Il est bon encor après boire,
Alorsque dedans un festin
L'on a fait débauche de vin;
Car il dissipe, & mesme arreste
Les vapeurs qui vont à la teste,
Et defenyvre l'homme saou,
Mieux que l'amande, ny le chou;
Enfin les Chinois font estime
De ce breuvage legitime,
S'en entre-traittent tour à tour,
Et s'en regalent nuit & jour.
Or pour le choix & l'excellence;
J'y voy bien de la difference;
Car le Thé pour les riches gens,
La livre vaut plus de cent francs,
D'autre qu'au Marchand on delivre
Pour douze, ou dix escus la livre,
Et l'autre enfin ne vaut pas plus
De six deniers, ou deux escus.

De Caphé & du Chocolate.

L'On fait un breuvage assez bon
De la fève qu'on nomme Bon,
Dont autrefois en Arabie
Et l'Egypte on faisoit la vie,
Et dont maintenant nos François,
Les Allemands & les Anglois
Se plaisent d'arroser leur gorge
Plus volontiers que de l'eau d'orge,
Breuvage qu'on nomme Caphé,
Que l'on boit lorsqu'il est chauffé:
Or voicy comme on le compose;
L'on met seulement pour la dose,
Après qu'on a seiché ce fruit,
Et qu'en poussiere on l'a reduit
Un bon tiers d'une cueillerée
Dedans un verre d'eau sucrée,
Que l'on fait bouillir tant soit peu
Expressément dessus le feu,
Puis que l'on boit, ou que l'on hume
Peu à peu suivant la coutume;
Cette boisson est bonne aux vents,
Maux humides, froids & pesants,
Hydropisie & courte haleine,
Et le rhûme qui nous fait peine,
Bruit d'oreilles, fluxions d'yeux,
Qui font assez de chassieux,

Vers du corps, douleurs de ratelle,
Mois supprimez & la gratelle,
Soulage quand on a trop bû,
Guerit maux que fait le fruit cru,
Corrobore estomach & foye,
Et le cœur aussi qu'il nettoye,
Et rend le sang pur & plus net,
Capable d'un meilleur effer.

Du Chocolate.

Mais discourons du Chocolate;
PASTE de qui le nom éclate,
Et dont on se sert à present,
Comme un medicament plaisant;
Car l'on en compose un breuvage,
Dont à Paris l'on fait usage,
Qui de cette paste a le nom,
Breuvage que l'on trouve bon.
Or la base de cette paste,
Qu'on n'appreste point à la haste
Est un fruit nommé Cacao,
Qui croist, comme on dit, à gogo
Dans chaque jardin & campagne
De Mexique & nouvelle Espagne:
L'arbre où vient ce fruit estrange
Est de grandeur d'un oranger,
Il a presque la mesme feuille,
Le fruit qu'à cet arbre l'on cueille,
De sa nature est assez bon,
Et ressemble bien au melon,

648 *Du Caphé & du Chocolate.*
Il contient certaines noisettes,
Qui ne sont pas des plus grossettes ;
Que l'on appelle Cacaos ,
Où sont petits noyaux enclos,
Chacun plus petit qu'une amande,
Excellent à bouche friande,
Car il est de bonne faveur,
Plein de seicheresse & froideur
Dans sa portion moins huileuse,
Chaud & humide en l'onctueuse.

Premiere recepte du Chocolate.

Or pour faire cette boisson,
Je te vay donner la façon,
Pour t'en servir pendant ta vie,
Prends du sucre livre & demie,
Avec sept cens de Cacaos,
Mais des meilleurs & des plus gros,
Deux onces de bonne canelle,
Du poivre, que chile on appelle,
Quatorze gros grains seulement,
Qu'il faut mesler ensemblement,
Ainsi que Marradon prononce,
Clou de giroffle demie once,
Et trois cosses de Tefacta,
Ou bien faute d'avoir cela,
Prends pesant d'anis deux reales ;
Voilà les drogues principales,
De qui cette paste se fait,
Avec quoy l'achiote on met,

Pou

Pour rendre par cette denrée
Cette boisson plus colorée,
Avec des amandes aussi,
Et noisettes, & mesme icy
Je ne trouverois pas estrange
Qu'on y mist l'eau de fleur d'orange;
Aprés que le tout est meslé,
Et qu'il est bien grillé, pilé
Sur la pierre dite metate,
Pour composer le Chocolate;
Car de tout cecy sort un jus,
Dont on fait gasteaux & rien plus,
Ou bien une paste admirable
Que pour rendre plus agreable
Ailleurs aussi bien qu'à Paris
L'on met avec de l'ambre gris
Dans une boëtte bien close
Comme une precieuse chose,
Que l'on prend pour boire, ou manger,
Ainsi qu'on le veut ménager
Avec eau commune, ou d'endive,
Suiuant le mal qui nous arrive,
Ou bien si l'on le trouve bon
Au matin avec macaron.

Seconde composition du Chocolate:

Mais dautant que quelqu'un rejette
Cette maniere de recette,
Pour n'estre propre à toutes gens;
Fais cette suiivante en tout temps,

K k

650 *Du Caphé & du Chocolate.*
Excepté dans la Ganicule,
Si tu me veux estre credule.
A chaque cent de Cacao,
Pour faire la chose à gogo
Tu mesleras deux grains de chile,
L'Anis encor estant utile
Tu peux en prendre plein ton poing;
Pour l'y meslanger avec soin
Avec deux petites fleurettes,
Que l'on peut nommer oreillettes,
Et deux autres Mecafuchil
Qu'on y met aussi sans peril,
Ou six roses passes en poudre,
C'est à quoy tu te dois resoudre,
Si tu n'as les susdites fleurs,
Qui te lascheront sans douleurs:
En outre mets-y verte, ou seiche
Une gouffette de campeche,
Avec pesant deux escus d'or
D'excellente canelle encor,
Ou tu peux joindre douze amandes,
Et douze noisettes friandes,
Demy livre de sucre aussi
Pour rendre le tout addoucy,
Et la dose de l'achiote,
Qu'il n'est pas besoin que je cotte;
Puisque son poids, ou sa grosseur
Ne sert qu'à donner la couleur;
Puis devant que rien tu composes;
Broye & pile toutes ces choses,

Hors l'achiote qu'on distrait
Qu'avec le cacao l'on met,
Afin que sa couleur éclate
Estant broyé sur le metate,
Et que le tout ensemble mis
L'on passe après par le tamis,
Hors le cacao qu'on écorce,
Afin que tout ait plus de force,
Et soit plus delicat aussi,
Puis l'on incorpore cecy
Pour en faire après des tablettes,
Qu'on serre proprement seulettes,
Et dont l'on se sert avec soin,
En plusieurs façons au besoin,
Suivant ce que l'on pretend faire.
Aux Indes la mode ordinaire
Est d'en user comme j'ay lû
Tout chaud avec du mays moulu,
Comme un Auteur nous manifeste,
Dans Colmenero ly le reste,
Qui t'enseignera les vertus
Des drogues mises cy-dessus.
Or la maniere plus facile,
Et que j'estime tres-utile,
Nous apprend cét Auteur nouveau,
Est cependant qu'on chauffé l'eau,
Il faut raper une tablette,
Et du succe sur une assiette,
Qu'après dans l'eau chaude l'on met,
Qu'on mouve avec le moulinet:
Kk ij

532 *Du Caphé & du Chocolate.*
Voilà la plus courte coûtume,
Puis on en boit avec l'écume
Six onces l'hyver, à peu près,
Au matin que le temps est frais;
Que si l'homme est chargé de bile,
Qui le rende un peu trop debile,
L'eau d'endive luy fera bien
Prise avec un tel ingredien,
Pour déboucher par cette voye
La grande obstruction du foye,
Et vaincre la chaleur aussi,
Qui met un malade en soucy;
Mais si le foye est plein d'ordure,
Et qu'il soit froid de sa nature,
Qu'il prenne cette potion
Pour en oster l'obstruction
Avec de bonne eau de Rhubarbe,
Dont il arrosera sa barbe,
Jusqu'au mois de May seulement,
Et les gens sains pareillement,
Qui le prennent dans l'eau commune,
De crainte de quelqu'infortune
Ne doivent point passer ce mois;
Que s'il arrive quelquefois
Qu'en Esté l'on en ait affaire,
L'on en doit prendre pour bien faire,
Suivant l'advis le plus commun,
Seulement de quatre jours l'un;
L'on tient que cette drogue engraisse,
Femmes mettez-y donc la presse,

Et vos corps qui sont delicats
Enferont plus gros & plus gras.



*Le grand secret de la pierre Philosophale,
ou la veritable maniere de faire
de l'Or.*

JE chante une Pierre feconde
La plus precieuse du monde,
Et la plus cherie en ces lieux
Des hommes & des demy-Dieux,
Et pourtant sans nulle ressource,
Qui bien a fait vuider la bourse
Des foux, dont l'esprit indiscret
A mal pratiqué ce secret,
Mais qui d'or auroient abondance,
S'ils eussent sceu cette science.
Pere commun des animaux,
Des mineraux & des metaux,
Toy qui fais meurir nos cerises,
Poures, pommes, melons, merises,
Aussi-bien que les choux cabus,
Viens me dechiffrer ces rebus,
Dont les plus sçavans Cabalistes
Cachent ce secret aux Artistes,
Qui pour souffler, le plus souvent
Ne remportent qu'un peu de vent:
Apollon dont l'esprit m'inspire,
Pince donc toy-mesme ma Lyre,
Kk iij

Et conduy mon esprit si bien
Que le Lecteur n'ignore rien
De la Pierre Philosophale,
Dont la puissance sans égale
Peut enrichir en peu de temps
Les plus miserables caymands :
Et vous, incomparables Muses,
Dont les esprits ne sont pas busés,
Venez aussi je vous semond
Avec Morien, Hermès, Raymond
Pour m'apprendre cette merveille,
De qui la vertu nompareille
Après que l'on a bien soufflé
D'or fin rend le gouffet enflé.

Cét Elixir, ou riche Pierre,
Dont on parle rant sur la terre,
Pour le jourd'huy s'appelle encor
Proprement la semence d'or,
C'est par là, comme on peut entendre,
Que ce puissant metal s'engendre,
Et non du soulphre & vif-argent,
Comme croit une folle gent,
Mais que l'on doit sans tricherie,
Pour éviter supercherie,
Chercher dans un or qui soit net
Pour en tirer un bon effet ;
Car il n'est rien dans la nature,
Qui n'ait une semence pure,
Qu'à peine on peut extraire à part,
Selon les preceptes de l'art :

Cependant il est vray-semblable
Que de ce metal admirable,
On la separe quand l'actif
Est joint comme il faut au passif.
Cette semence d'or utile
Consiste en une certaine huile,
Qui ne peut jamais s'enflammer,
Ny brusler, ny se consumer,
D'où ce metal dans la fournaise
Parmy la plus ardente braise
De son poids ne perd jamais rien.
Donc, afin de la faire bien,
Il faut tirer cette matiere
De cette suivante maniere:
On prend deux onces de fin or,
Avec dix fois le double encor
De vif-argent que l'on prepare,
Pour faire cette chose rare,
Que l'on mesle soigneusement
Pour le tout refondre à feu lent;
Tant que l'or soit en poudre noire
Avec pareil poids, dit l'Histoire,
Qui liquefié puisse encor
Reprendre sa nature d'or;
Puis de cette poudre noirastre,
Tant qu'elle soit comme l'albastre,
L'on tire incessamment une eau
Au feu violent d'un fourneau;
On arrose après cette poudre
Sept fois de l'eau qu'on fait refondre;

Autant de fois que cette chaux
Est arrosée en ses vaisseaux,
Jusques à tant que la nature
De l'une & l'autre soit tres-pure.
Voilà la methode dont l'art
Fait ces deux principes à part,
Où les quatre elemens du monde
Sont d'une façon sans seconde,
Car l'air se trouve dedans l'eau,
Et la chaux au fond du vaisseau
Dans son corps fortement enferme,
Le feu joint avecque la terre,
D'où se fait ce mystere après
Qu'on voit dans la table d'Hermés.
Il se guinde au plus haut du monde,
Puis revient sur la terre & l'onde,
Et reçoit par de tels ébats
Les vertus d'en haut & d'en bas.
L'Artiste qui parle à l'antique
D'une façon enigmatique,
Pour cacher ce secret si beau,
Appelle Mercure cette eau,
Et cette chaux incomparable,
Il nomme un soulfhre veritable,
Qui mélangez ensemblement
Font cet ouvrage si charmant,
Comme d'eau pure & de farine
L'on fait un pain de bonne mine :
D'autres nomment le plus souvent
Cette eau du nom d'esprit vivant,

Et la chaux, ou bien cette terre
Un levain dont se fait la pierre ;
D'autres enfin appellent l'eau
Le masle ; & la chaux du vaisseau,
Ils disent que c'est la femelle,
Qui souffre le masle sur elle,
D'où cét enfant si precieux
S'engendre à la fin dans ces lieux.

Or pour achever cét ouvrage,
Qui dessus tout a l'avantage,
L'on met la chaux dans un vaisseau ;
Que l'on doit boucher bien & beau,
De peur que rien ne s'en exhale,
Et du fumier chaud de cavale,
Ou de cheval, n'importe point ;
On le couvre après bien à point,
Jusqu'à tant que soient terminées
Tout à fait quarante journées,
Que la chaux se fond en humeur,
Epaisse & de blanche couleur,
Et qu'à certaines intervalles,
Qui pendant le jour sont égales
L'on arrose en ce mesme lieu,
Avecque de l'eau peu à peu,
Comme enseignent les Cabalistes,
Les Moriens avec les Lulistes,
Afin que dedans son vaisseau
Cette chaux-là s'abreuvant d'eau,
En ce temps si bien se nourrisse
Qu'en pierre elle se convertisse,

618 *Le grand secret de La pierre Phil.&c.*

Que l'eau jointe avec la chaleur
Change d'une & d'autre couleur,
Qui fait voir à l'Artiste sage
La perfection de l'ouvrage.
Voilà cet immense Threfor,
Cette riche semence d'or,
Que par tout le monde habitable
L'on nomme Elixir veritable,
Dont une drachme seulement
Peut convertir en un moment
En pur or, comme dit le Sage,
Plus de deux cens fois davantage
De plomb, ou bier d'estain fondu:
Enfin elle a tant de vertu,
Que si la vaste mer du monde
Estoit en vif-argent feconde,
Cette petite pierre encor
La pourroit changer toute en or,
Ce sont les termes du Poëte,
Dont tu peux estre l'interprete,
Qu'en trois Vers Latins il écrit
Pour contenter un docte esprit.

*Ipfius ut tenui projectâ parte per undas,
Æquoris, argentum si vivum, tum foret æquor,
Omne vel immensum verti mare posset in aurum.*



LE SERMENT
D'HIPPOCRATE
EN VERS FRANCOIS.



AR le grand Apollon , le Dieu
des Medecins,
Qui dirige leur Art , & regle leurs
deffeins,
Par le docte Esculape, Hygie &
Panacée,

Dont l'heureuse memoire en mon cœur est placée,
l'assûre & i'en atteste aux pieds de leurs Autels
Les Deesses du Ciel & les Dieux immortels ,
Que tant que ie vivray sur la terre & sur l'onde :
Sain d'esprit & le corps plein de force en ce mōde,
Ce qu'à present je jure & promets par écrit
De garder à jamais & de cœur & d'esprit.
Sçavoir, en premier lieu, de reverer mon Maistre,
Ainsi que mes parens de qui j'ay receu l'estre,
De luy rendre respect & de l'aimer sans fard,
Puisqu'il eut la bonté de m'apprendre mon art ;
Je veux que de mes biens il ait un plein usage,
Qu'il s'en serve au besoin , & cōme un hōme sage,

Κκ vj

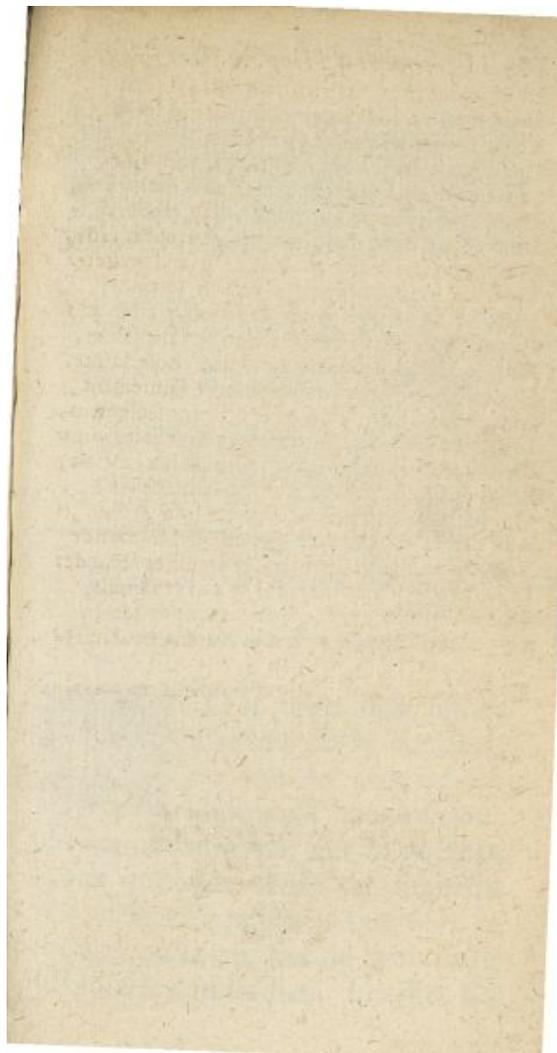
Et leur feray connoistre en tout temps par leur
blâme, [ame.

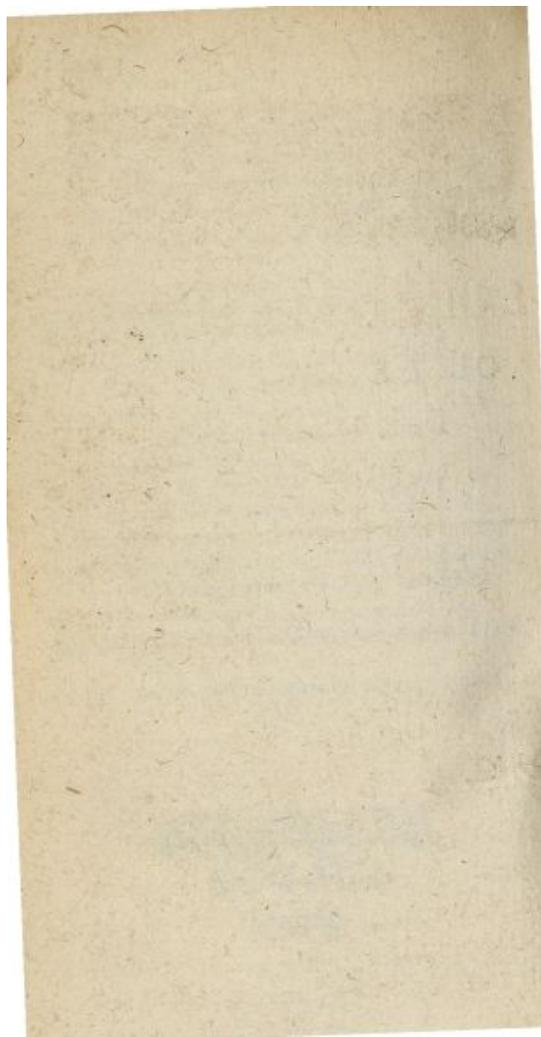
Qu'ils ne pourront noircir ny mon corps ny mon
Si quelque suborneur usant de trahison
Me parle de donner à quelqu'un du poison,
I'en veux faire mépris avec ignominie,
Et bannir ce méchant loin de ma compagnie,
Car de cœur & d'esprit je deteste l'auteur
D'un crime si barbare & si remply d'horreur:
Jamais femme de moy n'obtiendra de peffaire
Pour la faire avorter sans cause nécessaire;
Mais de tout mon pouvoir je veux heureusement
Luy procurer un bon & doux accouchement,
Et par-là conserver & mon âge & ma vie,
Sans qu'elle soit jamais d'aucun crime suivie.
C'est ainsi que je veux, par un rare bonheur,
Eslever mon esprit au comble de l'honneur;
Je ne tailleray point ny sur mer, ny sur terre
Les pauvres languissans travaillez de la pierre;
Mais je les renvoieray, sans tenter le hazard,
Aux Maistres qui seront tres-experts en cét art:
Lorsque dans un logis je seray nécessaire
Pour visiter quelqu'un, fust-il mon adversaire,
Je ne mettray jamais le pied dans sa maison,
Que pour le soulager & pour sa guérison,
Et je banniray loin le soupçon de l'injure
Que l'on peut esperer d'un traistre & d'un parjure,
Qui sans avoir égard au serment qu'il a fait,
Corrompt, quand il le peut, maistre, femme &
valet:

Et pour mieux, de mon cœur faire voir l'innocence,
Je fuiray le peché de la concupiscence,
I'éviteray sur tout les desirs de Venus,
Les amours non permis, les maris ingenus,
Servantes & valets & les plus belles femmes,
Qui dans une maison passeront pour infames.

662 *Le serment d'Hipp. en Vers Fran.*
 En exerçant mon art, s'il faut estre discret,
 Je promets en tous lieux de garder le secret,
 Et de rendre au malade un fidele service,
 Qui m'aura dit son mal & declaré son vice,
 Soit en voyant son corps qu'il m'aura montré nu,
 Ou de quelqu'autre fait que j'auray reconnu,
 Dont je ne diray mot, mais je le sçauray taire,
 Comme un rare secret & cōme un grand mystere:
 Voicy ce beau serment, ce vœu si solennel,
 Pour qui je ne veux point passer pour criminel:
 Car je l'observeray sans fraude, ny sans feinte,
 Malgré mes ennemis, comme une chose sainte.
 Si donc un si beau vœu j'observe saintement,
 Sans iamais le fausser d'un seul point seulement,
 Je fais requeste aux Dieux d'une ardeur legitime
 De m'accorder toujours & l'honneur & l'estime,
 La gloire & le renom d'un sçavant Medecin,
 Qui n'exerce son art qu'avec un bon dessein,
 Afin par ce moyen que je mene en ce monde
 Vne vie en tous biens tres-heureuse & seconde:
 Mais aussi quelque iour, s'il m'arrive iamais,
 De ne maintenir pas le serment que ie fais,
 Que tout blâme sans cesse & tout malheur m'at-
 rive,
 Et que le Ciel ainsi de tout bonheur me prive.









L'OUROMANTIE,
OU LE JUGEMENT
DES MALADIES
par les Urines

Qu'est-ce que signifie l'urine ?

CHAPITRE PREMIER.

L'ON tire des signes
assûrés de la coction,
ou de la crudité de
l'humeur morbifique,
par les excremens; car la coction
ayant quelque chose de superflu
que la nature rejette, fait voir la
coction, ou la crudité de la matiere
qui fait les maladies. Le flux de

666 *Qu'est-ce que signifie l'Urine?*

ventre est un signe de la premiere coction, l'urine est une marque de la seconde; les causes antecedentes des maladies, comme la plethore & la cacochimie, dont premierement elles proviennent, & qui après les fomentent, consistent dans les veines: or est-il que l'urine est la serosité du sang, c'est à dire, des quatre humeurs, car chacune a sa serosité; donc elle demontre asûrément la coction, ou la crudité de la cause antecedente du mal; & ainsi elle fait voir evidemment l'estat & les quatre temps de la maladie, qui sont distinguez par la coction, ou la crudité de l'humeur morbifique. C'est pourquoy elle declare ouvertement les dispositions du foye, des veines, des reins & de la vessie; parce que les reins separent de la masse du sang, & attirent la serosité, qu'après ils versent dans la vessie par les oureteres: or est-il qu'en passant à

peine il se peut faire qu'elle ne retienne les marques d'une méchante disposition, s'il s'en rencontre quelqu'une dans la partie; ou bien si vous voulez, que la partie qui est mal disposée, ne donne & n'imprime à l'urine qui passe quelque signe de sa mauvaise constitution; doncques elle fait voir sans doute la maladie & la cause du mal, principalement lorsqu'elle consiste dans les veines, comme il arrive dans la fièvre. Or l'on demande si elle demontre aussi la cause de la maladie & les dispositions qui sont dans l'habitude du corps? Je répons avec Galien, que l'urine demontre premierement & par elle-mesme, comme une chose qui luy est propre & veritable, la cause antecedente & les dispositions des parties naturelles, qui sont renfermées dans les bornes de la seconde region; mais qu'elle ne fait seulement voir que par accident la

cause conjointe, & les dispositions de la troisième region du poulmon & du cerveau. Car la serosité par qui le sang est detrempé, afin qu'il passe aussi plus facilement par les veines capillaires, s'estant acquittée de ce devoir, retourne par les mesmes veines dans la veine cave, d'où elle est attirée par les reins, lorsque la serosité a atteint chaque partie quoy que fort distante & éloignée; ainsi à peine se peut-il faire que par sa couleur, sa saveur & son odeur, ou quelque autre semblable qualité, elle ne rapporte quelque marque d'une mauvaise disposition. En outre l'on demande de quelle matiere se fait l'hyposthase de l'urine? & l'on conclud, que le sediment des personnes saines est fait de la portion la plus cruë de la seconde coction: Mais que dans les malades ce n'est rien qu'une partie de la matiere morbifique. Or de cet-

te maniere elle fait voir la maladie, & la cause non seulement antecedente, mais aussi la cause conjointe, pourveu qu'elle soit contenuë dans les veines comme la fièvre: semblablement pour predire l'evenement de la maladie, il faut en premier lieu considerer la force de la faculté vitale, & après celle de la puissance naturelle, comme si le malade a desir de manger, s'il digere bien, ou mal les alimens; or est-il que vous n'en pouvez pas tirer une meilleure conjecture que des excremens: donc l'inspection des urines ne sert pas seulement pour venir à la connoissance de la cause & de la maladie; mais encore elle aide beaucoup pour predire les accidens qui peuvent arriver dans les maladies. Certes cette inspection a esté autrefois tant en estime qu'on depeignoit les Medecins, considerans & contemplan les urines, comme si la prin-

cipale prediction dans les maladies estoit tirée des urines. Il y en a qui les contemplant dans un verre, remarquent trois regions, la haute, la basse & la moyenne, & qui croient que la basse declare principalement les dispositions de la premiere region, la moyenne les affections de la seconde, & la haute celles de la troisieme.

Des differences & des causes des Urines.

CHAP. II.

IL faut considerer quatre choses dans les urines; la substance, la quantité, la qualité, & ce qui y est contenu: par la substance, j'entends la consistence qui montre si elles sont tenuës, ou épaisses, ou claires, ou troubles; touchant la quantité l'on demande s'il y en a beaucoup, ou peu; & à la qualité appartiennent la

couleur & l'odeur : car c'est une chose indigne d'un Medecin de gouter les urines, quoy que Rhafis assûre que cela ait esté fait par Galien ; mais l'odeur on la flaire malgré que l'on en ait : Les choses contenuës sont le sediment, l'encorème qui va au fonds, qui est suspendu, & s'arreste au milieu, comme estant soutenu par son propre poids, & ce qui demeure en haut est appellé couronne, ou nuée : On rapporte aux choses contenuës, ce qui est de diverse nature, comme le sang, la gresse, la boüe, le sable & les petites ordures blanches ; & de toutes ces choses sont prises les differences des urines, comme de leur source. Car de la consistence l'urine est appellée subtile comme l'eau, ou épaisse comme l'urine des jumens ; de la quantité, l'on dit qu'il y en a peu, ou beaucoup ; de la qualité, elle est nommée blanche, ou noire, & de

l'une & de l'autre, comme tenant le milieu entre les deux extremittez, l'on dit qu'elle est de couleur de citron, paille, rouge, verte: Semblablement elle est appelée d'un autre nom, si elle a une odeur douce, ou forte; car ayant pris de la therebentine l'urine a l'odeur de la violette pourprée. Des choses contenuës, l'on dit que quelqu'urine a un sediment, & que l'autre n'en a point, quelqu'une en a un loüable, l'autre n'en a point de loüable; le sediment est loüable lorsqu'il est blanc, leger & égal, mais il n'est point loüable s'il est d'une autre couleur, ou inégal & defuny: du meflange des choses estrangeres, l'urine est nommée sanguinolente, purulente, sablonneuse & pleine de petites ordures blanches. Declarons les causes de ces differences en peu de mots; les unes font subtiles pour deux raisons, à cause de la crudité comme l'eau;

car

car la coction se fait en épaissifant, ou par l'obstruction, parce que ce qui est de plus subtil coule, & ce qui est de plus épais demeure. Les urines des nephritiques sont subtiles par l'obstruction; celles des hepaticques & des stomachiques qui sont travaillez de l'imbecillité du foye & du ventricule qui ne cuisent point, sont épaissies par les passages élargis, & le mélange d'un corps estrange; pour ces deux raisons les urines des femmes sont ordinairement plus épaisses que celles des hommes, à cause qu'estant d'une nature plus froide elles abondent plus en cruditez, qui pour cét effet sont meslées dans l'urine, parce qu'elles ont le col de la vessie plus court, & beaucoup plus large que les hommes: mais aussi les urines épaisses peuvent estre claires & transparentes; car plusieurs choses épaisses, comme le verre, le blanc d'œuf & l'huile, sont

transparentes. Fernel distingue les urines broüillées d'avec celles qui sont troubles & confuses, de ce qu'elles sont troublées par le froid, & après elles deviennent claires estant exposées au feu, mais les autres sont broüillées par le mélange de quelque corps estrange, comme du sable, de la pituite, & du pus: ces urines après estre longtemps rassises deviennent claires & nettes par la chaleur qui separe les corps estrangers d'avec elles; vous les pouvez fort bien comparer au vin impur & qui n'est nullement separé de ses ordures. Il appelle confuse celle qui ne devient claire ny par le feu, ny par une longue résidence, & celle-cy est semblable au vin qui devient acide par sa vieillesse, ou qui a esté corrompu par l'éclair, ou par le tonnerre; elle est renduë telle par la corruption des humeurs qui sont contenuës dans les premieres veines. Pour cét effet

les urines sont ordinairement confuses dans les fièvres malignes, comme il arrive dans les pestilentes. Il reste que nous expliquions les causes de la petite, ou grande quantité d'urine ; l'on pisse peu lorsque l'on boit peu, ou que l'humidité est consumée par l'ardeur de la fièvre ; ou bien lorsque la matiere de l'urine est portée ailleurs ; car comme la matiere de l'urine & de la sueur est commune, ce n'est pas une merveille si celuy-là pisse peu qui suë beaucoup. Ce n'est pas une chose estonnante si à proportion de ce que l'on boit on pisse peu, lorsque la serosité est retenuë dans la capacité du ventre & qu'elle ne coule pas par les reins ; les nephritiques pissent peu, à cause des chemins de l'urine qui sont bouchez ; mais l'abondance de l'urine provient de la grande boisson, de l'usage des diuretiques, comme du vin blanc & de la suppression des excremens

& des autres évacuations, comme de la sueur, du catharre descendant aux reins par l'épine du dos, de la colliquation de tout le corps, du diabetes, & de la perpetuelle envie d'uriner, lorsque les reins sont travaillez d'une intemperie chaude & seiche, ils attirent la serosité de tous costez, d'où vient l'écoulement excessif de l'urine; plusieurs maladies sont jugées par l'abondance des urines, la serosité estant vidée par ses conduits; passons de la substance & de la quantité aux qualitez, je veux dire la couleur & l'odeur. Par trois causes les urines sont teintes de diverses couleurs, premièrement par l'alteration, comme par la coction, la crudité & la trop grande chaleur; secondement, par le mélange de quelque chose, comme du sang & du chile; troisièmement, par la domination de la serosité: car par la trop grande abondance de la serosité du sang

l'urine devient rouge. Accommodons cecy à chaque couleur de l'urine, les urines sont blanches ou par la crudité, ou par le mélange de quelque chose, comme du chile, de la semence, de la pituite, du pus, ou par l'abondance d'une serosité pituiteuse, quelquefois par la privation de la bile comme dans la fièvre ardente, lorsqu'elle est portée au cerveau durant le delire; car pour lors les urines des phrenetiques sont blanches par l'absence de la bile dont elles sont ordinairement colorées: Elles deviennent noires par les causes contraires, à sçavoir par la grande chaleur des humeurs, par l'humeur noire, comme par le mélange de la melancholie & de la bile noire, ou par la domination d'une serosité melancholique: Ce n'est pas une chose nouvelle que les maladies melancholiques, comme les fièvres quartes, soient terminées par les

urines noires, l'humeur qui fait la maladie estant chassée par les urines. A la couleur blanche sont rapportées la couleur d'eau, la couleur de lait & la couleur passe, qui proviennent toutes de la crudité du mélange d'une humeur blanche, ou de l'absence de la bile; la passe approche déjà du principe de la coloration; c'est pourquoy elle fait voir le commencement de la coction. Les couleurs rouge, verte & livide sont rapportées à la couleur noire, car l'urine devient rouge par le mélange d'une humeur rouge comme du sang, ou de la serosité du sang: ce qui se fait par la domination d'une bile rouge, ou au commencement d'une excessive chaleur; elle devient verte par une trop grande ardeur, ou par le mélange d'une bile verte. Elle est livide par une chaleur plus excessive, ou par le mélange d'une bile bleuë, l'urine de couleur

de citron est interposée comme le milieu aux extremités, où l'on peut rapporter l'urine jaune, tirant sur le jaune, la rousse tirant sur le roux, & celles qui se font par une chaleur mediocre. Puisque donc l'urine est colorée par alteration, ou par le mélange de quelques corps estrangers, ou par la domination d'une serosité, on souldra aisément cette question, si usitée dans les Ecoles, sçavoir, si l'urine acquiert la couleur devant la consistance; car si elle est colorée par l'alteration, c'est à dire, par la coction, la crudité, ou l'ustion, elle acquerra premierement la couleur, mais si c'est par le mélange d'un corps estranger elle aura la consistance auparavant & après la couleur. Il ne faut pas obmettre que les urines ont quelquefois la couleur de la nourriture, ou du medicament que l'on a pris, de peur que cela n'en impose au Medecin: car la

rhubarbe estant prise communi- que sa couleur à l'urine, & les urines des malades sont rouges qui boivent ordinairement de la decoction d'ozeille, ou de cetrac. Les urines ont mauvaise odeur par la puanteur, ou la crudité; car encore que la mauvaise odeur provienne le plus souvent de l'infection, toutefois elle procede ordinairement de la crudité: car ceux-là ont l'haleine mauvaise qui ne cuisent pas bien les aliments qu'ils prennent; C'est pourquoy Aristote dit que les urines des Lions sont puantes, car comme ils sont carnassiers ils abondent en cruditez, ce qui est cause que leurs urines sont extrêmement infectes. Quelquefois l'urine retenuë trop long temps sent mauvais, par l'usage de certains aliments, comme des Aulx, ou de l'Anis, & parfois pour avoir pris medecine, soit que le medicament ait une odeur forte, ou qu'il

ait émeu les humeurs puantes & corrompuës Il est à propos maintenant que nous parlions des choses qui sont contenuës dans les urines. Fernel croit que la matiere du sediment, tant dans les personnes malades que saines, est la partie la plus terrestre de l'aliment que la nature n'a pû cuire, & qui est meslée avec le sang dans les grandes veines, d'où vient qu'elle est attirée par les reins avec la serosité, & estant separée par la force de la chaleur elle va au fonds: toutefois l'opinion la plus commune est que dans les sains le sediment se fait de la portion la plus crüe de la nourriture; par cét argument, que ceux qui sont les plus gourmands & qui cuisent moins ont plus de sediment dans leurs urines, & ceux qui vivent sobrement & digerent bien en ont peu, ou point du tout. Mais dans les malades c'est une portion de la matiere morbifique. Les mala-

dies qui proviennent de la bile font jugées sans sediment ; la couleur , la consistance , ce qui est suspendu , la petite nuée montrent suffisamment la coction , & de là l'on connoist assez la santé ; parce que la bile est une humeur subtile , & petite en quantité , en comparaison des autres humeurs. Toutes les autres maladies presque se terminent avec beaucoup de sediment : le meilleur doit avoir du rapport au pus , qui est blanc , parce que l'excrement de la troisième coction doit ressembler aux parties solides ; mesme il est cuit & blanchy par la puissance alterative ; s'il se trouve un sediment d'une autre sorte , il fera voir par sa couleur l'humeur peccante , si telle couleur est rouge , c'est le sang , si elle est noire , c'est la melancholie ; & si elle est jaune , c'est la bile ; si quelqu'un s'estonne de ce que l'hypostase est blanche par la coction qui se

fait dans les veines ; il s'estonnera de la mesme maniere que le sang soit converty en lait dans les mammelles , que le mesme soit transmué en semence dans les vaisseaux spermatiques, & qu'il soit changé par la coction en une boüe blanche dans les veines & les abscez. De plus il est égal , c'est à dire , qu'il est perpetuellement semblable à soy-mesme , non point aujourd'huy cuit & demain cru , où moitié cuit & moitié cru , uny & non desuny , parce c'est le propre de la chaleur d'unir ; les parties du sediment ne peuvent estre separées les unes des autres sans un grand trouble dans le profond du corps. La matiere de ce qui est suspendu est la mesme que celle du sediment , c'est aussi la mesme cause efficiente , si ce n'est que la matiere moins cuite de la maladie s'arreste au milieu , & ne peut pas par une foible chaleur estre separée & envoyée par soy-

ce au fond de l'urine : la nuée se fait en haut par une matiere venteuse ; la petite nuée est une nuée sterile qui annonce le calme dans le petit comme dans le grand monde. Quelque chose de gras semblable à l'huile nage quelquefois au haut de l'urine , ce qui peut arriver, ou seulement par la graisse des reins qui est fondue, ou par leur chaude intemperie, ou par la colliquation de tout le corps. C'est ce que sur tout il faut observer pour faire le prognostic, parce que celuy-cy est mortel, & l'autre ne l'est point ; on peut conjecturer cecy des choses antecedentes, si la douleur des reins provenüe de chaleur a precedé, ou la fièvre synthetique, qui par une trop grande chaleur fond toute la substance du corps. Ces choses estrangeres qui sont meslées avec l'urine sont appelées avec plus de raison des corps épais que des sedimens. Si le pus

fort en grande quantité, & ensemblement par les conduits de l'urine, il procede de quelque abscez rompu, dont les signes ont precedé; mais s'il sort peu à peu & en petite quantité, c'est signe qu'il provient d'un ulcere. Si les écailles & les petites ordures blanches & seiches, ne sortent pas d'une vessie galleuse, elles témoignent un sang extrêmement chaud, qui resoût la tunique interieure des veines en petites peaux & écailles. Je finiray le traité des Urines, si premierement j'oste ce scrupule, pourquoy dans la fièvre pestilente les urines sont souvent semblables aux urines des personnes saines; est-ce parce que la puissance expultrice languit tellement qu'elle ne peut rien pousser au dehors de l'humeur qui cause la maladie? Est-ce à cause que les venins qui sont engendrez, ou pris au dedans, attaquent premierement la faculté vitale qui

686 *Les signes des maladies*
reside dans le cœur, & non point
le foye ny les veines ? Ou cela
est-il est vray seulement dans une
peste particuliere comme dans la
spirituelle, quand le venin infecte
seulement les esprits & non les hu-
meurs, qui est la plus pernicieuse
de toutes ?

*Les signes des maladies qui sont tirez
des Urines.*

C H A P. I I I.

L'Urine des hommes sains doit
estre la regle des autres,
celles qui luy ressembleront mieux
feront les meilleures, les plus dif-
ferentes seront jugées les plus
mauvaises. Mais celle-là doit
avoir une mediocre consistence,
& la couleur de citron, c'est en
vain qu'on y adjoûte un sediment
loüable, parce qu'il n'est pas ne-
cessaire qu'il y ait de sediment

dans les urines des personnes saines, ou des malades qui commencent à se bien porter. l'enseignerois volontiers, touchant l'inspection des urines, ce que Plutarque enseignoit de l'observation de poulx, afin qu'un homme sain considerant diligemment son urine, conuist avec plus de facilité lorsqu'il est malade, si elle est bien éloignée de cette mediocrité. Vous vous souviendrez qu'elle est changée par le sexe, l'âge, le temperament, le genre de la vie & de la nourriture; car l'urine d'un bilieux est plus colorée que d'un pituiteux, d'un homme que d'une femme, d'un jeune que d'un vieux; mais l'urine d'un pituiteux est plus épaisse que l'urine d'un bilieux, d'une femme que d'un homme, parce qu'il descend de tous costez des immodices dans la vessie, comme il en tombe de toutes parts dans la matrice, celle d'un enfant que d'un jeune

homme, & des vieillards, à cause de l'abondance des humeurs; l'urine est cruë, subtile & blanche, à cause de la foiblesse de la nature & de la chaleur: elle doit estre proportionnée à l'âge, au temperament & au sexe, & un Medecin ne doit pas tant apprehender des urines cruës d'un vieillard qui a la fièvre comme d'un jeune homme; puisqu'elles sont convenables à l'âge. Les urines subtiles & aqueuses, afin que je commence par là, sont des signes de crudité; ainsi elles montrent l'estat de la maladie: car aussi long temps que l'urine est subtile & cruë, autant de temps la maladie est dans son commencement; elle menace du delire dans les fièvres aiguës. Que si elle est déjà telle lorsque le malade est en delire il mourra, parce qu'il n'est pas croyable que le cerveau, qui est déjà si indisposé, puisse souffrir un nouvel assaut de bile

qui s'éleve contre luy, si elle demeure aqueuse, les autres signes promettant la santé, elle denote un abscez, principalement dans les parties qui sont sous le diaphragme. Les urines épaisses comme celles des jumens marquent que l'on a déjà, ou que l'on aura bientôt une douleur de teste, parce qu'elles montrent qu'il y a une agitation d'humeurs qui remplissent le cerveau de quantité de vapeurs. Celles qui sont claires sont perpetuellement les signes de la coction, les confuses qui ne se peuvent clarifier par le feu, font voir que la maladie est maligne: les autres qui se troublent si-tost qu'elles sont sorties du corps, & qui se clarifient au feu prouvent un commencement de coction, s'il n'y a point de cause manifeste pourquoy l'on pisse peu, comme la petite boisson, une grande sueur, un grand flux de ventre, ou bien une chaleur violente qui consume

la matiere de l'urine , c'est une conjecture que les chemins de l'urine sont bouchez par le calcul, ou la pituite. Que si on la rend en petite quantité , ou qu'elle soit tout à fait arrestée lorsque l'humide radical manque , ou que la puissance expultrice est debile, c'est un signe de mort , specialement dans les maladies aiguës , & un signe de longue durée dans les longues maladies. Que s'il n'y a point de cause evidente d'une grande abondance d'urine , comme d'avoir beu beaucoup , les suppressions des évacuations ordinaires , comme la sueur, un catharre, la diminution de tout le corps , il est probable que la maladie sera terminée par la grande quantité des urines , principalement si le malade est soulagé ; les dernieres couleurs , & celles qui les approchent de plus prés montrent la crudité , ou l'adustion des humeurs, celles qui tiennent le mi-

lieu font voir la coction , si elles ne sont pas telles par le meslange de quelque chose estrangere : Mais sur tout elles seront discernées par ce signe ; car l'urine qui est colorée par une seule alteration contre nature , est d'une consistance subtile , & celle-là est épaisse par la mixtion d'un corps estrange. Donc l'urine blanche & la subtile fait voir la crudité, ou que la bile d'ailleurs est portée au cerveau : la blanche & l'épaisse signifie la domination d'une humeur cruë & de la pituite , d'où l'on presage une longue maladie. Mais les urines subtiles & noires sont mortelles , parce qu'elles sont les marques d'une excessive ardeur , ou de la chaleur esteinte ; car la noirceur se fait de l'une & l'autre cause , ou d'une chaleur bruslante , par qui un charbon est noircy , ou d'un froid positif qui resserre , par qui une nuë est noire , la lumiere se retirant , ou par

un privatif qui est l'extinction de la chaleur, d'où vient la meurtrisseure & la mortification de la partie. Les urines noires & épaisses ne sont pas toujours mortelles, parce que plusieurs maladies melancholiques sont terminées par les urines noires; l'urine de couleur de citron, ou d'or, rousse, jaune, ou tirant sur le jaune sont des signes de la coction, la rouge & la subtile, que l'on appelle enflammée, denote une fièvre ardente & un foye si extrêmement chaud, que s'il persevere, il menace de mort: mais si elle est rouge & épaisse tout ensemble, comme il arrive souvent dans la fièvre synoche, c'est une marque d'une abondance de bile rouge, ou d'un sang brulé, si elle n'est devenuë telle par le meslange du sang, ce qui arrive lorsque les reins sont écorchez par le calcul; mais après que l'urine est refroidie elle fait voir comme un sediment de sang

caillé ; la verte se fait par un grand embrasement ; celle de couleur de plomb par l'extinction de la chaleur naturelle : ainsi si de verte elle devient noire, c'est un signe d'une excessive chaleur ; si de livide, ou de couleur de plomb elle se fait noire, c'est une marque de froidure, & l'une & l'autre est mortelle. L'urine puante est un signe d'infection, ou d'une grande crudité ; si son sediment est purulent il designe l'ulcere des reins, ou de la vessie : mais si par une longue residence il delaisse son humeur gluante & qu'avec douleur elle soit poussée dehors, cela demontre qu'il y a une pierre dans la vessie. Nous avons jusques icy discouru de la consistence, quantité & qualité de l'urine, il reste maintenant que nous discourions des corps qu'elle contient : un loüable sediment apparoist toûjours comme une marque de santé. Que s'il n'en apparoist

aucun il n'y a point de danger pour cela , parce que ce qui est suspendu prouve encore une nature infirme , la nuée fait voir encore une nature plus debile : car comme la matiere de ces trois choses est commune , une puissante chaleur la cuit , l'épaissit , la separe & la fait aller au fonds. Donc si la matiere du sediment subsiste au milieu , c'est une preuve d'une chaleur debile ; si elle demeure en haut , elle est encore plus foible , les choses contenuës en bas sont toujours meilleures que celles qui sont plus élevées. S'il n'apparoist aucun de ces trois sedimens dans les urines des malades , c'est un signe tres - dangereux ; que s'il y a quelque peu de sediment , mais qu'il soit subtil , ou d'une autre couleur , par sa subtilité il demontre une crudité & une longueur de la maladie , par la couleur on connoist l'humeur qui peche ; par la rouge le sang , ou

la bile rouge; par la noire le suc melancholic, ou l'oppression de la chaleur, par lesquelles choses ce qui est contenu de bon est bien-tost delivré, & poussé dehors. Si pendant les fièvres errantes il paroist des nuées noires dans l'urine, la fièvre quarte viendra bien-tost après. J'auray finy l'Ouromantie, quand j'auray adjouté quelque chose touchant l'épaisseur, ou les ordures qui sont meslées parmy l'urine. Les Caruncules nous enseignent que les reins sont ulcerez: l'urine pleine d'écailles, ou de petites ordures blanches, si elle est liquide & subtile denote un grand embrasement, si elle est épaisse, c'est signe que la vessie est galeuse: le menu sablon qui est au fond signifie le calcul; que s'il est blanc, il vient de la vessie; s'il est rouge, il vient des reins. Il faut discerner le pus, la pituite & la semence: car dans la gonorrhée la semence coule avec

l'urine. Mais les femmes qui ont leurs ordinaires blanches rendent la pituite en pissant ; souvent aussi la goutte & la sciatique sont terminées par un sediment pituiteux: or ceux-là pissent du pus qui ont des ulceres dans les reins ; il faut, dis-je, distinguer exactement ces trois choses, j'entends le pus, la pituite & la semence en cette maniere ; parce que la semence qui est subtile, legere & pleine d'esprits, nage dans l'urine, le pus & la pituite vont au fonds. Mais le pus en remuant le pot à pisser se dissout & s'épand, & la pituite gluante & épaisse s'entretient.



*La Scatomantie, ou le devinement des
maladies par les gros excréments.*

CHAP. IV.

DAns le flux de ventre comme dans l'urine, il faut considérer la substance, la quantité & la qualité. La substance, sçavoir, si elle est molle, ou dure, liquide comme l'eau, & seiche comme la terre. La quantité, s'il y en a beaucoup, ou peu, ou combien de fois un malade va à la selle; la qualité, si elle est blanche, noire, jaune, semblablement, si elle a une odeur douce, ou forte: car la fiente des daims est de bonne odeur, & la civette fait un excrément musqué, que l'on nomme civette; la dejection est appelée sanguinolente, écumeuse & venteuse par le mélange d'un

Mm

700 *La Scatomantie, ou le devinement*
corps estrange, au rang duquel
l'on met les vers que l'on jette
par les selles; parcourons les cau-
ses de ces differences, & après
nous parlerons des signes. Les de-
jections deviennent liquides par
l'usage trop frequent d'un ali-
ment liquide, ou par la crudité,
ou par un catharre lorsqu'il coule
de tout le corps, ou d'une partie
comme quand il tombe un amas
d'humeurs du cerveau dans le
ventre, qui est la cloaque de tout
le corps. Le mesme arrive aussi
lorsque le mesentere est bouché:
car le chile n'estant pas attiré par
le foye rend le ventre liquide.
Les excremens sont endurcis par
les causes contraires, par un ali-
ment sec, & pris en petite quan-
tité, ou par une chaleur dessei-
chante, soit qu'elle soit augmen-
tée par la fièvre, ou par une in-
flammation interne. Mais ceux-là
font beaucoup d'ordures qui man-

des maladies par les gros excremens. 701
gent beaucoup, & principalement
des viandes excrementeuses, com-
me le pain de son, ou autre qui ne
peut estre cuit & distribué facile-
ment; les autres en font moins,
qui mangent peu & qui n'usent
que d'alimens d'une facile co-
ction, & qui n'ont que peu d'excre-
mens: le ventre est libre, & pro-
voque souvent d'aller à la selle
par l'acrimonie de l'humeur, qui
excite continuellement la puis-
sance excretrice: les excremens
sont colorez par l'alteration, ou
le meslange de l'urine; par l'alte-
ration, sçavoir, par la crudité,
la chaleur excessive, ou par une
coction mediocre; par le meslan-
ge d'un corps estranger, comme
du chile, du sang, de la pituite,
du pus, d'où vient que les ex-
cremens sont appellez chileux,
fanguinolens, purulens & glai-
reux; ils deviennent blancs par
la crudité, ou le meslange d'une

M m ij

702 *La Scatomantie, ou le devinement*
humeur blanche, comme le chile,
ou la pituite, noirs par le brusle-
ment, ou par l'écoulement d'une
humeur noire, jaunes & roux par
une coction mediocre, ou par le
meflange d'une bile naturelle, que
la nature décharge tous les jours
de la vessie du fiel par le meat
cholidoc dans l'intestin *duodenum*,
afin que comme un lavement elle
excite la puissance excretrice à
faire son devoir; les dejections
font rouges par une bile rouge,
ou par un fang meflé, vertes par
une bile erugineufe, ou verte;
noires par une bile noire, & ref-
plandiffante comme de la poix;
la puanteur arrive par la crudité,
ou par la putrefaction des hu-
meurs, à moins qu'il n'y ait une
caufe manifefte, comme l'usage
d'un aliment, ou d'une medecine
infecte. Aphrodifée demande dans
fes Problèmes, pourquoy l'excre-
ment de l'hōme sent plus mal que

des maladies par les gros excremens. 763
celuy des animaux ? il répond que
celuy-cy depend de la crudité, &
l'autre de la diversité de la nour-
riture ; car la grande & infatiable
gourmandise n'épargne aucun
genre des vivans ; outre que les
viandes sont assaisonnées par l'art,
afin que par ces ragoufts l'ap-
petit estant excité le ventre en
soit remply, veu que les autres
animaux vivent contens d'un seul
& simple genre de nourriture, les
bœufs de vesse noire, & les che-
vaux de foin. Des differences &
des causes, allons aux signes,
ayant comme estably ce fonde-
ment du second des prognosti-
ques, sçavoir, que l'excrement
loüable du ventre doit estre mol
comme du miel, bien assemblé &
s'entretenant ensemble, de cou-
leur tirant sur le jaune, rendu à
proportion des alimens que l'on a
mangez : car de-là on juge que
celuy qui a une consistance dure,

Mm iij

704 *La Scatomantie, ou le devinement*
ou liquide, ou teint d'une couleur
estrangere, blanche, rouge, ver-
re, qui est en grande, ou petite
quantité, qui est divisé en plu-
sieurs parties, & qui ne sont au-
cunement liées ensemble, est un
excrement contre nature. Les de-
jections noires au commencement
de la maladie sont toujourn mau-
vaises, elles peuvent estre criti-
ques dans l'estat, ou la vigueur
du mal: les atrabillaires qui bril-
lent comme de la poix sont tou-
jours funestes, c'est de celles-là
dont parle Galien, lorsqu'il écrit
au Chapitre troisieme de l'Atre-
bile, qu'il n'en a jamais veu un
seul qui ait rendu des dejections
noires, & qui ne soit mort: celles
qui ont diverses couleurs mon-
trent que le corps a diverses dis-
positions, & quantité d'humeurs
mauvaises, qui ayant besoin d'un
long-temps pour la coction, mar-
quent une longue maladie, si elles

des maladies par les gros excréments. 703
ne sont telles par un médicament
cathartique ; car c'est pour lors
un bon signe. Les dejections gras-
ses sont mortelles, parce que c'est
une marque que tout le corps se
liquefie, pourveu que le malade
n'ait rien avalé de gras, ou que la
graisse seule des intestins ne se
fonde pas par une excessive cha-
leur : le ventre liquide & aqueux,
principalement dans les maladies
aiguës, est une mauvaise chose. Il
est dangereux si le ventre coule
contre la volonté du malade, car
cela signifie que les forces sont
abbatuës. La dejection qui aura
une insigne puanteur ne vaut rien,
parce qu'elle montre une grande
crudité, ou pourriture, si l'éva-
cuation n'est critique par le mou-
vement de la nature, qui s'est
déchargée de l'humeur qui faisoit
la maladie. La dejection écumeu-
se, & qui est legere & pleine de
vent, à la façon de la fiente de

Mm iij

706 *La Scatomantie, ou le devinement*
bœuf est mauvaise, parce qu'elle
denote ou beaucoup de vent, ou
une grande chaleur. Il reste main-
tenant que je dise quelque chose
des vers, qui provenant d'une ma-
tiere pourrie, comme les gre-
noüilles du limon, les vers de
terre de la boüe, les insectes,
comme les mouches, les escarbots
& les guespes des excremens des
animaux, sont les signes de la cau-
se d'où elles proviennent, c'est à
dire, que ces animaux font voir
qu'il y a ou crudité, ou puanteur
dans ces excremens; & plus leur
nombre est grand, c'est un témoi-
gnage qu'il s'y rencontre une plus
grande infection. Il vaut mieux
qu'ils sortent par bas que par
haut, & on les jette sans danger
sur la fin, & au fort de la ma-
ladie; au commencement ils mar-
quent ou la mort, ou que le mal
fera long; car ils sortent pour
fuir la corruption: que si pour lors

des maladies par les gros excremens. 707
on les rend morts, il est croyable qu'ils sont peris par une insigne corruption. Dans les fièvres malignes, ils sortent toujours au dommage des malades. En outre Aristophane en sa langue appelloit malicieusement les Medecins *σκατοφάγους*. Il est vray qu'ils devinent par les excremens, ils regardent les dejections des malades, afin que de-là ils conjecturent l'espece, la cause & l'evenement de la maladie, parce qu'ils n'estiment point deshonneste ce qui regarde le salut & la conservation du genre humain. Toutefois Galien au dixieme des Simples reprend Zenocrate de ce qu'en tous lieux il ordonnoit aux malades, non seulement l'application de la fiente des animaux, comme de chèvre, de pigeon, de bœuf; mais aussi il leur en faisoit prendre par la bouche, comme l'excrement des chiens pour la

708 *L'Hydromantie, ou le jugement*
squinancie, la fiente de poule avec
du vin blanc pour la colique, &
pour le fungus, ou fic-saint-Fiacre
avec de l'oxicrat: Il faut, dit Ga-
lien, s'abstenir de ces choses là
quand on a des remedes plus
agreables, si toutefois nous exer-
cions la Medecine à la campagne
faute d'autres remedes, nous pour-
rions nous servir de ceux-là;
Aristophane estoit digne du Me-
decin Zenocrate.

*L'Hydromantie, ou le jugement des
maladies par les sueurs.*

C H A P. V.

Comme la fiente est l'excre-
ment de la premiere coction,
l'urine de la seconde, la sueur
aussi est celuy de la troisieme;
c'est pourquoy comme la fiente
montre asûrément les maladies

de la premiere region, l'urine de la seconde, de mesme la sueur represente les dispositions de la troisieme. Elle est distinguée par la substance en subtile & épaisse, visqueuse, ou friable; par la quantité en beaucoup, ou peu; par la qualité en froide, ou chaude, salée, ou douce; car la naturelle doit estre chaude; la douce se fait par la colliquation du corps; elle peut estre aussi distinguée en jaune, rouge, ou verte. Car Aristote au troisieme des Parties, & au troisieme de l'Histoire des Animaux, se souvient d'une sueur rouge qui se fait par exudation; Avicenne se souvient d'une sueur verte: la naturelle est rousse, à cause de la bile, qui seule entre les quatre humeurs se resoit en sueurs. Ces couleurs sont distinguées par la teinture du linge dont on les esuie. La sueur peut estre aussi divisée en sueur generale qui sort

710 *L'Hydromantie, ou le jugement*
de tout le corps, ou en particulier
qui ne sort que d'une partie: De
quoy parlant Hippocrate, dit que
suer de la teste est une chose dan-
gereuse; la sueur est aussi criti-
que, ou symptomatique, c'est à
ces dernieres differences que le
Medecin doit principalement a-
voir égard; la critique doit estre
generale, chaude, abondante,
parce que la petite quantité d'un
excrement que l'on jette ne passe
point pour une crise; en outre
elle doit arriver à un jour criti-
que. Il faut aussi que les signes
de la coction precedent, & que le
malade soit soulagé dans son mal;
car une telle sueur oste tous les
symptômes avec la maladie, & dès
ce temps-là le malade commence
à se bien porter: la symptomati-
que est celle qui arrive par la
grandeur de la maladie, ou de la
cause quand il ne precede aucu-
nes marques de coction, telle

qu'est ordinairement la sueur en petite quantité, la particulière & la froide. Nous dirons les causes de ces différences, & après nous expliquerons les signes. La sueur subtile se fait d'une serosité subtile & cruë; l'épaisse provient de la coction, ou du mélange d'une humeur seiche; la visqueuse de la colliquation, ou d'une humeur visqueuse; la friable de l'assation des humeurs, ou pour ainsi dire de leur réduction en cendres; elle se fait en grande quantité quand on boit beaucoup, par une serosité abondante, ou par une chaleur humide qui resout les humeurs en sueurs, d'où vient que ceux qui sont chauds & humides de leur nature, comme les sanguins, les enfans & les jeunes gens suent beaucoup & souvent: Mais les personnes maigres, seiches, les vieillards & ceux qui ont la ratte, ou le foye, ou tout le corps

712 *L'Hydromantie, ou le jugement*
desseiché ne suent point. Le relaschement de la peau aide beaucoup à la sueur : Car ceux qui ont la peau seiche, dure & serrée suent rarement & peu. Pourquoy les hydropiques qui abondent en serosité ne suent-ils pas ? Parce que la cause efficiente manque, à sçavoir la chaleur humide qui fasse fondre & resoudre la serosité en sueurs : La sueur chaude se fait par le meslange d'une humeur chaude ; la froide par le meslange d'une humeur froide ; ou la chaude par une chaleur fiévreuse ; la froide par l'extinction de la chaleur naturelle, telle qu'est la sueur synoptique qui accompagne la syncope quand les forces sont dissipées, comme aussi la diaphoretique, sueur froide qui presage la mort. L'une & l'autre est plus véritablement appelée moiteur que non pas sueur, par les principaux Medecins. La sueur a une odeur

forte , à cause de la pourriture des humeurs : or elles pourrissent, parce qu'elles n'ont point d'air ; cette sueur n'est pas parfaitement critique , qui finit chaque accez de la fièvre intermittente comme de la tierce , mais bien celle qui oste tout à fait la cause du mal. La sueur qui arrive au commencement signifie que la maladie sera longue , parce que son origine vient de la repletion : car c'est ainsi, dit Galien dans le second Cōmentaire au premier des Epidemies , que lorsque la maladie est encore cruë , les sueurs qui arrivent ne peuvent pas estre un bon signe, parce que ou elles marquent la grande abondance des humeurs , ou la foiblesse des forces. La sueur froide dans une fièvre aiguë est un signe de mort ; dans une fièvre plus douce , c'est une marque d'un plus long mal ; une sueur abondante qui ne soulage pas le mala-

714 *L'Hydromantie, ou le Jugement, &c.*
de est mauvaife, parce qu'elle di-
minuë les forces.

J'ay mis cecy en abregé pour
les Eftudians en Medecine; ceux
qui font Maiftres en cét Art, peu-
vent marcher plus feurement, &
servir d'exemple aux autres.

F I N.

